

CORRESPONDANCE

DE

VICTOR JACQUEMONT.

ANGERS, IMPRIMERIE DE ERNEST LE SOURD.

CORRESPONDANCE

DE

VICTOR JACQUEMONT

AVEC SA FAMILLE ET PLUSIEURS DE SES AMIS,

PENDANT SON VOYAGE DANS L'INDE

(1828—1832).

Deuxième Édition.

TOME SECOND.

PARIS.

LIBRAIRIE DE H. FOURNIER,

RUE DE SEINE, N° 14.

M DCCC XXXV.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

CORRESPONDANCE

DE

VICTOR JACQUEMONT.

N° 50.

A M. JACQUEMONT PÈRE, A PARIS.

Camp à Pindee-Daden-Khan, parmi des bosquets de grenadiers et d'orangers en fleurs, sous de grands mûriers, le 6 avril 1831.

C'est très-mal à moi, mon cher père, de vous écrire ce soir, car la besogne, qui ne me manque pas, devrait passer avant le plaisir : mais je suis tellement moulu d'une chute de cheval exorbitante, toute fraîche, que je m'accorde ce plaisir comme une fantaisie de malade. — J'ai quitté Lahore le 25 mars, et le 30 j'arrivai sur les bords du Tchenaub ou Acesines, à Ramnaghur. Le 1er avril je passai cette rivière en face de Khadabâd, à quinze milles à l'ouest de Ramnaghur. Rajah Goulâb-Sing, que le roi avait chargé de me recevoir à Pindee-Daden-Khan, était venu à ma rencontre jusqu'à trois journées de marche : c'est après Runjet-Sing le plus grand seigneur du Punjaûb.

Comme je vous suppose las des honneurs avec lesquels on me reçoit, je vous épargnerai tous les détails de politesse syke que Goulâb-Sing observa dans la matinée. Le soir, j'allai lui faire une visite de cérémonie dans son camp, où il m'attendait au milieu de toutes les pompes de sa petite cour. Nous nous embrassâmes environ un quart d'heure à nous étouffer, littéralement, jusqu'à nous enlever de terre l'un après l'autre; et comme je le trouvai bon diable, comprenant d'abord fort bien mon hindostani, que j'ai depuis un mois singulièrement persanisé et punjabisé, je restai à causer jusqu'à la nuit.

Le lendemain, à l'étape suivante, le rajah me rendit ma visite; et aux présens qu'il m'avait faits la veille, au nom et par ordre du roi, il ajouta un fusil à deux coups, fait dans ses montagnes d'après un modèle anglais. J'aurais préféré, comme curiosité, un de ses longs fusils à mèche; mais il regardait son fusil à deux coups comme un chef-d'œuvre de l'industrie de l'Himalaya, et vous verrez qu'elle n'est pas brillante. Nous traversâmes hier matin le Jêlum ou Hydaspe, et vînmes camper ici. Je passai la soirée avec mon ami *le lion à l'eau de rose*, [car telle est la signification de Goulâb-Sing : Goul (rose) âb (eau) Sing (lion)], qui est un soldat de fortune, une sorte d'usurpateur. Je suis persuadé que le rajah légitime de Jummoo, Kangra, et des autres principautés des montagnes, que Runjet a transférées à Goulâb-Sing, me plairait moins. Celui-ci est un lion à la guerre, mais nullement un petit-maître à l'eau de rose : c'est

un homme de quarante ans, d'une beauté extrême, et des manières les plus simples, les plus douces et les plus élégantes. Il m'a mené ce matin voir des mines de sel qui sont situées à trois lieues dans les montagnes. Nous partîmes à l'aube du jour; la température était délicieuse. Comme j'avais des baromètres à ma suite, je réglai le pas sur l'allure la plus lente de mon cheval, et je ne fis grâce à Goulâb-Sing d'aucune plante nouvelle. Toute pierre qui me parut suspecte fut également examinée; et mon éloquence punjabienne fut telle sur la botanique et la géologie, que mon compagnon, charmé de savoir les noms *sanskrit-feringui* de tant de plantes (leurs noms latins que je lui disais), se mit à herboriser avec moi : et je lui dois plus d'une plante qui m'avait échappé. Il faut qu'un Européen soit absurde pour ne pas savoir attacher prodigieusement par sa conversation un Oriental, à moins qu'il n'ait affaire à une bête. L'Europe, dans les détails les plus vulgaires de sa civilisation, est une mine de merveilles pour ces gens-ci : ils vous écouteraient tout le jour avec plaisir, si vous vouliez bien leur montrer ces trésors, sans grandes phrases ni style figuré. — Deux fauteuils couraient devant nous, et lorsque nous passions près d'un arbre ou que j'avais des paquets de plantes à serrer, le rajah et moi nous nous asseyions ; et pour peu que notre halte fût de quelques minutes, Goulâb-Sing faisait descendre de cheval une couple de secrétaires qui, assis par derrière nous, écrivaient à la hâte mes paroles. Me voilà donc sténographié comme la métaphysique de Cousin!

mais je suis plus positif. Ce que ces gens-ci aiment par-dessus tout, c'est la statistique politique de l'Europe, dont ils n'ont aucune idée : la population, la force des armées, les impôts, le produit de chaque branche du revenu public, les axiomes de notre droit civil et criminel, et enfin les grands résultats industriels de l'application des sciences. — Il ne me faut employer ici aucun charlatanisme, pour soutenir magnifiquement le caractère sous lequel le gouverneur-général m'a fait dépeindre à l'envoyé de Runjet-Sing à Delhi. Je n'ai qu'à débiter des vérités d'almanachs.

Arrivé aux mines, Goulâb-Sing se montrait fort soucieux, et il commença à me faire de longues histoires sur les éboulemens qui y enterrent quelquefois les ouvriers; sur la chaleur, la mauvaise odeur, la saleté, les voies tortueuses, etc., etc.; réservant pour le bouquet que jamais homme comme il faut n'était descendu dans un tel cloaque. Cependant il me demandait quel était mon bon plaisir : « De vous laisser » ici et d'y descendre seul, » lui répondis-je. — « Mais » si les pierres allaient s'ébouler sur vous, et que je ne » fusse pas là, que pourrais-je dire au roi? » s'écria le bon homme. Il semble qu'il réponde de moi sur sa tête, tout le temps que je reste confié à ses soins. Il m'accompagna donc, non dans une mine, mais dans plusieurs, et oublia que c'était déroger. Je lui appris, séance tenante, sur les lieux mêmes, un peu de géologie, et, pour continuer la leçon, il m'accompagnera demain à un autre quartier des montagnes. Il m'envoie dire à l'instant, à ma très-grande satisfac-

tion, qu'on a découvert un chemin par où je pourrai faire toute la route à cheval. C'est une grande affaire pour moi, car je suis bien meurtri pour marcher : il y a huit jours déjà, j'avais fait une chute qui pouvait bien être plus grave, car j'étais tombé sous mon cheval qui s'était renversé en arrière, en se cabrant; mais j'en avais été quitte cette fois-là pour être enterré dans la boue. Aujourd'hui je voyais le même dénoûment se préparer, mais sur des pierres anguleuses, quand je me dégageai et tombai seul à la renverse.

Vous souvient-il, mon cher père, de m'avoir souvent reproché avec tendresse l'aspérité désagréable de mes manières, et leur sécheresse repoussante?... et je convenais de ces torts malheureux de mon caractère... Eh bien, il faut que depuis quelques années, depuis mon départ de France, mon humeur se soit modifiée bien à mon avantage; car j'ai trop recueilli de preuves d'intérêt de gens trop divers, pour ne pas en rapporter une partie aux qualités, dont vous vous affligiez autrefois de me voir si complètement dépourvu. Le hasard ne serait pas si constant en ma faveur : il faut qu'il y ait de ma part quelque bien joué, ce qui n'est autre chose que le désir de plaire, produit à mon insu par une disposition habituelle plus bienveillante. — Hier, un de mes domestiques qui me sert de trésorier, parce qu'il sait lire et écrire, et que je le crois plus honnête que les autres, me vola; il mit dans sa poche quelques roupies que je lui avais commandé de donner à des bateliers. J'eus par hasard la preuve de sa friponnerie. Au lieu de me mettre en colère, et de lui

donner peut-être quelques coups de fouet, comme je l'eusse fait probablement, il n'y a pas plus d'un an encore, je lui parlai avec une extrême douceur; et, quoique je le punisse par une amende au profit des gens qu'il avait voulu voler, et par le refus d'un congé qu'il me demandait, je lui fis faire, et je crois sincèrement, ce que jamais Indien n'avait fait auparavant, l'aveu de sa faute et de son repentir. Bonsoir, car à continuer, je ne sais où s'arrêterait ce scandaleux *trumpetting-oneself*, et vous me prendriez en grippe avec raison. J'ai d'ailleurs terriblement besoin de m'étendre sur un lit.

Jellalpore, sur les bords de l'Hydaspe, rive droite,
le 11 avril 1831.

Dieu soit loué! mon cher père, sans oublier ce qui est dû de bénédictions à M. Augustin Taboureau, à M. Cordier de Chandernagor, au capitaine Wade de Loodheeana et à M. Allard, qui, ajoutant leurs bons offices les uns au bout des autres, viennent de me faire recevoir, sur les bords de l'Hydaspe, votre n° 15 avec les autres lettres qui l'accompagnaient, et sous le même pli, le livre de Beaumont. Lord William Bentinck y avait ajouté un petit contingent de *Constitutionnels*, et plusieurs autres amis de l'Inde, l'expression d'un souvenir bienveillant. C'est une fête complète; aussi viens-je d'ordonner, pour la célébrer, un jour de halte tout entier. J'en emploierai la moitié à écrire, et le reste à fouiller de nouveau les basses montagnes au pied desquelles je suis campé.

Je commençais à désespérer du sort de ce paquet

n° 15, qui s'est laissé devancer par les deux suivans, 16 et 17, et j'ignore entièrement la cause de son retard. La chaîne de notre correspondance a tant d'anneaux qu'il m'en échappe souvent quelques-uns : c'est toujours pour moi un petit mystère que la manière dont elle les franchit successivement. Elle me tombe du ciel comme la manne aux Israélites, et si j'étais dévot je lui adresserais de superbes remercîmens en la ramassant.

Pour venir tard, votre lettre n'en est pas moins bien venue. Je dois à sa lecture une agitation nerveuse de plaisir, qui ne se calmera que dans le sommeil de la nuit. Il me faudrait écrire vingt pages pour y répondre; car elle provoque une foule de pensées que j'aimerais à vous dire, et qui ne vous seraient pas moins douces à recevoir; mais le jour n'a que seize heures.

Vous me rappelez les commencemens de mon voyage, mes premières marches de Calcutta à Bénarès..... Je me regarde de la tête aux pieds pour chercher en moi ce qu'il y a d'admirable, et ne le trouve pas. Je me retrace le silence et la monotonie de ces premières marches, et je n'aperçois pas ces merveilles que vous y voyez! rien ne me paraît si simple et si naturel que de faire de la botanique et de la géologie sur les bords de l'Hydaspe, et de galoper dans le désert avec les longues barbes de mon escorte. La suite de mon voyage réserve un *crescendo* à vos charmantes surprises; et si votre enchantement débute par le *forte*, que lui restera-t-il pour célébrer mon arrivée à Lahore? *piano* d'abord.

Vous m'aviez deviné à Bénarès. J'ai passé l'été dernier avec les Lamahs, et me voici fort près de Cachemyr, où je passerai celui-ci. Il y a quatre routes pour y entrer du côté du Punjaûb : celle de Jummoo, celle de Bimbur, celle de Mirpore et Prounch, et enfin, au nord, celle de Mozufferabad. Il eût été dans mes convenances géologiques de prendre cette dernière, d'où j'aurais pu faire une excursion au pied du Hindoo Cosh : mais un chef de fanatiques afghans, Sayed Ahmed, l'occupe depuis quelques mois; et, Runjet-Sing, qui pourrait l'écraser par une mesure décidée, se contente d'agir mollement et de le tenir confiné dans un pauvre district montagneux. Ahmed y pille et brûle le peu de villages qu'il y a, et ferait de moi pis qu'un musulman si je tombais entre ses mains. J'ai dû à regret renoncer à cette route, que le roi d'ailleurs, dans l'intérêt de ma sûreté, dont il se regarde comme responsable envers le gouvernement anglais, ne m'eût point permis de prendre.

J'ai quitté, avant-hier, le rajah Goulâb-Sing, enchanté de lui comme il l'était de moi. Un courrier partira tous les jours de mon camp pour lui porter de mes nouvelles; et je lui ai promis de lui écrire quelquefois de *ma main*, en persan, ce qui a paru lui faire un extrême plaisir. Nous sommes assez amis, et il est assez bon diable pour me passer quelques omissions d'étiquette, auxquelles je serai exposé en n'empruntant pas la main d'un secrétaire. Ma sûreté, les égards qu'on me prodigue en ce pays, les facilités qu'on m'y accorde pour voyager, tout cela repose sur

l'idée de la considération qu'on y attache à mon nom, et je ne dois négliger aucun moyen de la soutenir et de l'accroître. Goulâb-Sing ne sait ni lire ni écrire : et il a peu d'estime pour ce talent vulgaire, dans un homme de la classe moyenne dont il est le métier, le gagne-pain; mais dans un seigneur, et dans un seigneur feringui qui plus est, c'est à ses yeux un talent admirable.

J'irai avec mes dix chameaux, c'est-à-dire avec les chameaux du roi, jusqu'à Mirpore. Là on leur substituera des mulets pour porter mon bagage, que j'allègerai un peu; et à Prounch, les mulets seront remplacés par des porteurs. Je n'ai pas l'ennui de tous ces arrangemens. C'est mon mehmandar Cheikh-Bodder-Bochs qui veille à tout, pourvoit à tout, muni des firmans du roi. On apporte de chaque village à mon camp des poules ou des chevreaux, du beurre, du lait, des œufs, de la farine : mon cuisinier, depuis Loodheeana, ne m'a jamais apporté de mémoire; et, moi repu, il y a encore pour mes gens de quoi se traiter en princes. Wade m'écrit de Loodheena, que Runjet lui a écrit à mon sujet, et que de tous les seigneurs européens qu'il a vus, nul ne lui plaît autant que moi. Il le prouve par les attentions dont il me comble.

M. Ventura marche vers Moultaun avec dix mille hommes, pour recevoir le tribut des provinces méridionales du Punjaûb. M. Allard avait cru un instant que le maharajah le destinait à une expédition dans les montagnes contre le Sayed Ahmed. Il est campé

sur l'Acesines, et se flattait d'abord que nous nous reverrions peut-être à Cachemyr ; mais son courrier de ce matin détruit cet espoir. Il a été admirable envers moi ; chaque jour je découvre quelque attention nouvelle de sa part, et qu'il a prise à mon insu. Comme les gens de mon escorte appartiennent à un corps de cavalerie qu'il commande, et où il fait seul toutes les promotions, vous jugez aisément que je suis bien gardé. Le lieutenant de ma troupe a bonne chance d'être fait capitaine (resseldar), s'il rapporte de moi à son général un certificat satisfaisant de sa conduite ; et c'est ce qu'il aura certainement.

J'ai des firmans du rajah pour servir de sauve-garde aux collections, que j'enverrai au fur et à mesure de Cachemyr à Loodheeana, d'où Wade les dirigera avec la même protection sur Delhi.

J'ignore par quelle route je reviendrai de Cachemyr ; mais je vous écrirai plus d'une fois avant de songer au retour, et je vous préviendrai constamment de mes marches projetées, aussitôt que je les aurai déterminées.

Ma bourse, — objet fort ignoble sans doute, mais, comme on dirait à Haïti, *métal* des plus nécessaires aux voyages, — est des mieux garnies. Je porte mille roupies avec moi (cent louis), et j'en ai quatre mille à toucher à Cachemyr. C'est le présent que m'a fait Runget-Sing, juste deux ans de mon ridicule traitement du Jardin avant l'addition des deux mille francs qu'on y a faite depuis 1830. A Calcutta il me reste, entre les mains de mon banquier, environ six

mille francs, auxquels je dois ajouter le susdit supplément pour les années 1830 et 1831, ce qui fait dix mille francs.

Je ne crains pas qu'on me vole. — Outre qu'il y a six factionnaires en sentinelle pendant la nuit, à la garde de mon camp, chaque district où je passe est responsable de tout ce qui peut m'arriver. Tout, jusqu'au cours des saisons, me favorise. Année commune, déjà, à cette époque, la mousson du sud-ouest dévore de ses chaleurs brûlantes le Punjaûb : Bernier, dans les premiers jours de mars 1663, écrivait, chaque matin, qu'il périrait sans doute dans la journée ; et cette année des orages plus fréquens qu'à l'ordinaire en cette saison, rafraîchissent souvent notre atmosphère. Il ne fait encore que très-chaud, et dans cinq jours j'entrerai dans les montagnes à Mirpore; après quoi je me moque de la mousson d'été.

Vous parlez avec mépris du tonnerre et des orages d'Europe, comparés à ceux de l'Inde. Il est vrai qu'ils sont terribles dans l'Hymalaya : et par exemple j'en ai reçu un ce matin qui se sentait gigantesquement du voisinage de cette grande chaîne ; mais c'est en Europe cependant, et dans les Alpes sous le Mont-Blanc, que j'ai vu le plus beau spectacle en ce genre; Elie de Beaumont était de la partie, et ne l'a assurément pas oublié.

Pour vous prouver ma piété filiale, je viens de changer de vêtemens, et je bois à votre santé un verre de punch qui ne nuira point à la mienne : c'est pour chasser l'humide dont j'ai fait ample provision ce ma-

tin, en galopant trois heures dans le déluge de cette étape. C'est dans ces occasions que la vigueur de mon cheval, soi-disant persan, me réconcilie avec son indigne caractère. J'ai songé plusieurs fois à le réformer à cause de ses vices; mais depuis Bénarès, malgré toute sa malice, il n'a point réussi à me jeter par terre; lui-même jamais n'a manqué du pied, jamais n'a boité, et il est probable qu'il me portera tant que je voyagerai par la voie sèche, à l'exception toutefois du Cachemyr où ses effrois subits, ses écarts et ses entêtemens, pourraient le jeter avec moi au fond de quelque précipice. J'achèterai à Cachemyr, sans regarder au prix, le meilleur *ghoûnte* du Thibet (ghoûnte, nom de la race merveilleuse des chevaux des montagnes). Il me servira non-seulement pour cette campagne, mais pour celle que je ferai encore dans l'Hymalaya, à l'est du Gange, si le ministre de l'intérieur approuve le projet que j'ai exposé dans mon mémoire. Sinon j'en ferai présent à Kennedy, ou à lord ou à lady William Bentinck; et ce ne sera pas un cadeau vulgaire.

Il est peu de gens que j'ai connus dans l'Inde, avec qui je ne conserve quelques relations : elles sont, de ma part, moins fréquentes que je ne désirerais, faute de loisir; mais leur nombre est si grand! Je suis le seul de notre nation exposé aux regards de cette petite société anglaise transplantée dans l'Inde pour la gouverner. Là où je passe je fais nécessairement un petit événement dont chacun garde le souvenir, tandis que ces changemens de scène, se renouvelant sans cesse pour moi, ne me laissent pas dans la mémoire une

image si durable des figures; mais il en est beaucoup cependant que je n'oublierai jamais. Mes précédentes lettres vous en auront suffisamment instruit.

Vous parlez bien modestement de vos *Essences réelles!* Quoi de plus réel que ce que vous leur devez? l'amusement innocent de ces vingt dernières années?.... Messieurs les industriels en nieraient sans doute l'utilité, parce qu'ils sont assez bêtes pour ne pas comprendre que la possession d'une idée ou qu'un sentiment peuvent être la source de nos jouissances, tout aussi bien et beaucoup mieux que celle d'un habit du plus beau drap de M. Ternaux; et que la plus grande utilité dans la vie, c'est le plaisir. Continuez donc de distiller ces précieuses *Essences*.

Les *Constitutionnels* de lord William m'ont appris la nouvelle composition du conseil d'État par M. de Broglie, à qui j'en veux de n'avoir pas fait M. Amédée Taboureau conseiller. Taschereau et lui auront tous deux quelques lignes, dont il faudra qu'ils se contentent; car, encore une fois, le jour n'a que seize ou dix-huit heures. Adieu, mon cher père; car la part des autres serait trop petite, si je faisais la vôtre plus grande encore. Soignez-vous bien; ne vous faites pas octogénaire à plaisir, avant le temps qui viendra de lui-même assez tôt. Ecrivez à Frédéric pour l'amour de moi, et contez-lui tout ceci; car je ne compte guère qu'il vienne lire mes lettres à Paris. Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur.

N° 51.

A M. DE MARESTE, A PARIS.

Sur les bords de l'Hydaspe, à Jellalpore, le 11 avril 1831.

Que de choses à vous dire, cher ami, sur moi d'abord, — *primo mihi;* — puis sur vous autres là-bas, dont les gazettes anglaises et *le Constitutionnel* me racontent l'héroïsme, le patriotisme, la gloire immortelle; que sais-je encore?... Le mois de juillet 1830 nous a tout-à-fait relevés de la Jean... sucrerie décidée dont notre nation, — la grande nation, — prenait rapidement le caractère aux yeux des autres. Il est fort heureux pour moi que je me trouve parmi les Sykes et les Afghans; car les Anglais, si je fusse resté davantage de l'autre côté du Sutledge où ils règnent, m'eussent fait crever de dîners. J'étais, sans modestie, prodigieusement à la mode parmi eux avant la grande amende honorable du 28 juillet : mais depuis j'ai fait tout-à-fait fureur; et comme j'étais le seul animal de mon espèce, c'est-à-dire le seul *french gentleman*, auquel ils pussent s'en prendre, il m'a fallu payer pour la nation tout entière dont j'étais l'unique représentant; manger comme un ogre, boire comme un poisson, et parler comme un avocat, lâcher le *speech* à propos et hors de propos, à tous propos enfin : — « *Gentlemen, the deep emotion which I feel, etc., etc.*; puis vient *the unadequacy* de votre très-humble *to do*

justice to such an eloquent, etc. » — Mais, dieu merci, comme je n'ai pas un estomac d'alderman, m'en voilà quitte jusqu'à mon retour à Semla, dans six mois, où il faudra recommencer de plus belle. En attendant, je ramasse des herbes et des pierres dans la Pentrapotamide, — ce qui me paraît infiniment plus classique que le Punjaûb ; — et je vais à Cachemyr où, dans ces innocentes occupations, je passerai tout l'été. Runjet-Sing, le roi de Lahore, a eu le bon esprit d'être amoureux de moi (en tout bien et tout honneur cependant, circonstance à noter; car, lorsque messieurs les Sykes sont amoureux, c'est en général d'une manière bien peu vertueuse). Il me proclame le plus sage des seigneurs feringuis, — un homme demi-dieu; — il me comble de tous les égards les plus flatteurs, m'entoure dans mes voyages de la protection la plus complète, pourvoit à tous mes besoins, chameaux, mulets, porteurs, déjeuners, dîners; — et, de ce non content, m'envoie encore quelquefois de monstrueux sacs d'argent, ce qui est considéré en ce pays comme la plus grande politesse.

La couleur locale ne manque pas ici. Les Anglais, qui n'ont aucune influence politique dans ce pays, et qui en sont totalement exclus, n'ont pas pu l'y effacer, comme ils ont fait dans l'Inde. Si j'en avais le loisir, je vous conterais ce que c'est que cette cour singulière de Runjet-Sing, et la forme d'existence intérieure et extérieure de ces Sykes dans des conditions diverses. Mais, mon cher ami, j'ai bien d'autres chats à fouetter, avec un mémoire de géologie sur le métier, que

je dois finir sur les lieux mêmes. Le temps reviendra, j'espère, où nous pourrons passer ensemble une couple de soirées par semaine, et vous n'y perdrez rien pour avoir attendu jusqu'à mon retour. Vous direz que j'imite le baron de Stendhal et son tendre souvenir pour Timothéus, *le plus vif de ses cochers ;* mais il me faudra vous faire passer en revue quantité de chameaux, de chevaux de main, d'éléphans, et de brillantes escortes de cavalerie, formant le cortège de Ma Seigneurie. Cependant, je vous promets bien de ne pas mentir : si vous m'en accusez, je crierai à l'envie.

Je vivais à Lahore dans un petit palais des Mille et une Nuits. Un bataillon d'infanterie était de service près de moi; les tambours battaient aux champs quand je mettais le nez dehors; et lorsque je me promenais à la fraîcheur du matin dans les allées de mes parterres, les jets d'eau jouaient par milliers à l'entour. On me donna une fête des plus galantes, avec accompagnement obligé de Cachemyriennes ; et quoiqu'elles eussent le tour des yeux barbouillé de noir et de blanc, j'ai le goût assez dépravé pour ne les en avoir trouvées que plus belles. Mais cela (et *cela* sera tout ce que vous voudrez) leur est égal comme deux œufs.

J'ai une longue barbe, — rousse, il faut bien en convenir; — mais j'ai gardé, d'ailleurs, l'habit européen. Les chiens ne laissent pas d'aboyer vigoureusement après cette figure insolite ; les enfans me rendent avec usure la vexation que j'infligeais, il y a vingt ans, avec les autres polissons de mon âge, aux pauvres diables de Turcs que je rencontrais dans les rues; ils

ne se lassent pas de me regarder; mais je me meus avec mon atmosphère de serviteurs et de cavaliers qui sont parfaitement accoutumés à mes allures, et tiennent éloignés sur le second plan ceux qui manifesteraient un étonnement indiscret. Il y a quelques jours, j'ai fait faire de la botanique et de la géologie au rajah Goulâb-Sing, successeur de feu Taxile; et comme il est convenu que je suis un homme admirable, la perle des sages, chacun porte aux herbes et aux pierres la plus grande vénération. Adieu. — Le *moi* a fait sa part si grande qu'il ne reste rien pour *vous*. Qu'êtes-vous devenu dans cette bagarre? — Écrivez-le moi, cher ami. Vous le devez à ma bien sincère amitié.

Je vous embrasse.

N° 52.

A M. VICTOR DE TRACY, A PARIS.

Camp près de Jellalpore, sur les bords de l'Hydaspe,
le 11 avril 1831.

Je vous ai écrit, mon cher ami, de la frontière anglaise du Sutledge, dans les derniers jours de février. Je suis entré, le 2 mars, sur le territoire syke, où j'ai été accueilli de la manière la plus distinguée. Mon père, à qui j'ai écrit de Lahore, vous aura dit, sans doute, la flatteuse réception que m'a faite Runjet-Sing, la haute protection dont il m'entoure, et les témoignages *solides* de bienveillance qu'il me prodigue. L'hospitalité du roi du Punjaûb est aussi soigneuse de ma santé personnelle qu'elle est magnifique : il pourvoit à toutes mes dépenses, et je garde la liberté la plus entière de tous mes mouvemens.

Je regrette bien, cher ami, de n'avoir pas le loisir de causer avec vous à mon appaisement, comme vous le faites avec moi. Mais j'ai un si grand nombre de lettres à écrire, tant de besogne arriérée déjà, et la journée est si courte, qu'il faudra bien cette fois me refuser le plaisir de m'entretenir long-temps avec vous.

Le Constitutionnel, que je viens de lire sur les bords de l'Hydaspe, m'a vivement intéressé. C'est une bien admirable chose que des journaux : j'ai le plaisir de lire ici, à votre insu, vos propres paroles; vous ne

dites pas un mot à la tribune que je ne le recueille. N'est-ce pas comme si je l'entendais ? Combien ne me sens-je pas souvent ainsi rapproché de vous !

Mes journaux anglais vont beaucoup plus loin que mes *Constitutionnels;* et par eux, je crois comprendre que votre motion pour l'abolition de la peine de mort a passé dans les Chambres, et qu'elle a été consentie avec joie par le roi. Il me tarde d'en avoir la confirmation et le détail dans nos papiers, et d'y lire la proclamation de ce beau triomphe que vous venez d'obtenir.

Merci mille fois de n'avoir pas oublié notre cher Paray. Que je sens bien tout le charme qu'a pour vous cette gracieuse création ! Je me dis, qu'à votre place, j'aurais fait comme vous, sans doute ; qu'en faisant la guerre aux bruyères, j'aurai cherché cependant à conserver à l'ensemble ce caractère tout-à-fait particulier, doux et mélancolique, qui me plaît comme à vous.

Nous nous y reverrons quelque jour, j'espère, et nous nous y promènerons encore ensemble dans ses allées herbeuses, à la fraîcheur du matin; nous repasserons ensemble les années de notre séparation.... Oh ! c'est alors que l'image des scènes de l'Asie se peindra vivement dans mes souvenirs, opposée aux teintes molles et suaves du paisible Paray !

Votre amitié ne s'abuse-t-elle pas sur l'intérêt véritable que peuvent avoir mes lettres? Mon père paraît charmé des deux premières que je lui ai écrites, après mon départ de Calcutta, à Chandernagor et à Bénarès,

et qu'il vous avait envoyées à lire le jour même où vous finissiez de m'écrire : mais si la sincérité de son témoignage ne m'est pas douteuse, sa valeur m'est du moins très-suspecte; et je vous avoue, cher ami, qu'il en est de même du vôtre, et pour la même raison. Je ne sais quelle différence il peut y avoir entre mes journaux et ma correspondance; mais j'ai fait quelquefois l'expérience de relire les premiers après un long intervalle, et je ne me suis pas jugé comme vous le faites. Cependant, je ne saurais les écrire avec plus de négligence ou de précipitation que des lettres; car de celles-ci, par exemple, aujourd'hui j'en ai écrit cinquante-quatre pages de ce petit format, après avoir galopé trois heures ce matin pour faire mon étape; et la soirée est longue encore. Le compliment que vous me faites me serait, en vérité, le plus agréable de tous, si je le recevais d'autres personnes non prévenues pour moi comme vous l'êtes. Quand il ne s'agit que d'herbes et de pierres, on peut se dispenser d'être amusant : ce n'est pas le lieu ; mais hors des détails techniques des sciences, c'est, j'en tombe d'accord, la première qualité dans le noir mis sur le blanc. Quel autre but un habitant de Paris peut-il avoir que son plaisir, en cherchant dans un livre sur l'Inde, la connaissance de son organisation sociale et politique, et la description des traits sous lesquels s'y montre la nature? Si le livre qui lui apprend ces choses l'ennuie, le livre est mauvais ; car, après tout, c'est du plaisir que cherche le lecteur; il le pose de côté, et ne le continue pas.

La science a des sommités philosophiques qu'il n'est pas imposible de rendre accessibles, ou du moins visibles, aux esprits qui ne sont pas familiers avec elles. Mon ambition serait de mêler de la physique générale et des considérations élevées d'histoire naturelle à des tableaux d'histoire politique, et à des esquisses de mœurs indiennes. Mais comment pourrai-je le faire sans donner à ces dernières une sècheresse et une lourdeur désagréables, et sans oublier la simple sévérité du langage dans lequel les sciences doivent s'exprimer ?

Si je devenais le maître de cet accord, il ne me resterait en outre à écrire qu'une série de mémoires spéciaux, absolument techniques.

Ce sera là un des objets de nos premiers entretiens, lorsque j'aurai le bonheur de vous revoir. Mais pensez-y, et n'attendez pas mon retour pour me conseiller. Adieu, cher et excellent ami.

N° 53.

A M. PORPHYRE JACQUEMONT, A PARIS.

Camp à Jellalpore, sur les bords de l'Hydaspe,
le 11 avril 1831.

Mon cher Porphyre, le paquet n° 15 que je croyais perdu, puisque j'avais reçu déjà il y a quatre mois les nos 16 et 17, m'est arrivé ce matin avec le livre de Beaumont. J'ai lu les quelques hectares d'écriture qui y étaient enveloppés avec tant de soin, et les additions faites par divers amis de l'Inde à ce courrier. J'ai écrit les dix lettres que tu trouveras jointes ici, et tu concevras aisément que j'en ai assez pour aujourd'hui. Cependant j'en veux finir afin d'être demain à mes pierres sans partage; et ce sera tant pis pour toi, qui, venant le dernier, auras la plus petite part.

Tu as eu parfaitement raison de t'opposer à ce que l'on publiât aucune partie de mes lettres. Il est impossible qu'elles ne soient pas écrites avec trop de négligence, pour plaire à d'autres qu'à des amis. Il me semble que notre père s'est rendu complètement à tes objections contre ces publications prématurées, sinon indiscrètes.

En écrivant aujourd'hui aux uns et aux autres, j'ai cherché à oublier ce que tu me dis de l'échange que chacun fait des lettres qu'il reçoit de moi. Cette

pensée m'aurait retenu la plume, ou du moins ne l'aurait pas laissée couler assez nonchalamment sur le papier, pour en noircir en un jour cinquante-huit feuilles comme je l'ai fait. Cependant le hasard m'aura servi quelquefois. De Lahore, par exemple, je me souviens dans ma lettre à notre père avoir lâché quelque confession incongrue qui l'aura empêché de la montrer à bien des gens. Je sais et j'aime beaucoup à causer à deux; — à trois, c'est tout autre chose : il en est de même pour écrire. Pour parler comme je pense et sans blague, il me faut la persuasion que je ne serai lu que de celui à qui j'écris. Mais toi, mon ami, tu me demandes précisément et bien modestement, pauvre Porphyre, un petit mot d'amitié seulement et de blague. Ce n'est pas un ton qui se commande, et je ne saurais jouer aujourd'hui cet air-là : mais quand je me sentirai en veine, je songerai à toi; et comme il y a toujours près de moi, encre, plume et papier, tu seras servi à souhait.

Cambessèdes est un excellent garçon, à qui tu feras bien de dire mille amitiés de ma part quand tu le rencontreras. Je lui écrirai de Cachemyr avant un mois.

Je tombe de sommeil. Adieu donc, mon cher ami; je t'aime et t'embrasse de tout mon cœur.

N° 53.

M. PORPHYRE JACQUEMONT, A PARIS.

Camp à Nûr, près d'un hameau, dans les bois, parmi les montagnes de la route de Cachemyr, 20 avril 1831.

Il m'en coûte, mon cher ami, de ne pas jurer sur le papier, mais je prends fièrement ma revanche dans l'air : c'est qu'au fait, le genre ambulant expose parfois ses amateurs à une telle complication de vexations, que l'envie leur prend de s'asseoir sur la première pierre, de se croiser les bras, et de damner le ciel et la terre. Voici cinq jours que je ne cesse d'être, et très-légitimement (si nos amis libéraux n'ont pas rayé ce mot du Dictionnaire), et très-légitimement, dis-je, ou d'une humeur de chien ou positivement en fureur. C'est depuis mon entrée dans les montagnes. Je devais y trouver un équipage de mulets et de porteurs, que le roi avait ordonnés dès long-temps pour moi; — mais la puissance du souverain en Asie décroît au moins comme le cube de la distance du lieu où il se trouve. Il résulte de là que déjà à Soukchainepore, ma dernière halte dans les plaines, sur les bords du Jelum, les gens dirent qu'ils se souciaient fort peu des ordres du roi, et n'en avaient à recevoir que de son fils aîné, leur dauphin. Le thanadar (maire ou commandant) se réfugia dans son fortin de boue avec quelques misérables armés de fusils à mèche, et menaça de faire feu

sur ma cavalerie, si elle insistait pour obtenir tout ce qui m'était dû. Les hameaux d'alentour payèrent pour la rébellion du chef-lieu. Mes gens y allèrent en maraudeurs, et y firent leur part des plus larges après avoir pris la mienne.

A Mirpore, où je devais trouver les mulets et les porteurs, rien de prêt. Il me fallait quarante de ces derniers; ils devaient venir chaque jour, et après trois jours on n'en avait encore rassemblé aucun. Je bourrais mon mehmandar, et le lieutenant de mon escorte; je les accusais de mollesse, de paresse; mais ils se défendaient en rejetant ces délais sur l'insubordination totale des petits chefs des montagnes au roi, et la rébellion habituelle de leurs malheureux sujets contre eux. Quand mes gens parlaient trop haut, les Mirporiens, qui ont aussi leur fortin de boue, menaçaient de s'y retirer et d'en fermer les portes. Si mon ami, le rajah Goulâb-Sing n'avait pas été à six jours de marche, je lui eusse écrit aussitôt pour le requérir d'envoyer trois ou quatre cents hommes d'infanterie régulière, afin de faire un exemple, et donner cent coups de fouet à messieurs de l'état-major de Mirpore; — mais c'était m'abonner à demeurer là une douzaine de jours, et le lieu était complètement dépourvu d'intérêt. Le thermomètre d'ailleurs y montait chaque jour à 34 degrés : et hier matin, voyant une trentaine de porteurs, je les fis charger du plus indispensable de mon bagage; et, laissant mes deux officiers derrière, pour se démêler comme ils le pourraient et aviser au transport du reste, je pris les devans. J'arrivai avant

tout mon monde près des bords d'une rivière, où je devais camper, et où je ne trouvai pour me recevoir qu'un monstrueux soleil. Les pauvres diables arrivèrent à la fin, les uns à la suite des autres, à un quart de lieue d'intervalle; et sur les quatre heures de l'apres-midi je déjeûnai. — J'étais entré sur les terres de Goulâb-Sing. On m'en promettait monts et merveilles : les chefs d'un fort voisin vinrent me faire leur salam. A les entendre, il pleuvait des mulets et des porteurs dans leurs montagnes. Cependant il ne tomba dans la nuit que de l'oxide d'hydrogène en quantité incommensurable; et mon noyau d'hier, loin de grossir à la pluie, y fondit comme du sel. Ce matin, quand je demandai si de nouveaux porteurs étaient arrivés, on me dit que ceux d'hier avaient décampé. J'ordonnai qu'on mît à leur recherche mes vingt soldats montagnards, dont il n'était encore arrivé que dix la veille; mais ils étaient de sucre, si les porteurs étaient de sel, car il n'en restait plus aucun vestige après la pluie. Le reste de ma caravane, se traînant avec des ânes pris de force, était sur les dents. Je pris ta longue-vue, regardai à l'horizon pour y trouver quelque village où faire la course, la traite plutôt, car c'était des porteurs qu'il me fallait; mais pas la moindre trace de fumée, que sur le bord opposé de mon torrent, que l'orage de la nuit avait rendu impassable. On déterra cependant à la fin une vingtaine de mes Cachemyriens d'hier, qui s'étaient nichés dans de grandes herbes : et, laissant derrière mon gros mehmandar pour faire le Prométhée et créer

des hommes dans le désert, afin de pourvoir au transport d'une moitié de mon bagage gissant tristement sur le bord du torrent comme les débris d'un naufrage, je poussai en avant, suivi d'une petite colonne portant le plus nécessaire. Aussi écris-je en déjeunant, quoiqu'il ne soit pas encore midi; c'est que j'ai fait tant de détours et que j'ai tant grimpé à droite et à gauche dans les montagnes, que je suis arrivé après cette première division. Ici je puis attendre : mon cuisinier a quarante œufs, de la farine et du riz à proportion, il y a autour du hameau quelques champs de blés verts pour les chevaux; j'ai une tente, une chaise, une table, encre, plumes et papier, comme tu vois; le site est assez élevé pour n'être que très-chaud, et je laisse à la grace de Dieu mon arrière-garde.

Quant aux soldats montagnards avec leurs fusils à mèche, leurs sabres et leurs boucliers, il en reparaît ici quelques-uns pour échantillon, et ils viennent pour me dire qu'ils n'ont pas mangé depuis avant-hier, c'est-à-dire depuis qu'ils sont ce qu'on appelle ici de service près de moi. Je les ai chassés comme des chiens; et l'orateur ignore à combien peu il a tenu qu'il ne reçût quelques coups de pied au derrière. Pour tout esprit symétrique, mais pour un naturaliste surtout, qui ne s'y reconnaît qu'à l'aide de la méthode, de classifications logiques et ingénieuses, le *sauve qui peut* général, le *va comme je te pousse* de ce pays, choses et gens, est vraiment démontant. L'an passé, en quittant Semla pour aller au Thibet, je

ne demandai à Kennedy que deux de ses gorkhas : ces deux hommes, rompus à la discipline européenne, avaient discipliné comme l'équipage d'un vaisseau ma bande de porteurs, qui s'élevait quelquefois jusqu'à soixante. Un seul eût suffi. Que n'en ai-je une escouade avec moi ! ils feraient plus de besogne et m'épargneraient plus d'ennui que toute la canaille à cheval et à pied qui m'encombre. Kennedy vraiment me l'avait offert, mais c'eût été contre la règle, et il me parut, au risque de se compromettre vis-à-vis du gouvernement. Le roi d'ailleurs aurait pu s'offenser que *j'envahisse* son territoire avec quelques soldats au service anglais ; et je refusai l'offre de ce très-aimable artilleur. Maintenant je m'en repens.

Pour combler la mesure de cette matinée, — et note bien que j'ignore tout ce qui a pu arriver à mon arrière-garde, et peut-être elle est encore où elle était hier, attendant comme les émigrés du camp de Villejuif, en mars 1815, des hommes pour se porter en avant ; — eh bien, pour combler la mesure, j'ai dû faire preuve d'insolubilité dans l'eau pour arriver ici entier de ma personne ; car j'ai reçu, empoché, une couple de déluges sur le chemin. Les étiquettes d'un sac de pierres sont réduites en bouillie par la pluie ; il me faut rechercher leur ordre primitif, c'est le diable : — puis les chevaux de deux de mes cavaliers sont tombés dans une espèce de précipice, d'où on ne les a retirés que fort boiteux. Le mien est déferré : c'est à n'y pas tenir ! L'eau à boire n'est que de la boue, une espèce de chocolat fort dé-

goûtant même pour un voyageur indien qui, après deux ans de courses comme les miennes, doit être peu délicat sur la boisson. Adieu, mon cher ami, je vais faire un petit tour près de ma tente, et me donner la satisfaction de jurer comme un roulement de tambours. Quand tu as convoyé des parcs d'artillerie avec des bœufs dans les boues de la Pologne, tu as peut-être éprouvé une légère teinture de la vexation qui me jugule. Cependant il faut faire, contre mauvaise fortune, bonne tête si ce n'est bon cœur; user de patience, délier et ne pas rompre, poser et ne pas jeter. — Dieu! que le beurre de mon omelette était fort! quel roquefort! et que le soleil qui brille entre deux actes du déluge, est chaud sous une toile mince où l'air s'étouffe. Sacré....! en voilà une du moins que notre père, si tu la lui donnes à lire, ne sera pas tenté de communiquer à tous nos amis. Pour faire diversion, j'ajouterai en indien *bhânne tchoûte!* ce qui est un jurement près duquel tous les nôtres ne sont que très-petits garçons. Adieu.

Le 20 au soir, en dînant.

Ma vexe n'était pas encore à son maximum, quand je te barbouillais, ce matin, une longue feuille d'hiéroglyphes. Mais le soleil brille plus vif après l'orage: la réprimande à mon mehmandar a fait effet. Le voici qui arrive avec tout le reste de mon bagage; plus, douze Cachemyriens qu'il a faits prisonniers dans ce village, qui se croyait à l'abri des attaques de mes gens, parce que le torrent était impassable : mais mon

homme l'a traversé, à ce qu'il m'a dit, sur des outres enflées d'air; et d'assaut, avec quatre soldats, a pris les douze pauvres diables qu'il m'amène. — Pendant ce temps-là, le visir d'un petit chef des montagnes voisines m'en amenait dix de son cru, en sorte que je nage dans l'abondance; et comme je les paie, ce à quoi ils ne s'attendaient aucunement, étant appréhendés de par le roi et soi-disant payés par lui, la bande autour de moi est assez joyeuse. C'est l'abomination de la désolation que de manquer du monde nécessaire, puisque quelques-uns qui manquent rendent inutiles tous ceux que l'on a *empoignés*; aussi, je m'en donne pour quatre ou cinq cents francs par mois, afin d'avoir bonne réputation, et de trouver partout, des volontaires qui sont les meilleurs porteurs comme les meilleurs soldats. Si j'usais du privilége royal qui m'est accordé, les paysans déserteraient leurs villages à mon approche, et mes gens ne trouveraient rien à manger. — Ce matin, rôdant à quelque distance du chemin dans des collines très-âpres et couvertes de bois épais, je découvris trois hommes cachés. Je cherchais tout autre chose, néanmoins je les jugeai de bonne prise, et je dis à un de mes gens : Empoigne! C'étaient des paysans d'un hameau voisin, qui s'étaient sauvés pour échapper aux perquisitions à domicile. Ils parurent forts sots d'être dénichés par hasard. Je leur promis qu'on les paierait au lieu de les maltraiter; et ils s'en allaient assez tristes rejoindre le gros de ma troupe, parce qu'il n'avaient jamais vu d'Européens, et qu'ils ne croyaient guère mes paroles dorées.

L'horizon, sans blague ni métaphore, — c'est-à-dire le ciel au-dessus des montagnes des plaines, s'est aussi bien éclairci. Je me sens fort ragaillardi et en belle disposition de finir ce soir la lecture du livre de Beaumont. Depuis que j'ai été manqué deux fois par la foudre, je préfère toute autre espèce de pétards à ceux du Père Éternel, dans l'Himalaya du moins où ils sont chargés à balle et pas trop mal ajustés. La nuit dernière, je sifflais sur mon grabat, comme les gens qui ont peur la nuit dans les rues de Paris. C'est qu'il éclairait à me roussir les moustaches, et que le tonnerre semblait frapper à chaque instant quelques arbres du groupe sous lequel j'étais campé; puis j'étais sous cette même tente où, l'an passé, dans le Dhoon, deux de mes gens qui me changeaient de linge, furent jetés à terre, et momentanément paralysés du côté gauche par la chute de la foudre sur l'arbre voisin. Je me souviens qu'à la mer, je n'aimais guère davantage le tonnerre. Quand on est seul à l'horizon sous un orage avec accompagnement de cette musique, soit sur un vaisseau, soit campé dans un désert, il semble que vos chances d'être atteint sont plus grandes, parce que vous êtes le seul sur qui Jupiter puisse viser; et quoique assez manchot..... les plus maladroits ont aussi leurs coups de raccroc.

Maudis mon infâme écriture, je te le permets. Excuse-la cependant, ainsi que ce papier de Cachemyr, parce qu'à écrire aussi mal sur ce papier glissant, la plume suit la pensée et ne reste jamais en arrière; et le *métal* (style de Saint-Domingue) précieux pour moi,

c'est le temps. Tu verras au moins, cher ami, dans tout le désordre de ces longues feuilles, que pour être à quelques mille lieues de toi, ta pensée ne m'est pas moins vivement présente, et qu'une des plus agréables illusions de ma solitude, c'est de rappeler ton souvenir et de causer avec toi, exactement comme si tu étais là.

Adieu. En vertu de la pluie dont j'ai été si largement et si entièrement saucé ce matin, je vais m'accorder le cigare après mon dîner; — mais ce sera en lisant le mémoire d'Élie de Beaumont. Bonsoir donc, cher ami, je t'embrasse.

N° 55.

A M. JACQUEMONT PÈRE, A PARIS.

Au camp de Berâli, dans une petite plaine au milieu des montagnes, sur la route de Cachemyr, 22 avril 1831.

Mon cher père,

Je m'étais bien promis de ne jamais croire aux aventures; mais force m'est de me rendre à l'évidence, et vous allez être converti comme moi.

Les Indiens et les Persans appellent Cachemyr le Paradis terrestre. On nous dit que le chemin qui conduit à l'autre est bien étroit et bien difficile : il en est de même de celui de Cachemyr, sous tous les points de vue possibles.

C'est à Soukchainepore, sur les bords de l'Hydaspe, au pied des montagnes, que les premières ombres parurent dans le tableau de mes prospérités ambulantes.

Le chef de cette petite ville, qui appartient en fief à l'un des fils du roi, refusa d'obéir aux firmans de Runjet-Sing pour fournir à mon camp toutes les provisions nécessaires. Il se renferma dans son fortin de boue avec quelques misérables armés de fusils à mèche, et menaça de faire feu sur mes cavaliers s'ils insistaient davantage pour le faire obéir.

J'écrivis sur-le-champ au roi à Umbritsir, pour me plaindre de ce mépris de son autorité, préjudiciable à l'hospitalité qu'il entend me témoigner. Mes cava

liers se répandirent dans les hameaux d'alentour; et je les vis revenir le soir de la maraude, assez lourdement chargés : c'est la règle.

Le lendemain, 16 du présent mois, j'entrai dans l'Himalaya avec mes chameaux, et vins camper à Mirepore où un nombreux équipage de mulets devait se trouver prêt, à mes ordres, pour remplacer les chameaux, incapables d'aller plus loin dans les montagnes.

Au lieu de mulets, je trouvai à Mirepore une centaine de coquins avec leurs fusils à mèche et leur petit fort de boue, assez indifférens aux ordres du rajah, et qui en eussent tenu moins de compte encore, si mon ami Goulâb-Sing ne se fût trouvé campé à quelques jours de marche avec trois mille hommes de troupes régulières. C'était dix fois par jour de nouveaux messages de mon mehmandar au chef de la ville, et de nouvelles promesses de mulets et de porteurs, mais sans effet pendant deux jours. Le troisième jour, sur le soir, il arriva cependant une vingtaine de porteurs cachemyriens : c'était la moitié du nombre nécessaire. Mais j'enrageais tellement d'être retenu dans un lieu horriblement chaud et totalement dépourvu d'intérêt, que le 19 je fis charger ces vingt hommes de mon bagage le plus nécessaire; et je pris les devans, laissant mon mehmandar derrière avec le reste, et lui faisant une légère réprimande sur sa mollesse.

J'arrivai vers le milieu du jour sur les bords d'un torrent près duquel je devais camper; mais ma petite

avant-garde n'y arriva que long-temps après, et je déjeûnai au coucher du soleil. Il était nuit quand l'arrière-garde parut, dans le plus pitoyable équipage. Cheikh-Bodder-Bochs, mon mehmandar, et le lieutenant de mon escorte, Mirza, avaient, comme dirait M. de Foucauld, empoigné une demi-douzaine de pauvres diables, et une troupe d'ânes qui apportaient le reste de mon bagage.

Un orage terrible dura toute la nuit : et comme chat échaudé craint l'eau froide, et l'eau chaude encore davantage, je me souvins que l'an passé, dans le Dhoon de Dehra et sur les cimes de Mossouri, le Dieu qui lance la foudre n'ajustait pas si mal, en supposant qu'il faisait feu sur moi; et entendant craquer les arbres d'alentour, et voyant ma tente illuminée presque continuellement par la foudre, j'aurais préféré, je vous l'avoue, une nuit calme et sereine, avec le clair de lune obligé.

Il paraît cependant que Jupiter ne tirait qu'à poudre cette nuit-là, car son épouvantable tapage ne tua ni ne paralysa personne.

Mais les torrens de pluie qui servaient d'aliment à cet incendie du ciel, fondirent mes ânes, mes chevaux mes soldats, mes porteurs, comme s'ils eussent été de sucre.

Au lever du soleil, je ne retrouvai que mes cavaliers parmi lesquels il y a une espèce de discipline. Mais la pluie les avait rendus torpides comme des serpens enterrés dans la neige; et leurs pauvres chevaux ressemblaient à des chevaux de bois, tant ils

étaient raides. Cette petite troupe d'élite se mit cependant peu à peu en mouvement, déterra, à la lettre, quelques-uns de mes soldats à pied; et, assistée de ceux-ci, parvint à ramasser, de droite et de gauche, les vingt Cachemyriens de la veille. Tout le reste avait disparu sans retour.

J'administrai à Bodder-Bochs une nouvelle réprimande, cette fois sévère; et lui souhaitant l'art de Prométhée pour improviser vingt porteurs dans un désert, je poussai en avant, suivi, comme la veille, seulement du plus nécessaire de mon bagage.

Le chemin était d'une extrême difficulté. Il fallait sans cesse mettre pied à terre; et, malgré tous leurs soins, les chevaux de deux de mes cavaliers tombèrent dans une espèce de précipice, d'où on les tira fort boiteux. Pour moi, j'étais toujours à pied, le marteau à la main, et sans cesse quittant le sentier, qui n'était qu'une basse et étroite trouée dans un bois très-épais d'arbrisseaux épineux, pour gagner quelque sommet voisin, et relever à la boussole la direction des couches du terrain. Quelques serviteurs armés me suivaient dans les moindres de ces détours; ainsi le voulait la prudence. Je découvris, dans une de ces excursions, trois hommes cachés; et armant aussitôt mon fusil, et en rapprochant la crosse de mon épaule, ces trois figures suspectes me prouvèrent par leur effroi l'excès de ma circonspection. C'étaient de pauvres paysans d'un hameau voisin, qui s'étaient enfuis au fond des bois, pour éviter le passage de l'avalanche que le hasard y faisait remonter jusqu'à eux. Ils n'y gagnèrent rien;

je les fis prendre et mener sur le chemin, en leur promettant qu'ils seraient payés pour leur peine. Ils grossirent d'autant mes moyens de transport.

Nûr est le nom d'un chétif hameau assez élevé déjà dans les montagnes; et ce fut ma seconde halte. J'y arrivai assez tard, mouillé jusqu'aux os. Bodder-Bochs ne s'y fit pas attendre long-temps; il vint avec mon arrière-garde et quelque luxe de prisonniers. Il avait passé, sur des peaux enflées d'air, le torrent du matin, sur l'autre rive duquel les habitans d'un assez gros village dormaient tranquilles; et dans le premier moment de la surprise, il avait emmené une trentaine d'hommes.

Je me croyais donc au terme de mes ennuis; mais la famine se déclara le soir dans mon camp : tous mes gens vinrent me dire qu'ils avaient faim, et qu'il n'y avait rien à manger dans les bois d'alentour. C'était la faute du mehmandar, qui ne les avait pas prévenus d'emporter avec eux des provisions. Je leur recommandai d'espérer le jour de demain, et commandai aux soldats de les bien garder dans la nuit.

Mais la nuit fut une autre nuit du déluge : et les soldats, qui ne se croyaient pas insolubles dans l'eau, plantèrent là leur faction pour chercher un abri; et hier matin, il se trouva un nouveau déficit dans le nombre de mes porteurs. Je fis comme les jours précédens, et partis le premier avec une troupe légère. La distance était plus grande qu'à l'ordinaire, la route très-mauvaise pour un promeneur du Thibet : j'arrivai néanmoins sans accident de mon chef, ni autour de

moi, à Nekki, hameau encore plus misérable que celui de la veille. Mon cheval était déferré et boitait fort; j'y regardais moins, parce que la nature du chemin ne permettait que d'aller à pied.

La nuit approchait, et je m'étonnais un peu de ne pas voir arriver mon mehmandar, d'autant plus que le reste de mon bagage, mis à flot par ses soins, avait rejoint le camp. Enfin un de ses domestiques vint tout haletant dire que son maître avait fait une chute, et s'était cassé le bras.

Contre la règle asiatique de ne pas faire un pas vers un inférieur, je pris le bâton d'un de mes Cachemyriens, et, suivi de plusieurs de ces gens et de mes cavaliers, je descendis du haut de ma montagne vers le blessé pour lui porter secours. On le disait gissant à deux lieues du camp dans un vallon; mais je courus trois heures, au risque de bien des entorses et des culbutes, avant de le trouver. J'avoue que son excessive pusillanimité m'inspira du dégoût, et me fit presque regretter d'être venu si vite, sinon si loin : cette lâcheté dans un corps d'Hercule n'était que plus saillante. Il me fut impossible de visiter sa blessure assez bien pour la connaître exactement. Ma visite ne lui servit qu'à l'empêcher de se rendre malade, à force de boire du mauvais râkh pour reprendre ses esprits défaillans, disait-il. Je fis casser la bouteille. La nuit promettait d'être belle, et je laissai le blessé étendu sur un lit, au milieu des forêts de pins, entouré d'une vingtaine de serviteurs ou de soldats pour le soigner et le garder. On devait l'amener ici, aujourd'hui, sur

son grabat. Je revins bien tard au camp, à la lueur très-douteuse d'une lune encore bien nouvelle, et par des chemins effrayans : cependant je fis prendre à tous mes gens les précautions que je prenais moi-même; et nous nous traînâmes tous sans accident pendant une demi-heure, collés à des murailles immenses, le long d'escarpemens verticaux.

J'étais exténué de fatigue, épuisé par une transpiration abondante de quinze heures de marche, sans appétit pour souper. Je fis faire un peu de mauvais punch; et comme depuis quatre mois j'ai entièrement abandonné l'usage des liqueurs spiritueuses, il m'assoupit sur-le-champ, si même il ne m'enivra à mon insu dans le sommeil.

Ce matin enfin, — car c'est aujourd'hui le grand jour,—personne au camp ne manquait à l'appel, de ceux de ma bande, je veux dire. Elle se mut au lever du soleil sur la croupe des montagnes, en bonne humeur de déjeûner à la première halte; car nous devions venir ici, à Berâli, le premier village après Mirepore.

J'allais à pied, suivant mon cheval boiteux; d'assez mauvaise humeur contre les pierres, à cause de l'ambiguité de leur nature et de la direction de leurs couches; songeant à mon mehmandar estropié, à la difficulté de le porter dans ces chemins affreux à ce village, et à l'impossibilité pour lui de m'accompagner dans mon voyage, à l'ennui de demander au roi un remplaçant, etc., etc., quand je me trouvai avec mon arrière-garde, cette fois, au pied d'une grande montagne à faces presque verticales, et à cime plate, sur le

bord de laquelle je distinguais une forteresse. On me dit qu'elle appartenait au roi, et qu'elle était gardée par trois ou quatre cents soldats aux ordres d'un gouverneur royal. Je vis en effet bientôt des gens de fort mauvaise mine avec leurs fusils à mèche, leurs sabres et leurs boucliers, descendre par l'unique sentier qui menait au sommet, et le seul par où il fût possible de passer.

Ils me firent leur salam, et me dirent qu'ils venaient de la part de leur maître, pour me montrer la route et veiller à la sûreté de mon bagage. Leur maître, ajoutaient-ils, m'attendait dans la plaine qui couronne la montagne, pour m'offrir ses salutations et un nuzzer (présent offert par un inférieur à un supérieur). Il n'y avait rien dans ce rapport que de très-vraisemblable; et, après une heure d'une montée pénible, j'abordai, à la suite de mes gens, sur la terre ferme de la cime. C'était une jolie pelouse unie: le fort s'élevait au milieu sur une butte, et contribuait à rendre le paysage infiniment pittoresque. Des groupes nombreux de soldats, dans leur accoutrement oriental, n'y manquaient pas, et donnaient à ce paysage toute la couleur locale que Messieurs du *Globe* peuvent désirer. Je trouvai ma caravane au repos sous un immense figuier sacré, le seul arbre de ces lieux étranges. Je commandai qu'elle poursuivît sa marche : alors mes domestiques vinrent me dire qu'on ne le leur permettait pas, et que c'étaient les gens du fort qui la faisaient s'arrêter là.

Un grand nombre de ceux-ci s'étaient approchés de

moi; ils se foulaient presque autour de mon cheval, sur lequel j'étais remonté. Mais la curiosité me paraissait leur seul motif. Leur foule s'ouvrait à mon ordre; cependant elle s'était tellement grossie, que les hommes de mon escorte y étaient comme perdus. Impatient du délai, je commandai qu'on allât chercher au plus vite le gouverneur.... Il vint bientôt, au milieu d'un nouveau flot de soldats, de plus mauvaise mine encore que les précédens, et si misérablement vêtu lui-même, que je fus obligé de demander à Mirza lequel de ces gueux en guenilles était le chef. Par respect pour le roi, dont il est l'officier, je descendis de cheval pour recevoir ses complimens, attendu que lui-même était à pied. Il m'offrit un chevreau que mon maître d'hôtel emmena... J'avais peine à attendre jusqu'à la fin de sa harangue pour faire éclater mon indignation du refus fait à ma caravane d'avancer: je l'apostrophai avec véhémence, lui demandant s'il était vrai qu'il eût osé donner un tel ordre. Néal-Sing, car c'est le nom de ce bandit, parut un peu déconcerté de ma violence; et, sans répondre à mon interpellation, il m'offrit de me donner autant de soldats que j'en voudrais, pour garder mon bagage. Je lui dis que moi et lui, nous étions les seuls habitans de ce désert, et que je n'avais aucun besoin de ses soldats, et que la seule chose que je lui demandasse était de les faire retirer. Il me donna alors à comprendre qu'un tel ordre de sa part ne serait pas obéi; et de nouveau il m'engagea à accepter une garde de sa troupe. Je le crus prudent, et je l'acceptai.

A vue d'œil cependant ma position devenait celle d'un prisonnier mon Djémadhar Mirza ne parlait plus qu'à mains jointes à Néal-Sing, dont le ton haussait à proportion. Enfin ce dernier, après une longue exposition de toutes les injustices que le roi lui avait faites, et que Théan-Sing, son ministre (le frère de mon ami Goulâb-Sing), avait provoquées, me déclara, à mains jointes, notez ceci, et dans le langage le plus humble et le plus soumis, qu'ayant, dans la possession de ma personne, le moyen de forcer le roi à réparer ses torts envers lui, il me garderait prisonnier jusqu'à ce qu'on lui eût fait justice, et que moi, mon escorte et mon bagage lui servirions d'otages et de caution.

Cet homme s'était échauffé au récit de ses misères: « elles étaient le prix de sa fidélité; Goulâb-Sing avait » voulu l'obliger à lui rendre cette forteresse confiée à » sa garde par le roi. C'était pour l'avoir constamment » défendue contre ce seigneur, que son frère Théan- » Sing, placé près du roi, avait rendu inutiles tous les » ordres de celui-ci pour le paiement de sa solde. De- » puis trois ans il n'avait rien reçu : il n'avait pas de » meilleur habit que ces guenilles qu'il me montrait; » ses soldats vivaient de l'herbe des prairies et des » feuilles des arbres.... »

Je voyais avec un secret, oh! bien secret déplaisir, l'effet de cette éloquence sur la multitude affamée et armée, au pouvoir de laquelle j'étais tombé. Une clameur générale s'élevait fréquemment au-dessus de la voix du chef, et la conclusion de son discours n'en fut point le passage le moins applaudi de cette ma-

nière menaçante. Chacun, en l'écoutant, examinait la mèche allumée de son fusil et en faisait tomber la cendre. Plusieurs des soldats voulurent parler à leur tour; mais je commandai impérieusement silence à cette affreuse canaille, et je n'entendis plus que des murmures assez faibles pour que le chef osât lui-même les réprimer. Le calme indifférent que j'affectais, et la hauteur sans effort de mon langage en imposèrent à ces malheureux. Mon mépris les accablait. Ils n'avaient sans doute jamais entendu un de leurs rajahs parler de lui même, comme je le faisais, à la troisième personne : Runjet-Sing seul le fait dans le Punjaûb. Et tandis que je me rendais à moi-même ces respects, je ne leur parlais que comme à des serviteurs. Je parvins, par cette manœuvre, à les éloigner la plupart de leur chef, que je traitais avec la même familiarité, mais avec un accent de bienveillance et de protection. Je l'emmenai à l'ombre de ce grand figuier que je vous ai dit, pour l'entretenir moins publiquement. Je l'y fis asseoir humblement par terre, tandis que j'avais fait préparer pour moi une de mes chaises. Il semblait pressé d'entrer en matière; mais j'appelai mon maître-d'hôtel pour m'apporter un verre d'eau sucrée, ce qui fut long à préparer. Je me plaignis de la chaleur, et commandai à un autre de mes domestiques de tenir un parasol au-dessus de moi, à un autre de m'éventer avec un plumeau de plumes de paon. Je pris toutes mes aises, non-seulement sans en rien rabattre de mon ordinaire, mais en y ajoutant, je vous assure, largement; laissant Néal-

Sing par terre, dans toute son humilité, pour réfléchir en silence sur la grandeur du crime qu'il pouvait avoir eu l'idée de commettre, sur la grandeur terrible de ses conséquences; et je lui expliquai alors sous quels auspices j'étais venu dans ce pays, et la vengeance terrible que le roi ne manquerait pas de tirer de tout affront que je pourrais recevoir dans ses États, pour convaincre le gouvernement anglais qu'il n'en était pas l'instigateur.

Mon homme protesta qu'il n'avait contre moi aucun dessein criminel; il ne doutait pas que le roi me sachant entre ses mains, ne lui payât ce qu'il lui devait depuis si long-temps, pour m'en tirer. Je lui représentai qu'après avoir fait au pouvoir de Runjet un tel outrage, il ne pourrait jamais se flatter d'un pardon sincère, et qu'il en paierait tôt ou tard la peine par quelque châtiment cruel : j'affectai de n'être point menaçant en lui disant ces choses, j'affectai de ne lui parler que dans son propre intérêt; et cette adresse ne fut pas sans succès. Néal-Sing, alors, me proposa de me laisser aller libre, et de ne retenir que mon bagage. Je rejetai cette idée par des considérations qui devaient lui faire sentir davantage la distance qu'il y avait de moi à lui. Voyager sans mes tentes! sans mes meubles! sans mes livres! sans tous mes vêtemens! moi qui en change deux fois le jour! Ce qu'il me proposait là était absurde... impossible! Je regardai à ma montre, et dis à mon maître-d'hôtel que c'était l'heure de déjeûner, et lui commandai de le servir sans délai. Je savais très-bien qu'il n'y avait et ne

pouvait y avoir rien de prêt, puisque ma caravane était prisonnière sous la garde des gens de Néal-Sing, devant lesquels mes serviteurs n'avaient garde d'ouvrir aucun paquet. J'ordonnai qu'on apportât du lait. Le maître-d'hôtel à bout me demanda où le trouver, où le prendre? — N'entendez-vous pas, dis-je à Néal-Sing, que le seigneur désire avoir du lait? Envoyez au plus vîte dans les hameaux voisins, afin que l'on en apporte sans délai. — Le brigand était un peu étourdi de cette politique; et, dans son incertitude, il expédia quelques-uns de ses sous-brigands, en quête du breuvage demandé. Je les regardai partir, et quand ils furent à une centaine de pas, je les rappelai, et je dis à mon maître-d'hôtel de leur bien expliquer que c'était du lait de vache, et non de buffle ou de chèvre, qu'il me fallait, et qu'ils devaient le faire tirer devant eux.

J'habituais à dessein ces bandits à m'obéir dans des détails insignifians, pour les rendre de composition plus facile dans la grande affaire qui me restait à traiter avec eux, et dont j'éloignais le moment par une multitude d'artifices, voyant que cette espèce de trève favorisait mes intérêts, par l'ascendant que Néal-Sing me laissait prendre sur lui. Quand je crus le moment favorable, je lui proposai un présent et l'appui de ma recommandation près du roi. Il m'avait montré tant de bons royaux restés assignats entre ses mains qu'un chiffon de papier de plus, écrit de ma main, ne devait pas lui paraître un grand surcroît de richesses; et c'est la raison pourquoi je fus le premier à y ajouter

l'offre de quelque chose de plus solide. Il me demanda aussitôt deux mille roupies.... Quelques-uns de ses gens rassemblés autour de nous, crièrent : Non ! non ! dix mille ! ce qui ne leur valut de ma part qu'une apostrophe dédaigneuse que nul n'osa relever, et qui parut confondre tellement ceux-là aux yeux des autres, qu'aucun ne s'avisa d'interrompre ensuite mon entretien avec leur chef. — Ni dix mille, ni deux mille, ni même mille; par la raison que je ne les ai pas. Mais en considération de votre position malheureuse, je vous donnerai cinq cents roupies. — Cinq cents roupies ! s'écria-t-il ; à quoi bon ? Nous sommes ici quatre cents hommes qui, depuis trois ans, mourons de faim ! Deux mille roupies, ou rester ici prisonnier ! — Sans paraître faire attention à son alternative, je levai les épaules à l'absurdité de sa demande, et lui offris de s'en faire convaincre par mon trésorier : et il accepta avec empressement la proposition de voir compter mes trésors. Je le repris avec hauteur, avec sévérité, avec mépris, de ce mouvement, comme si ce que j'avais dit pouvait n'être pas la vérité. — Les Asiatiques, lui dis-je, sont des misérables qui se parjurent pour un écu : mais n'avez-vous pas entendu parler de ce que c'est que la parole d'un seigneur chrétien ? — Et il me faisait à mains jointes des excuses, protestait qu'il me croyait ; mais répétait que cinq cents roupies ne pouvaient suffire à tant de gens.

Je changeai le lieu de notre conférence. Apercevant un petit vallon ombragé, je dis à Néal-Sing d'y venir avec moi pour la continuer; et j'avais grand soin d'avoir

continuellement besoin de quelque objet renfermé dans mes malles, pour me faire suivre de tout mon bagage, et constater aux yeux des misérables qui m'entouraient, qu'il y avait une mesure dans la rébellion de leur chef, et que je ne me considérais nullement comme leur prisonnier. Je m'arrêtai vingt fois pour regarder de près quelque plante, pour l'observer à la loupe, la faire cueillir et serrer dans un livre par un de mes serviteurs dont c'est l'emploi : Néal-Sing eut à répondre à mes questions sur leurs noms, leurs usages. Ces lenteurs, ces hauteurs, donnaient à la foule des soldats montagnards un dépit, une humeur manifeste, mais désormais silencieuse.

J'avais cependant bien amélioré ma position. Cet homme qui me tenait prisonnier, qui était le maître de ma vie, me laissait lui promettre ma protection. Il se plaignait de n'avoir jamais pu faire connaître au roi ses griefs, parce que Théan-Sing interceptait sa correspondance ou l'empêchait de parvenir jusqu'au roi. Il me pria d'écrire à M. Allard afin qu'il en voulût bien être le canal; et sur-le-champ j'écrivis à mon ami pour lui conter mon aventure, en regrettant de ne pouvoir lui en dire la fin. Cette lettre fut reçue avec toutes sortes de démonstrations de respect : c'est toujours quelque chose que des formes polies dans un voleur. L'idée de me garder prisonnier avait été peu à peu abandonnée, quoique cependant j'eusse répété fermement que je n'avais pas même mille roupies. Je m'informais des routes, des distances, de celle du village prochain (celui ci), des ressources qu'il offrirait à ma

caravane affamée depuis deux jours ; je réussis à y faire envoyer mes tentes et l'office en avant ; je manœuvrais de manière à sauver même les cinq cents roupies que j'avais offertes d'abord, le couteau sur la gorge. Mais je vis l'impopularité du chef parmi les siens croître tellement, que, pour en prévenir l'explosion, qui eût été le pillage général de mon bagage, et peut-être bien des coups de fusil à bout portant, je fis la part de la tempête, et d'un air gracieux dis à mon trésorier de compter cinq cents roupies à Néal-Sing.

Le reste de mon aventure n'est que comique. Le voleur en chef m'assura qu'il ne me prenait pas cet argent, et qu'il ne voudrait même le recevoir qu'autant que je déclarerais que c'était mon bon plaisir de le lui donner. Il me donna presque envie de rire par l'humilité de ses protestations : « désormais il allait être mon serviteur, parce qu'il *aurait mangé de mon sel* (figure populaire dans toutes les langues de l'Inde) ; sans son excessive misère, il m'aurait fait un autre nuzzer (offrande) que celui d'un chevreau ; mais je connaissais bien par là sa soumission à tous mes désirs, et je savais bien combien il était pauvre, moi qui le traitais si généreusement..... » Mon domestique n'eut qu'à prendre quelques roupies dans un sac pour les mettre dans un utre plus gros, afin de compléter cinq cents roupies. Il donna ce sac à Néal-Sing, qui, d'un air humble et suppliant, me pria de vouloir bien toucher cet argent, et lui toucher la main quand il le recevrait, pour lui prouver que ce présent était un pur effet de ma bonté, et de ma satisfaction pour ses services. Je consentis,—

de la main gauche; — et quand mon voleur sentit se poser légèrement sur sa main le doigt dont j'avais touché le sac qu'on lui donnait, il se prosterna, et s'écria qu'il était le plus fidèle, le plus reconnaissant, le plus dévoué de mes serviteurs, et si je lui permettais de prendre ce nom, le plus inviolable de mes amis. Il dit alors quelques mots à Mirza pour prendre de lui quelques roupies, et mon pauvre diable de lieutenant, les mains jointes, et d'un air bien piteux, s'excusait sur sa très-véritable pauvreté, quand je lui rendis confiance en disant impérativement au voleur qu'il avait mangé mon sel, et que Mirza mangeait aussi mon sel. Je leur fis prendre la main l'un à l'autre pour cimenter cette amitié de théâtre; et, de mon chef, je commandai à ma caravane de se remettre en route : *à Berâli!* Néal-Sing m'offrit une cinquantaine de ses bandits pour y escorter mes gens, ce que je refusai prudemment : je lui en demandai cinq, et lui ordonnai, car en paroles j'étais le maître et n'avais guère cessé de l'être, de faire rentrer tous les autres dans la forteresse. En prenant congé de moi, ce qui se traduira par en me rendant la liberté, il me fit, à voix basse, la demande d'une bouteille de vin; j'eus la bonne foi de la lui envoyer après la lui avoir promise. J'ai songé, cependant, que ce serait trop ridicule de faire vider à ma santé une bouteille de mon vieux porto, à un pareil coquin; et je lui en ai envoyé une de râkh de Delhi, qui me sert d'esprit de vin.

Les cinq bandits qu'il m'avait donnés paraissaient fort mal à l'aise de se trouver, dans ma troupe, du

parti de la minorité : ils s'en échappèrent au détour d'une montagne ; et, se joignant à quelques autres qui étaient passés en contrebande, ils volèrent la chèvre maigre qu'un de mes gens faisait marcher devant lui, et qui eût été incontestablement le mets le plus cher dont j'eusse goûté.

Ce village est exposé aux attaques de Néal-Sing lorsque la faim le fait sortir des bois ; et il serait possible que l'odeur de mes roupies, quoiqu'ils sachent qu'il ne m'en reste pas trois cents, y attirât cette nuit des gens de sa bande. Mais les miens sont sur leurs gardes, et capables de repousser, s'ils en ont le cœur, ce dont je doute, une attaque qui ne serait point faite par la troupe entière de Néal-Sing. Je vous écris avec mes pistolets sur la table, d'autres au chevet de mon lit, et mon fusil appuyé contre lui. Je ne doute pas que deux hommes jetés par terre, du premier coup, ne fassent beaucoup d'impression sur l'esprit des autres, à moins qu'ils ne soient, comme ce matin, en majorité accablante.

Demain, j'irai camper près d'une petite ville, en sûreté complète jusqu'à Cachemyr, je m'en flatte. Ma caravane s'y ravitaillera, et j'expédierai des courriers par une autre route, pour informer le roi de mon aventure, lui en demander réparation, et pour dire à M. Allard sa terminaison à l'amiable. Malheur au plus dévoué de mes serviteurs, au plus inviolable de mes amis, si Runjet-Sing charge M. Allard de le châtier de son insolence ! Il a bonne chance d'être pendu à ce figuier sacré, témoin de sa trahison ; et

ce sera le plus grand service que M. Allard puisse lui rendre, car s'il le livre au roi, il ne gardera sa vie que si elle résiste à d'horribles mutilations; et je souhaite que M. Allard lui rende ce service. J'ai, il est vrai, solennellement déclaré que j'étais charmé de lui donner cinq cents roupies, et il est vrai que j'étais charmé d'en être quitte pour cela. Ma satisfaction, vous l'imaginez bien, n'était que relative.

Je suppose, ce soir (dix heures), que Bodder-Bochs ayant eu vent de mon aventure, ne sera pas venu se jeter dans le guêpier. Mais il n'y a point d'autre route en avant; et le manque de provisions lui rendra peut-être impossible de retourner à Mirepore. Néal-Sing lui fera payer cher sa bienvenue, s'il l'attrape; car c'est l'homme de confiance de Théan-Sing, l'artisan de ses infortunes. Il me paraît, au reste, un assez mauvais sujet, et, comme mehmandar, assez peu regrettable.

J'espère, mon cher père, n'avoir pas à grossir cette lettre, déjà longue d'un premier jet, d'autres histoires de ce genre. Mais, enfin, si vous êtes obligé de reconnaître désormais qu'il y a réellement des aventures, vous voyez à combien peu de chose, en définitive, elles se réduisent. Celle-ci me coûte cinquante louis; mais le rajah m'en a donné cinq cents : je joue donc sur le velours.

Je n'ai rien à me reprocher dans celle-ci; toute la prudence humaine ne pouvait la conjurer. La violence eût coûté la vie à quelques-uns des brigands, mais sans laisser à aucun de mes gens la moindre chance d'échapper au massacre. Je ne pouvais faire que de

la diplomatie; et j'estime m'en être assez bien tiré, en sauvant une grosse lettre à vue de deux cents louis sur Cachemyr et le khelat du roi, en sauvant si complètement les formes aussi, pour croire que le marquis de ***, le duc de ***, et le prince de ***, mes anciens camarades du lycée, mais maintenant de hauts et puissans seigneurs très-capables, et du bois dont on fait des ambassadeurs (ce qui paraît assez comique), n'eussent pas fait mieux. Mais quelque jour, rapproché de vous, rentré dans le cercle monotone d'une vie sédentaire, européenne, j'aurai plus de plaisir à me rappeler ces souvenirs diplomatiques de ma jeunesse, que leurs susdites Seigneuries à se rappeler leurs ambassades : je ne leur envie rien. Le genre ambulant dont j'ai eu à vous conter aujourd'hui les vicissitudes, a aussi, et dans le présent, ses plaisirs qu'on ignore à Paris : je laisse mon imagination s'y livrer et s'abandonner à ce charme, tandis que mon esprit est continuellement occupé d'objets d'études positives; ajoutez à cela quelque peu de philosophie, pour laquelle je ne crois pas être fort obligé à notre ami Sénèque, une bonne santé et des jambes excellentes; et croyez que c'est plutôt moi dont on devrait envier la condition. Adieu.

25 avril, camp à Koteli.

Eh bien, je suis quitte de Néal-Sing, et n'ai plus rien à redouter de ses attaques nocturnes! Que n'était-il écrit là-haut que j'arriverais un jour plus tard sur ses terres! Il m'eût volé ce matin; mais à l'heure qu'il est, je lui ferais rendre gorge, et lui ferais don-

ner cent coups de fouet pour reconnaître ses bons et loyaux services. Voici comment. Ce matin, à peu de distance de Berâli, je me croisai sur le chemin avec l'armée qui revient de Cachemyr; et comme il était impossible à deux chevaux, et souvent même à deux piétons, de passer à la fois dans ces sentiers, le long des précipices, je m'assis à l'ombre sur le bord du chemin, et passai en revue deux ou trois mille hommes qui défilèrent devant moi. Leur commandant, Chaik-Nour-Mouhammed, descendit de cheval et m'aborda respectueusement, m'offrant quelques roupies en nuzzer. Je le fis asseoir sans façon sur l'herbe auprès de moi, et je restai plus d'une heure à causer avec lui. Je lui contai ma déconfiture d'hier; et, séance tenante, j'en écrivis tous les détails essentiels à M. Allard, afin qu'il en informât au plus tôt le roi. Chaik-Nour-Mouhammed me promit de remettre lui-même cette lettre à M. Allard, dont il rejoindra le camp dans six jours. Chemin faisant, il s'informera si Néal-Sing a empoigné mon mehmandar, et dans ce cas il l'assiégera dans sa forteresse. Il m'offrait, à tout événement, de faire ce petit siège pour faire punir au plus vite ce bandit; mais je l'en ai dissuadé, parce que je désire que le roi ait l'initiative de la satisfaction que j'attends. Pour avoir le plaisir d'y prendre part, j'eusse accepté sans doute l'offre polie de Nour-Mouhammed, si j'eusse rencontré hier son armée.

Cette armée s'en retourne à Lahore fort mécontente. Le dernier souba de Cachemyr, qui l'avait formée, la traitait généreusement; et elle sait que par le

roi elle sera mal payée. Elle est d'ailleurs irritée contre lui, à cause de l'injustice révoltante qu'il a commise envers leur ancien chef. Sans quelques compagnies, jadis disciplinées, qui s'en allaient sur la route, mêlées à la horde de Sykes irréguliers, mon bagage aurait peut-être été pillé : mais une fois que j'eus rencontré le chaik, cette effrayante cohue se tut, et présenta les armes en passant devant moi.

Au bord de la route, après l'avoir croisée tout entière, je vis le cadavre d'un homme pendu à un arbre, le matin même, il paraissait. Je demandai qui il était, et pourquoi on l'avait pendu; mais tous les passans semblaient si indifférens à ce spectacle, qu'aucun n'en savait plus que moi. La vie d'un pauvre homme! c'est si peu de chose dans l'Orient!

Il faut avoir voyagé dans le Punjaûb, pour connaître quel immense bienfait c'est pour l'humanité, que la domination des Anglais dans l'Inde! Que de misères elle épargne à quatre-vingts millions d'hommes! Il y a dans le Punjaûb une fraction énorme de la population, qui ne subsiste que par son fusil. Elle est peut-être la plus misérable de toutes; mais enfin, en bonne justice, elle n'aurait droit qu'à être pendue. Je ne puis être témoin des maux affreux d'un tel système, sans désirer ardemment voir les Anglais porter leurs frontières du Sutledge à l'Indus, et les Russes occuper l'autre rive de ce fleuve. On croit généralement que ce sera le jour d'un choc terrible entre les deux grandes puissances, qui décidera du sort de toute l'Asie à l'occident de l'Irady; mais je pense au con-

traire qu'alors seulement la paix régnera partout dans ces vastes contrées : la civilisation européenne *mérite* d'envahir l'univers. A défaut de la civilisation de l'Occident, sa domination seule est encore pour les peuples des autres parties du monde, un immense bienfait ; et c'est probablement le seul que ses institutions religieuses nous permettront de rendre à l'Orient.

1er mai, camp à Kohoutah, vallée du Betâr.

J'ai fait bien peu de chemin depuis huit jours ; mais bêtes et gens avaient grand besoin de repos à Koteli, où il n'y avait rien de ce qui les eût refaits promptement. Je suis arrivé le 27 à Prounch dans un état pitoyable, crachant le sang. J'ai coupé court au mal par une manœuvre hardie : j'ai fait pêcher des sangsues dans les rivières d'alentour, et m'en suis fait appliquer soixante-cinq sur la poitrine et l'épigastre ; et, pour réparer cette grande perte de sang, j'ai fait tuer deux moutons par jour dont j'ai mangé autant que j'ai pu, et me voici parfaitement rétabli. C'était sans doute un refroidissement, à la suite d'une marche forcée, qui m'avait entrepris la poitrine : que voulez-vous ? il y a des marches où il faut traverser quatre torrens d'eau glacée plus hauts que la ceinture ; on est trop heureux de ne s'y pas noyer.

Il y a une grande éclaircie dans l'horizon menaçant, dont j'étais encore entouré de toutes parts à Koteli. Après-demain je franchirai la chaîne qui sépare le bassin de Cachemyr de cette mer de montagnes.

Il y a bien, à peu de distance du passage, une forteresse du roi, à Ouri; mais elle est trop voisine d'un grand centre d'autorité, Cachemyr, pour que le killadar (gouverneur) se permette les libertés que Néal-Sing a prises avec moi. D'ailleurs je n'ai plus le sou.

J'ai écrit de Koteli au roi pour lui conter mon aventure et lui en demander satisfaction. Dans quinze jours j'aurai sa réponse.

Je l'ai écrite aussi à Wade, que lord W. Bentinck envoie en mission à Lahore, pour rendre au rajah les complimens dont celui-ci vient de lui envoyer une cargaison à Semla. Il importe à ma sûreté dans mes excursions futures, que mon brigand reçoive un châtiment exemplaire.

Cachemyr, le 13 mai 1831.

Enfin m'y voilà, et depuis plusieurs jours. Le col de Prounch, quoique encore encombré de neiges, n'a été qu'un jeu pour moi. L'an passé, au Thibet, j'étais monté plusieurs fois à des hauteurs presque doubles.

J'ai bien encore trouvé sur mon chemin des gens qui se souciaient fort peu des ordres du roi; mais leur indiscipline ne m'a opposé aucun obstacle considérable. Je suis arrivé ici le 8. Le gouverneur, informé de mon approche, envoya son bateau et ses officiers pour me recevoir à deux lieues de la ville, et me conduire au jardin préparé pour ma demeure. Il est planté de lilas et de rosiers qui ne sont pas encore fleuris, et d'immenses platanes. A l'un des angles s'élève un petit pavillon qui domine le lac; j'y suis établi. Mes gens

sont auprès, sous mes tentes tendues sous les grands arbres. On bâtit à la hâte des baraques pour mes cavaliers et leurs chevaux.

Si le gouverneur de Cachemyr eût été un grand seigneur, je n'aurais pas hésité à lui faire la première visite; mais c'est un homme de bas lieu qui n'est là qu'en passant, et je refusai de lui payer cette déférence. Pour un parvenu, il fut d'assez bonne composition : il fut convenu, dès le premier jour, que notre entrevue aurait lieu le lendemain à Châlibâg, le Trianon des anciens empereurs mogols. C'est un petit palais, maintenant abandonné, mais encore charmant par sa position et ses magnifiques ombrages. Il est situé à deux lieues de chez moi, de l'autre côté du lac. Le gouverneur m'envoya son bateau, et une garde nombreuse qui montait une flottille, et je me rendis à Châlibâg sur mon amiral. Le gouverneur avait ordonné une fête pour me recevoir. Les eaux jouaient dans les jardins où se pressait la foule : l'armée syke, dans son costume magnifique et pittoresque, en occupait toutes les avenues. Danse et musique n'attendaient que moi pour commencer. Le gouverneur frotta sa longue barbe sur mon épaule gauche, tandis que je frottais la mienne sur son épaule droite : nous nous assîmes l'un près de l'autre, sur des chaises; la cour vice-royale s'assit autour de nous sur le tapis, et, après l'échange banal des complimens d'usage, la fête commença.

Cet insipide intermède de chants et de danses, que les Orientaux regardent avec plaisir du matin au soir, s'appelle nautche. Il n'est gracieux qu'à Delhi. Les beautés de Cachemyr n'avaient dans leurs yeux au-

cune compensation pour la monotonie de leur danse et de leur chant, elles étaient même plus brunes, — c'est-à-dire plus noires, — que les chœurs et ballets de Lahore, d'Umbritsir, de Loodheecana et de Delhi. Je restai tant que je trouvai plaisir à regarder l'architecture bizarre du palais, la variété et l'éclat des groupes de figures guerrières qui se pressaient à l'entour, la grandeur colossale des arbres, les gazons frais, les cascades, et, dans l'éloignement, les montagnes bleuâtres et leurs sommets blanchis... Après une demi-heure, je pris congé de mon vice-roi, et revins chez moi dans le même ordre selon lequel j'étais allé.

Mon pavillon n'avait que des murs de dentelle..... il n'était fermé que de persiennes élégamment découpées avec un art infini. Il était ouvert à tous les vents et aux regards curieux des oisifs cachemyriens, qui venaient par milliers à l'entour, dans leurs petits bateaux, me regarder comme une bête féroce dans sa cage, au travers des barreaux. Je l'ai fait tendre intérieurement de toiles qui m'y abritent, tant bien que mal, du vent, et m'y cachent complètement à la curiosité publique. Le gouverneur m'a envoyé une garde nombreuse d'un corps semi-régulier, qu'il commande plus spécialement. Il y a des factionnaires tout autour du jardin, et il pleut des coups de bâton sur les indiscrets qui s'en approchent. Il me faut bien l'ordonner : on ne me respecterait pas sans cela ! Ce joli lieu me servira de demeure, ou plutôt de quartier-général, pendant les cinq mois à venir. Sa position est assez

centrale au milieu de ce pays. J'y laisserai le plus lourd de mon bagage ; et, tantôt en bateau, tantôt à cheval ou à pied, selon la nature des lieux à visiter, je ferai à l'entour une série d'excursions. La magnificence du roi m'a pu permettre de faire les dépenses nécessaires à la formation de grandes collections de zoologie. Je compte en cinq mois doubler ici le bagage que je traîne déjà à ma suite.

Je n'étais pas sans quelques craintes en venant ici. Depuis plusieurs années un Afghan fanatique, Sayed-Ahmed, menaçait Cachemyr. Mais, avant-hier, le fort tira une salve royale, et le gouverneur m'envoya dire que Cheyr-Sing, un des fils du roi, venait de lui livrer, près de Mozufferabad, une bataille dans laquelle il avait péri avec toute son armée. Le bruit public ajoute que Cheyr-Sing va venir ici comme vice-roi. Quoique j'aie à me louer extrêmement des attentions du gouverneur actuel, je désire l'arrivée du prince : il est fort ami de M. Allard, et ne peut manquer de me bien traiter. Son autorité sera bien plus puissante en ce pays que celle du chef actuel, et me protégera bien plus efficacement dans mes excursions. Au reste, chacun sait à présent qu'il ne faut pas badiner avec moi. Un firman royal est arrivé avant-hier qui annonce que le roi, instruit de mon aventure à Toloutchi, a chassé Néal-Sing, l'a ruiné, et a commandé qu'on lui coupât le nez et les oreilles s'il se présentait à Lahore : le même firman ordonnait en outre au gouverneur de m'envoyer aussitôt cinq cents roupies, ce qui est évidemment de la part du roi la restitution de la somme que Néal-Sing m'avait extor-

quée. La manière dont le roi parle de moi dans ce firman, exprime une grande considération, une bienveillance réelle, et a produit ici un effet merveilleux. J'écrirai dans peu de jours à Runjet pour le remercier.

Comme je redoutais la cruauté dont Néal-Sing est menacé par la vengeance du roi, dans la lettre où je l'instruisais de mon aventure, j'avais pris la liberté de marquer le châtiment que je désirais pour le coupable. Je contais au roi comment il m'avait mystifié, au point de m'obliger à déclarer que c'était mon bon plaisir de lui donner cinq cents roupies; et je priais qu'on lui fît rendre gorge au profit des pauvres, et qu'on lui administrât en outre cinq cents coups de fouet, en l'obligeant de plus à déclarer que c'était son bon plaisir d'être fouetté. — Si Runjet était de bonne humeur le jour où il aura reçu ma lettre, nul doute qu'il n'ait ri de la plaisanterie, et que Néal-Sing, par sa libre volonté, de son gré, pour son bon plaisir, ne reçoive le châtiment en question.

Je vous ai parlé d'un homme pendu à Koteli : il y en avait une douzaine accrochés aux arbres près de mon camp, sur le bord de la rivière. Le gouverneur, dans la visite qu'il me fit, me dit d'un air très-insouciant qu'il en avait fait pendre deux cents dans la première année de son commandement, mais que maintenant il suffisait d'un par-ci par-là, pour tenir le pays en bon ordre : or, notez que le *pays* est un chétif canton presque désert. — Pour moi, si j'avais à le gouverner, je commencerais par mettre aux fers le gouverneur et ses trois cents soldats qui sont les

voleurs par excellence, et je les ferais travailler à la construction d'une bonne route. Ils vivent maintenant oisifs sur le travail des pauvres paysans; ils continueraient à subsister sur le même riz, mais ils l'auraient gagné.

L'intelligence et la friponnerie des Cachemyriens sont proverbiales dans l'Orient. Il me pleut des gens soi-disant de qualité, qui s'offrent à me servir de *cicerone* : ils savent tout, ils ont été partout; et quand je les interroge de près, je découvre que leur science n'est qu'une spirituelle imposture. Il y en a cependant quelques-uns qui m'ont été recommandés par M. Allard, et que je reçois fréquemment. Avec l'un deux, qui est un Mogol d'extraction, je fais une heure de persan tous les matins. Quant aux pundits, tous bramines de caste, ils sont d'une ignorance grossière; et il n'y a pas un de mes serviteurs hindous, qui ne se regarde comme de meilleure caste qu'eux. Ils mangent de tout, excepté du bœuf, et boivent de l'arrack; — il n'y a, dans l'Inde, que les gens de castes infames qui le fassent.

Il n'est pas possible que je revienne par Ladâk, comme c'était mon dessein : ce voyage serait trop dangereux. Mon bagage scientifique, en quittant Cachemyr, sera trop précieux pour que je le risque dans les déserts. De Prounch jusqu'ici j'ai eu cinquante hommes d'escorte; mais ce n'est pas assez en cas de rencontre fâcheuse, il en faudrait cinq cents, une armée. — Je retournerai sans doute à Semla par Kishtewar, Chumba et le pays de Koolloo, ou

bien par Rajour, Jummoo et Belaspore. Je ferai en sorte que chaque petit prince, sur le territoire duquel j'aurai à passer, reçoive à l'avance un firman de Runjet-Sing pour l'en instruire. Mais la moitié de cette route au moins traverse les États du rajah Goulâb- Sing, dont Jummoo est la résidence royale; et là je n'aurai rien à craindre. Néanmoins, quelque temps qu'il fasse ce jour-là, ce sera un beau jour que celui où je repasserai le Sutledge.

Ma santé est bien rétablie; elle ne peut que se retremper dans un climat aussi salutaire. Dans un mois je mangerai des cerises de mon jardin, puis des abricots, puis des pêches et des amandes, puis des poires et des pommes, et enfin des raisins. Je me promène le soir sous une treille superbe dont les ceps encore jeunes ont deux pieds de circonférence : je n'avais encore rien vu de pareil. On me promet aussi des melons délicieux et même des melons d'eau. Cette dernière promesse est la menace d'un été très-chaud; mais il ressemble au nôtre dans le midi : les productions sont les mêmes. Il fait maintenant le même temps qu'à Paris, mais plus beau, moins inconstant.

J'avais vu à Scharunpore une centaine de plantes de Cachemyr, apportées dans l'Inde par des marchands de ce pays. La moitié d'entre elles croissent aussi dans l'Himalaya à l'orient du Sutledge; et ayant déterminé la hauteur moyenne à laquelle croît chacune, j'avais formé sur l'élévation absolue de Cachemyr une conjecture d'une justesse remarquable. Je la supposais de cinq mille à six mille pieds anglais;

or, quelques observations barométriques, faites depuis mon arrivée, et que je n'ai encore pu calculer qu'approximativement, par la comparaison des moyennes méridiennes du mois de mai, à Calcutta, à Bombay et à Scharunpore, m'indiquent cinq mille trois cent cinquante pieds.

J'ai découvert que mon cuisinier avait servi longtemps un vieux médecin anglais, fort gourmand; et je lui ai donné carte blanche pour l'exercice de ses talens. Comme la matière première ici ne manque pas, je fais presque bonne chère depuis cette découverte. Ces bons dîners dont je me vante sont cependant sans *pain* ni *vin*. Le régime aqueux auquel me condamne la nécessité, me donne parfois des envies de femme grosse pour une bouteille de vin léger. — J'ai de beaucoup meilleurs domestiques que l'an passé, le chef surtout qui me sert de trésorier. Je ne saurais, en ce pays, toucher une pièce d'argent sans me déconsidérer tout-à-fait; et ç'a été un grand bonheur pour moi de trouver, parmi mes gens, un serviteur propre à garder, ouvrir et fermer ma bourse, en écrivant tout ce qui y entre et tout ce qui en sort.

J'en ai aussi un plus grand nombre que dans ma première campagne dans l'Himalaya, le double : c'est une lourde dépense, mais elle est inévitable. Après tout, le nombre n'excède pas quatorze, et M. Allard en a cinquante, et il n'en a pas assez!

J'ai reçu hier des nouvelles de M. Allard qui me transmettaient des lettres de l'Inde, de Loodheeana et de Delhi, toutes de date fort ancienne, parce que son

courrier s'est perdu huit jours dans les neiges. On m'apprend de Delhi la chute du cabinet Wellington, et l'on m'envoie une Gazette de Bombay qui m'instruit de l'insurrection de Varsovie. Du reste, pas un mot sur les affaires de la France. Dans l'ignorance de la marche qu'elles peuvent suivre, je me réjouis cependant de l'élévation de M. Brougham et du comte Grey au ministère anglais. Il me semble que c'est un gage d'amitié entre la France et l'Angleterre, dont l'harmonie me paraît être la condition nécessaire de la paix en Europe. Reste à savoir si le duc de Wellington ne saura pas, dans la chambre des pairs, se créer une majorité contre le ministère whig qui l'oblige à quitter la partie, ou du moins à la jouer sans éclat et sans profit pour la liberté.

J'écrirai prochainement au Jardin, et une lettre qui sera agréable à M. Cuvier, car elle lui promettra tous les poissons des eaux de Cachemyr. Celle-ci va faire cent ricochets avant que de vous arriver; et j'ignore si elle trouvera encore à Chandernagor l'obligeance de M. Cordier pour l'expédier, car il y a trois mois que j'ignore ce qui se passe dans l'*Inde française*, comme nous avons l'impertinence comique de dire. —Je ne puis finir sans ajouter une réflexion triste: c'est que vos dernières lettres étaient du 22 juillet 1830; dix mois sans nouvelles! c'est bien long! Adieu, mon cher père, adieu, je voudrais avoir en vous toute la foi que vous avez justement en moi..., mais moi j'ai trente ans, et vous... vous en avez plus du double. Ne voilà-t-il pas que depuis treize jours,

Porphyre a passé la quarantaine; et Frédéric vous parle de ses cheveux gris! eh bien, soit! vieillissons tous ensemble, à qui de plus belle!

... Je n'ai pas la maladie du pays, non; mais lorsque ma pensée se porte vers lui, vers vous, ce n'est pas sans un bien vif ressentiment. L'isolement de ma position n'aurait rien que de vulgaire pour un homme comme il y en a tant, comme la foule est faite peut-être, qui n'aimerait que sans passion; mais vous, mon cher père, mais vous et ceux qui me connaissent comme vous, pouvez seuls imaginer tout ce qui se passe de tristesse dans mon ame en quelques instans, quand elle s'inquiète sur les objets de mon affection.

Je n'écris pas à Porphyre aujourd'hui: cette lettre est pour lui comme pour vous; mais je trouve dans mon portefeuille quelques pages adressées à Frédéric, de je ne sais où. Envoyez-les lui. Adieu, encore adieu.

N° 56.

A M. PORPHYRE JACQUEMONT, A PARIS.

Cachemyr, le 14 mai 1831.

Si je n'avais pensé, mon cher Porphyre, qu'une dépêche d'un kilogramme était assez lourde pour l'*honorable Compagnie*, j'aurais ajouté ces feuilles au monstrueux paquet d'écritures que j'ai expédié hier sous le couvert *franc* du chevalier Edward Ryan, à Calcutta, pour être acheminé à Chandernagor, et de là à notre père; mais les gens de la poste auraient pu se récrier contre l'abus du privilège. C'est pourquoi je divise mes ouvrages en deux volumes; celui-ci pour toi rejoindra l'autre à Chandernagor, j'espère, et cheminera avec lui. — J'ai conté très en détail à notre père les anicroches de mes pérambulations. Après tout il n'y a aucun mal, au contraire. Ce pays est un pays de gueux! de coquins! de bandits! mais je suis prudent. Rien de si commun que de tuer un homme, pour lui voler une vieille paire de culottes qui valent vingt ou vingt-quatre sous, une demi-roupie: toute la population est armée d'un sabre, dont elle se sert, dit-on, très-adroitement; et les figures qu'on rencontre sur les chemins, portent toutes sur l'épaule un long fusil à mèche, à mon avis peu redoutable.

Il est possible que je revoie M. Allard dans les montagnes. La mère d'une nichée de petits rajahs mon-

tagnards vient de mourir, en laissant neuf lacs de roupies, deux millions deux cent cinquante mille francs. Les enfans se battent pour l'héritage; et Runjet vient d'envoyer M. Allard sur les lieux, pour leur ôter tout sujet de querelles, c'est-à-dire les neuf lacs.

Le jour de mon arrivée ici, le 8, le gouverneur m'a envoyé en nuzzer dix moutons, quarante poules, deux cents œufs, plusieurs sacs d'orge, de riz et de farine, du sucre, de l'eau-de-vie du pays distillée, du vin qu'on y fait, et qui ressemble à de mauvaise anisette mêlée avec de mauvais kirchen, etc., etc. J'ai fait distribuer tout cela à ma suite : mais le roi vient d'envoyer un nouvel ordre pour que ma table soit défrayée constamment à ses frais, faveur à laquelle je ne tiens que pour la forme, mais qui pour la forme est essentielle. Je ferais presque bonne chère si j'avais du pain et du vin; mais mon vieux porto de Semla, si admiré des Anglais, est plus fort que de l'eau-de-vie, et je le garde pour les jours froids ou pluvieux dans les montagnes. Je suis très-bien; la couleur de mes mains jure avec celle de mes bras, mais j'ai bonne mine. A Delhi, je me suis accordé le luxe d'un miroir, et je m'y regarde tous les mois. Cependant je suis terriblement maigre.

Sache que je n'ai vu nulle part d'aussi affreuses sorcières qu'en Cachemyr. La race des femmes est ici d'une laideur remarquable; je parle des femmes du commun, qu'on voit dans les rues et dans les champs, puisque celles d'une condition plus élevée passent

toute leur vie enfermées, et qu'on ne les voit jamais. Il est vrai que toutes les petites filles qui promettent de devenir jolies, sont vendues à huit ans, et exportées dans le Punjaûb et dans l'Inde. Elles sont vendues par leurs parens, de vingt à trois cents francs, moyennement cinquante à soixante francs. Tous les serviteurs femelles dans le Punjaûb, et quoi que les Anglais fassent pour abolir cette coutume, elle ne laisse pas que de prévaloir aussi dans le nord de l'Inde, sont esclaves. — Elles sont traitées assez doucement, et leur condition n'est guère pire que celle de leurs maîtresses dans le harem. — Les femmes de l'ancien roi de Kaboul, que j'ai vu à Loodheeana, Châh Choudjah-El-Molâuk, sont menées à grands coups de pieds par les eunuques qui les gardent ; leurs servantes en attrapent certainement beaucoup moins.

Il se présente chaque jour aux portes de mon jardin des bandes innombrables de filles. Un seigneur asiatique, à ma place, en aurait toujours une quarantaine à chanter et à danser autour de lui : mais je garde l'intégrité de mon caractère européen, dans mes mœurs comme dans mon costume : c'est un grand porte-respect.

Les politiques de Cachemyr disent à l'oreille que je viens ici pour reconnaître l'état du pays, ses ressources et traiter avec Runjet-Sing de sa cession au gouvernement anglais. D'autres affirment que je viens avec le projet de le prendre à ferme de Runjet, comme vice-roi, moyennant tant par an, que je m'engagerais à

donner au maharajah. Tu devines bien que je mesure toutes mes paroles, afin de ne fournir aucun aliment à toutes ces sottes rumeurs : je me tiens à cheval sur mon *ilom*—sur ma science.—Aux Musulmans qui me font des visites, je leur parle du Koran, que j'appelle le saint Koran, et de Mahomet (que son nom soit loué!), des choses de leur religion...; aux soi-disant pundits, ou docteurs hindous, qui sont venus les premiers jours par centaines, je leur ai fait honte de leur ignorance des chasters et de leur discipline relâchée.—Ici, tout homme qui est un peu moins ignorant, et ouvertement moins coquin que les autres, est un saint : et le respectable public de Cachemyr me prend pour un très-saint homme de chrétien. Quand je lis, c'est toujours un livre de prières...; cette blague est de la haute politique.

Voici venir la saison où les vaisseaux de Bordeaux affluent à Calcutta; s'ils m'apportent des lettres, je puis les recevoir ici en un mois. Je travaillerai avec une ardeur nouvelle lorsque j'en aurai reçu... Il y a aussi fort long-temps que je suis privé de journaux anglais; j'en sens davantage la privation dans une position relativement sédentaire. Adieu pour aujourd'hui.

Cachemyr, le 20 mai.

Quelques mots seulement pour te dire que Runjet-Sing est un homme admirable; ce que tu penses déjà, je l'espère, et depuis long-temps. Un officier de sa maison vient d'arriver ce matin, en quinze jours,

d'Umbritsir, où le roi est campé de présent. Il m'apporte un firman royal tout gracieux : Runjet m'écrit qu'il vient de recevoir ma lettre de Koteli, c'est-à-dire ma plainte contre Néal-Sing, et que le rajah Goulâb-Sing qui avait été informé bien plus tôt de cette affaire, n'avait pas hésité à faire arrêter ce chef; que l'ayant donc à sa disposition le jour où ma plainte lui parvient, il y fait droit séance tenante (et d'une manière qui prouve combien il a de tact) : il n'ordonne aucune des cruautés, des mutilations barbares qui sont l'usage du pays; mais il fait mettre le coupable aux fers, enfermé dans une forteresse où il demeurera tant que je ne demanderai point sa grace. Voilà, mon ami, ce qui n'appartient qu'à Runjet. Il sait que son code pénal nous répugne,—et il punit cet homme comme il l'eût été dans un pays européen. Les cinq cents roupies qui m'ont été envoyées le jour de mon arrivée ici par le gouverneur, sans préjudice des deux milles que Runjet avait ordonnancées depuis long-temps pour moi étaient une gracieuseté additionnelle du rajah; et non pas, comme je le pensais, la restitution de l'argent volé par Néal-Sing : Runjet, dans sa lettre d'aujourd'hui, m'instruit qu'il a ordonné à son visir de me faire en son nom cette restitution; tout est donc pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. Le roi m'engage en outre à faire à Cachemyr comme chez moi. « Ce pays » est le vôtre, écrit-il, établissez-vous dans celui de mes » jardins qui vous plaira le mieux; ordonnez, on vous » obéira. » Je te quitte pour faire une promenade en

bateau sur le lac et la rivière. J'ai le bateau d'apparat de l'ancien magnifique gouverneur, et trente rameurs à mon service mensuel... Devine les gages mensuels d'un rameur... deux francs quarante-six centimes! Je devrais donc donner trente roupies par mois à ces trente hommes : mais comme il m'est commandé par ma position d'être grand, je leur en donne quarante, et de plus des étrennes quand je sors en bateau. Ce qui me charme, c'est que je forme deux sujets qui promettent beaucoup pour des préparations de zoologie : l'un est chasseur de profession, l'autre un brodeur, aux doigts effilés. Je leur ferai un pont d'or pour les décider à me suivre dans l'Inde, où je n'ai encore trouvé aucun homme de basse caste qui voulût, à prix d'or, faire cette besogne.—Bonjour, mon ami, je regrette fort que tu ne sois pas de la promenade; mes fusil, filets, livres à plantes, en seront, et je ne reviendrai pas les mains vides. L'ennui, c'est qu'il faut une certaine pompe : ma petite cour me suit dans toutes ces excursions, assise en deux rangs d'oignon de chaque côté de mon fauteuil. D'abord elle secouait vivement les oreilles quand je tirais des coups de fusil pardessus sa tête; elle est faite au feu maintenant, mais continue à s'ébahir, quand je mets habit (fumée Navarin) bas, et retrousse mes manches jusqu'à l'épaule pour saisir des plantes flottantes dans l'eau. Adieu.

Cachemyr, 29 mai.

Enfin ceci partira ce soir avec plusieurs autres, dont une pour le Jardin des Plantes. J'ai reçu courriers sur

courriers de M. Allard, ce qui est bien aimable de sa part, vu la grande distance qui nous sépare : cent cinquante lieues environ. Ils ne m'ont apporté que des lettres de l'Inde et des journaux *dito.* M. Cordier m'écrit qu'il attend incessamment un vaisseau de France. Puisse-t-il m'apporter des lettres de Paris. Adieu, mon cher ami, je t'embrasse de tout mon cœur.

N° 57.

A Mlle ZOÉ NOIZET DE SAINT-PAUL, A ARRAS.

Cachemyr, le 16 mai 1831.

A vivre, comme je le fais exclusivement depuis trois mois, avec des Orientaux qui chacun me servent, à leur façon, de quelque abominable baragouin, il me semble avoir perdu, ma chère Zoé, quelques-uns des trésors de mon éloquence anglaise; et c'est pourquoi je t'écrirai aujourd'hui en français. Je crains la sévérité de ta critique : mais je ne sais trop ce que je gagnerai sur elle en t'écrivant dans notre langue; car il me semble aussi que, par le défaut d'usage, je deviens gauche à m'en servir.

J'ai envoyé, il y a quelques jours, à mon père, une espèce de volume, journal ou bulletin, comme il te plaira, qu'il t'expédiera par le roulage; auquel cas tu connaîtras déjà, avant de recevoir ce billet, une faible partie des vexations contre lesquelles j'ai dû faire bonne tête, sinon bon cœur, depuis mon entrée dans les montagnes qui séparent Cachemyr des plaines du Punjaûb. Je me suis purifié de tous mes péchés passés, pendant trois semaines dans ce purgatoire, avant d'être admis dans le paradis terrestre. Mais, Dieu soit loué, et Mahomet son prophète! comme j'ai souvent la politesse de le dire aux Musulmans qui m'entourent : les jours d'épreuve sont passés. Je jouis maintenant

du fruit de ma persévérance, vertu qui mène loin, puisque, en dépit de la répugnance du gouvernement anglais à favoriser ce joli épisode de mon voyage, et de la répugnance originairement bien plus grande de Runjet-Sing à me le permettre, en dépit de la rébellion plus ou moins décidée de tous les chefs montagnards contre les ordres du rajah à mon égard, me voici depuis huit jours installé dans un joli pavillon, sur les bords de ce lac agréable (que Moore a néanmoins par trop embelli, selon l'usage de messieurs du Parnasse, de mentir), au milieu d'un jardin planté des arbres de notre pays, où je cueille des roses dans ma promenade du matin. A la porte d'une très-grande ville, il me semble être campé dans une campagne solitaire; et ce n'est pas le seul avantage de la position de mon jardin : il est élevé de dix pieds au-dessus de la plaine d'alentour, circonstance majeure dans le paradis terrestre, où les voleurs ne manquent pas. D'ailleurs on fait bonne garde autour de moi. Le gouverneur m'a envoyé, le jour de mon arrivée, une compagnie d'infanterie syke qui fait le service près de Mon Excellence : deux des cavaliers de mon escorte en surveillent tous les détails; et un gentilhomme de ma chambre, à six roupies par mois, se tient tout le jour à ma porte, et fait preuve de six roupies de discernement, dans le choix des solliciteurs de toute espèce qu'il laisse arriver jusqu'à moi. Le drôle se rengorge depuis hier dans un habit qui vaut mieux que tout l'argent qu'il a encore légitimement gagné (je dis légitimement, dans la supposition que l'Académie Fran-

çaise, toujours animée d'un dévoûment inviolable à la personne de Sa Majesté, n'a pas encore rayé ce mot de son *Dictionnaire*) depuis qu'il est à mon service. C'est l'usage dans l'Orient qu'on n'approche pas de plus haut que soi, sans payer et maître et valets. Les Anglais, dans l'Inde, flétrissent autant qu'ils le peuvent cette coutume; mais à Cachemyr, où les conventions européennes appelées chez nous honneur, probité, n'ont pas encore pénétré, si je punis mon chambellan pour se faire un revenu de sa clef (style figuré; car il n'y a pas même de porte à ma maison), l'opinion publique cachemyrienne me désignera comme un seigneur injuste et capricieux. Le drôle gardera donc son bel habit et son turban de soie, mais avec injonction sévère de s'en tenir là, *sous peine de punition*, comme dit en général M. le maire.

Des talens culinaires étonnans se sont révélés tout à coup chez mon maître d'hôtel; mais à moins d'avoir fait quinze ou vingt lieues à pied ou à cheval, je suis sans appétit le soir devant un bon dîner, si je n'ai Locke ou Sterne, ou quelque autre mort pour me faire compagnie à table.

Lalla-Roockh, dont tu ne sauras jamais prononcer le nom en persan, à moins de t'étrangler tout exprès avec une arête de poisson pour bien dire le *kh* persan, fait partie de ma petite bibliothèque; mais ce livre me pue. Une page plairait peut-être de ce style; mais trente (et tous ses contes en ont davantage) font mal au cœur. C'est ainsi que la plus belle musique plaît pendant deux heures et demie, et fatigue, ennuie, si

elle se prolonge au-delà : c'est ainsi qu'une harmonieuse rêverie de Lamartine peut charmer dans une heure d'oisiveté, mais qu'il est impossible de lire de suite dix ou douze de ses meilleures poésies : c'est ainsi que Châteaubriand amuse par son style pittoresque jusqu'à la seconde colonne d'un journal, mais qu'il fatigue déjà dans un pamphlet, et assomme dans un roman. Cependant, sur la pompeuse étiquette du sac, tu te proposais, en apprenant l'anglais, de lire *Lalla-Roockh*. Sache donc que c'est dans les jardins, dans le palais même où elle fut reçue par le roi de Bucharie, qu'eut lieu ma première entrevue avec le gouverneur de Cachemyr; lequel, après cette première rencontre sur un terrain neutre, est venu hier, le premier, me faire une visite chez moi. Il m'a tout l'air d'une espèce d'imbécile; mais il a la vertu, très-rare en ce pays, de l'obéissance à son prince, et exécute ponctuellement tous les ordres bienveillans du roi en ma faveur : je n'ai qu'à m'en louer.

C'est une bonne fortune pour moi, que d'avoir rencontré un coquin assez hardi pour m'arrêter et me rançonner : l'exemple si prompt qu'a fait Runjet de ce bandit, qui n'était rien moins que le gouverneur d'une forteresse royale, a produit l'effet moral le plus utile à ma sûreté en ce pays. Chacun maintenant sent le danger d'une passion désordonnée pour mes roupies : il y en avait trois cents dans mon coffre en partant de Loodheeana, et maintenant il y en a cinq mille. Je m'en vante comme je me vanterais d'une partie d'échecs bien jouée et gagnée, à cause de la difficulté

vaincue; il y en avait une grande, une immense, je t'assure, à ne pas rester cloué, par ma pauvreté, sur la plage de l'Inde, où le vaisseau qui m'avait amené m'avait déposé. Je pense quelquefois avec un véritable plaisir à la sagesse, à la prudence de mes débuts. J'ai commencé modestement par n'avoir qu'un valet, puis deux, puis un palanquin, puis six autres valets et un cheval. Je partis de Calcutta avec une seule mauvaise tente, point de chaise, point de table; et peu à peu j'ai grossi ma maison jusqu'à avoir quatorze serviteurs (sans parler ici de trente rameurs pour mon bateau), trois tentes, deux chevaux, et tout le reste à proportion. Et cependant il y a dans mon établissement actuel autant de sagesse, la même proportion entre l'avoir et le devoir, qu'il y en avait dans mon misérable équipage de Calcutta à Bénarès. Quand je retournerai dans l'Inde, soit que j'y rentre par Loodheeana, soit que j'y redescende des montagnes de Semla, quelle différence de l'accueil qui m'y attend, et de l'isolement profond de ma position dans les premiers temps de mon voyage! Il y a maintenant de l'autre côté du Sutledge, une masse énorme de bienveillance, qui, dans mon absence même, s'exerce à mon égard de mille façons ingénieuses. Cela me flatte beaucoup, je te l'avouerai, ma chère amie; car n'étant Duc, ni Millionnaire, tombé de la lune sur la plupart des gens qui me témoignent à présent et cette considération recherchée et cette bienveillance vraiment amicale, je n'en suis redevable qu'à moi-même : je me trouve l'artisan réel de ma petite fortune; je veux dire, non

des cinq mille roupies qui sont là, dans mon coffre, mais de l'existence honorable dont je jouis d'un accord unanime.

Mais, diras-tu, dans tout ceci où est la *couleur locale?* et de Cachemyr n'en faut-il pas? A quoi je répondrai que les nuances sont peu variées dans l'Orient. Je ne sais pas de pays, où l'on recrutât aussi facilement que dans celui-ci des sorcières pour Macbeth, quand, au lieu de trois, Shakspeare en eût fait assembler cent mille sur la bruyère de je ne sais où. Cependant, la race des hommes est remarquablement belle : ce qui s'explique par l'exportation continuelle de toutes les jolies figures cachemyriennes dans le Punjaûb et l'Inde, pour peupler les harems des Musulmans, des Syke, et des Hindous. Le roi des sanskritistes, M. Wilson de Calcutta, s'est donné la peine de traduire de vieilles chroniques sur la monarchie cachemyrienne avant l'invasion des Mogols, sous le règne d'Akber; elle compte sept à huit cents rois, ce qui est peu pour le pays, où dans tout ce qui a rapport aux siècles passés, les chiffres ne coûtent guère à l'humeur superlative des historiens. Quoi qu'il en soit de ces vieilles histoires, nul doute que la population de Cachemyr, bouddhiste d'abord comme celle du Punjaûb, et ensuite brahmiste comme elle, c'est-à-dire hindoue, n'ait eu long-temps des chefs de sa croyance et n'ait joui, sous eux, d'une indépendance politique absolue, dont la nature avait rendu la défense bien facile, par les énormes montagnes dont elle a de toutes parts entouré ce pays. De cette longue pé-

riode, il ne reste que quelques souvenirs vagues chez ceux qu'on appelle maintenant les lettrés, et çà et là quelques ruines : elles ont, par leur structure massive et le style de leurs ornemens, le caractère hindou. Il y a encore quelques traces d'anciens travaux d'utilité publique ; ils datent de la même époque. L'islamisme n'a fait que détruire. Les empereurs de Delhi n'ont bâti que des kiosques et des cascades. C'était le chef-d'œuvre de la monarchie absolue que le gouvernement mogol : tous les revenus de l'Etat passaient à la liste civile, qui jamais ne bâtissait de ponts, ni de canaux, mais qui s'élevait à elle-même des palais, des tombeaux et des mosquées. Les Afghans, dans le siècle dernier, ayant dépouillé les Mogols de cette conquête, et les Sykes en ayant chassé les Afghans dans celui-ci, un pillage général suivant chaque nouvelle conquête, et, dans les intervalles de paix, l'oppression, faisant de leur mieux contre le travail et l'industrie, le pays se trouve actuellement si complètement ruiné, que les pauvres Cachemyriens semblent avoir jeté le manche après la coignée, et sont devenus les plus indolens des hommes. Jeûner pour jeûner, encore vaut-il mieux le faire les bras croisés que courbé sous le poids du travail. A Cachemyr, il n'y a guère plus de chance de souper pour celui qui laboure, file ou rame tout le jour, que pour celui qui, en désespoir de cause, dort tout le jour à l'ombre d'un platane. Quelques milliers de Sykes stupides et brutaux, le sabre au côté ou le pistolet à la ceinture, mènent comme un troupeau de moutons ce peuple si ingénieux et si nombreux, mais si lâche.

Le penchant méridional de l'Himalaya, à quelque hauteur qu'on s'élève, garde toujours quelque caractère indien. La coupe des saisons, jusqu'à la limite des neiges perpétuelles, y est la même que dans les plaines de l'Inde : le solstice d'été y ramène chaque année des pluies qui tombent sans interruption jusqu'à l'équinoxe d'automne; de là un caractère particulier dans la végétation, qui est étrangère à celle des Alpes et des Pyrénées, que n'atteint pas cette influence. Mais Cachemyr, sur le revers septentrional d'une grande chaîne neigeuse, se trouve isolé par cette haute barrière du climat de l'Inde, et en a un propre qui ressemble infiniment à celui de la Lombardie. Les productions végétales de la nature sauvage et de la culture, en tenant compte de la loi suivant laquelle la température décroît de l'équateur au pôle, parlent un langage si précis à celui qui sait l'interpréter, sur la hauteur des lieux, que dans l'ignorance complète où l'on était, avant mon voyage, du niveau de cette étrange vallée, je l'avais fixée entre cinq mille et six mille pieds anglais, d'après un certain nombre de plantes que j'en avais vues rapportées par des marchands. Or, mes observations l'établissent à environ cinq mille trois cent cinquante pieds. C'est avec une vive satisfaction que je vis se transformer en ce nombre le logarithme final de mon calcul.

Le peuplier d'Italie et le platane dominent dans le paysage cultivé. Le platane y est colossal; la vigne, dans les jardins, est gigantesque; les forêts sont com-

posées de cèdres et de diverses variétés de sapins et de pins, absolument semblables, pour l'effet général, à ceux d'Europe, et, dans une zône plus élévée, de bouleaux qui ne me paraissent pas différer des nôtres. Le nénuphar fleurit à la surface des eaux dormantes; le butome et le trèfle d'eau que tu connais sans doute, et dont tu as dû admirer l'élégance dans les humbles fossés d'Arras ou des villes d'alentour, s'élèvent au-dessus d'elles, associés aux mêmes espèces de joncs et de roseaux. Toute cette nature est étrangement européenne; mais si je m'avisais d'une Epître à la liberté, je ne saurais débuter comme Voltaire :

Mon lac est le premier, etc.

Voltaire n'avait pas de goût pour les choses de la nature, ni pour les beaux arts. Pour quiconque en a un grain, son lac, le Léman, était un des derniers à citer dans les Alpes. Celui de Cachemyr ferait une triste figure près du Lac Majeur en Lombardie, ou près de ceux de Thoun et de Brientz, dans l'Oberland bernois. Il y en a un dans le nord des Etats-Unis qui, sans le sublime de ceux-là, a toute leur grace, et un caractère tout particulier de *loveliness*; c'est le lac Georges, sur lequel je passai une journée délicieuse en revenant du Canada à Albany. Si je savais dire ce que je sens, si je savais copier sur le papier les images si parfaites que je vois en dedans de mon esprit, que de charmantes peintures ne ferais-je pas, ma chère amie, de ces lieux où le hasard m'a promené tour à tour! J'en ai

senti si vivement, si profondément le charme! c'étaient quelquefois des émotions de plaisir si tumultueuses, que je n'ai pu en garder qu'un souvenir confus comme elles... par exemple, ce que j'éprouvai quand je galopai pour la première fois sous une forêt du tropique, à Haïti. Mais il y a un calme si parfait dans le paysage froid de l'Amérique septentrionale, que les impressions qu'il excite, lorsqu'il a du charme et de la beauté, sont paisibles et graves. Je regrette d'avoir laissé passer le temps où j'aurais pu, peut-être, reproduire avec quelque fidélité l'image des diverses formes de bonheur que je rêvais dans les vallées du New-Jersey, sur les bords du lac Georges, et dans les forêts désertes de Tonnawanta. Je ne suis plus sous le charme des illusions qui donnaient la vie à ces rêves; l'éclat si vif de ces fleurs s'est flétri, leur parfum s'est évaporé... C'est une triste chose, après tout, que le monde comme il est réellement. Il y a un sentiment qui le fait voir comme il n'est pas : quelque cruelles que puissent être, dans leurs suites, les erreurs d'optique qu'il fait commettre si souvent, il m'arrive cependant de douter si nous ne lui devons pas toujours plus de joies que de peines.

C'est assez. Tu diras que le *sentimental Traveller* de Sterne ne fait pas plus de détours que moi dans ses voyages, et tu auras raison. Mais c'est ainsi que j'aime à écrire, en laissant à ma plume le libre arbitre apparent de ses tours et détours sur le papier. Je resterai, non pas *à*, mais *en* Cachemyr plusieurs mois, et t'écrirai encore avant que de quitter ce pays. Je puis, dès à présent, te dire que très- probable-

ment je ne reviendrai pas dans l'Inde par le Thibet. Une partie de ce voyage m'exposerait à trop de dangers : une très-forte escorte ne suffirait pas à ma sûreté; il faudrait une petite armée. Adieu, ma chère Zoé; ma table est couverte de pierres auxquelles il faut faire raison. Je te quitte donc pour reprendre un mémoire de géologie que voici tantôt terminé. Adieu; pense à moi, et écris-moi.

N° 58.

A M. JACQUEMONT PÈRE, A PARIS.

Cachemyr, le 26 mai 1831.

Vous n'aurez aujourd'hui, mon cher père, que mon plus petit format. Porphyre, par compensation, recevra quelques mètres courans de mauvais papier de Cachemyr, barbouillés de ma plus mauvaise écriture, il y a plus d'un mois, avec une petite allonge plus récente. J'ai reçu hier un courrier de M. Allard, qui m'apportait plusieurs lettres de l'Inde avec une de son maître; et je ne laisse pas repartir cet homme sans le bien charger. — M. Cordier m'écrit de Chandernagor, le 22 avril, qu'il vient de mettre à bord du *Jean-Henry*, pour le Hâvre, tout ce que je lui avais adressé pour vous de Lahore, jusqu'à la date du 18 mars, jour où le roi m'accorda son audience de congé. Je suis heureux de penser que les bonnes nouvelles que j'avais à vous mander ce jour-là, sont peut-être déjà près du cap de Bonne-Espérance. Kennedy m'écrit de Semla que M. de Polignac et ses collègues sont condamnés à une détention perpétuelle. Un autre de Kotta, dans le Rajpoutana, dont il est le roi de fait, sous le titre modeste d'agent politique, m'écrit au plus vite, pour m'annoncer que lord Grey a pris la place du duc de Wellington, comme si mes gens de Delhi ne me l'avaient pas appris depuis plus de huit

jours! Mais Wade, l'agent politique de Loodheeana, et le canal principal de ma correspondance avec l'Inde et l'Europe, étant à Semla pour introduire au gouverneur-général l'ambassade de Runjet-Sing, point de journaux : c'est le diable! Au reste, il est sans doute aujourd'hui à Adinanaghur, entre le Ravi et le Beyah, dans le Punjaûb, complimentant Runjet- Sing à son tour, au nom du gouverneur-général; et je pense qu'il m'aura apporté force gazettes de Semla, que je puis recevoir dans quinze jours par M. Allard. — En tout autre temps j'attendrais fort patiemment; mais il me semble que, dans les circonstances actuelles de l'Europe, chaque jour peut amener de si grands événemens, que l'ignorance si prolongée est vraiment pénible.

Kennedy me mande aussi qu'à l'automne, M. Thoby Prinsep, une de mes connaissances de Calcutta (le secrétaire d'Etat), viendra près de Runjet en mission politique : je me creuse vainement la tête pour en deviner l'objet, qui doit être très-important, pour n'être confié qu'au ministre lui-même.

Je ne suis pas médiocrement curieux de savoir les questions que lord William me fera sur ce pays, quand il me reverra à Semla. Ma prudence y est extrême : j'y dois mesurer toutes mes paroles; car tout ce que je fais, tout ce que je dis va au roi, et de là, par les *Ukhbars*, à tous les officiers politiques dans l'Inde. —Je dois encore vous dire que jai reçu de Runjet la lettre que j'en attendais, au sujet de mon affaire de Toloutchi; elle est extrêmement gracieuse, et fait de

mon aventure une véritable bonne fortune. M. Allard continue de loin d'être admirable à mon égard. Quel aimable instinct dans ce brave homme de m'être allé pêcher par sa première communication sur la frontière de la Chine, il y a dix mois! Rien de si incertain que son avenir : peut-être ne reverra-t-il jamais la France? peut-être retournera-t-il à Paris avant moi? en ce cas, recevez-le cordialement et sans façon, faites-lui boire votre plus vieux vin, et que Porphyre le pilote! Que j'ai été heureux depuis mon départ! Que de bonnes gens j'ai rencontrés à Rio de Janeiro, à Bourbon, et dans l'Inde, partout! Un misanthrope, qui aurait voyagé avec moi, serait guéri de sa maladie. J'écris au Jardin pour promettre à M. Cuvier les poissons des lacs de Cachemyr, et un nombre fort honnête de bêtes de ce pays. C'est à Runjet-Sing qu'ils en auront l'obligation; car si je n'avais eu que leurs ailes pour voler, je n'aurais pas volé si haut. J'ai des chasseurs que j'envoie de tous côtés, et parmi eux il s'en est trouvé un assez adroit pour apprendre vite à préparer des objets de zoologie. Je paie cet homme huit fois plus qu'il ne gagnait; et j'espère, en augmentant encore son salaire, le décider à me suivre dans l'Inde, par l'espoir de faire une petite fortune en un an. Quand ça va être le tour des poissons, je n'aurai qu'à choisir parmi mes bateliers les plus intelligens; et, détachés en service extraordinaire, ils n'y perdront rien. Le gouverneur m'a abandonné le bateau du dernier vice-roi : il faut trente hommes pour le manœuvrer.

—Ajoutez à cela vingt porteurs pour porter le plus nécessaire de mon bagage, dans mes excursions par la voie sèche, au travers des montagnes, une quinzaine de domestiques; tout cela ne fait pas loin de quatre-vingts domestiques, dépense fort lourde, obligé comme je le suis de payer magnifiquement le double ou le triple de la valeur des choses. Il me semble maintenant que l'Inde anglaise c'est l'Europe : on y peut, jusqu'à un certain point, régler sa dépense sur ses moyens; mais ici, dans cette Asie vierge, il faut vider le pays si l'on ne peut au besoin être magnifique. Runjet-Sing, en définitive, aura payé ma campagne; mais il n'y aura guère de surplus, à moins qu'il ne me fasse quelque coquetterie nouvelle, lorsque je serai sur mon départ.

Un seigneur syke, qui vient de la bataille de Mozufferabad où le sayed a succombé, m'a interrompu par sa visite. Ses récits animés m'ont fort intéressé, et je l'ai gardé assez long-temps. C'était une vieille barbe grise, roussie au feu de maints combats. « Je » n'ai jamais eu tant de plaisir dans une bataille, me » dit-il. Les gens du sayed se battaient comme des » tigres : ils nous tuèrent trois cents hommes; et nous » en blessèrent quatre cents; mais nous n'en avons » pas laissé un libre ou vivant. Quelle fête! »

Adieu, en voilà plus long que je ne me proposais en commençant.

Je vous aime, et vous embrasse de tout mon cœur.

A propos, M. Cordier de Chandernagor m'a écrit

qu'il vous avait envoyé de son cru un journal de Calcutta, où il avait trouvé mon *speech* à Delhi. J'ai vu à Loodheeana, dans la même gazette, cette pièce d'éloquence de ma façon; mais elle était si mal imprimée, si mal ponctuée, qu'il ne lui restait ni sens commun, ni sens quelconque. Il est vrai que pour me mettre en verve, je n'avais pu, étant un peu indisposé, boire une bouteille de vin de Porto ou de Madère; et que de l'eau rougie avec du chétif bordeaux, n'enfle guère les voiles de l'éloquence anglaise, mienne ou autre; mais je crois cependant que malgré *l'intensité de ses sentimens*, le *gentleman* ne fut pas si décousu dans son *speech*, puisque *speech* y a.

N° 59.

A MADAME VICTOR DE TRACY, A PARIS (1).

Cachemyr, 26 mai 1831.

Chère madame,

Il y a si long-temps que je n'ai reçu de lettres d'Europe, que je commence à perdre patience, et me sens plus attristé que je ne l'avais été jusqu'à présent par la distance effroyable qui nous sépare, et le profond isolement de ma situation.

Cette privation de nouvelles m'arrive dans le moment où je suis dévoré d'impatience d'en recevoir : car jusqu'à ce jour, en pensant à mes amis, je pouvais me figurer ce que vous faisiez, où vous étiez, selon les différentes époques de l'année. Mais cette révolution, dont je ne sais pas encore tous les détails et et les résultats, a coupé le fil de mes conjectures; mes pensées se perdent dans l'espace en vous cherchant, et votre souvenir m'échappe dans le cercle d'un nouveau monde politique. Mes vœux hâteront peut-être l'arrivée de ces lettres dont je suis affamé.

Pour me distraire de vous, je vous parlerai de moi. Je vous dirai que mon voyage à travers le Punjaûb a été très-heureux et fort intéressant. Mais lorsque je pénétrai dans les gorges qui séparent ce pays du

(1) Voir la note à la page 87, tome I.

royaume de Cachemyr, je trouvai une foule d'obstacles sur lesquels je n'avais pas compté. L'état de désordre qui règne dans ces montagnes m'a été une chose nouvelle, et m'a procuré une espèce d'aventure dont le résultat me sera utile. J'ai éprouvé les émotions d'un petit mélodrame dont j'étais le héros, et la vertu a triomphé du crime, ce qui est une chose morale, mais qui n'arrive pas toujours.

Cette vallée de Cachemyr, dont la renommée s'étend au loin, ne la mérite peut-être que par les visites fréquentes, qu'y fit la cour du Grand-Mogol, ordinairement renfermée dans les murs brûlans de Delhi ou d'Agra, dans le pays le plus nu et le plus desséché par un soleil sans nuages. Les lacs sont bien peu de chose quand on les compare avec ceux des Alpes ; et de tous les palais bâtis sur leurs bords par des empereurs mogols, celui de Shalimar, le plus célèbre de tous, est le seul qui reste debout. J'y fus reçu par le gouverneur, qui fit de son mieux pour me fêter et m'éblouir. L'endroit me plut fort, à cause de ses eaux pures et de ses ombrages magnifiques : mais combien de *villa*, sur les bords du Lac Majeur, surpassent Shalimar en beauté! La physionomie de ces montagnes est, de même que celle de l'Himalaya, plutôt grandiose que belle; des lignes magnifiques, voilà tout. La nature n'a rien fait pour orner l'intérieur; c'est une grande bordure qui n'encadre rien. Point de ces détails pittoresque qui rendent les Alpes si attachantes, si long-temps nouvelles.

Je suis campé dans un jardin royal au bord d'un

lac transparent. Ce jardin est tout rempli de roses fleuries; mais elles sont petites et peu odorantes. Que de belles plantes j'ai rencontrées, et combien de fois j'ai pensé à votre Flore du Bourbonnais ! J'espère que vous y travaillez sans relâche, et que vous surpassez en réalité ces artistes qui font des fleurs plus grosses que nature, afin de les rendre plus belles. Vous aviez raison de dire que c'est en réfléchissant, bien plus qu'en exerçant, qu'on se perfectionne dans les arts. Il me semble que je suis devenu peintre, depuis que j'ai tant regardé la nature avec ses effets d'ombre et de lumière. Si j'étais un entrepreneur, un directeur de théâtre ambulant jouant *Macbeth*, je n'aurais pas de peine à trouver mes sorcières, car j'en rencontre tous les jours. Cela peut vous aider à imaginer les femmes de cette partie du monde. Il est vrai que mon goût n'est pas pour les beautés brunes et sombres; je n'aime point les figures d'orages, comme lord Byron, et n'ai jamais trouvé de plaisir à regarder un visage féminin, s'il n'était blanc et doux, délicat et distingué. Cependant, j'ai rencontré dans l'Inde et dans le Punjaûb, de temps à autre, de belles personnes dans leur genre de beautés; mais Cachemyr ne m'a pas encore offert une de ces exceptions. Je suis fâché de me trouver si fort en contradiction avec le petit nombre de voyageurs européens qui ont visité ces contrées avant moi. Si les choses n'ont pas horriblement changé depuis que M. Forster les visita, il y a cinquante ans sous un déguisement, il faut qu'il ait furieusement embelli la vérité, ce qui ne devrait être permis qu'à

un poète. Je vous avoue que je crois très-fort que tout était alors, sous le gouvernement arbitraire des Afghans, semblable à ce qu'on voit aujourd'hui sous la domination despotique et fantastique de mon ami Runjet-Sing, roi de Lahore. L'Inde n'est plus pour moi le plus pauvre pays du monde: Cachemyr surpasse toutes les pauvretés imaginables.

En arrivant ici, je n'étais pas sans quelque appréhension d'être fort troublé dans mes études paisibles, par la visite peu agréable d'un célèbre et fanatique musulman qui, depuis deux ans, faisait une guerre désespérée et continue contre les forces de Runjet-Sing, dans les provinces environnantes, menaçant sans cesse Cachemyr d'un assaut. Mais il vient d'être tué dans une bataille, et il est allé continuer son genre de vie dans le paradis de Mahomet. Je passerai probablement tout l'été dans ce pays, m'occupant en paix, et faisant des excursions dans tous les sens. Lorsque les pluies périodiques auront cessé dans l'Himalaya, je retournerai à Semla, où, comparativement, je retrouverai tout le luxe et le bien-être de l'Europe, à l'exception des opéras de Rossini. Je voudrais vous entendre chanter *O patria* ! et je compte vous retrouver immobile dans notre avis, que madame Pasta a poussé le goût et l'expression du chant aussi loin que possible. Tâchez que vos filles deviennent passionnées de musique; le goût de la musique est un bonheur.

Adieu. Je vous quitte sur ces souvenirs mélodieux; et demain j'écrirai à votre mari pour me distraire encore du désir d'avoir de vos nouvelles.

N° 60.

A M. DE TRACY, PAIR DE FRANCE, A PARIS.

Cachemyr, le 28 mai 1831.

Cher Monsieur,

Si je n'avais su que la plupart de mes lettres à mon père étaient communiquées par lui à ses amis, je n'aurais pas laissé s'écouler plus de deux années sans vous écrire. Mais, dans la vie errante et laborieuse que j'ai menée depuis mon départ de l'Europe, tant de soins matériels absorbent un temps précieux pour l'étude, et tant d'objets intéressans viennent se disputer, chaque jour, les courtes heures de repos qui restent après une marche souvent bien longue, que j'ai toujours différé jusqu'ici de vous dire combien il m'est doux de penser, dans mon isolement actuel, à l'affection dont vous m'avez donné tant de preuves. Le souvenir des premières années de ma jeunesse vient souvent se retracer à mon esprit; et ce n'est jamais sans attendrissement que je me rappelle les soins vraiment paternels, que j'eus alors le bonheur de recevoir de vous : je les reconnaîtrai toute ma vie par les sentimens d'un fils.

Ces trois années que voilà bientôt écoulées depuis mon départ, je leur dois sans doute bien des jouissances. L'étude a été pour moi une source continuelle de plaisirs sérieux. La variété des scènes de la nature,

depuis le sud de l'Inde jusqu'aux montagnes du Thibet, par-delà l'Himalaya, ne pouvait manquer de produire sur moi d'autres impressions plus vives : enfin dans ce long voyage, au travers de contrées et parmi des peuples si étranges, j'ai trouvé quelquefois des oasis de la civiliastion européenne. Si loin de l'Europe, il n'y a plus d'Anglais ni de Français, nous sommes tous du même pays, nous sommes Européens. Des compatriotes n'auraient pu me faire plus d'accueil que je n'en ai reçu, pendant les courtes relâches que j'ai faites dans un grand nombre de stations anglaises. Ma qualité d'étranger était le titre, auquel cette hospitalité m'était offerte d'abord avec un empressement cérémonieux; mais une amicale cordialité en réglait presque toujours la forme dès le second jour. J'ai rencontré ainsi, dans le cours de mon voyage, une quantité de bonnes gens auxquelles je me suis sincèrement attaché, et qui, je crois, se rappelleront toujours avec le même charme que moi, le hasard qui nous a fait connaître mutuellement. Enfin, jusque il y a six mois, j'avais toujours eu le bonheur de recevoir assez régulièrement des nouvelles de ma famille et de la vôtre; et, plus d'une fois, j'ai dû à ces correspondances l'agréable illusion d'un rapprochement passager de l'Europe. Voilà pour les plaisirs; mais j'ai eu aussi bien des ennuis et des soucis.

D'abord l'excessive lenteur et les contrariétés continuelles de mon éternelle navigation me la firent paraître encore bien plus longue, quoique j'eusse

dû plutôt me féliciter de ces relâches prolongées dans des pays que je n'aurai sans doute aucune occasion de revoir. J'ai pu, en effet, me former ainsi, à Rio-Janeiro, quelque idée de ce que c'est qu'un Etat de l'Amérique équinoxiale : j'ai pu admirer au Cap de Bonne-Espérance la sagesse et l'humanité des institutions coloniales anglaises, et, dans notre chétive île de Bourbon, connaître à fond l'infamie et l'absurdité des nôtres. Il me restait à en voir le ridicule et la niaiserie à Pondichéry où je fus retenu pendant quinze jours; mais c'était plus qu'il ne fallait pour cela, et ce n'était pas assez pour y commencer sérieusement mes travaux : j'avais hâte d'arriver au Bengale.

Que la condition de l'espèce humaine est déplorable dans ce vaste Orient ! Le gouvernement anglais dans l'Inde, quoiqu'il appelle encore des réformes; mérite cependant bien des éloges : son administration est un immense bienfait pour les provinces qui lui sont soumises; et je ne l'apprécie à toute sa valeur, que depuis que je voyage dans ce pays resté indépendant, c'est-à-dire, resté le théâtre de violences atroces, de brigandages et de meurtres continuels. La société dans l'Orient pèche par sa base : le premier de ses élémens, la famille, y existe à peine. Dans les classes élevées qui donnent l'exemple aux autres, la polygamie prévient l'affection du père pour ses enfans par leur grand nombre, et suscite entre les frères des jalousies, des haines atroces. La femme est une créature impure, que son mari regarde à peine comme appartenant à une même espèce que lui. Les

enfans, en grandissant, acquièrent bientôt cette abominable idée du mépris de leur mère; et elle les en éloigne aussitôt qu'ils peuvent se passer de ses soins. Bannie du foyer domestique, la sympathie pourrait-elle s'exercer plus vivement au-dehors? Les hommes ne connaissent l'amitié qu'à la manière antique.

Les mœurs domestiques de l'Inde, qui y sont la plus grande source de misère, ne me semblent susceptibles d'aucune amélioration, tant que ce pays gardera ses institutions religieuses actuelles; mais peut-être croit-on généralement celles-ci trop inébranlables. Toutes tentatives directes de conversions religieuses, faites par les Anglais dans le Bengale surtout, ont échoué complètement: les Indiens, tâtés partout, n'ont voulu nulle part changer Mahomet ou Brahma pour Jésus-Christ ou la Trinité, mais, depuis quelques années, le gouvernement avec sagesse (et avec courage aussi, car il en faut à la Compagnie des Indes pour provoquer la colère bête ou hypocrite du parlement) a retiré son appui aux missionnaires, et a ouvert à Calcutta, à Bénarès et à Delhi des écoles gratuites, où il attire par tous les moyens d'influence qui sont en son pouvoir, des enfans de la classe moyenne, pour les instruire dans les langues et les sciences de l'Europe, sans leur parler jamais de nos sottises.

J'ai visité ces écoles, à Calcutta surtout où elles comptent un plus grand nombre d'écoliers; et dans les classes supérieures, je m'y suis entretenu avec des jeunes gens, brahmines ou musulmans, que leur éducation européenne avait tout naturellement convertis

de Mahomet et Brahma à la raison. Plusieurs d'entre eux, il est vrai, se plaignaient que ce trésor les rendait plus misérables en les isolant du reste de la nation, et en leur faisant concevoir et désirer le bonheur sous des formes que leur caste interdit; et aucun d'eux n'a eu encore le courage de franchir ouvertement cette infernale barrière.

Cependant s'il y a quelque espoir de jamais civiliser l'Orient, c'est par ce seul moyen. Le gouvernement anglais en accélèrerait immensément l'action, s'il substituait, dans les cours de justice et dans toutes transactions publiques, l'usage de la langue anglaise à celui du persan introduit par les conquérans mogols, mais dont la connaissance est demeurée tout-à-fait étrangère à la masse du peuple, et ne s'est continuée que dans certaines professions héréditaires. Dix années suffiraient aisément pour accomplir ce changement, car les Indiens ont bien plus tôt appris l'anglais que le persan; et le persan ne sert à ceux qui le connaissent que dans la routine de leur emploi, au lieu que l'anglais serait pour eux la clé de toutes les connaissances européennes.

Il ne manque pas d'esprits et de cœurs étroits, ennemis de ce projet généreux : mais je ne doute pas qu'il ne soit adopté avant bien peu d'années par le gouvernement. Il répandra partout dans ce pays les lumières de l'Europe, et le qualifiera pour se gouverner un jour lui-même.

J'aurais voulu, cher Monsieur, pouvoir oublier le nôtre en le quittant. L'incertitude de ses destinées,

depuis la révolution et au milieu des symptômes menaçans de la politique européenne, m'est une cause trop fréquente d'anxiété; elle m'est d'autant plus pénible que, depuis cette époque, je n'ai reçu aucune nouvelle de ma famille ni de la vôtre. Je me réfugie dans l'étude; mais de tristes pensées viennent quelquefois m'en distraire.

Adieu, Monsieur, permettez-moi de vous redire encore que ni le temps ni la distance n'affaibliront jamais les sentimens de mon tendre et respectueux attachement.

N° 61.

A M. VICTOR DE TRACY, A PARIS.

Cachemyr, le 28 mai 1831.

J'allais, mon cher ami, expédier un courrier dans l'Inde avec plusieurs lettres pour ce pays-là et pour l'Europe, quand un autre arriva de Lahore qui m'apportait de la part de M. Allard plusieurs gazettes récentes de Calcutta et de Bombay avec des lettres de Delhi. J'ai retenu mon messager pour dévorer cette proie; et quoique j'aie écrit déjà à presque tous les vôtres, je ne veux pas laisser partir mon herkarah sans le charger encore de quelques lignes pour vous. Ma lettre à madame Victor me dispense de vous parler de moi; et, si vous êtes à Paris, mon père vous donnera sans doute à lire une pièce d'égoïsme bien plus longue encore. S'il le fait, ce sera de sa part un grand acte d'humilité, car ma correspondance avec lui ne doit pouvoir plaire qu'à lui seul. Comme je suis dans mon éloignement le *hobby-horse* de sa tendresse, tout papier blanc noirci de ma plume lui est bon, quelles que soient les figures; et je ne m'en gêne pas; c'est au mètre courant que je lui écris.

Mes gazettes indiennes sont une mosaïque confuse et mal jointe d'extraits d'une multitude de journaux anglais : il faut refaire les dates, remplir par induction les blancs, deviner les noms propres; c'est une besogne des plus difficiles. J'ai eu la patience

de réparer cet ouvrage pour en faire reparaître le dessin primitif; mais il est encore bien imparfait. Je sais seulement que lord Grey et M. Brougham ont remplacé le ministère Wellington, et qu'ils arrivent au pouvoir dans les circonstances les plus inquiétantes pour la tranquillité intérieure de la Grande-Bretagne; que la peste ravage la Russie; que la Pologne est en pleine insurrection; que les Belges et les Hollandais se font une guerre d'extermination; que l'Allemagne fermente; que le despotisme et la liberté se montrent presque également impuissans en Espagne; que de toutes parts enfin on se prépare à la guerre. De notre pays, mes journaux ne m'ont presque rien appris. Ils rapportent les interrogatoires insignifians des ex-ministres; une séance sans intérêt de la Chambre des Pairs et de celle des Députés, par où je vois seulement que la chambre première existait encore au mois de décembre, et que la seconde n'avait pas été dissoute; un ordre du jour de M. de La Fayette qui prouve que la population des faubourgs donne beaucoup à faire à la garde nationale; enfin deux listes de ministres nouveaux, lesquelles ne s'accordent que dans le renvoi des précédens. J'avoue que je n'entends rien aux associations de noms que je trouve ensemble dans ces listes.

Vous souvenez-vous de l'automne de 1822 à Paray? Alors se forma notre amitié. Devenu homme alors, je vous connus; vous étiez malade, dans la dernière quinzaine de mon séjour près de vous, je passais une partie des jours dans votre chambre. Quel souvenir je

garderai toujours de ces longues et douces causeries !... Vous fûtes nommé député un mois après, et je me souviens que mon père, en ce temps-là, m'exprimait des doutes sur vos succès dans la carrière législative : il pensait que l'inflexible droiture de vos principes vous entraînerait dans une direction, où nul ne vous suivrait, et que beaucoup de gens même ne comprendraient pas. C'était, je n'en doute pas, le pressentiment de la plupart de vos amis : mon père n'est pas le seul qui me l'ait exprimé alors; votre famille avait la même appréhension. Eh bien! parmi tant d'incrédules, j'avais en vous la foi la plus parfaite. Je dis à mon père, en vous voyant nommé député, que tôt ou tard vous arriveriez où conduit l'influence parlementaire; et cet avenir peut-être n'est pas éloigné. Je ne le souhaite pas pour l'amour de vous, mais je le désire pour la moralité de la chose.

Votre motion pour l'abolition de la peine de mort a eu l'effet immédiat que j'en attendais. Elle n'a pas contribué à vous rendre populaire, dans l'acception basse de ce mot (et il en a une bien basse!); mais ce flot impur de courroux populaire passera, et la popularité viendra plus tard entourer la gloire de votre triomphe. Vous vous souvenez de l'explosion qui accueillit votre discours dans l'affaire Bisson. Vous n'avez jamais craint de heurter ces idoles vulgaires, et le vulgaire d'abord ne vous a point compris : il ne le pouvait. Vos opinions d'abord devaient lui paraître *insulated;* étranger à toutes les coteries, à toutes les intrigues, vous lui laissiez échapper le fil pourtant si

continu de votre conduite politique; mais il est évident que depuis deux années bien des gens se sont aperçus que tous vos actes parlementaires se trouvent sur le prolongement d'une même ligne droite. Dites, cher ami, n'en est-il pas exactement ainsi?... comme nous l'avions depuis long-temps prévu ensemble avec certitude.

Malgré les armemens considérables qui paraissent se faire dans tous les pays, j'ai la ferme espérance que la paix de l'Europe ne sera point troublée. Je ne crois pas que le gouverneur de l'Inde partage ma confiance à cet égard, car il se dispose à envoyer à Runjet-Sing une ambassade magnifique qui n'est certainement pas un lieu commun de courtoisie. L'objet n'en peut être que de resserrer les liens d'amitié entre les deux gouvernemens, et d'éclairer Runjet sur ses véritables intérêts, qui se confondent avec ceux de la Compagnie dans une agression de la Russie. Rien n'est en effet si praticable que la marche d'une grande armée européenne avec tout son matériel de Tiflis à Delhi; et elle aurait même le choix de trois routes différentes, par lesquelles elle pourrait déboucher par trois colonnes sur l'Inde. Et telle est l'imbécillité des princes indiens, qu'ils abandonneraient le gouvernement anglais ou agiraient contre lui, le jour où une armée russe passerait le Sutledge. Cependant quelle autre nation de l'Europe eût laissé dans l'Inde aux vaincus une part si belle? Mais les peuples asiatiques restent toujours mineurs; il n'y a pas d'expérience pour eux. La Turquie et la Perse forceront la Russie

à occuper jusqu'à leur dernier village, comme les princes indiens ont obligé la Compagnie à les engloutir dans sa puissance, tous, les uns après les autres. Ils ont tous succombé dans les entreprises les plus téméraires, les plus stupides, contre le colosse qui les eût laissés en paix s'ils ne l'eussent follement provoqué. — Il y a trente ans les Anglais chassent les Marattes de Delhi, où ils trouvent aveugle et prisonnier dans le fort, un vieillard dont la longue vie n'avait été qu'une suite non interrompue d'infortunes, Châh-Allum, le petit-fils de Timour : jamais il n'avait régné que de nom. Les Anglais lui laissent son vain titre, lui rendent tous les honneurs qui s'accordaient jadis aux empereurs mogols : ils lui font une magnifique pension, quatre millions de francs, et garantissent ce titre, ces honneurs et ces avantages à sa famille. Des canons qu'on lui donne pour la forme, bien entendu, pour faire un salut lorsqu'il sort du palais, quel usage croyez-vous qu'il fasse? Un jour il fait tirer sur les troupes anglaises. En moins de cinq minutes le palais impérial était envahi, et les canons repris. Et bien ! voilà les princes indiens : ils sont tous comme des enfans entre les mains de qui l'on ne peut laisser un rasoir. Et ce ne sont pas les princes seulement, c'est la population tout entière, qui est ainsi dépourvue de raison et de sens moral. Je ne fais pas de différence à cet égard entre les Musulmans et les Hindous; ils sont également incivilisables, du moins tant qu'ils garderont leur religion.

A propos d'incivilisation, mes gazettes d'hier m'ont

appris encore que, de Mexico à Buenos-Ayres, on se battait de plus belle dans toute l'Amérique équinoxiale : sans le savoir positivement, il est vrai que je le supposais ainsi. C'est, je crois, un malheur pour l'Amérique méridionale que son affranchissement de l'Espagne : il a été prématuré. S'il eût été retardé d'un demi-siècle ou d'un siècle, les progrès sociaux qu'eût faits dans ce temps-là la mère-patrie, et dont elle eût fait partager le bénéfice à ses colonies, en eussent qualifié les habitans pour un régime d'indépendance et de liberté. Haïti, quelque grossière que soit son organisation politique, me paraît encore la république ou plutôt le gouvernement modèle, parmi tous ces nouveaux Etats : c'est le seul où on ne se tue pas sans cesse.

Adieu, cher et excellent ami, adieu. Qu'il me tarde d'avoir directement de vos nouvelles ! Les dernières lettres que j'ai reçues d'Europe étaient du 22 juillet ! dix mois ! Adieu, je vous aime et vous embrasse de tout mon cœur.

N° 62.

A M. JACQUEMONT PÈRE, A PARIS.

Cachemyr, le 11 juin 1831.

Mon cher père, M. Allard en m'écrivant, il y a quelques jours, par le dâk royal (qui, courant nuit et jour, va en quatre jours d'ici à Lahore), a eu la maladresse de me dire que la veille il m'avait expédié un de ses courriers avec une quantité de journaux et de lettres de l'Inde, dont une de Chandernagor. Je calcule que son homme peut arriver aujourd'hui. Le moyen de n'y pas songer vingt fois dans une heure?... En répondant au général, je lui ai défendu de me jamais annoncer à l'avance de lettres de Chandernagor; car le désappointement sera trop cruel, si ce ne sont que quelques lignes insignifiantes de ce pays. Privé de vos nouvelles depuis onze mois, j'avoue que je n'ai malheureusement pas votre comique stoïcisme pour faire bonne contenance. Si parmi mes frères en Adam de Cachemyr, je pouvais trouver des semblables, ils me verraient l'oreille basse quand je pense à vous, à mes amis, à notre pays.

Au lieu du courrier de M. Allard, il m'en est arrivé ce matin un — devinez de qui? — du roi du petit Thibet, Ahmed-Châh, seigneur fort poli vraiment. Il m'écrit qu'instruit de mon arrivée à Cachemyr, il s'empresse de m'assurer de son amitié, de son dévoû-

ment; il met son pays à ma disposition; et son messager, qui est un serviteur confidentiel comme Eurybate jadis avec Agamemnon, confirme le respect et l'attachement de son maître pour les Anglais. Le bon homme ajoute que les Sykes sont un tas de coquins, et me dit qu'avec un ou deux régimens anglais je pourrais aller fort loin. Pour recevoir ses confidences, je n'avais pas manqué de faire appeler, sous le prétexte de ses services comme interprète, l'homme que je sais être ici l'espion de Runjet-Sing : c'est par lui que je fis lire la lettre persane de Châh-Ahmed, et c'est lui que j'ai chargé de préparer la réponse que je lui ai dictée sommairement. Je lui fais rendre une page de complimens, je lui dis que je suis ravi de me trouver si près de lui (quatorze jours de marche), puisque ma présence à Cachemyr le comble, lui, de bonheur; mais j'ajoute que je ne suis pas Anglais, mais seulement un ami intime de la Compagnie. Quant aux présens qu'il m'offre, de l'or, du musc, et du cristal de roche de ses montagnes, je le remercie infiniment; mais il m'obligera bien davantage s'il veut mettre tous ses sujets à la poursuite des bêtes sauvages de son pays, et me les envoyer vivantes. Je compte aussi lui faire quelques questions sur la géographie des pays qui entourent le sien.

Cette singulière communication est, je n'en doute pas, la réponse à des ouvertures faites indiscrètement par M. Moorcroft à ce prince, il y a six ou sept ans. M. Moorcroft était un médecin anglais au service de la Compagnie. Il était surintendant des haras dans

l'Inde, emploi très-lucratif. Le gouvernement lui accorda plusieurs fois des congés qu'il employa à voyager au nord de l'Himalaya : l'Asie centrale était pour lui comme les *Essences réelles* pour d'autres. Mais tant va la cruche à l'eau qu'elle se casse : M. Moorcroft y est mort d'une fièvre putride ou d'une dose de poison, ou même d'un coup de fusil, c'est ce qui n'a jamais été bien éclairci. Il alla à Ladâk et passa à Cachemyr, il y habitait le même jardin que j'occupe. Il crut qu'en se donnant jésuitiquement un caractère politique qu'il n'avait pas plus que moi, il aplanirait bien des difficultés dans la suite de son voyage, et il écrivit à Châh-Ahmed une lettre fort ambiguë, qui ne manqua point de tomber entre les mains de Runjet, qui, lui, ne manqua pas de l'envoyer au gouvernement anglais, sans plainte, ni commentaires : mais un duplicata parvint à Ahmed-Châh. Le prince crut les Anglais à sa porte; et quoique depuis six ans il ait pu se convaincre qu'ils savaient du moins attendre fort patiemment qu'il la leur ouvrît, le voilà qui me prenant pour le successeur de Moorcroft, me fait des ouvertures. Si Runjet-Sing a encore quelques soupçons sur moi, j'espère que ma franchise dans cette circonstance les dissipera tout-à-fait. J'ai agi sans finesse, ou plutôt sans finasserie, et c'est évidemment ce qu'il y a de plus fin. Châh-Ahmed est par sa misère et ses déserts tout-à-fait à l'abri d'une invasion syke : ainsi je ne le compromets nullement en faisant parade de ma loyauté.

Si mon ambassadeur thibétain n'était qu'une

mouche, et la lettre de Châh-Ahmed qu'un faux, Runjet sera délicieusement mystifié en me voyant prendre pour secrétaire son espion, pour désabuser le soi-disant Ahmed. Mais le rusé Sing n'oserait me jouer un tel tour.

Ce n'est pas que je n'aperçoive quelquefois de petits piéges qu'il me tend. Dernièrement le gouverneur m'envoya son secrétaire pour me dire qu'il venait de recevoir du roi la lettre la plus mortifiante : Runjet lui écrivait que je lui avais écrit qu'il (le gouverneur) était une bête, que rien ne marchait à Cachemyr, qu'il s'entourait d'un tas d'imbécilles et laissait sans emploi les gens habiles; il lui commandait de me demander quels étaient les gens capables, et d'employer tous ceux que je lui désignerais. Je fis dire au gouverneur la vérité, que je n'avais jamais écrit rien de semblable au maharajah, et que celui-ci n'avait voulu sans doute que se moquer de lui, et stimuler son zèle en lui donnant l'alarme. Le pauvre diable de gouverneur insistait pour que je me fisse aussitôt grand-électeur de Cachemyr : il convenait humblement qu'il n'était qu'une bête (aveu des plus vrais); il m'offrait de faire maison nette... Il insistait surtout pour obtenir de moi un certificat de satisfaction, car il semblait persuadé que je m'étais plaint de lui au maharajah; et le sort de mon brigand Néal-Sing a inspiré aux longues barbes une terreur salutaire de mon influence sur Runjet-Sing. Je refusai le certificat désiré, mais je promis de continuer à marquer au roi ma satisfaction du gouverneur, tant que celui-ci continuerait à m'en

donner les mêmes motifs. Quant aux fonctions de grand-électeur, je l'envoyai au diable, et lui remontrai l'absurdité de sa requête.

Or, je crois que Runjet n'a fait au gouverneur cette petite pièce de méchanceté, que pour découvrir si j'aurais la moindre disposition à me mêler de ses affaires. Mais sur quelque point qu'il se présente, il sera repoussé avec la même perte.

Il n'y a rien de droit ni de simple avec les gens de ce pays. Ils font de la perfidie en tout. C'est une niaiserie pour un Européen que de jouer au même jeu avec eux : nous devons être toujours dupes. Le plus sublime coquin du genre, chez nous, n'est, j'en suis persuadé, qu'un innocent près de Runjet-Sing. Nous n'avons qu'à être honnêtes gens, comme il nous est naturel d'être, pour les déconcerter, ne jamais comprendre à demi-mot et ne parler qu'à haute voix.

Je me prépare à une excursion sur les frontières. L'espion du roi, qui est le chef de la chancellerie, a sollicité la faveur de me suivre : il l'aura certainement, et je pense que ce sera assez d'une fois pour son zèle. Je me promets de faire geler le coquin sur quelque cime.

L'été ici est très-chaud. Mais le gouverneur m'envoie de la glace tous les matins, et j'ai appris à mon *khansama* à faire du punch glacé fort léger. Je conclus par-là mon dessert, et vous conviendrez que dans un pays barbare ce n'est pas une petite recherche. Mais j'ai plus de dentelles que de chemises. Je vais me trouver avec soixante-huit serviteurs à mes gages,

ce qui procure aux roupies du rajah un écoulement des plus rapides. On m'apporte tous les matins un mouton, une douzaine de poules, une manne d'œufs, un sac de riz et de farine, de toutes choses à proportion..., et je n'ai pas un morceau de pain à manger! Adieu, car je me sens en humeur de me plaindre, et cela aurait trop mauvaise grace. Il faut réserver pour les mauvais jours le droit de remontrance; il en viendra peut-être plus d'un avant celui de notre réunion!

N° 63.

A M. NOIZET DE SAINT-PAUL,

CAPITAINE D'ARTILLERIE, A L'ARMÉE DE MORÉE.

Cachemyr, le 12 juin 1831.

Ne mesure pas, mon cher Georges, à la petitesse de ce papier, le plaisir que j'ai à t'écrire. — Mais je n'ai pas le bonheur d'être un guerrier comme toi, tant s'en faut; du côté du loisir surtout. La besogne me déborde de tous côtés, et force m'est d'être concis dans ma supplique, prière ou requête, — comme tu voudras.

L'objet de la présente est d'émouvoir tes entrailles de cousin germain, — germain et demi, — et de stimuler ta paresse d'artilleur, à l'effet que tu prennes encre, plume et papier, — de celui-ci la plus grande feuille possible, — et que, sans préambule ni circonlocution, entrant de suite en matière, tu me parles du monde comme il va là où tu es; Athènes ou Paris, Arras ou Berlin, peu importe; quoique j'aimasse mieux cependant pour toi que ta chronique fût datée de Paris. Blague surtout; il n'y a que cela de vrai. La vérité souffre cruellement sous une perruque à l'oiseau royal; affublée de la sorte, elle ne se ressemble plus à elle-même. Blague donc. — Conte-moi les choses de la Grèce : tu es devenu là quelque peu mon *confrère en Orient*. Eh bien! dis, n'est-ce

pas une bénédiction pour nous autres que la crédulité des bonnes ames de l'Occident ? car enfin, si nous voulons paraître avoir vu des merveilles, ce sera à notre imagination à les inventer. Entre nous, pas d'inventions : les voleurs entre eux sont honnêtes gens. Conte-moi donc, sans rien noblifier, ce que c'est que Canaris, Maurocordato, Odysséus, Mavromichalis, et autres turcophages de renom. Si tu es en France, politique sur le sujet (mais oublie surtout les gazettes que tu auras lues le matin); et si tu fais le héros de l'artillerie en tilbury, et de la liberté à Berlin ou à Vienne, eh bien! chante ta gloire, mais en vile prose. Je suis le seul animal de mon espèce dans ce coin du monde, si fort isolé de tous les autres : et, pour faire diversion aux bêtes, aux pierres et aux herbes de Cachemyr, je n'ai de temps à autre que la Chronique persane de la cour de Lahore, — nourriture fort maigre pour le génie politique de notre famille. Exécute-toi donc, mon cher ami, et de bonne grace. Ta lettre peut m'arriver dans un an : elle me trouvera peut-être dans une de ces situations, par où je suis déjà passé si souvent, d'isolement, si profond, que je lui devrai un plaisir incommensurable avec la vexation qu'elle aura imposée à ta paresse. Dis ou écris à Zoé qu'elle mériterait, pour sa punition, d'apprendre le latin comme nous l'avons appris, afin de comprendre *pauca multis*. Adieu, mon cher ami; prends garde aux coups de fusil si l'on en tire près de toi, et range-toi pour laisser passer les boulets quand tu les verras venir, si pourtant c'est l'usage. Je me

porte bien, et m'apprête à passer tout-à-l'heure la trentaine, ce qui nous rapproche singulièrement. Je t'embrasse.

P. S. Pour la couleur locale, que tu as droit d'attendre d'un correspondant de Cachemyr, sache que je t'écris ceci avec un roseau de Kathey, et que j'en donnerais mille pour une plume d'oie.

N° 64.

A M. PORPHYRE JACQUEMONT, A PARIS.

Cachemyr, le 14 juin 1831.

Mon cher Porphyre, je suis depuis plusieurs jours sur les charbons. M. Allard dernièrement m'écrivit par le dâk royal qu'il m'avait expédié la veille un courrier, porteur d'un monstrueux paquet d'outre-Sutledge, et, qui plus est, de Chandernagor. Son messager aurait pu, aurait dû même arriver hier, avant-hier, et même le jour d'avant, et il ne vient pas. Je devais aujourd'hui partir pour une excursion de dix jours vers les frontières, mais impossible. L'anxiété me retient ici; — si tu broies du noir comme je le fais dans les longues interruptions de notre correspondance, je souhaite, mon ami, qu'il ne t'arrive pas d'en être privé du 22 juillet au 14 juin : et pour que la faute ne m'en appartienne pas, si ce malheur doit arriver, je t'écrirai à l'avenir, à toi ou à notre père, plus souvent que par le passé. Je le ferai en raison de l'éloignement, qui te rendra mes lettres plus précieuses, et qui, en même temps, ne laisse pas d'augmenter leurs chances de se perdre en voyage.

Tu as pu t'apercevoir que depuis que j'ai passé le Sutledge, il m'a pris un accès d'une passion toute nouvelle d'avarice. M'en voici guéri par les déboires sans nombre que je lui dois. Les gens de Cachemyr ont un

talent admirable pour emprunter de l'argent qu'ils ne rendent pas : j'ai vu filer de la sorte en quinze jours huit cents roupies, indépendamment d'une quantité de présens que je suis obligé de faire. Il est grand temps que je me remette à courir les montagnes. J'ai pris enfin le parti de me résigner à, ou je me suis résigné à prendre le parti de repasser le Sutledge, aussi gueux que je l'ai passé le 2 mars, et de ne considérer les libéralités du rajah que comme une sorte de prêt que je dois restituer, en m'en faisant le plus d'honneur possible, dans ses Etats. Je me repouille cependant, et rentrerai dans l'Inde avec une garde-robe neuve. *Fumée Navarin*, qui a vu quantité de pays depuis trois ans, —les quatre parties du monde vraiment, est d'une maturité menaçante. Il sert de modèle à un remplaçant, fait de cachemyr noir, avec veste et culottes (pantalons s'entend) du même, le tout en duplicata, et merveilleusement adapté au climat de l'Inde, où nos vêtemens de drap de France chauffent leur homme au rouge cerise. Ajoute à cela une immense robe de chambre persane, toujours de la même étoffe, qui trouvera son emploi à Semla dans cinq mois, et ailleurs dans l'hiver; sans parler du service qu'elle me fera, j'espère, quelque jour à Paris. Ces diables d'Anglais ont un art merveilleux (dont leur richesse ou leurs dettes sont le secret) pour se procurer au bout du monde toutes les commodités de l'Europe. Pour notre *Journal des Modes*, il se publie à Londres dix journaux du même genre. Les Anglais dans l'Inde, et à la terre de Diémen, s'y abonnent. Leurs femmes en

recherchent la lecture; et tel ménage qui vit pendant des années entières dans quelque district reculé, sans aucun témoin européen de son existence, se ruine en chapeaux et en chiffons pour être à la mode : c'est le comble de la bêtise. A Semla, je trouvai une société dont presque tous les membres seraient considérés chez nous comme ridicules, par l'importance qu'ils attachent à la forme de leurs bottes, de leur habit ou de leur chapeau; et j'ai jugé politique de ne reparaître là qu'avec un habit dont l'étoffe méritera grace pour sa coupe surannée.

Où diable es-tu, cher ami? peut-être retourné à Wilna? car j'avoue que cette fois-ci, je crois à la possibilité d'une guerre. A moins d'une révolution en Prusse, elle me paraît même inévitable : mais j'espère qu'elle ne durera pas long-temps, et que nous ferons justice une bonne et dernière fois des rois et aristocraties européennes. Que de bêtises faites chez nous, par la Chambre des Députés, pendant les huit premiers jours d'août dernier! Je vois, par les journaux anglais, que M. de La Fayette a quitté le commandement de la garde nationale, ce qui me prouve que la discorde est au camp de nos amis. Mais maintenant que nous sommes rentrés dans le fameux ordre légal, comment balayer les pairs par une ordonnance? Peyronnet criera de sa prison : « Mettez-moi donc en liberté, puisque vous taillez dans la nouvelle Charte comme je l'ai fait dans l'ancienne! » Mon plus grand souci dans tout cela est pour le sort de notre père, privé peut-être de la douceur de t'avoir près de lui.

Cela est affreux. J'aurais eu le cœur plus gros en te quittant, si j'avais pu prévoir le cours des probabilités politiques depuis la révolution. Adieu pour aujourd'hui, l'anxiété me dévore, et je ne suis pas propre à grand'chose.—Adieu.

Cachemyr, 5 août 1831.

Voilà, mon cher Porphyre, le rouleau commencé, que j'ai annoncé dernièrement de Vernâgue. Je le retrouve à la ville avec quelques autres rogatons épistolaires; et me disant que tout est bon en ce genre, à quelques mille lieues de distance, j'expédie ce résidu à Chandernagor. J'y ajoute un mètre courant de cette grosse écriture pour l'obligeant M. Augustin Tabouréau.—J'ai reçu hier un courrier de M. Allard. Il a passé pour mort vingt-quatre heures: il ne m'écrit que quelques lignes pour me prouver qu'il est ressuscité, mais sans détail. J'ignore quelle maladie il a faite. Il n'y en a pas en ce moment, dans le Punjaûb, de contagieuse. Ici la santé publique est parfaite. Je n'ai pas encore vu, malgré la curiosité que j'en ai, un seul cas de choléra-morbus, pas plus que de lions et de tigres, —pas plus que de fièvres jaunes à Haïti : il semblerait que le diable se place partout devant moi pour m'empêcher de *voir*.

Les Gazettes de Calcutta, du 4 juillet, m'apprennent encore un nouveau changement de ministère chez nous. Le fameux ordre légal paraît toujours branlant dans le manche. Cela m'inquiète et me chagrine. Les nouvelles les plus contradictoires sur le sort de la Pologne arrivent par la Perse et Bombay : des amis

de Delhi me les transmettent. Puis je vois qu'il y a un régent indigène (sans qu'il soit question de roi) en Belgique, des révolutions en Italie, et cependant pas encore la guerre générale; quel grabuge!

Je me porte très-bien et travaille ferme. Dans mes semaines de travail sédentaire, sur ma chaise tout le jour, le soir j'étais malingre et sans appétit; j'ai paré à ce mal par une vigoureuse natation au coucher du soleil. C'est littéralement à l'eau chaude que je me baigne. La preuve de mes forces est que je nage une heure, sans efforts, il est vrai, dans une eau dormante. Au moyen de cela, je dors la nuit, ce que je ne faisais auparavant à moins d'une fatigue équivalente.— Industrie-toi pour la transmission des lettres ci-jointes.

Ce n'est plus seulement une magnifique ambassade qu'il s'agit d'envoyer à Runjet-Sing; le gouverneur-général désire maintenant une entrevue personnelle avec le maharajah. Mon ami Wade est revenu à Lahore, pour négocier l'étiquette de la rencontre des deux astres de l'Orient. On compte les pas et les demi-pas, on règle d'avance les propos insignifians à échanger, etc., etc. C'est une affaire à porter perruque, et je ne crois pas que Wade l'amène à bien. Les hautes parties contractantes, comme on dit, ont des prétentions inconciliables ou *incompatibles*, ce qui est plus parlementaire par le temps qui court. Je ne puis deviner ce que lord William veut de Runjet; —lui faire peur peut-être, et lui montrer combien il lui serait aisé de l'anéantir. Le colonel d'un des deux régimens de cavalerie anglaise, dans la présidence de

Calcutta, m'écrit de Semla qu'il est nommé pour commander, non l'escorte, mais l'armée qui accompagnera le gouverneur-général à son entrevue avec Runjet, si elle a lieu, ou l'ambassade à Lahore au cas contraire. Il emmènera son régiment de lanciers, un régiment de cavalerie native, un régiment d'infanterie anglaise, deux de sipahis, et une batterie d'artillerie légère, tous corps d'élite choisis pour la circonstance. J'ignore jusqu'à quel point tant d'honneurs plairont au maharajah.

J'ai ri beaucoup à Cachemyr, et l'on n'a pas moins ri à Semla des grandes phrases orientales du général Lamarque sur la Russie, le Balkhan, le Caucase, la Perse, la Chine, et la cruelle oppression que font peser sur cent millions d'Indiens, prêts à se révolter, les perfides insulaires. Je souhaiterais que l'ordre légal allât son train à Paris comme du cap Comorin aux cimes de l'Himalaya. C'est à pouffer de rire. Je lâche sans pitié, à la risée de mes amis anglais, les compatriotes qui se permettent de telles folies. Je ne sais si c'est que je lis ces choses à froid, à un an d'intervalle; mais les bulletins de l'armée d'Afrique m'ont paru prodigieux dans le même genre. Nos soldats sur l'Atlas étaient *grands comme l'Atlas lui-même!!!* C'est du Victor Hugo tout pur. Je crois qu'on se f.... terriblement aujourd'hui des bulletins de l'Empereur, même de leurs blagues les plus heureuses. Honneur au sens commun!

Tu m'as recommandé, dans une de tes dernières lettres, de ne pas m'aventurer au retour, au travers

de pays qui pourraient être en guerre avec la France : merci de l'avis. Il fait bon d'être prudent avec les Russes. Il paraît que ces misérables ont intercepté quelques voyageurs anglais en Perse, maintenant à rafraîchir en Sibérie. Sois tranquille, je serai prudent. Adieu, cher ami ; le bateau est prêt, et le soleil baisse. Ne crains pas que je me noie. Je t'embrasse de tout mon cœur, et notre père aussi.

N° 65.

A M. JACQUEMONT PÈRE, A PARIS.

Vernâgue, à la source de l'Hydaspe, en Cachemyr, le 19 juillet 1831.

Enfin, mon cher père, me voilà heureux ! votre lettre des 1er et 3 novembre m'est parvenue hier : il y avait juste un an que je n'avais reçu de vos nouvelles. Les événemens de la révolution avec leurs chances si diverses et si imprévues, remplissaient ce long intervalle, et ouvraient ma pensée à mille inquiétudes cruelles. Dieu soit loué, et vous et cette chaîne de mains amies par lesquelles votre lettre est venue me trouver au fond de ces solitudes!... Le courrier de M. Allard avait fait cent cinquante lieues en neuf jours, pour me l'apporter de Lahore. Mais je l'ai bien récompensé de sa vitesse. Je le garde un jour au milieu des forêts où je suis campé, et où je fais une halte de vingt-quatre heures pour relire encore, après l'avoir lue déjà bien des fois, votre lettre et celle de Porphyre, pour parcourir les journaux français du mois de février, venus avec elles de Semla, et pour y répondre. Mais par où commencer? L'émotion de plaisir que j'éprouve est un véritable accès de fièvre nerveuse; la main me tremble, le désordre est dans mes idées. Cette lettre du 1er novembre est numérotée 20, et je n'ai pas reçu vos numé-

ros 17, 18 et 19. Mais M. Cordier de Chandernagor m'écrit qu'il m'a adressé successivement, à peu de jours d'intervalle, trois paquets de France, avant celui-ci; et le courrier de M. Allard m'annonce qu'un autre messager, moins agile que lui, est sur la route de Cachemyr, parti de Lahore depuis treize jours. J'ai donc décidé qu'il m'apportait ces trois paquets de France mentionnés par M. Cordier, et vous jugez si cette attente est propre à me calmer.

L'âge rend défiant, sinon timide. Ce que je redoutais le plus, c'était d'apprendre que les agitations politiques de notre pays vous avaient enlevé la sécurité habituelle de la pensée, à laquelle vous devez la douceur heureuse de votre vieillesse. Je craignais que Porphyre n'eût été éloigné de Paris, et que vous ne fussiez resté seul avec vos anxiétés. Mais vous avez dissipé toutes mes alarmes, et c'est avec un surcroît de bonheur que désormais je penserai à vous. Ma nature n'est pas tournée à l'espérance: je dois peut-être à cette disposition de mon esprit de jouir plus vivement du bien présent. Il est entier pour moi quand il vient: je n'en ai pas anticipé la jouissance dans des rêves d'avenir.

Je serai encore bien misérable avec mes douze mille francs. C'est moins que la paie d'un capitaine d'infanterie dans l'Inde; et je suis forcé à une foule de dépenses étrangères aux besoins d'un officier. Mes voyages et la formation de mes collections rendent évidente cette nécessité, surtout dans les montagnes où ma caravane ne peut se mouvoir qu'à l'aide d'un

grand nombre de porteurs. Ici, par exemple, dans des excursions de quinze jours hors de Cachemyr, laissant à la ville le gros de mon bagage, et me faisant le plus petit possible, il me faut vingt-neuf hommes; et cependant je n'ai pas à m'occuper, comme dans les Etats de la Compagnie, du soin de la subsistance de ces gens, ni de mes domestiques. Le rajah pourvoit à tout. Comment y pourvoirais-je moi-même? il y a plus de cent hommes dans mon camp! Il y a des services qui répugnent excessivement aux habitudes des Asiatiques, Indous et Musulmans, et auxquels on ne peut les décider que par l'appât d'un gain très-considérable; et ce motif même souvent faillit à les retenir. Ainsi, à mon arrivée à Cachemyr, j'avais appris à deux serviteurs cachemyriens à m'aider dans des préparations de zoologie. Ils y gagnaient en un mois plus qu'ailleurs en un an; et cependant ils m'ont quitté. L'un d'eux était un chasseur : quand on le vit tuer toutes sortes d'animaux, le peuple s'ameuta contre lui, on le battit, on cassa son fusil. Je fis donner la bastonnade à trente des mutins, et les fis menacer d'un châtiment plus sévère en cas de récidive. Mon homme depuis ne fut pas battu; mais il devint l'objet du mépris et de la haine générale, et il vint me dire un jour qu'il ne pouvait tenir plus long-temps à un métier qui le rendait si odieux. L'autre se retira aussi; je n'ai pu les remplacer. La religion, dans ces contrées barbares, se mêle à tout, et suscite à la curiosité et à l'ardeur d'un voyageur européen, une foule d'obstacles dont vous n'avez aucune idée.

Si M. Cordier est maintenu à Chandernagor, ce qui me semble vraisemblable, je lui expédierai de Delhi toutes mes collections, en le priant de les emballer lui-même, de nouveau, avec tous les soins que leur transport par mer exige, et de les embarquer. S'il n'est plus là, il n'est personne à Calcutta de qui je puisse réclamer un tel service : les hommes avec lesquels j'y suis lié sont tous accablés d'affaires. Je l'ai écrit depuis long-temps au Jardin des Plantes, et j'espère que ces messieurs se rendront de bonne grace à la nécessité d'attendre.

Vous me demandez ce que je pense de nos possessions dans l'Inde. J'ai entendu dire qu'il avait été question d'acheter du gouvernement français la possession de Pondichéry et de nos autres comptoirs. On indiquait même le prix qu'on y mettait : un million sterling (vingt-cinq millions de francs). J'ignore toutefois quelles démarches ont pu être faites pour réaliser ce désir de la Compagnie. Si l'on me demandait mon avis sur la convenance d'accepter de telles propositions, il serait mille fois affirmatif. Nos microscopiques établissemens dans l'Inde ne sont qu'une anomalie, ridicule toujours, et humiliante en cas de guerre. Le jeune M. Desbassyns avait voulu donner à Pondichéry une importance dont ce point n'est aucunement susceptible. Quant au consentement des habitans à changer de domination, les Anglais, s'ils désiraient ce transfert, l'achèteraient à prix d'argent. Notre commerce avec l'Inde, en général ruineux aux spéculateurs qui s'y livrent, n'est pas susceptible

d'une extension notable. Les produits que nous y portons ne sont consommés que par le peuple peu nombreux des habitans d'origine européenne : c'est du vin de Bordeaux, quelques soieries et du café de Bourbon, où la plupart des vaisseaux reportent du riz acheté au Bengale. Les établissemens, élevés en serre chaude à Pondichéry par M. Desbassyns, doivent périr, parce que les provinces anglaises ont des avantages naturels, que cette localité ne possède pas pour se livrer aux mêmes industries; un sol plus fertile, un climat plus favorable, des bras à meilleur marché, et enfin des capitaux qui nous manquent.

Quelle est cette fantasmagorie dont vous me parlez, mon cher père, d'Afghans descendant de Cachemyr à la conquête du Bengale? D'abord à Cachemyr il n'y a plus un Afghan : Runjet-Sing les en a chassés depuis douze ans, et ce n'a pas été difficile. Le dernier roi de Kaboul que j'ai vu à Loodheeana, Châh-Choudjah-El-Molouk, qui connaît bien ses anciens sujets, m'a dit qu'avec un régiment de sipahis anglais il ne lui serait pas malaisé de ressaisir sa couronne; et il disait vrai. Tous ces gens-ci se battent peu, et de loin, lâchent leur coup qui ne tue personne, et tournent bride aussitôt. Si l'on a quelque peu de cavalerie pour les atteindre, ou assez de monde pour les envelopper, on les extermine. Si Runjet-Sing croyait pouvoir avec prudence s'éloigner quelque temps du Punjaûb, rien ne lui serait plus facile que la conquête de tout l'Afghanistan. Il n'y a en Asie, auprès de la puissance anglaise, que celle de Runjet-Sing qui soit restée de-

bout. Mais les revenus respectifs des deux États vous donneront le rapport de leurs ressources : ceux de la Compagnie sont de vingt-six millions sterling; ceux de Runjet, de trois; et il ne les porte à ce taux que par des exactions excessives, qui disposent son peuple à se jeter aux mains des Anglais. Ceux-ci n'ont rien à craindre de la guerre, à moins que ce ne soit avec les Russes. Ils écraseraient Runjet en deux mots, s'ils le voulaient. Le seul danger intérieur possible pour la puissance anglaise, serait une révolte partielle de son armée native.

J'ai peu de curiosité de traverser quelques provinces de Perse pour retourner en Europe. Je crois pouvoir faire plus et mieux en prolongeant mon séjour dans l'Inde, et en m'attachant plus spécialement à la grande chaîne de l'Himalaya. Je désire infiniment que le ministre de l'intérieur approuve le projet que je lui ai fait présenter à cet égard, et sur lequel il peut déjà avoir prononcé. Il y aurait dans un ouvrage sur l'Himalaya une grande unité qui manquerait à mes travaux, s'ils devaient embrasser parallèlement, sous une série nombreuse de vues scientifiques, une très-vaste étendue de territoire dont je n'aurais traversé que quelques lignes à de grands intervalles. Je serais alors forcé d'emprunter à d'autres pour remplir ces vides : mon ouvrage manquerait d'originalité dans plusieurs de ses parties.

Je vous ai dit depuis long-temps mon mépris pour ce que l'on appelle bien gratuitement l'*Histoire indienne*. Certes, ce ne seraient pas les traditions conser-

vées à Cachemyr qui pourraient modifier mon opinion sur ce point. Cependant je fais faire une copie d'un livre assez rare, traduction persane fort moderne d'un texte sanscrit, dont j'ignore la date, mais que je suppose être le même que celui d'où M. Wilson de Calcutta a extrait pour les *Recherches asiatiques* une kyrielle de rois indiens de Cachemyr. Le traducteur persan, qui vivait il y a cent ans, a augmenté cet ouvrage; j'en aurai presque une traduction toute faite en quittant le pays, car je le lis avec mon petit secrétaire mogol à mesure que le copiste en apporte de nouveaux cahiers. Il m'explique en hindostani les passages trop purs pour ma compréhension, et ment à sa barbe quand il rencontre une citation arabe qu'il ne comprend pas plus que moi. Au reste, c'est une bien misérable rapsodie, du d'Eckstein tout pur et pis que cela.

Mes lettres du Thibet vous auront détrompé depuis long-temps sur l'état des populations parmi lesquelles j'ai passé l'été dernier : elles sont bien différentes au-delà du Sutledge, où l'influence d'ordre du voisinage anglais ne les a pas encore atteints. Il y a chez les Sykes un penchant féroce que j'aperçois quelquefois. Tandis que je parcourais les plus hautes montagnes de ce pays, il y a un mois, les deux sectes de Musulmans confondues en nombre très-inégal à Cachemyr, s'y querellèrent pour leur culte. La garde syke envoyée pour rétablir l'ordre mit le feu à la ville, et troubla l'eau pour y pêcher. On se battit, on se brûla pendant vingt-quatre heures. Heureusement que j'avais laissé

bonne garde chez moi, car les pillards s'y présentèrent; mais ils furent reçus à coups de sabre et repoussés. Je retrouvai toutes choses dans mon pavillon telles que je les avais laissées. Hier, en arrivant ici, le chef d'une forteresse voisine, qui, à mon passage sur son territoire, était venu me faire son humble visite, envoya des soldats, porteurs de l'ordre le plus insolent : il disait qu'il m'empêcherait d'aller plus loin. Je lui fis écrire aussitôt une lettre menaçante; il répondit qu'il obéissait aux ordres de Runjet-Sing. Je soupçonnai un instant le rajah de perfidie. Cependant j'écrivis de nouveau à mon homme qu'il mentait impudemment, et que j'allais demander à Runjet-Sing une vengeance éclatante : et le misérable aujourd'hui vient demander pardon! Cependant il disait peut-être vrai en signalant le rajah comme l'auteur de la défense qu'il avait voulu m'imposer; mais il savait qu'elle serait désavouée par le prince, et qu'il serait puni pour son zèle maladroit. Bassesse, perfidie, cruauté, arrogance, —voilà les traits dominans du caractère national. Malgré la réparation qui m'est faite, je viens d'écrire au roi pour que le coupable soit puni. Je ne puis pardonner le moindre manque d'égards; l'impunité d'un seul serait pour tous le signal de courir sus. — Runjet, ostensiblement du moins, continue d'être mon ami. Le courrier d'hier m'apportait encore une lettre de lui, aimable comme à l'ordinaire : c'est la troisième fois qu'il m'écrit depuis mon arrivée à Cachemyr. J'allais lui demander mes passeports, malgré toute cette amitié, lorsque les excuses du gouverneur d'Islamabad sont arrivées.

Le général Cartwright, mon hôte à Delhi pendant l'hiver dernier, m'écrit qu'il sera appelé l'hiver prochain à Calcutta pour déposer dans une cause criminelle. C'est un bon et excellent homme qui m'a comblé : cependant son absence ne me contrariera pas ; elle me permettra de vivre avec M. William Fraser, pendant mon troisième passage dans l'ancienne capitale mogole. Ma liaison avec M. Fraser est d'une tout autre nature : il y a beaucoup de ressemblance entre nous; c'est un véritable ami pour moi. Nous désirions tous deux faire gamelle commune : mais, tant que le bon général Cartwright était là, il n'y avait pas moyen d'y songer; il ne m'eût jamais pardonné de le déserter. Il m'écrit que le commandant en chef et le gouverneur-général songent à quitter Semla de fort bonne heure. Il serait donc possible que je manquasse ce dernier : je le regretterais beaucoup; car je ne suis pas au bout des obligations que je voudrais lui devoir. Si mon projet de l'Himalaya est approuvé à Paris, il faudra que lord William fasse pour moi près du rajah de Catmandou, les démarches qu'il a ordonnées en ma faveur près de Runjet, afin que le prince du Népaul lève l'interdiction faite aux Européens de voyager dans ses États. Il importerait que le gouverneur-général eût été, à cette époque, déjà remercié par notre ministre de l'intérieur de ce qu'il a fait jusqu'ici pour le succès de mon voyage. Ses dispositions bienveillantes seraient ainsi vivement soutenues, et pour obtenir l'entrée du Népaul, j'aurai besoin de toute sa faveur; car, à l'autre extrémité de l'Inde, le rajah de

Catmandou est le représentant de Runjet-Sing, il est puissant et soupçonneux des Anglais. Le rapprochement de ma visite à l'un en sortant de chez l'autre, je ne me le dissimule pas, paraîtra singulier aux diplomates de Calcutta, qui ne sont pas forts, à force de vouloir être fins. Il observeront que ce n'était nullement là mon projet en partant du Bengale, puisque j'annonçais alors l'intention de me rendre à peu près directement à Bombay. Comme je prévoyais de loin leurs objections, quand j'écrivis mon Mémoire au ministre, j'eus le soin d'en informer le chevalier Grey; il connaît l'altération de mes projets de longue main, et au besoin il en informera sir Charles Metralfe.

Les empereurs mogols étaient des rois de théâtre : les monumens de leur grandeur n'étaient guère que des décorations d'opéra. Akber, Jehanguir, Châh-Jehan et Aurung-Zeb régnaient dans le dix-septième siècle; ils dépensèrent à Cachemyr, leur nouvelle conquête, des trésors immenses. Il ne reste de leur extravagante magnificence que des arbres gigantesques : leurs palais sont tombés en ruines presque partout effacées. Cependant les antiques structures du culte indien sont encore debout, leur nombre, leur immense travail attestent une période bien longue de rajahs indigènes, avant l'introduction de l'islamisme au onzième siècle.

Je n'ai pas encore de raisons de me rendre au proverbe oriental sur la beauté des femmes cachemyriennes; j'en désespère. Le nombre des malades qui viennent à moi est sans fin. La foule des pauvres et

des malades se presse souvent autour de ma tente, comme une foule plus gaie autour de nos théâtres : ce sont malheureusement presque tous des incurables, des aveugles de toute espèce, des malheureux rongés des plus affreuses maladies qu'ils nous doivent. Je fais l'aumône à ceux que je ne puis soulager par des remèdes, et quelquefois je songe avec plaisir que quelques-uns ne s'éloignent pas, sans emporter un sentiment de reconnaissance.

Je regrette que M. Cordier du Muséum, qui a si vivement soutenu mes intérêts, n'ait pas trouvé un instant pour me dire lui-même les nouvelles obligations que je lui devais. Je lui écrirai prochainement pour l'en remercier, et réparerai en même temps le silence que je me reproche souvent d'avoir gardé, depuis mon départ, vis-à-vis de madame Cordier.

Mon banquier de Calcutta m'a écrit dernièrement pour le réglement annuel de nos comptes. Il en résulte qu'au 30 avril 1831, il possédait à moi deux mille six cents roupies. Je n'aurai pas besoin de toucher à cet argent avant de rentrer dans l'Inde anglaise, en ayant encore autant à Cachemyr des présens du rajah. J'ai de plus le droit de compter sur le supplément de deux mille francs du Jardin pour les années 1830 et 1831, et aussi pour ces deux années les quatre mille francs de l'Intérieur; ce qui ferait en tout douze mille francs de plus que mon banquier ne me connaît. Avec cela et les deux mille six cents roupies de Calcutta, je puis marcher, l'an qui vient, de quelque côté que ce soit. Mon ambition serait de rapporter en Europe la somme

que je ne dois qu'au rajah ; c'est-à-dire environ quatorze mille francs. Je la considère comme ma propriété, tandis que des fonds du Jardin et du ministère de l'Intérieur, je ne m'en regarde que comme l'économe, pour le plus grand avantage de mon entreprise. Je dois au rajah bien plus que ces quatorze mille francs, puisque, depuis mon départ de Lahore, la lourde dépense de tous mes moyens de transport, est presque entièrement à sa charge : je devrais dire aussi celle de ma subsistance, à laquelle il ne me permet pas de contribuer. Je lui aurai mangé quatre ou cinq cents moutons, des milliers de volailles, etc., etc., etc., avant de rentrer chez les Anglais.

Ne croyez pas que j'en sois plus gras. On n'engraisse pas au métier que je fais, il y a trop de fatigues; et puis ma santé n'est pas excellente. Elle éprouve souvent de petits dérangemens, dont je ne m'apercevrais pas s'ils venaient à des intervalles plus éloignés, mais dont la répétition m'importune quelquefois. Je soupçonne que dans ce climat européen, la privation absolue et si long-temps prolongée de liqueurs spiritueuses est préjudiciable à mon estomac : si ma campagne prochaine se fait encore dans les montagnes, je ferai en sorte d'y avoir tous les jours un verre de vin à boire à mon repas du soir. Je me referai à Semla chez Kennedy, au mois de novembre ou d'octobre.

Le choléra-morbus, dont vous me parlez, n'est pas inconnu à Cachemyr. Il y a fait deux apparitions depuis la conquête syke, et les Cachemyriens ne man-

quent pas d'en attribuer l'importation à leurs nouveaux maîtres. Mais cette maladie prise au début, et combattue aussitôt par les remèdes violens que l'expérience a fait découvrir, n'est pas très-dangereuse dans l'Inde. Vous savez que le bon et savant médecin dont je recevais à Calcutta les conseils amis, ne m'a pas laissé partir sans me donner ces remèdes préparés par lui-même : la boîte me suit comme mon ombre. Soyez donc tranquille à cet égard. En général ne croyez à aucune des nouvelles fâcheuses de journaux, telles que séditions de troupes, révoltes, guerres, maladies contagieuses, etc., etc. : ces choses sont peu à l'usage du monde que j'habite. Il me semble qu'il faut être un peu sot pour se laisser mourir à trente ans; et j'ai la vanité de croire que je ne ferai jamais une telle sottise d'ici à fort long-temps. J'y regarde de fort près et ne vais pas à l'étourdie : je ne suis pas distrait jusque-là. Porphyre me confirme ce que vous me dites; et ce que j'avais cru bien sincèrement sans la corroboration de son témoignage, — l'excellent état de votre santé : — n'est-ce pas le temps de vivre, que celui-ci, où il y a tant à voir? Quoique vous ayez un peu outré les conséquences du principe d'immortalité, que vous trouvez dans l'expérience de la vie, c'est-à-dire dans le fait même d'un grand âge, je crois comme vous que cette expérience peut servir à racheter une partie de ce qu'elle coûte. L'activité cérébrale est certainement un principe de longévité. Voyez l'âge auquel sont parvenus la plupart des hommes célèbres par les travaux de leur esprit!

Adieu, mon cher et excellent père, adieu! Votre lettre m'a rendu la tranquillité que j'avais perdue. Je vais travailler avec une ardeur qui ne s'est jamais refroidie, mais avec une liberté d'esprit qui me manquait depuis quelque temps; et je ferai toute chose mieux et plus vite. Amitiés à nos amis. Ils comprendront que, dans une courte halte au milieu des bois, je ne puis leur répéter que collectivement mes tendresses. — Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur.

Le 19 au soir.

Le second messie du général Allard vient d'arriver avec tout ce que j'attendais de vous : c'est cinquante lettres à lire, car il y en a de l'Inde une vingtaine, et toutes bien longues. Une charmante de lady Bentinck et de mon ami le colonel Fagan, que Porphyre ne connaîtra pas sans l'aimer.

N° 66.

A Mlle ZOÉ NOIZET DE SAINT-PAUL, A ARRAS.

Montagnes du Cachemyr, 20 juillet 1831.

Hier, après t'avoir écrit, ma chère Zoé, j'ai reçu, avec une cinquantaine d'autres à la fois, ta longue lettre écrite immédiatement après la révolution, et reprise ensuite à divers intervalles. C'est un volume. Tu sentiras qu'il m'est impossible d'y répondre sur tous les points. Ta lettre restera une couple de mois dans mon portefeuille, je la relirai plus d'une fois ; et ma pensée y répondra, n'en doute pas, dans mes marches solitaires, ou dans mes nuits sans sommeil, lorsque la tempête des cimes me tient éveillé sous ma tente. Permets-moi de te dire seulement, ma bonne amie, que tu n'as pas assez de confiance en moi : ouvre l'*Annuaire du Bureau des Longitudes* où tu verras dans les tables de mortalité que les chances funestes à notre âge sont presque nulles ; et je crois fermement que, pour courir le monde, je ne les augmente que d'une quantité absolument insignifiante. J'ai failli d'être écrasé autrefois dans les Alpes par une avalanche de pierres. J'ai failli de me noyer dans le Niagara, et nagé pendant un quart d'heure sans espérance de regagner le bord. Enfin, j'ai passé auprès de bien d'autres possibilités fâcheuses : mais la vie n'est faite que de cela ; on manque bien des fois de la perdre,

avant de la perdre réellement. Je commence à me considérer comme un vieux vase, fragile par ma nature, mais endurci par le choc des accidens, et habitué à tomber sans se briser. Ne rêve donc jamais en noir de moi. Tu feras mieux, si tu veux bien continuer à m'accorder cette faveur, de rêver des scènes agréables où je puis me trouver dans le soi-disant Paradis de l'Inde.

Tu me dis que mes amis ont regretté pour moi mon absence : je l'apprends de plusieurs d'entre eux directement; mais sans mieux comprendre ce qu'ils eussent voulu faire de moi. Je crois que si j'eusse été à Paris, je ne serais pas resté spectateur tranquille des trois grandes journées. En supposant qu'elles m'eussent épargné, quel titre nouveau m'eût donné dans ma carrière la part que j'aurais prise à ces événemens? Aucun. Mes amis savent très-bien que je n'ai pas de fortune, et que j'ai besoin avant tout d'un état : or, je me demande comme toi, à quoi est propre, hors de sa spécialité, un homme de la mienne. La réponse, je t'avoue, m'embarrasse. On me dit qu'on m'eût fait préfet : mais je me serais récusé, parce que je me serais senti incapable. Il est vrai qu'un de mes amis, homme de science comme moi, occupe un de ces emplois : il faisait du fer auparavant; mais son métier de forgeron l'avait mis en contact avec une foule d'affaires dont il avait dû acquérir l'intelligence. Il avait été maire d'une petite commune, c'était un Minos auprès de moi, et de fait on m'écrit que, placé dans une des situations de ce genre les plus délicates, il y

donne aux opinions les plus opposées une satisfaction complète. Dans la diplomatie ne faut-il pas quelques études préparatoires? n'y a-t-il pas une routine à savoir, à moins que ce ne soit dans les postes élevés. Mais je ne pense pas que mes amis eussent songé à faire de moi un ministre aux Etats-Unis; reste donc la députation. Tous m'en parlent : mais cela ne donne pas à manger. Je vais donc travaillant fort et ferme, faisant de mon mieux; advienne plus tard que pourra. Je ne te cacherai pas que si des chances imprévues me portaient un jour à la législature, je m'en réjouirais. Je t'avouerai même que j'ai depuis long-temps ce désir. Il me semble que je comprends un rôle à jouer dans une assemblée publique, qui, sans exiger de grands talens, attirerait l'assentiment général et l'estime, donnerait peut-être même quelque influence à celui qui le jouerait. Dans le tête-à-tête de l'amitié, ou dans des cercles très-limités, j'ai eu le bonheur d'exercer plus d'une fois l'art de la persuasion, sur des hommes qu'on n'aurait pas supposé prendre conseil de moi. Tranchant peut-être, sec, désagréable aux yeux du monde, pendant les dernières années que j'ai passées près de mon père, j'étais tout autre dans les épanchemens de l'amitié. Il me semble que depuis mon voyage aux États-Unis, c'est-à-dire, depuis que j'ai brisé avec la période funeste dont je t'ai parlé jadis, mon *moi* s'est notablement modifié et amélioré. Il y a un fonds de bienveillance plus grand; il me semble que je porte souvent vis-à-vis des indifférens une partie de cet art d'indulgence, de bonté, et

de persuasion, que les indifférens jadis ne me connaissaient pas. Art de bonté et d'indulgence? ne riras-tu pas de la contradiction? Mais, ma chère amie, je connais bien des hommes dans le cœur desquels vivent ces sentimens, et qui pourtant n'ont jamais su les exprimer. Timidité, mauvaise honte, vanité quelquefois, voilà ce qui leur interdit l'expression. Or, je ne suis pas timide; et peut-être, aux yeux de quelques-uns, je puis manquer même de modestie, quoique dans la sincérité de mon ame je me sente modeste, et exempt seulement de fausse modestie. La chaîne non interrompue de bienveillance que j'ai trouvée pour me guider et me soutenir dans ces quatre dernières années, peut-être l'ai-je souvent formée moi-même à mon insu. Ce que j'ai trouvé partout dans des relations privées si nombreuses, peut-être le trouverai-je encore dans des rapports publics avec un plus grand nombre d'hommes à la fois? Te dirai-je que je l'espère souvent?

En attendant, je cherche à débrouiller la confusion des roches de l'Himalaya et à démêler la vérité au travers de leurs témoignages ambigus sur les révolutions de cette partie du globe. Je décris des plantes nouvelles; je cherche à pénétrer la forme intérieure de l'existence de ces peuples singuliers: chaque chose à son temps.

Je ne t'écris pas en anglais, par horreur pour le *you* qu'il me faudrait bien cependant employer, sous peine de ne pas t'écrire en anglais. Le *thou* s'imprime et se chante, mais ne se dit ni ne s'écrit. Aucune relation de parenté ou d'attachement ne l'admet:

le père le plus tendre, l'amant ou l'époux le plus passionné, n'ont pas d'autre formule que *you;* une mère parle ainsi à son enfant au berceau.

Les études que tu fais te donneront de la langue anglaise une connaissance plus étendue que la mienne, à beaucoup d'égards. Quand nous nous reverrons, j'espère que je pourrai te servir de maître pour t'apprendre ce que seule tu n'auras pas pu deviner, la prononciation bizarre de cette langue, et peut-être pour te faire distinguer son double vocabulaire, l'un germanique ou saxon et l'autre latin. Shakespeare emploie le premier; Milton aussi. Pope est exclusivement romain. C'est la tendance moderne : toutes les langues se rapprochent graduellement, en se latinisant chaque jour davantage.

Le choix du livre que tu traduis me surprend. La pensée de Sterne est presque toujours une réticence équivoque. Il est vrai que dans le *Voyage sentimental* cette équivoque ne cesse pas d'être honnête. *Tristram Shandy*, que j'avoue d'ailleurs être un de mes livres favoris, est, à mon grand regret, souvent fort grossier. La seule excuse de ses malhonnêtetés, c'est peut-être leur énormité qui en rend à peine la pensée admissible. — Nous autres hommes, nous sommes à peine froissés par ces choses; les conventions sociales nous permettent des mœurs si différentes de celles imposées aux femmes! Nous n'avons presque pas de pudeur.

Je regrette bien davantage, à présent que j'en connais l'objet, la perte de ta lettre écrite pendant l'hi-

ver de 1829 : il faudra que tu la recommences. Je t'ignore sous le rapport de la pensée. Laisse-moi te connaître complètement : et sois bien persuadée que je respecterai toutes tes opinions, quelque différentes qu'elles puissent être des miennes. Les miennes au reste sur ces grandes questions ne sont que du scepticisme et de l'indifférence, mais sans parti pris. Adieu, ma chère amie, adieu.

N° 67.

A M. JACQUEMONT PÈRE, A PARIS.

Ile des Platanes, sur le lac de Cachemyr, 8 août 1831.

Mon cher père, si vous pouviez me voir aujourd'hui, vous me reconnaîtriez à peine, et me prendriez peut-être pour un indolent Asiatique. L'excessive chaleur a brisé depuis quelques jours mon énergie européenne. Je déserte mon jardin devenu une serre chaude, et je viens chercher sur le lac un souffle d'air. — Mais ici même, au pied des montagnes, le même calme règne dans l'atmosphère. J'envie à l'Inde ses vents chauds. J'avais apporté de quoi travailler; mais il s'agit de vivre d'abord, ce qui est une besogne fort laborieuse depuis plusieurs jours. Ces chaleurs accablantes sont rares en Cachemyr : elles ne viennent que lorsque les pluies périodiques de l'été manquent tout-à-fait; ce qui arrive cette année. Les rivières d'où le pays tire sa subsistance, sont à sec depuis un mois : c'est une calamité publique. Le peuple voulait faire célébrer des rogations par les moullahs des mosquées, afin d'avoir de la pluie; mais le ciel en promettait si peu, que les moullahs, espérant peu de succès de leurs prières, se firent long-temps défendre par le gouverneur syke de les réciter. Hier, voyant des nuages orageux envelopper la cime des montagnes, ils firent lever l'interdit qu'ils avaient eux-mêmes provoqué; et la population

des campagnes accourut de toutes parts dans un hameau que je vois d'ici, où l'on conserve un poil de la barbe de Mahomet. S'il y a de la foi, de la piété profonde sur la terre, c'est chez les Musulmans; mais les pauvres gens n'en récolteront pas un grain de riz de plus. Les derviches, qui sont les moins dévots d'entre tous ces fidèles, auraient dû venir me demander l'avis de mon baromètre sur la probabilité d'un changement de temps, avant que de le demander au ciel. Les nuages si menaçans d'hier se sont dissipés dans la nuit, comme je l'avais prévu et, par une sorte de fatuité chrétienne, prédit aussi. Nous sommes revenus au beau fixe de l'enfer.

L'eau du lac est tellement chaude, qu'il me semble ne rien gagner au changement d'élément, quand je m'y plonge : il y faut rester un temps considérable avant de sentir quelque fraîcheur. Mais le seul lieu propre au bain est très-profond; il faut y nager. Je suis devenu fort adroit à cet exercice, et le puis soutenir long-temps, cependant il ne laisse pas d'être laborieux dans une eau dormante, et lorsque je remonte dans mon bateau, mes forces ne se trouvent guère retrempées. Le soleil ne m'a pas épargné : à l'exception des mains et du visage depuis long-temps endurcis et noircis, tout mon corps est devenu du cramoisi le plus vif. Le frottement du vêtement le plus léger est un supplice : j'ai laissé l'habit européen, et je profite des conventions de la pudeur orientale; elles sont peu gênantes. Un serviteur debout, près de moi, et armé d'un grand écran, m'administre une tempête

artificielle, par laquelle seule il m'arrive par intervalles de sentir la vie comme une chose agréable.

Bernier, que vous avez lu, je pense, parle de cette petite île. C'est un colifichet des empereurs mogols : elle est parfaitement ombragée par deux immenses platanes, les seuls qui restent des quatre plantées par Châh-Jehan ; c'est vous dire combien elle est petite. Le palais n'est qu'une grande salle ouverte à tous les vents, quand il leur plaît de souffler, et dont le plafond est supporté par des colonnes d'un style bizarre, enlevées de quelque antique pagode. Chahlimar est en face avec sa belle avenue de peupliers. Nichâte-Bagh, avec ses beaux ombrages, paraît comme une grande tache noire au pied des montagnes jaunissantes. A l'opposite est Saifkan-Bâgh, qui n'est plus aujourd'hui qu'une forêt de platanes gigantesques. La petite mosquée, où les dévots musulmans viennent de l'Inde et de la Perse, adorer *azrette boll*, littéralement *Son Excellence le poil* de la barbe de leur prophète, montre la cime dorée de son clocher au-dessus d'un groupe d'arbres semblables. Derrière est le trône de Salomon, dont la chronique cachemyrienne fait un grand voyageur. Ce panorama qui m'entoure évoque une foule de souvenirs : les habitans de Cachemyr passent leur vie à le regarder, il les console de leur misère. J'avoue que je suis resté trop Européen pour y trouver du charme. Les figures, dans l'Orient, sont pittoresques par le costume, mais le système entier des mœurs est très-prosaïque. La forme extérieure de l'existence matérielle varie autant, si

ce n'est plus, que chez nous dans les diverses classes de la société; mais la vie intérieure est la même partout. Il n'y a presque jamais de passions pour lui donner du relief. L'amour, avec le système de la réclusion perpétuelle des femmes, de leur abjection, de leur impureté et de leur pluralité, vous pensez s'il doit être rare : l'amitié parmi les frères ne l'est guère moins. Le respect que les plus jeunes doivent à leurs aînés, leur interdit un sentiment si familier. Les haines violentes ne produisent guère que des crimes ignobles; et je ne crois pas que depuis l'islamisme les mœurs aient jamais différé beaucoup de ce qu'elles sont aujourd'hui. Chez nous ce sont elles qui font les institutions; mais le Coran est autre chose que l'Evangile, c'est le livre de la loi universelle. Quelles variations pourraient subir des mœurs modelées sur cette loi immuable ?

Je viens de faire une découverte bien extraordinaire : c'est aujourd'hui le jour de mes trente ans ! L'*Annuaire du Bureau des Longitudes* me dit que c'est la moitié probable du voyage : cependant il me semble que je suis né hier; et ces trente années que voilà écoulées, elles me paraissent comme un rêve ! Après tout, comme il n'y a de certain que le *moi*, tout cela n'est peut-être en effet qu'un rêve. Je ne suppose pas que les *Essences réelles* puissent me prouver le contraire : et je me tiens à cette idée, dans l'espoir que l'avenir va être la réalité, et se déroulera moins rapidement.

Ne fût-ce que pour vous faire plaisir, je voudrais

ne pas rester toujours garçon. Je souscris à la sagesse parfaite de ce que vous m'avez écrit à cet égard dans une de vos dernières lettres : Lucilius ne recevait pas de conseils plus philosophiques. Mais la philosophie a peu de chose à faire là ; elle n'est pas la raison suffisante de cette affaire. C'est une loterie qui n'admet pas de médiocres enjeux. J'ai du moins cette conviction que pour moi il irait du bonheur ou du malheur du reste de ma vie, — et je ne sais pas jouer par nature ! Aurai-je encore, lorsque je retournerai en France, la faculté de perdre la tête ? et ce n'est pas tout que la perdre soi-même : ce n'est pas même la moitié du miracle à faire, il faut encore inspirer à un autre cette folie; et quel talisman rapporterai-je d'Asie pour opérer ce charme ? Je vous reviendrai bien fané pour mes trente et quelques années, sans agrémens personnels, sans jeunesse de manières ni d'esprit. — Je vous le demande : de qui pourrais-je être remarqué ? Certainement, à mon âge, un homme a laissé derrière lui plus de la moitié des chances qu'il avait de l'être. Nos mœurs n'admettent pas entre les jeunes gens le degré de familiarité avec lequel je devrais être connu, pour inspirer peut-être un sentiment profond d'attachement ; et, dans le monde que voient les jeunes filles, que peuvent-elles voir des hommes qui passent, et même de ceux que l'on fait passer devant elles ? D'autre part, me voici arrivé à trente ans, sans jamais avoir trouvé qu'une jeune fille n'était pas une enfant : je suis, pour elles, fraternel, paternel même, enfin tout ce qu'il ne faut pas; elles me l'ont toujours

bien rendu ! Cette jeune Anglaise dont le sort vous a intéressé quelques momens, elle m'a écrit depuis qu'elle a quitté l'Inde : ses lettres sont filiales. Elle me voyait à Calcutta former la société exclusive de son père, alors qu'une bande de jeunes hommes, dont quelques-uns cependant étaient moins jeunes que moi, partageaient occasionnellement l'hospitalité de sa famille : elle m'a pris au mot. Ai-je rajeuni depuis ce temps-là ?

Le plus sûr moyen de donner une existence réelle à vos châteaux en Espagne, serait d'emporter de Cachemyr une des beautés qu'on y dit être communes, parmi les familles musulmanes d'un rang élevé. Ce ne serait pas une négociation difficile; mais vous trouveriez votre bru, en toutes choses, une sorte d'animal si singulier, que vous vous hâteriez d'en faire présent au Jardin des Plantes, où je conviens qu'elle serait beaucoup plus à sa place qu'auprès de vous. La reliûre des in-12 est en général d'une couleur plus foncée que celle des in-4° de Saint-Domingue : vous diriez qu'au-delà de certaines limites il n'y a aucune coquetterie à être brune. On n'est pas de cet avis à Cachemyr : les plus brunes se noircissent une moitié du visage, et se barbouillent l'autre de blanc, de rouge et de jaune. J'en demande bien pardon aux belles dames de l'Occident; mais ce barbouillage-là sied parfaitement. Il donne aux yeux une expression, qui justifie tous les vers bons ou mauvais des Arabes et des Persans sur les yeux de leurs maîtresses.

Une faible brise se lève, et le soleil va se cacher

derrière les montagnes. Adieu donc, mon cher père, c'est l'heure de ma délivrance. Je vais me jeter à l'eau, ce qui sera certainement fort pittoresque, dans le lac enchanté de Cachemyr; mais quand viendra le temps où je me baignerai en prose dans la rivière à Paris?... Mes gens souffrent bien plus que moi de la chaleur : couchés sur le gazon, au bord du lac, ils ont l'air de poissons échoués sur la plage; ils maudissent de tout leur cœur le peu de force qui me reste. Comme ils ne sont pas flatteurs, mon fidèle officier syke va me dire que je ne suis pas moins *secunderbeg* qu'*aflatoûne;* et l'intelligent Mogol, qui me sert ici de secrétaire et de cicérone, s'écriera que Dieu est tout-puissant, et que je suis *Restoum!*

Fermée le 16 août en montant à cheval pour ma dernière excursion en Cachemyr. Elle sera de vingt-cinq jours. Je n'ai que le temps de vous embrasser et Porphyre...

N° 68.

A M. PORPHYRE JACQUEMONT, A PARIS.

26 août 1831. Camp dans les montagnes désertes, qui séparent le Cachemyr du Thibet.

Il y vente furieusement, mon cher Porphyre : et ce sera bien autre chose demain sur les cimes que je veux visiter. Voici que le froid me reprend la nuit par les pieds comme l'an passé en Kanawer, et me tient au lit éveillé, pour philosopher sur les marées atmosphériques des hautes chaînes de montagnes. Cette nuit, je faisais encore d'autres réflexions. Je songeais à la possibilité d'une visite de petits Thibétains; car ils viennent quelquefois de cent lieues d'ici pour piller une caravane ou un chétif village, emmenant esclaves hommes, femmes et enfans. Cependant je suis bien gardé. Le seigneur de cette vallée, qui a environ vingt lieues de longueur, a quitté son castel pour me suivre; et sa cavalcade grossit considérablement la mienne. C'est un pauvre diable, que les exactions des vice-rois de Cachemyr font mourir de faim. Il se révolte quelquefois, quand on le pousse à bout, et fait a guerre à Runjet-Sing; et avec ses deux cents fusils à mèche, il tient bon pendant six mois contre l'armée syke. Je lui ai fait l'honneur d'une visite, dans laquelle j'ai daigné boire une tasse de thé, pendant que lui dînait avec mon cicérone, *factotum* mogol, et

l'officier musulman de mon escorte de lanciers. Il met, pour me faire honneur, son pays sens dessus dessous. Il a mis son armée en campagne dans les forêts, et j'espère qu'elle va me rapporter du gibier pour le Muséum. Toute cette courtoisie est intéressée; ce n'est pas pour le pur amour de ma sagesse platonique et socratique. Mon ami Rossoul Mallick espère, par mon crédit près de Runjet, être déchargé de quelques lourdes redevances au trésor de Lahore : nous verrons. Tous les gens de ce pays ne sont pas des Néal-Sing. Par exemple, mon ami le saint, à Cachemyr, Monhammed-Châh-Sahèb, instruit du plan de mon excursion, avait envoyé un de ses sous-saints chez Rossoul-Mallick, pour me servir de maréchal-des-logis; et le brave homme, qui ne sait pas combien il fait froid ici, m'envoie, pour me rafraîchir, des melons d'eau. — Une bonne bouteille de vin serait bien plus de saison. C'est une sotte boisson à la longue que le cristal liquide des fontaines. Il me faudra bien de la vertu pour ne pas me griser comme un Anglais, quand je redeviendrai l'hôte de l'artilleur Kennedy. Le thé vient à Cachemyr par caravanes, au travers de la Tartarie Chinoise et du Thibet. Je ne sais pourquoi le thé de caravane, chez nous, a quelque réputation : celui-ci n'a absolument aucun parfum; on le prépare avec du lait, du beurre, du sel, et un sel alcalin d'une saveur amère. Il résulte de tout cela un bouillon trouble et rougeâtre, d'un goût extraordinaire, exécrable suivant les uns, et décidément agréable suivant les autres, et je suis de ceux-ci. En

Kanawer, on le fait d'une autre façon. On fait bouillir les feuilles pendant une heure ou deux; puis on jette l'eau, et on accommode les feuilles avec du beurre rance, de la farine, et de la chair de chèvre hachée. C'est un ragoût détestable : on l'appelle *thé*. Je fais le mien suivant la méthode paternelle, c'est-à-dire que je le compose d'eau chaude et de sucre, sans thé : et là-dessus, je m'étends sur mon grabat; il me pousse une sueur dans laquelle je m'endors subitement. Mon *courta* cachemyrien, qui est un très-mauvais conducteur du calorique, conserve jusqu'à deux ou trois heures du matin celui dont je charge ainsi mon individu le soir. Ce courta serait une énigme pour toi, si je ne te disais que c'est une grande robe de cachemyr très-épais, dont Mouhammed-Châh-Sahèb m'a fait présent. J'ai découvert aussi qu'un schall moelleux, autour de la tête et du cou, était plus comfortable que mon chapeau rond de feutre anglais, et une cravate de soie noire ; et je me donne ce comfort qui ne me coûte rien, car j'ai une quantité de schalls.

Si nos amis pouvaient faire changer en une croix d'or la croix d'argent de M. Allard, je crois que cette distinction le rendrait parfaitement heureux. Une récompense me semble due à ceux qui, loin de l'Europe, ont porté comme lui avec honneur le nom français : j'écrirai plus tard en lieu convenable à cet effet. Son nom est cité dans toute l'Inde anglaise avec respect; et dans ce pays, c'est mieux que du respect qu'on lui accorde : il n'y a qu'une voix sur sa justice et son humanité comme sur sa sagesse. Si nous pou-

vions être l'instrument de la récompense de ses services dans le Punjaûb, nous acquitterions par là la dette qu'il m'a imposée. Crois-tu qu'il soit si difficile de faire, d'un chevalier de la Légion-d'Honneur, un officier de cet ordre, sur le *considérant* que l'on pourrait mettre en avant (1). Adieu pour aujourd'hui, je t'embrasse. C'est la nuit, et l'heure du dîner. Les gens de Semla, à l'heure qu'il est, boivent peut-être à ma santé; car les Anglais soignent de cette façon leurs amis absens, ou plutôt se soignent ainsi sous le prétexte des amis absens. Malheur à ceux-ci quand ils n'ont comme moi, pour retourner le compliment, que l'eau de la fontaine! Adieu encore, cher ami, je t'embrasse de tout mon cœur.

Le 1er septembre, dans la vallée de Cachemyr, à Safapore.

Me voici redescendu des hauts; charmé de mon excursion à tous égards. Non, je dois faire une exception pour les pierres : c'est le diable à débrouiller quelquefois que les calcaires primitifs et les calcaires secondaires, et il me reste çà et là des doutes ici sur leur distinction. Mais j'apporte des plantes nouvelles, et ce qui marque davantage, deux animaux nouveaux, ou du moins un : et ce dernier est un quadrupède fort respectable. C'est une espèce de marmotte. Les sous-brigands de mon ami Rossoul-Mallick m'ont apporté de leur côté un ours et une espèce de chamois; celle-ci peut-être nouvelle, mais les coquins, malgré mes plus

(1) M. Allard a été nommé officier de la Légion-d'Honneur, le 5 novembre 1832.

formelles recommandations, avaient tellement mutilé ces animaux, que je n'en ai pu rien faire. Comme j'étais en train de découvrir, j'ai trouvé ici un lac dont personne n'a parlé, et qui est le plus lac des lacs de Cachemyr, car il est le seul profond : je suis campé sur ses bords. J'ai eu un temps superbe lorsque j'en avais besoin, c'est-à-dire, lorsque j'étais au plus haut de mon excursion, au partage des eaux de l'Hydaspe et de l'Indus, entre Cachemyr et le Thibet. Rossoul-Mallick m'a comblé de civilités jusqu'à la fin. Je l'ai payé en bons conseils sur les inconvéniens de manger de l'opium comme du pain, ce qu'il fait.

Ce matin arrive une lettre de l'excellent M. Allard. Il m'annonce que l'entrevue entre Runjet-Sing et lord William Bentinck aura lieu sur la rive gauche du Sutledge, dans un petit canton syke au pouvoir du rajah. Il me dit aussi que le rajah lui a exprimé le désir de me voir, pour causer des airs, des eaux et des terres de Cachemyr, et du reste encore, — d'une manière qui ne me permet pas de refuser une seconde visite à Lahore ou à Umbritsir. Il ajoute que si ce détour contrarie mes projets de montagnes, il est nécessaire à leur accomplissement. Le pays de Koullou, par où je veux rentrer dans l'Himalaya anglais, est d'un accès difficile; et il est utile que j'aille *en cour* faire une nouvelle provision de crédit, pour y voyager aisément. « Puis, dit-il, le rajah se propose sans doute, au foin » que vous avez mis dans vos caisses, d'en ajouter » dans vos bottes.» Je viens donc d'écrire au roi pour lui conter que je fais maintenant ma dernière campa-

gue en Cachemyr, qu'elle sera terminée dans une douzaine de jours, et que dix ou douze jours après, je quitterai ce pays pour me rendre, selon son désir, en sa présence sublime. Je lui donnerai une carte que j'ai faite, au fur et à mesure de mes courses, par des relèvemens nombreux au compas, reportés sur une grande échelle, avec les noms des lieux en caractères persans, et les montagnes en projection horizontale, afin qu'il les comprenne; et j'espère que ma seconde visite à ce singulier personnage ne sera pas moins agréable que la première, sans parler des bottes et du foin.

Après tout, tout est au mieux dans le meilleur des mondes possibles. Avec mes pierres, mes plantes, mes bêtes et mes poissons, je ne pouvais zigzaguer dans l'Himalaya jusqu'au Sutledge. J'en ressortirai à Jummoo, capitale de mon ami le rajah Goulâb-Sing, lequel aussi vient de m'écrire. La route d'ici là au travers des montagnes, est assez bonne (pour des gens de pied et des chevaux s'entend). A Jummoo, je trouverai ma tente, que je fais revenir de Loodheeana, à la grace de Dieu, de M. Allard, et des chameaux du rajah. Le rajah sera probablement à Umbritsir à cette époque. En six ou sept jours, j'irai de Jummoo; et ne quitterai sans doute Umbritsir que lorsque le rajah en partira pour se rendre sur le Sutledge. J'aurai escorté jusque-là mon précieux bagage, et laisserai à M. Allard et aux chameaux du rajah le soin de son voyage jusqu'à Loodheeana. Equipé à la légère, je me rejetterai dans les montagnes, du côté de Mundi

(Mundeenugur), où il y a des mines de sel que je tiens beaucoup à voir, évitant un district situé entre Jummoo et cette province, où de vastes forêts de bambous exhalent, après l'automne, des fièvres terribles. La basse région des montagnes, que je désire visiter en partant d'Umbritsir, ne sera pas trop froide au mois de novembre. — Au 1er de décembre sans doute je repasserai le Sutledge. Le temps me manque pour écrire à notre père. Je t'écris entre un panier de raisins gros comme ceux de la terre promise, et des poires excellentes; en santé parfaite. Adieu, cher ami, je t'embrasse et t'aime de tout mon cœur. Ma première sera sans doute de Lahore ou d'Umbritsir.

N° 69.

A M. JACQUEMONT PÈRE, A PARIS.

Pergunnâh de Canmeradge, dans les montagnes de Cachemyr, au bord du Pôhour, le 6 septembre 1831. (Expédiée de Sôpour, le 10 septembre 1831.)

Mon cher père, j'ai écrit il y a quelques jours à Porphyre, en revenant des montagnes par où l'on passe de ce pays en Ladâk; et si ma lettre voyage sûrement par les mains de*** (mais la liste serait trop longue, et je vous l'épargne), et si arrivée à Chandernagor elle trouve un vaisseau prêt à faire voile pour la France, vous saurez déjà en recevant celle-ci que j'avais tout lieu d'être satisfait du début de ma dernière excursion en Cachemyr. J'ai eu depuis des surcroîts de félicité zoologique, suivis, il est vrai, de revers du même genre. Rossoul-Mallick, fidèle à sa promesse, a mis ses montagnes et ses glaciers sens dessus dessous pour y trouver des bêtes à mon usage, et ses vieilles barbes d'Afghans ont couru plusieurs fois après moi dans la plaine pour m'apporter leur chasse. C'étaient des ours monstrueux, et dernièrement, une espèce de panthère qui me semble nouvelle. Une vingtaine de lieues faites au soleil du 34e degré de latitude avaient malheureusement mûri tellement ce gibier, qu'après m'être donné beaucoup de peine pour en tirer parti, j'ai dû, non sans un immense

regret, en abandonner les dépouilles. J'ai dépensé ainsi beaucoup de temps et d'argent en pure perte. La faute en est à la distance des lieux, puis au soleil, puis à la pluie qui prend sa revanche sur la sécheresse inaccoutumée de l'été, aux dépens de la beauté de l'automne.

De Safapore, où j'étais campé quand je fermai ma lettre à Porphyre, j'allai à l'extrémité du lac du Voulleur, ou Ooller, à Bondehpore. Tandis que j'y disséquais de grandes bêtes des airs, des champs et des eaux, on m'annonça l'arrivée près de mon camp d'un vakîl, ou envoyé du roi du petit Thibet, et celle d'un chef montagnard du voisinage, en guerre ouverte avec les gouverneurs de Cachemyr. Le premier apportait à Ma Seigneurie, me dit-on, des présens du roi, son maître : l'autre venait seulement me faire hommage; il avait deux cents de ses montagnards avec lui, ce qui me déplut beaucoup. Néanmoins, je fis bonne contenance, et commandai qu'on fît attendre au loin, jusqu'à ce que je fusse prêt à leur accorder audience, le visir thibétain et le chef cachemyrien. Je repris mes habits européens, et m'assis majestueusement sur ma chaise, sous une sorte de dais tendu à la hâte : on étendit des couvertures à terre, et près de moi un tapis privilégié. Tous mes gens formèrent la haie de chaque côté, la plupart si déguenillés, que vous n'avez jamais rien vu de tel dans les rues de Paris, et quand je fus satisfait de l'arrangement de cette cour, l'officier musulman de mon escorte alla chercher le Thibétain. Le plénipotentiaire était un lieu commun

de brigand de mélodrame, quant à la figure et au costume. Il me rendit tous les *salams* que je fis autrefois au Grand-Mogol; et, à genoux, me présenta la lettre du roi, écrite en persan, et rempli de roses, de narcisses et de basilic, qui fleurissaient perpétuellement dans le jardin de l'amitié envers moi, qui occupe tout le cœur de cette Majesté. Ahmed-Châh avait reçu ma réponse à sa première communication : il m'écrivait cette fois que, pour m'être agréable, il avait fait faire une battue dans toutes ses montagnes, et que, malgré la saison si contraire à la chasse, on avait pris quarante-deux animaux vivans, la plupart blessés; mais que tous étaient morts au bout de quelques jours de captivité, et qu'il m'envoyait les deux seuls survivans. Sa lettre énumérait les objets qu'il m'offrait à titre de *khélat*, ou *habit d'honneur*. Cet habit se composait donc de trois gros blocs de cristal de roche, huit sacs immenses de fruits secs, deux jeunes antilopes vivans, et une pièce de l'étoffe dont s'habille Sa Majesté thibétaine, faite du duvet d'une de ces espèces d'antilope. Il décrivait son envoyé comme son visir depuis trente ans, son homme de confiance, son autre lui-même. Aga-Cheragh-Ali-Châh (1), pour ne refuser aucun de ses titres à ce singulier personnage diplomatique, ne tarda pas à me faire savoir qu'il avait une mission toute confidentielle; et comme il me voyait entouré d'espions, il me dit qu'il avait à

(1) *Aga*, chef; *Cheragh*, flambeau; *Ali*, sublime; *Châh*, roi en persan.

me consulter sur une maladie du rajah. Je l'engageai à m'en instruire sur-le-champ, afin que j'eusse plus de temps pour méditer sur le remède; mais il me dit que c'était une maladie dont on ne pouvait parler que derrière les rideaux. L'invention n'était pas mauvaise pour écarter tous les témoins d'un entretien secret. Il s'est présenté depuis pour cela, mais après avoir mangé une telle quantité d'opium, qu'il n'a su rien me dire, si ce n'est que son maître est passionnément amoureux des Anglais (qu'il n'a jamais vus, et qui sont à trois cents lieues de son chétif empire), qu'il est leur très-humble serviteur, et que son pays est le leur, etc., etc. Je lui ai répondu que j'avais pour Ahmed-Châh une passion furieuse, et que j'étais avec toutes les tulipes, narcisses et bouquets de roses du monde, son inviolable ami.

Deux hommes de la suite de mon ambassadeur étaient morts de froid dans le voyage; un autre avait le bras cassé; un cheval était resté au fond d'un précipice... mais Cheragh-Ali-Châh se sentait tellement vivifié par le soleil de ma présence, qu'il ne doutait pas que s'il eût amené ses morts ils n'eussent ressuscité devant moi. Enfin il me broya de la couleur locale à satisfaire les plus exigeans.

Après lui, on introduisit le chef montagnard. C'était un homme de mon âge, parfaitement beau, et d'une physionomie parfaitement douce et riante. Je l'aurais aimé de tout mon cœur, sans les deux cents coquins qu'il avait amenés avec lui; et, malgré cette adjonction, il me plut encore beaucoup : je me hâtai pour-

tant, par prudence, de lui faire savoir mes intentions bienveillantes envers lui. Je lui dis que j'étais l'ami des opprimés et le promoteur de la paix; que je déplorais l'état de guerre et d'anxiété perpétuelle où il vit; et que s'il voulait me promettre de garder la paix désormais, je demanderais à Runjet-Sing la liberté d'une de ses femmes et de ses filles captives à Cachemyr. Il me conta son histoire, qui me toucha beaucoup; et certes je lui tiendrai parole quand je reverrai Runjet-Sing. Mais je suis persuadé que le meilleur moyen pour lui de ravoir sa femme et son enfant était de m'emmener prisonnier dans ses montagnes; et je lui sais bien bon gré de m'avoir laissé être l'instrument incertain de leur liberté, au lieu de m'en faire le gage assuré, comme il le pouvait. Mon projet était d'abord de visiter ses montagnes : mais je crus imprudent de prolonger l'épreuve de sa justice; et je me décidai hier à continuer le tour du lac, sans pénétrer dans les vallées qui y descendent. Dellâveur-Mallick (c'est le nom de mon nouvel ami) m'accompagna jusqu'au bord d'un large torrent, qui forme la limite de son domaine contesté. Je n'aurais pas souffert, dans l'intérêt de sa sûreté, qu'il vînt plus loin; et j'allais le lui défendre quand il descendit de cheval, pour prendre congé de moi. Il me dit en souriant qu'il n'y avait pas de fusils plus justes, ni plus longs de portée, que ceux des deux montagnards qui marchent toujours à ses côtés, ni de sabre mieux affilé que le sien, ni de cheval plus vite que le sien. Je n'oublierai jamais cette figure-là, tant elle était belle et bonne, et pittoresque. Walter Scott n'imaginerait pas mieux.

Aga-Cheragh-Ali-Châh, lui, ne ressemble en rien à un héros de roman. Mais c'est un aventurier dont les récits seraient amusans, si les fumées de l'opium ne les obscurcissaient autant. C'est un natif de Bombay, d'origine persane, sans doute; car il est chya de religion, et blanc de peau, et de basse extraction. Mes domestiques indiens ont su de lui qu'il avait partagé autrefois leur condition. Après en avoir changé maintes fois, et voyagé de la Perse à la Chine, il fut retenu au petit Thibet par le rajah actuel, qui en a fait réellement son favori et son ministre. Il est fort connu à Cachemyr comme l'homme le plus considérable de ce pays-là, et de plus comme un fort bon homme, d'ailleurs très-brouillon. L'homme envoyé d'abord par Ahmed-Châh est revenu cette fois-ci avec Cheragh-Ali, dont il est le premier domestique : il est infiniment plus propre que son maître aux ruses diplomatiques; et je pense que le rajah ne m'a envoyé son incomparable Aga-Cheragh-Ali-Châh, que pour me faire honneur et donner plus de lustre à sa mission, et que Nassim-Khan, le valet, me viendra faire son rapport quand il m'apercevra seul; car ce matin, en marchant près de mon cheval, il m'a montré dans le fourreau de son sabre le petit coin d'une lettre, pliée à la façon des messages diplomatiques d'Ahmed-Châh.

Il m'est impossible de comprendre ce que veulent ces gens des Anglais (dont ils s'obstinent évidemment à me regarder comme l'agent). Ahmed-Châh est une espèce unique en son genre, un roi-modèle (quoiqu'il ne soit pas un roi-citoyen). Il est très-aimé de ses

sujets, et redouté de ses voisins. Il s'est affranchi depuis quelques années d'une sorte de tribut (presque nominal toujours, il est vrai) que le petit Thibet payait à la Chine. Sa pauvreté et les effroyables montagnes qui séparent son pays de Cachemyr, le mettent en sûreté complète contre l'ambition de Runjet-Sing. Enfin, malgré mon génie diplomatique, je m'y perds! En attendant, son ambassade galope ou court à ma suite, et est déjà apprise à ramasser des plantes et des insectes : et, qu'elle ait ou non rempli sa mission secrète, quand viendra de Cachemyr le cavalier que j'y ai envoyé me chercher trois cents roupies, le *flambeau sublime* de l'empire petit-thibétain recevra son cadeau et son congé en même temps. J'ai déjà répondu à Ahmed-Châh, en lui rendant avec usure toutes les fleurs du parterre de son amitié. Je vais maintenant écrire à Runjet-Sing pour l'instruire de tout, attendu que s'il prend de l'humeur contre Ahmed-Châh, il n'a absolument aucun moyen de lui nuire : et je ne cacherai rien non plus à lord William Bentinck, parce que je suis persuadé que le caractère politique assumé ridiculement par M. Moorcroft en ces contrées, où il se donnait sous main pour un avant-coureur de la conquête anglaise, a été hautement et sincèrement désavoué par le gouvernement anglais. Ahmed-Châh, qui règne au diable, n'a rien su de ce démenti. M. Moorcroft, sans aucun doute, lui fit directement des ouvertures; et maintenant, il persiste à vouloir que je sois Anglais, et, comme M. Moorcroft, curieux d'autre chose que des pierres et des

bêtes de ce pays. La conduite de M. Moorcroft fut très-blâmable ; il compromit la loyauté anglaise chez les Asiatiques.

Quant à moi, comme je suis parfaitement innocent de la méprise de Ahmed-Châh, que j'ai même fait à son premier signe tout ce qui dépendait de moi pour la détruire, je me console aisément qu'il n'en veuille pas sortir, puisque sans elle il ne se fût jamais fait mon auxiliaire zoologique. Ses blocs de cristal n'ont aucune valeur scientifique : mais on en travaille à Cachemyr des vases très-estimés dans l'Orient ; et j'espère prendre, avec vous, le café, dans les tasses de la petite Majesté thibétaine. De son étoffe royale, qui est d'une douceur bien supérieure au cachemyr, on me fait une immense robe de chambre, dans laquelle je ferai honneur à la munificence d'Ahmed-Châh, et dans laquelle vous ferez ensuite d'excellente métaphysique en hiver ; car j'entends qu'elle soit la vôtre à mon retour. Il m'en restera une moins admirablement belle ; mais telle encore qu'aucun métaphysicien ou physicien n'en a porté : c'est un cadeau de mon ami Mouhammed-Châh, le saint de Cachemyr. Je regrette de ne pouvoir vous garder un des sacs d'abricots secs du jardin d'Ahmed-Châh. C'est pitié de les voir dévorer à mes gens, dont les mâchoires sont peu accoutumées à jouer sur un tel sujet. Ils sont exquis. Tout cela va me coûter vingt-cinq louis de présent obligé à l'ambassadeur ; mais je ne les regretterai pas, si mes deux bêtes, qui sont fort jeunes, veulent bien vivre assez pour montrer nettement les caractères de leur

espèce. Après tout, je ne fais encore que jouer sur le velours; car il me reste au-delà d'une centaine de louis, des roupies de Runjet-Sing.

Il serait absolument impossible à un Européen de mon métier de voyager en ce pays, à d'autres conditions que celles auxquelles j'y suis venu. Je me souviens de certains conseils qui me furent donnés avec bienveillance, par des gens qui avaient vu un petit coin de l'Orient. Rien n'était plus facile, suivant eux, que de traverser avec un lourd bagage toute l'Asie ; on se mêle aux caravanes de marchands, etc., etc. Tout cela est du roman. Les marchands vont, il est vrai, à peu près partout; toutefois, de Cachemyr à Téhéran et même à Mashed, ils vont par Lahore, Delhi, Bombay, Bushir, Schirâs, etc., etc., sans passer, et pour cause, par le Caboulistan. Les petits princes orientaux ne les volent qu'avec ménagement, c'est qu'ils sont de revue : si on leur laisse quelques-uns des profits de leur commerce, ils sont, pour les chefs sur le territoire desquels ils passent, comme la poule aux œufs d'or de l'avare; il y en a peu d'assez fous pour la tuer. Mais celui qui passe et qui ne doit pas repasser, est dépouillé de sa dernière guenille; et les voyageurs européens n'ont pas, comme de raison, de priviléges à réclamer. Il n'y a pour eux que deux partis à suivre : aller en mendians comme M. Alexandre Csomoo de Koros, sous le costume national des pays qu'ils traversent, ou bien s'entourer d'une force matérielle respectable, ou s'acquérir le crédit de celle qu'on ne peut se procurer. C'est ainsi que je

partis à cheval de Calcutta, le 20 novembre 1829, au soir, sans la moindre protection immédiate; qu'à deux marches de là, à Hoogly, j'acquis une sorte de janissaire, lequel à Burdwan fut remplacé par un caporal et quatre hommes; et que j'ai fait la boule de neige, jusqu'à arriver avec un sergent et douze hommes sur les bords du Sutledge, où j'en trouvai cinquante pour me recevoir : et, quoique depuis ce temps-là j'en aie toujours eu à peu près le même nombre, il s'est trouvé court quelquefois; et il l'eût été partout sans la crainte du long bras des puissances dont on me croit l'ami. Il y a eu au reste dans mes fortunes ambulantes plus de bonheur que d'adresse. Par exemple, si le hasard n'avait fait arriver en même temps à mon camp, il y a quelques jours, l'envoyé du roi du Petit Thibet et le chef montagnard dont je vous ai parlé, celui-ci peut-être m'aurait pillé ou emmené prisonnier. Mais en s'affranchissant du joug de Cachemyr, il est devenu le vassal d'Ahmed-Châh : en face du ministre de ce dernier il ne pouvait songer à me faire mal. Et pour remonter plus haut, c'est l'excellent M. Allard qui, de Lahore, entendant parler de moi, m'envoya ses offres de service sur la frontière de la Chine; sans lui, jamais je ne serais venu ici, quoique sans lord William cela m'eût été également impossible : pour cela il fallait le concours de plusieurs bienveillances s'exerçant à mon égard, et dont une était le pur effet du hasard.

La justice dans celui qui a la force d'être injuste, est un miracle en ces contrées; c'est d'abord une

énigme pour leurs habitans, mais ils ne tardent pas à la comprendre et à l'apprécier. Dans toute la vice-royauté de Cachemyr, il n'y a aucune espèce de tribunal pour accorder avec une sorte d'équité les querelles privées : mais depuis un mois il m'est venu plusieurs fois, et de loin, des gens qui voulaient m'avoir pour arbitre; on parle de mon *adaoloutte* (justice), et cela me plaît infiniment. Du côté de la sagesse il est bon que vous sachiez que j'ai eu de l'avancement; Runjet maintenant me traite d'*Aristôtelis* par-dessus notre ancien compte d'*aflatoune* et de *Bôcrâte* (Socrate).

Ma santé depuis deux mois environ est parfaite. Je demeure maigre comme par le passé, mais je suis plus calleux et plus filandreux que jamais. Pour preuve de force je vous dirai que j'ai nagé plusieurs fois une heure et demie sans relâche et sans aucune fatigue, dans une eau dormante; je crois que j'aurais pu soutenir cet exercice quatre et cinq heures : c'est beaucoup plus que ne fit Léandre. Je ne saurais encore trop comment m'y prendre pour casser cinq cents têtes d'un seul coup avec une mâchoire d'âne; mais mon secret est le même que celui de Samson. Quelles mains, grand Dieu! couperaient ici le fatal cheveu? Je voudrais voir un chœur de Cachemyriennes de la campagne faire leur entrée sur un de nos théâtres, en face des amateurs de l'exotique. —Le jour tombe, et mon domestique vient me disputer la moitié de ma table (qui est fort petite), pour y placer mon frugal dîner. Adieu donc : en vous écrivant si familièrement

de telles misères, il me semble n'être séparé de vous que par les ponts; et c'est une illusion charmante qui rappelle pour un travail sérieux toute la sérénité de mon esprit. Adieu encore, adieu!

Le 8 au matin, à Barahammah.

L'automne est venu, avec ses nuits fraîches et ses matins froids. C'est le même que le nôtre dans les belles années, à la différence du soleil qui, dans le milieu du jour, est ici beaucoup plus ardent et encore presque vertical. J'ai congédié hier soir mon brigand qui est reparti ce matin pour le Petit Thibet avec toute sa suite. Immédiatement après lui avoir donné son congé, j'ai écrit une longue lettre au roi Runjet-Sing. (Vous maudissez sans doute l'irrégularité de mon orthographe des noms asiatiques, c'est qu'ils sont très-difficiles ou impossibles à écrire dans nos langues européennes, du moins celles à mon usage. Les Anglais écrivent *Runjeet.* Nous autres, nous devrions écrire *Ronnedgte* ou *Rannedgite*, ou *Rennedgite;* mais ni *o*, ni *a*, ni *e*, ne font l'affaire, quoique *o* soit la plus grande approximation du son persan. Quant au mot que les Anglais écrivent Sing, s'ils le prononçaient d'après les analogies de leur idiôme, ce serait *sinfe*; ce qui en approche le plus en français est *cygne*, cycnus. Le nom de cette contrée, est exactement Câchemir, pour nous, ou en anglais Cashmeer. — *Delhi* s'écrit par les Anglais de mille manières différentes, dont aucune n'est juste. La meilleure serait en anglais *Dellee*, et en français *Delli.* La mode anglaise actuel-

lement est d'écrire Bunarus, pour Bénarès du français; en français il faut écrire Bênârèsse. Quant à *l'an* final dans Téhéran, Ispahan, Burdwan, etc., ce son, très-facile à imiter par tous les Européens, n'existe et ne peut s'écrire en français, ni en anglais, ni en italien. *Am* des Indiens et des Persans est, comme *an*, imprononçable pour celui qui ne l'a pas entendu de la bouche d'un natif. Le *ghur* final de maints noms de lieux, dans les cartes anglaises, est la traduction stupidement littérale du persan: c'est presque *gucar* en français, comme dans le mot ligueur *gucur, abad, pour, nagucur,* signifient tous, également, *habitation.* Ici je clos la parenthèse.) J'ai donc écrit très en détail à Runjet-Sing pour lui conter ma petite aventure. J'imagine que ma lettre l'amusera; il y a une partie de son contenu qui sera au moins, j'en suis sûr, fort de son goût. Ce sont des pilules d'extrait de cantharides.

J'ai oublié précédemment de vous accuser réception de la note du jeune Robinet. Je l'aie reçue à la source de l'Hydaspe, il y a sept semaines. Elle m'a donné l'idée la plus avantageuse de ce jeune homme; mais qu'en faire ici? Il ne me serait sans doute pas plus aisé de lui être utile à Calcutta. Je connais peu de monde dans la société commerciale de cette grande ville; je ne suis lié proprement qu'avec le seul M. James Calder, un riche négociant écossais, très-zélé pour les sciences : la maison des autres est formée comme la sienne. Les commis, destinés à avancer, sont des neveux ou des cousins qu'on fait venir fort

jeunes de l'Europe, à seize ou dix-huit ans. Tous les autres sont des natifs Indous ou Portugais (métis des anciens conquérans portugais et des Indiens). Tous les enfans, nés dans l'Inde d'Européens aisés, sont envoyés en Angleterre à six ou sept ans, pour y être élevés. Il n'y a à Calcutta qu'une maison française, celle de M. Bonaffé, que les Anglais ne comptent pas: elle est minime. Je ne connais pas d'exemple d'un Français qui ait fait fortune en ce pays, par les moyens à l'usage de M. Robinet. Il y en a à Calcutta un certain nombre venus avec une petite pacotille, et peut-être de la probité. Ruinés par une faillite, un vol, un procès, ils se trouvent retenus dans l'Inde par l'impossibilité de payer leur retour en Europe. Ils vivent des profits d'un petit courtage clandestin, frauduleux : je ne connais leur existence que par les jugemens du tribunal de police correctionnelle insérés dans les gazettes, et où leurs noms figurent. J'engage donc ce jeune homme à ne point songer à ce pays. Consulté de Calcutta sur les chances d'un établissement favorable en cette ville, par un jeune médecin qui m'était recommandé par M. Victor de Tracy, je m'empressai de lui répondre de Bénarès où j'étais alors, que le mieux était de le quitter au plus vite. Dites de plus à M. Robinet que ce que j'ai aperçu en d'autres pays étrangers, de l'existence de nos compatriotes qui y vont chercher fortune, a suffi pour me convaincre que l'immense majorité d'entre eux sont très-malheureux : à New-York, à Rio-Janeiro, à Bourbon, c'est la même chose. Je l'engage à préférer la médiocrité de sa po-

sition actuelle aux chances très-invraisemblables d'un sort meilleur loin de notre pays.

Le 10 septembre, à Sôpour, en Cachemyr.

J'ai reçu hier soir un courrier du roi qui m'apportait une invitation directe de sa part à me rendre près de lui. Je pourrais me faire prier, mais cela aurait mauvaise grace; et quoique contrarié de quitter Cachemyr quinze jours plus tôt que je ne l'avais fixé d'abord, je réponds à Sa Majesté syke que dans dix jours je reprendrai la route du Punjaûb. Il me faudra marcher avec diligence pour joindre Runjet-Sing à Umbritsir, avant qu'il ne parte pour Rooper (Ropur); cherchez ce village sur la rive gauche du Sutledge, au pied des montagnes, et près de Belaspore. C'est le lieu agréé pour l'entrevue du rajah et du gouverneur-général. Elle aura lieu le 25 octobre, avec toute la pompe possible. Wade et Kennedy me demandent si je ne m'y trouverai pas. Certes non. Un pauvre diable d'*aflatoune*, de *Bôcrâte*, d'*Aristôtelis* comme moi, serait étouffé dans les nuages de poussière que soulèvera le contact de deux si grandes puissances. Puis ces magnificences de l'Orient ne sont après tout qu'un étalage de riches habillemens, où les individus ne comptent absolument pour rien qu'en tant que servant à draper autour ou à boutonner dessus leurs magnifiques costumes. Je ne quitterai donc la cour du rajah que pour rentrer dans les montagnes vers Koullou, afin de visiter les mines de fer et de sel de Mondi; et j'aurai ainsi, dans mon retour à Semla, l'occasion de faire connaissance

avec votre cher Belaspore. Lord William me fait renouveler, par Kennedy toutes sortes d'offres de services pour faciliter mes marches, quelles qu'elles puissent être, dans ma campagne prochaine.—J'irai d'ici à Umbritsir par le col de Pyr Punlal, Radlouri et Jummoo, où je reverrai en passant le rajah Goulâb-Sing, qui me fit tant d'accueil à Pindaden-Khan, au mois d'avril dernier. Je me porte parfaitement bien, mais avec de la besogne par-dessus la tête, et ne puis écrire à personne aujourd'hui. Adieu, mon cher père, je vous embrasse, ainsi que Porphyre, de tout mon cœur.

N° 24.

A M. JACQUEMONT PÈRE, A PARIS.

Djamon (Jummoo des cartes anglaises), le 3 octobre 1831.

Mon cher père, me voici sorti des montagnes. J'ai quitté Cachemyr le 19 septembre. Le Syke stupide qui est pour le temps présent en possession de piller ce malheureux pays (à charge sans doute de rendre gorge dans le trésor de Runjet-Sing, à la fin de son gouvernement), était venu la veille me faire sa visite d'adieux, et m'avait apporté, de la part du roi, un khélat, ou habit d'honneur de quinze cents roupies (quatre mille francs). Après sa visite, j'allai en faire une à mon voisin Mouhammed-Châh-Saheb, auquel sa naissance, et sa réputation de haute sagesse et de sainteté, me permettaient de faire cette politesse sans déroger. Il n'est sorte d'attentions que je n'aie reçues de cet excellent homme. Je dus presque me fâcher avec lui en le quittant pour le forcer à garder un cheval et quelques vases de porcelaine, qu'il voulait me faire accepter : je ne pris de tout cela qu'une jolie tasse fort simple, dans laquelle j'aurai grand plaisir à boire quelque jour le café à Paris. Il y a de bonnes gens partout, et c'est ma bonne fortune de l'éprouver dans tous les lieux où je fais quelque séjour; il me sera doux de me souvenir d'eux.

Quoique j'eusse fixé une semaine à l'avance le jour

de mon départ, mon mehmandar Cheikh-Bodder-Bochs ne se trouva point prêt. Quoiqu'il ne soit pas pire que les autres officiers sykes, comme je le connais mieux, depuis le temps qu'il sert près de moi, je le hais davantage. Il avait acheté six femmes à Cachemyr, dont il avait épousé trois par devant le moullah; et c'était la difficulté de les transporter au-delà des monts, qui le retenait à la ville. Il me demanda grace pour un jour; — je fus inexorable, et le 19, comme je l'avais fixé d'abord, je montai à cheval à la pointe du jour, et pris la route du sud. Ma caravane était bien plus nombreuse qu'à mon arrivée : soixante soldats formaient mon escorte. Cinquante porteurs montagnards portaient mon bagage; quelques animaux captifs suivaient, menés en laisse. Un officier confidentiel de mon ami Mouhammed-Châh, chevauchait derrière moi; le Mogol, qui m'avait servi de secrétaire et de cicérone pendant mon séjour, me suivait aussi. Je lui avais fait la veille un présent de vingt-cinq louis, récompense bien méritée par ses bons services, et le pauvre diable, pour qui c'était chose nouvelle que la justice, et qui s'était, je crois, sincèrement attaché à moi, m'aurait suivi partout. Il espère, avec quelques chances de succès, qu'en le présentant et le recommandant à Runjet-Sing, je relèverai sa fortune. Comme Bodder-Bochs assurait qu'il rejoindrait mon camp à la seconde marche, je lui avais laissé par oubli tous les firmans de Runjet-Sing : mais il ne parut pas à la seconde couchée ni à la troisième, et je doute qu'il me rejoigne

avant Umbritsir. Il y avait de ma part quelque témérité peut-être à me jeter ainsi à corps perdu dans les montagnes sans mehmandar; mais je comptais, en cas d'obstacles, montrer la dernière lettre du maharadjah, dans laquelle il me pressait de venir près de lui. Ce porte-respect est resté inutile dans la poche de mon secrétaire. Il s'est trouvé que des pervanahs ou firmans, adressés en mon nom, par moi-même, aux chefs sur le territoire desquels je devais passer, m'ont fait trouver près d'eux tout l'accueil désirable. Le rajah de Radjouri, retenu dans son lit par une maladie douloureuse, députa à ma rencontre son fils aîné, qui m'apportait ses regrets et ses excuses de ne pouvoir venir lui-même. Il me logea dans la tour la plus pittoresque de son château. Par une exception unique, ce rajah a la réputation de juste et de savant. J'allai le voir sans cérémonie, et restai plus d'une heure assis près de lui sur son lit, à causer et à le consoler. —Je ne pouvais mieux faire; car je n'avais pas de remèdes à lui donner, ni à lui prescrire.

J'avais résolu d'abord de descendre de Radjouri à Jummoo, droit au travers des montagnes; mais le rajah me fit un tel tableau des difficultés de cette route, et de son peu de sûreté, que je changeai mon projet, et vins à Bimbur. C'est là que je rentrai dans les plaines du Punjaûb : mais j'en avais déjà retrouvé le climat à Radjouri, et même à Tunna, où j'étais descendu, en un jour et demi de marche, du sommet de Pyr-Punjal. Ce rapide et immense changement de climat n'a pas même affecté mon épiderme; mais plu-

sieurs de mes gens en ont éprouvé de funestes effets. Un de mes cavaliers a pris à Radjouri cette fièvre terrible des basses montagnes, qui tue presque toujours son homme après l'avoir épuisé pendant un an ou deux par des souffrances continuelles. Mes antilopes du Petit Thibet sont morts de la chaleur près de Bimbur. Pour ne pas faire comme eux, j'ai quitté ma flanelle, et je trouve qu'il est comparativement fort agréable de suer dans des habits de coton. Chose bizarre, cette chaleur de l'Inde (car c'est l'Inde que le Punjaûb), que tout le monde dit si énervante, ne m'accable aucunement. Elle me grille un peu l'épiderme comme à un autre; mais je me sens aussi frais au dedans, et aussi vigoureux, si ce n'est davantage, que dans les montagnes de Cachemyr. Pour venir de Bimbur ici en trois marches, j'ai dû rester quatorze ou quinze heures à cheval chaque jour: et en outre je veillais la nuit, car il n'y aurait pas eu de sûreté à dormir. Les peuplades du pied des montagnes, dans ces districts, n'ont jamais pu être réduites par Runjet-Sing. Elles descendent fréquemment dans les plaines adjacentes, souvent en bandes très-nombreuses, imitant les exploits des montagnards écossais de Walter Scott et des klephtes de Fauriel, et ne ménageant que leurs plus proches voisins, qui sont, je crois, en compte à demi avec eux. Je craignais d'être trahi par ceux-ci. Si j'eusse connu d'avance les risques de cette route, j'en aurais pris certainement une autre; car je ne conçois rien de plus sot, pour un homme de mon métier, que d'attraper un coup de fusil dans une échauf-

fourée nocturne, et de finir ainsi comme un chien, sans la plus petite fleur... jetée sur sa tombe.

— Hier, en passant le Tchinâb, j'ai laissé ces dangers derrière moi. Je comptais trouver ici le rajah Goulâb-Sing, à qui j'avais écrit de Radjouri pour l'informer de ma prochaine arrivée : je fus donc un peu désappointé d'apprendre, en montant à Jummoo, que le rajah avait quitté sa capitale deux jours auparavant, et qu'il était campé à dix côsses sur la route d'Umbritsir. Cependant comme c'était lui qui devait me prêter une grande tente et des chameaux pour me rendre près de Runjet-Sing, je persistai à venir ici. Goulâb-Sing est mieux obéi de loin que Runjet-Sing. Son visir m'a reçu comme l'ami de son maître. Tout ce que je puis désirer arrive comme par enchantement. L'abondance est dans mon camp : soldats, domestiques et porteurs montagnards, tous sont hébergés aux frais du rajah. Les pauvres diables avaient bien besoin de passer par cette terre de cocagne, après les privations et les fatigues qu'ils ont endurées depuis Cachemyr ! Le fils aîné du rajah, demeuré ici pour me recevoir en l'absence de son père, voulait me venir voir hier soir au débotté; c'est un enfant de quinze ans, favori de Runjet-Sing. Je ne l'ai reçu qu'aujourd'hui : il m'a intéressé par sa charmante figure et par sa modestie. A cet âge, où les enfans cessent de l'être, et où va se décider pour eux la chance de ce qu'ils seront, hommes, ils m'inspirent un intérêt extrême. J'ai donc promis au petit Goulâb-Sing de rester encore demain ici, afin de passer la matinée avec lui sur le dos d'un

éléphant, à voir les environs de Jummoo, et à lui faire de la morale sans qu'il s'en aperçoive. Je rendrai après-demain, sur la route d'Umbritsir, au père, la visite que j'ai reçue du fils. Goulâb-Sing, qui m'attendait par la route directe de Radjouri, avait envoyé un de ses visirs, avec un palanquin et des porteurs, et une petite armée à ma rencontre. Le jeune rajah m'a présenté une bourse de trois cent cinquante roupies. J'aurais trouvé le procédé fort brutal il y a huit mois : bien appris maintenant des mœurs de ce pays, j'aurais au contraire été offensé, s'il fût venu les mains vides, tout comme s'il n'eût pas laissé ses souliers à la porte de ma tente. — Je suis devenu au reste tout-à-fait insensible au plaisir de gagner à la loterie de la politesse punjaûbie, parce que l'argent, de ce côté du Sutledge, s'en va comme il vient, et plus vite encore peut-être.

J'ai fait aujourd'hui un calque de ma carte de Cachemyr, sur laquelle j'écris tous les noms en persan : c'est le cadeau que je destine à Runjet-Sing.

En descendant du Pyr-Punjal je reçus un courrier de Runjet, qui m'apportait avec une lettre du roi un paquet de Semla, qui en contenait une de lord William Bentinck : c'était la réponse aux remercîmens que j'avais exprimés au gouverneur-général, pour l'accueil que sa puissante recommandation m'avait fait trouver près de Runjet. Lord William veut me laisser tout le mérite du succès.

Voici ce qu'il m'écrit : je copie sa lettre au lieu de vous l'envoyer, parce que son écriture est si illisible,

que l'anglais, je pense, ne vous est pas assez familier pour que vous puissiez la deviner.

Simlah, septemb. 5 1831 (1).

« My dear sir,

« I have not acknowledged the receipt of your last » letter for which I beg to apologize. It gives me great » pleasure to find that your accueil by Runjeet-Sing » has been so satisfactory. It must be mainly due to » your own address. You have the *singular* merit of » having *at once* (veni, vidi, vici,) conquered the

Semla, 5 septembre 1831.

Mon cher Monsieur,

J'ai des excuses à vous faire pour ne vous avoir pas accusé réception de votre dernière lettre. J'apprends avec grand plaisir l'accueil si satisfaisant que vous a fait Runjet-Sing. Vous le devez entièrement à vous-même. Vous avez le singulier mérite d'avoir du premier coup (*veni, vidi, vici*) triomphé de la méfiance de cet interminable (*weary*) politique. Vous avez dû souffrir de grandes fatigues et de grandes privations dans le cours de votre expédition actuelle : les remercîmens et les louanges du monde savant, seront votre plus douce récompense.

J'espérais que le capitaine Kennedy vous avait envoyé nos dernières nouvelles d'Europe, mais je vois qu'il ne vous en a rendu qu'un compte partiel. Je vous envoie donc une copie de ce que l'on a reçu de Bombay. J'ai aussi vu une lettre d'un de mes amis, mais qui ne m'était pas adressée : il avait quitté Paris la seconde semaine d'avril. Il rend un compte favorable de la stabilité des choses en France, dont mon correspondant me marque qu'on avait en général une opinion moins bonne en Angleterre. Nous attendons incessamment un vaisseau qui devait quitter l'Angleterre le 11 mai.

Nous attendons aussi le *Circassien*, qui a quitté l'Angleterre au

» distrust of that most weary politician. You must have
» suffered great fatigue and privation in the course of
» your present expedition. The thanks and applause
» of the scientific world will be your best reward. —
» I was in hope captain Kennedy had sent you our last
» intelligence from Europe, but I find that he made
» you but a partial report. I send you therefore a copy
» of what has been received from Bombay. I have
» also seen a letter from a friend of mine, but not ad-
» dressed to me, who left Paris the 2^d^ week in april.
» — He gives a favorable account of the stability of
» things in France, of which, my correspondent re-
» marks a less favorable opinion generally prevailed
» in England. We expect daily a ship which was to
» leave England on the 11th of may. We have also
» still to come the *Circassian* that left England in
» the beginning of april, and which contains the mis-
» sing french papers, which shall be forwarded to you
» as soon as received. — Lady William desires me to
» present her kind remembrances to you. I shall al-

commencement d'avril et qui apporte les papiers français qui nous manquent. Ils vous seront envoyés aussitôt reçus.

Lady William me charge de vous présenter ses affectueux souvenirs.

Je serai toujours heureux de trouver dans ma position les moyens de vous être utile.

Je suis avec estime et grande considération, cher Monsieur,

Votre dévoué serviteur,

W. C. Bentinck.

» ways be happy to afford you every assistance in my » power. I remain with much respect and esteem, dear » sir, your faithful servant.

» W. C. BENTINCK. »

Lord William avait joint à cette lettre une copie manuscrite d'une gazette russe venue par la Perse, et qui apprenait la grande nouvelle de la dissolution du parlement anglais et le *statu quo* de la paix armée de l'Europe. N'est-il pas singulier que je fusse mieux informé des choses de l'Europe, seul, au fond des montagnes de Cachemyr, que n'étaient, à pareil jour, les habitans de Calcutta? Au reste, la politique de l'Europe m'intéresse moins depuis quelque temps : elle fait trop long feu.

J'ai rendu, ce soir, un jugement qui me fait à Jummoo une réputation de *Soulimân-ne* (Salomon). Mon secrétaire vint se plaindre qu'un des soldats de l'escorte lui avait volé son châle. Je fis ce que le plus mince scribe dans l'Inde ou le Punjaûb ne daigne jamais faire en pareil cas : j'allai sur les lieux à trente pas de ma tente; j'interrogeai là les témoins et l'accusé, et me convainquis facilement de la culpabilité de celui-ci. Le commandant me demanda aussitôt si mon plaisir était qu'on le pendît, ou qu'on lui coupât le nez et les oreilles. J'ai ordonné que demain, en mon absence, devant la troupe assemblée, un homme de la plus basse caste vînt briser le sabre et le fusil du coupable, et lui donner cent coups de bâton. Après quoi, mon domestique lui donnera un

mois de paie, pour qu'il puisse quitter le pays, et on le chassera ignominieusement. Je crains que le coquin n'achète un sabre aussitôt avec les cinq roupies qu'il recevra après son châtiment, et qu'il ne vole sur les routes; mais s'il le fait, sans tarder, la police de Goulâb-Sing a bonne chance de l'attraper, — et ma responsabilité finit là. Il n'y a pas de prisons en ce pays : je suggèrerai à Goulâb-Sing l'idée d'en établir dans ses États, et de remplacer par les travaux forcés les mutilations cruelles si fréquemment infligées par *la justice orientale.* Bonsoir, mon cher père. Le reste à Umbritsir.

Jummoo, le 4 au soir.

C'est pour vous remercier, mon cher père, de votre excellente et charmante lettre de février dernier, n° 24, qu'un courrier de M. Allard m'a apportée tantôt, avec une de Porphyre, un paquet de journaux très-récens de Calcutta et une lettre de mon banquier, lequel a reçu de MM. Delessert et Delaroche l'autorisation d'augmenter mon crédit annuel de six mille francs pour cette année, de trois mille francs pour l'année 1830 écoulée, ce qui fait pour cette année-ci neuf mille francs de surcroît, et qui l'étend à douze mille francs pour les années 1832 et 1833. J'ai donc cette année les quinze mille francs que je désirais.

Votre n° 25 est en retard; ce qui rend obscur pour moi quelques passages du n° 24. J'espère que mes lettres du Haut-Kanawer, du Spiti et du Thibet vous seront arrivées peu de temps après celles de Semla et de Tchini; et que la suite de ma correspondance jus-

qu'à ce jour aura confirmé votre foi à mon étoile. Me voyant si près de Leh ou de Ladâk, car c'est tout un sur la carte, vous désiriez que je poussasse mon expédition jusque là : votre ambition aura donc été un peu désappointée en me voyant revenir de la haute vallée du Spiti, sans y avoir touché barres; mais vous aurez eu pitié de moi pour le froid et la faim, dont j'aurais eu à souffrir si je m'y fusse obstiné, sans parler d'obstacles d'un autre genre. Pinkerton, que vous vous mettiez en devoir de lire à l'article de la Tartarie Chinoise et du Thibet, vous aura sans doute donné des lamahs (prononcez *lommmmmma*) et des terribles Tartares une idée bien différente de leur réalité. — Vous paraissiez regretter beaucoup que je ne pusse pas voir Cachemyr. J'espère que je me suis conduit en fils soumis! n'est-il pas vrai? Si vous aviez su toutes les difficultés de ce voyage, vous n'y auriez jamais songé pour moi, et l'auriez cru absolument impraticable. Plusieurs de mes amis anglais, bien à même de les estimer, Kennedy par exemple, quand il me savait à Lahore, ne croyait pas encore que je réussisse à atteindre Cachemyr. J'ignore quel est ce voyageur moderne dont vous voulez parler, et qui a fait aux Cachemyriens une si mauvaise réputation. Forster est le seul qui l'ait visité depuis Bernier, — cinquante ans avant moi, — mais travesti; et nul, avant moi, n'y avait porté l'habit et le caractère européen. Cachemyr cependant est bien près de l'Inde anglaise, deux cents lieues tout au plus, et sa célébrité a constamment excité l'ambition des voyageurs anglais. J'oublie M. Moorcroft qui périt misérablement, peu de temps après l'avoir quitté.

J'ai ri beaucoup de vos conjectures sur les moyens que je dus employer pour faire l'argent nécessaire à ma campagne de l'an passé. Le Grand-Mogol n'est pas si grand que vous l'imaginiez. Il n'attache au chapeau de personne un brimborion de mille écus. Réduit à n'être plus qu'un roi d'opéra, il a soin de n'habiller qu'en chiffons de théâtre ceux qu'il honore d'un khélat. Mais Runjet-Sing fait les choses autrement. Je suis honteux vraiment de l'énorme malle de cachemyrs dont mon bagage s'est grossi depuis sept mois. A moins que l'argent ne vienne à me manquer dans la suite de mon voyage, auquel cas ce sera une ressource importante, je ne sais ce que j'en ferai. — Je voudrais pouvoir les rapporter en Europe avec mes bêtes, mes herbes et mes pierres : ce serait un cadeau que j'aimerais à faire aux femmes de mes amis. Mais le moyen de les faire passer à la douane ?

Mes lettres de l'hiver dernier vous exprimaient l'enthousiasme que m'avait inspiré la révolution, et le regret amer que j'ai quelquefois éprouvé, d'être si loin de la France à cette mémorable époque. Depuis, mon opinion sur ces grands événemens a bien changé : elle s'est modifiée comme la vôtre, à mesure que j'ai vu sortir d'un si noble principe tant de conséquences ignobles, basses et absurdes. Je vois à la tribune bien des gens parler des événemens de la grande semaine comme de leur ouvrage, comme s'ils eussent fait le coup de fusil dans les rues avec les ouvriers, et comme si ce n'était pas exclusivement par les coups de fusil des ouvriers que la révolution s'était faite. Le ton hos-

tile de tous les partis à la Chambre est une erreur déplorable. Vous dirais-je, mon cher père, que je regrette quelquefois de n'être pas député?... Je ne sais si je ne m'abuse étrangement; mais il me semble qu'un honnête homme, qui voudrait jouer le rôle de médiateur, sans art, sans finesse, tout simplement en laissant voir la douleur amère que lui causent ces dissensions envenimées entre des hommes si long-temps unis, et les malheurs dont elles menacent la patrie, ne parlerait pas en vain. Les procédés de la logique dans ce que l'on appelle l'éloquence de la tribune sont trop recherchés, — ils sont presque toujours offensans pour l'amour-propre de ceux contre qui on les exerce. On cherche trop à convaincre, et pas assez à persuader. D'autres visent au mouvement oratoire, à l'éclat; je voudrais que l'on visât à toucher. C'est là ce que j'essaierais, si j'étais à la Chambre dans les circonstances actuelles. Ce qui est aisé dans le tête-à-tête ou dans un cercle étroit, est-il donc si difficile dans une assemblée nombreuse? Des méprises, des différends peuvent naître entre braves gens : mais il faut qu'ils soient bien aveugles et leurs conseillers bien mauvais, pour que ces querelles ne se terminent pas bientôt par un raccommodement sincère, à la suite duquel l'amitié et l'estime réciproque des parties se trouvent plus solides encore qu'auparavant. Tous les partis ont des torts les uns envers les autres, ils s'aggravent chaque jour par la déplorable opiniâtreté avec laquelle chacun d'eux s'isole dans ses vues exclusives. Pour n'être dans notre pays que le témoin impuissant

de ces funestes dissensions, je préfère être au bout de l'Asie, loin d'elles par l'espace et la pensée.

Mon premier soin en rentrant dans l'Inde anglaise sera d'écrire une longue lettre au Jardin sur les résultats de mon voyage en Cachemyr. Je n'ai jamais eu moins de loisir que depuis que j'ai passé le Sutledge. J'ai eu nécessairement depuis cette époque, avec les gens du pays que je parcourais, une multitude de rapports qu'un voyageur européen n'aurait, même quand il le désirerait, aucune occasion de former avec ceux de l'Inde anglaise : de là bien des heures détournées du travail. Tantôt c'étaient des précautions de sûreté à prendre; tantôt des visites à recevoir, des complaisances à montrer. Je ne puis passer en silence, inconnu. Hier, par exemple, je n'ai pu me dispenser de perdre une couple d'heures avec le petit rajah pour visiter les environs de sa capitale. Seul, à cheval, j'aurais fait cette reconnaissance en moins d'une heure. Aujourd'hui me voici campé près de son père, Goulâb-Sing. Tandis que je chevauchais paisiblement dans la plaine en venant de Jummoo ici (neuf côsses), regardant avec mes lunettes toutes les herbes sous le nez pour saisir les nouvelles, un officier de Goulâb-Sing est venu à ma rencontre, me complimenter au nom de son maître. Je me repose un instant en attendant que le déjeuner arrive, et il est plus de midi, et j'ai été six heures à cheval. Puis viendra la cérémonie du *moulakâte*, ou visite, du rajah qui veut bien venir le premier! il faudra lui rendre sa politesse. S'il se retire tard, ce sera

presque impossible aujourd'hui, etc., etc., etc. Dans l'Inde c'est tout différent. Tel officier anglais a servi quinze ans dans l'Inde, et voyagé par toute la presqu'île sans avoir eu d'autres rapports avec les gens du pays qu'avec ceux qui le servent. Ce caractère-là, qui est excessivement commun dans la communauté européenne qui habite et gouverne l'Inde, serait éminemment impropre à faire ce que je vais avoir bientôt terminé, à faire son chemin dans un pays où il ne serait pas tout ouvert devant soi. Ma caravane rentrée dans l'Inde et marchant silencieusement sur ses routes, m'aura tout l'air d'un enterrement dont je serai le mort, et je trouverai certainement le changement très-agréable.

A propos de mort et d'enterrement, la peste fait de terribles ravages en Perse, surtout dans les provinces méridionales et littorales du golfe. Des mesures très-sévères sont prises à Bombay, Madras et Calcutta, contre les bâtimens arabes qui viennent de Busheer, Muscat et Jodda. Cette terrible maladie n'a jamais paru dans l'Inde jusqu'ici. Le choléra-morbus règne avec fureur à Bénarès et dans les villes riveraines du Gange, au-dessous, Patna, Dynapour, etc., etc., etc.,

Dans une de vos précédentes lettres vous regrettiez que je n'eusse pas pris le grade de docteur, pour ajouter le poids de cette dignité à quelque rapport sur cette épouvantable maladie, dont l'Inde est la terre classique. Mais, — mais j'y serais fort embarrassé vraiment, tout autant que Pariset pour discourir pertinemment sur la peste d'Egypte; et par la même

raison, car je n'ai pas encore vu ni eu occasion de voir un seul cas de choléra-morbus. A Saint-Domingue et aux États-Unis j'avais eu le même désappointement pour la fièvre jaune. Je compte fortement en éprouver un semblable de la peste.

Les gazettes de Calcutta viennent de m'apprendre la mort d'un voyageur piémontais appelé le comte de Vidua, qui avait couru pendant deux ans par toute l'Inde en palanquin, et qui de là était allé en Chine, puis aux Moluques pour passer ensuite à la Nouvelle-Hollande. C'était, je crois, un simple *tourist*, avec un goût plus décidé pour les tas de pierres, et les vieux morceaux de briques que pour tout autre genre d'observations. Il a eu la maladresse, j'allais dire la sottise, de se laisser tomber dans un bourbier brûlant, d'où sortent à Java des sources minérales chaudes; et il a péri misérablement des suites de ses brûlures. A sa manière de faire en toutes choses, telle qu'on me l'avait rapportée, j'aurais parié que M. Vidua ne reverrait jamais Turin. Pline est excusable de la curiosité fatale qui lui a coûté la vie. Il est mort de la manière la plus pittoresque certainement pour un physicien; mais pour un pauvre diable d'antiquaire italien, d'aller se faire bouillir à Java : qu'allait-il faire dans cette galère!

Je vais négocier avec M. Cordier de Chandernagor l'expédition de mes collections en France. Elles descendraient pendant l'hiver de Delhi à Chandernagor par la Jumna et le Gange. Je crois qu'il vaut mieux courir la chance improbable du naufrage, que se

résigner à la certitude des cahots effroyables de la route de terre.

Porphyre vous fait oublier toute votre philosophie : vous voudriez qu'il perdît son identité. Eh ! *trahit sua quemque voluptas ;* sa volupté est d'être sauvage. Il y en a peu d'aussi innocentes ; et si, par le temps qui court, chacun se tenait comme lui à l'écart, soit par humeur, soit par goût ou par modestie, la chose publique irait mieux. L'habitude douce et gaie de sa pensée est la preuve qu'il ne gagnerait rien en bonheur à changer d'allure ; d'ailleurs on n'en change guère à quarante ans : et, quelque extraordinaire que soit la chose, Porphyre a sauté ce redoutable fossé. Quand nous irons tous ensemble après dîner nous promener aux Tuileries, notre groupe ne sera plus, comme il y a dix ans au Luxembourg, celui du père Horace.

Djesser ou Jusser, sur les bords du Râvi ou Hydraotes,
le 8 octobre au soir.

Ce n'est plus une lettre, mais un journal que je vous écris cette fois, mon cher père. Le rajah vint me faire sa visite il y a trois jours, comme je l'attendais, un peu tard ; nous causâmes de ses montagnes, de Cachemyr, de l'immortalité de l'ame, des machines à vapeur, puis de l'ame encore, de l'univers, etc., etc. Goulâb-Sing se plut tellement à cette physique et à cette métaphysique, que nous la continuâmes assez avant dans la nuit, à la clarté des torches et des bougies de Mon Excellence, qui fournirent plus d'une

comparaison et d'une idée à mon philosophe rajepoute. J'aime décidément cet homme-là ; et ma raison pour cela, c'est qu'il semble m'aimer. Le rajah me pria instamment de rester un jour entier avec lui, et j'y consentis à la condition de marcher dans la nuit pour réparer la perte du jour. Avant-hier matin, j'allai donc le prendre au saut du lit dans sa tente, où nous restâmes à causer, jusqu'à ce que l'on vînt dire que la chasse était prête, car c'était chose convenue que nous chasserions. On avait élevé dans une forêt voisine deux tours de branchage et de feuillage. Nous nous portâmes chacun sur l'une d'elles, tandis que la cavalerie du rajah entra de tous côtés dans la forêt, poussant le gibier vers nous. Je tuai un sanglier. Il faut que je sois né avec l'ame bien peu chasseresse, car cela ne me fit presque pas le moindre plaisir, quoique ce fût la première bonne fortune que j'eusse dans le genre des sangliers. — Les cuisiniers bramines du rajah, qui nous suivaient à cheval, improvisèrent, du produit de la chasse, un déjeuner *rajepoute*, véritablement excellent, qu'ils nous servirent dans deux larges corbeilles remplies de petites écuelles faites de feuilles. Runjet-Sing lui-même n'a pas d'autre vaisselle.

Nos gens et cavaliers musulmans, et quelques castes d'Hindous, se sauvèrent à toutes jambes quand ils virent arriver le sanglier rôti, qu'ils ont en abomination aussi grande que le cochon; horreur que partagent les rajepoutes de l'Hindostan. Je passai le jour à peu de distance du lieu de notre chasse, au camp du rajah,

où des tentes étaient préparées pour moi. Il m'y envoya ses présens : un excellent et charmant cheval blanc, harnaché de la manière la plus galante, à la mode syke, et un khélat avec des châles de Cachemyr, etc., etc., etc. J'allai lui dire adieu, et trouvai, comme lui la veille, tant de plaisir dans ma visite, que j'y serais encore, si, à l'approche du soir, il ne m'avait mis lui-même le pied à l'étrier. J'arrivai à Zafferval au milieu de la nuit; j'y trouvai l'agréable surprise d'une rencontre européenne, la première que j'aie faite depuis sept mois. Un ancien officier italien, ami de M. Allard, et comme lui depuis plusieurs années au service de Runjet, me reçut à Zafferval, où il était lui-même campé. Il est gouverneur de cette province, et m'a comblé d'attentions aimables et flatteuses. Il m'a appris une foule de choses qu'un voyageur ne découvrirait jamais en ce pays. J'ai dû passer la journée d'hier avec lui. Cette nuit, il m'a accompagné à cheval jusqu'à sept côsses de notre camp; et seul, ensuite, j'ai poussé jusqu'ici sur les bords du Râvi, que ma caravane vient de traverser. Je le passerai demain avec ma troupe légère, à la pointe du jour, et après-demain je serai à Umbritsir, près du bon M. Allard.

Mon Italien m'en a trop dit. S'il m'avait connu d'avance, et s'il avait été jaloux de quelque amitié de ma part, il aurait dû me laisser ignorer les moyens nécessaires du commandement dans ce malheureux et affreux pays. Goulâb-Sing sans doute fait pis encore; mais son père faisait ainsi. J'aurai un vrai plaisir à

continuer mon voyage dans l'Inde sur le cheval de Goulâb-Sing, parce qu'il ne me l'a pas donné par la simple règle d'étiquette, mais évidemment comme un gage de souvenir. Dites, n'est-ce pas bien singulier, cette amitié tout-à-fait familière avec un demi-sauvage de l'Himalaya? Je n'y songeais guère en débarquant, il y a deux ans, à Calcutta. Je crois que ces bonnes fortunes ambulantes dérivent du même principe en-deçà comme au-delà du Sutledge. J'ai gardé tout entière la nationalité et l'individualité de ma pensée. Avec les Anglais je ne me suis pas fait roide comme eux; avec les Asiatiques, j'évite d'être froidement complimenteur comme c'est leur coutume. Je traduis dans le langage des uns et des autres mes idées françaises, mes sentimens personnels; enfin je reste moi-même, tant que je le puis, sous la gêne d'un idiome étranger.

Vous me demandez si mon grand-juge de l'Inde, le chevalier Charles Grey, est parent du comte Grey, le premier ministre anglais. Oui, mais opposé en politique. Le chevalier Grey va se retirer après ses dix ans de services judiciaires, qui lui donnent droit à une pension à vie de cinquante mille francs. On dit que M. Pearson lui succédera, Il est naturel que lord Brougham dispose en sa faveur de la vacance, car c'est son ami intime que M. Pearson; son âge, sa réputation, et sa connaissance des choses judiciaires de l'Inde, depuis qu'il y exerce les fonctions de procureur-général, lui donnent aussi de grands droits à cette haute dignité. Bonsoir.

Le 19 octobre, entre le Beas et le Sutledge,
au camp du capitaine Wade.

J'ai passé huit jours à Umbritsir, près de l'excellent M. Allard. Le surlendemain de mon arrivée j'eus une audience de Runjet-Sing, sans témoins. Devineriez-vous ce qu'il m'offrit ?... La vice-royauté de Cachemyr. Je me moquai beaucoup de lui et de sa proposition, qui n'était sans doute qu'un piège pour connaître ma pensée. Il me plut davantage encore qu'à mon passage à Lahore, — sans doute par les caresses qu'il me fit. Je trouvai que j'avais changé de nom à la cour syke, et que de *Jakmon Sahèb Bahadour*, j'étais revenu couramment pour tout le monde l'*Aflatoune el Zeman*. Le capitaine Wade, avec deux autres officiers anglais que je connaissais aussi, arriva à Umbritsir trois jours après moi. Il venait de la part du gouverneur-général prendre Runjet-Sing pour l'accompagner au travers de ses États jusqu'au lieu de l'entrevue des deux potentats, à Roupeur (Rooper), sur la rive gauche du Sutledge. Je le revis avec grand plaisir. C'était l'époque de la fête du Desserré, où j'ai vu l'Asie dans toutes ses pompes pittoresques. Wade m'invita à me joindre à lui, et depuis ce jour-là je partage tous les priviléges des membres de la commission anglaise. La veille de la fête, le roi avait eu l'attention de me faire montrer le fameux bassin d'Umbritsir, au centre duquel est le temple d'or où est gardé le *Grant* ou livre sacré des sykes. Le fanatisme et la démence des *Akhalis* ou religieux guerriers, qui se pressent toujours dans le lieu sacré, menaceraient de

dangers presque certains un Européen qui le visiterait, s'il n'avait une puissante sauve-garde : elle ne me manqua point. J'allai au temple avec une forte escorte de cavalerie syke, sur un éléphant qui poussait de droite et de gauche, sans en blesser aucun, les épouvantables akhalis; et le temple était occupé par un régiment d'infanterie syke. Je fis une visite dans son enceinte, à un vieillard célèbre par sa réputation de sainteté : il m'attendait; et le gouverneur de la ville, vieillard également respecté, était là qui m'attendait aussi par ordre du roi, pour me conduire dans le temple; il me prit par la main et me mena ainsi partout. S'il m'avait lâché, les akhalis sans doute m'eussent fait un mauvais parti, mais j'étais sacré sous le bras du vieux Dessa-Sing. A la chute du jour, le temple, déjà éclairé par des lampes, offrait l'image du pandemonium. J'offris humblement au *Grant* un nurzer de trois cents roupies, prises sur celles que le roi m'avait envoyées la veille en présent, et je reçus en retour un mince khélat. Le Desserré est une fête hindoue, et la plus grande de toutes. Les sykes la célèbrent avec plus de bruit encore et d'éclat que leurs ancêtres et leurs frères hindous. Runjet ce jour-là passe en revue son armée. J'allai, en diplomate d'occasion, m'asseoir avec Wade près du roi, dans une tente magnifique tendue sur une plate-forme, au milieu de la plaine d'Umbritsir. Tous les seigneurs de la cour syke vinrent faire leur hommage au roi, puis l'armée défila sous nos yeux : elle ressemblait beaucooup aux armées que décrivent les historiens et les poètes de l'antiquité;

la réalité cette fois surpassa prodigieusement mon attente.

Le lendemain (c'était avant-hier), le roi décampa au point du jour, avec le capitaine Wade. Je ne pus me séparer assez tôt de M. Allard pour joindre la cavalcade royale sur la route, et n'arrivai que le soir aux tentes de Wade, que je ne quitterai plus désormais, pour ne pas me perdre dans l'effroyable mêlée devant laquelle le roi a l'air de fuir, et qu'elle suit réellement contre son désir. L'Aflatoune el Zeman, hier matin, porté sur l'éléphant qui marchait côte à côte avec celui de Runjet Sing, discourait comme un oracle avec lui. Comme il n'y avait pas la plus petite herbe à ramasser dans les plaines sablonneuses et brûlées que nous traversions, je ne regrettais pas de ne pouvoir m'arrêter selon ma fantaisie. Au reste, croyant en apercevoir une aujourd'hui, j'ai fait sans cérémonie agenouiller mon éléphant, et en suis descendu pour voir de plus près une herbe que j'ai reconnue, et négligée en la voyant mieux. Tout le monde s'est arrêté avec moi; vous voyez que les aflatounes ont de grands priviléges!

Je ne dois pas oublier de vous dire que j'ai reçu à Umbritsir deux lettres également longues et aimables de M. Pearson et M. de Melay. Le premier me mande qu'il attend bientôt sa fille, dont la santé s'est parfaitement raffermie, et qui revient sans madame Pearson lui faire compagnie à Calcutta, pour le temps qu'il doit y rester encore.

Le 28 octobre, à Hatteli, dans les montagnes
d'entre le Beas et le Sutledge.

Le 21 au soir, à Ooshiarpore, j'ai pris de mon cher Runjet-Sing mon congé définitif. Dans la marche du matin, à cheval près de lui, nous avions causé du projet de voyage à Mondi, que j'exécute maintenant, et il avait eu la candeur (vertu peu commune chez lui) de m'avouer que le chétif rajah de Mondi était le plus récalcitrant de ses vassaux rajepoutes de la montagne. C'est toujours une armée de huit à dix mille hommes qu'il est obligé de lui envoyer chaque année au printemps pour recevoir un mince tribut de cent mille roupies. Cependant il me laissa espérer qu'avec un peu d'adresse, ses firmans au rajah, et l'assistance d'un vieil officier syke, homme de confiance dont il grossissait mon escorte, je réussirais dans mon entreprise. Notre dernière entrevue fut longue et infiniment amicale. Runjet me fit mille caresses; il me prit et me serra les mains plusieurs fois, aux bordées les mieux servies de ma flatterie, où, sans le chercher, je mettais un peu de sentiment. J'étais embarrassé de ses attentions exclusives, à cause du délaissement où il laissait l'officier anglais, commandant de l'escorte de Wade, qui était de la visite avec moi; mais les Anglais sont si gauches avec les Asiatiques, si insociables, que je ne m'en étonnais pas. Ils n'ont que *oui* et *non* à répliquer; et Runjet aime qu'on l'amuse. Je ne quittai le roi qu'à la nuit noire, lui laissant tous mes vœux pour sa gloire et sa prospérité en ce monde-ci, et dans l'autre,—s'il existe,—et emportant en échange

de ces paroles dorées, un khélat magnifique. En revenant à ma tente, je trouvai que le roi y avait envoyé en outre un présent de cinq cents roupies. Wade, avec qui je soupai ensuite pour la dernière fois, me donna un firman de sa façon pour le rajah de Mondi, qui, voisin de la frontière anglaise, y fera droit, j'espère.

Il fallait, je vous l'assure, tout l'amour des pierres pour me faire quitter les douceurs et la sécurité que je trouvai dans sa compagnie, et me rejeter de nouveau seul dans les montagnes. Je m'attendais à y rencontrer quelques difficultés : elles ne m'ont pas manqué. Dès le troisième jour de marche, j'eus à traverser les Etats pontificaux du Punjaûb, petit district montagneux, possédé et habité par un centenaire, le chef spirituel des Sykes, qui, il n'y a pas bien long-temps, dans un accès de colère contre son fis aîné,—jeune ambitieux de quatre-vingts ans, — se dressa sur ses pieds, et, sans dire gare, lui coupa la tête d'un seul coup de sabre. Runjet, par politique, prodigue à ce terrible vieillard toutes les marques du respect. Je comptais apaiser le cerbère en lui jetant un gâteau d'une centaine de roupies : mais on me fit tourner sa forteresse sans me permettre d'y entrer de peur de souillure; et comme j'étais campé à quelques lieues plus loin, près du dernier village de sa frontière, ordre vint de vider au plus vite les terres de Sa Sainteté. Comme ses hérauts étaient d'affreux akhalis, porteurs de longs fusils dont la mèche était allumée, je ne me le fis pas dire deux fois. J'allai donc m'établir dans

une vallée séparée de celle-là par une petite chaîne de montagnes. Je m'y croyais en pays ami, parce que j'étais fort près d'une des forteresses de Cheyr-Sing, le fils de Runjet; mais le lendemain matin, comme j'allais monter à cheval pour continuer ma route, mon vieil officier syke, Kadja-Sing, me montra d'un air embarrassé une vingtaine de coquins, postés en face de mon camp, le fusil sur l'épaule, et me refusant le passage. Mes cavaliers me proposèrent de leur courir sus, et de les enfoncer à coups de lances : sotte proposition que je rejetai en levant les épaules. Au lieu de cela, je m'enveloppai dans ma superbe robe de chambre de cachemyr blanc à fleurs, m'établis comfortablement dans ma chaise à bras, et me mis en devoir de fumer mon cigare et de boire ma goutte d'eau-de-vie, préservatif contre la fièvre de ces montagnes; et dans cette attitude commode, je fis de la diplomatie avec mes ennemis.

L'aventure, il y a huit mois, m'eût fort embarrassé; mais, au fait des coutumes à présent, je voyais bien que ce n'était là qu'un lieu commun, et des plus vulgaires, des mœurs punjaubies. Je vous conterai quelque jour, au coin du feu, le détail de cette négociation : qu'il vous suffise de savoir aujourd'hui qu'après bien des pourparlers avec mes deux officiers, le chef ennemi se décida à m'approcher; que je lui fis des complimens sur sa vigilance, lui ordonnai d'appeler tous ses gens qui reçurent les mêmes éloges; et qu'à leur grande stupéfaction, d'un air majestueux et protecteur, j'enfourchai mon cheval blanc, en leur faisant

un léger signe d'adieu de la main. Ils y répondirent par le salam le plus respectueux, bégayant quelques excuses (je ne sais pas encore pourquoi), et me regardèrent partir, confus comme des oies, tandis que mon bagage passait devant. Puis pour venir ici, trois journées de marche, en conquérant. Mais ici j'ai dû m'arrêter pour traiter avec le rajah de Mondi, qui, je pense, répondra ce soir à mes dépêches. Sa capitale est à quinze lieues, et c'est là que j'ai dû envoyer les firmans de Runjet, de Wade et celui que j'ai eu l'impudence de lui écrire moi-même. Belaspore n'est qu'à quatorze lieues d'ici. Instruit, je ne sais comment, de mon approche, le rajah de Belaspore m'a envoyé un officier de sa chétive cour et vingt soldats. Son visir me recevra à six lieues de sa capitale, de ce côté du Sutledge; en sorte que si j'échoue sur Mondi, ce qui serait bien regrettable géologiquement, j'ai du moins une bonne ligne de retraite sur Belaspore directement. J'avoue que je repasserai le Sutledge avec plaisir. Ce n'est pas qu'instruit comme je le suis à présent des difficultés certaines et des dangers possibles d'un voyage au-delà de cette rivière, je ne voulusse recommencer, s'il était nécessaire, ma campagne de cette année; mais si un de mes amis voulait la répéter, j'avoue que jusqu'à son retour au sein des possessions anglaises, je penserais quelquefois à lui avec anxiété. Est-ce de ma part courage ou présomption? je ne sais; mais je crois démêler un peu de superstition dans le sentiment de ma sécurité. Je me fie à mon adresse pour sortir d'un mauvais pas, et à ma bonne étoile

pour n'en pas rencontrer de bien mauvais; et je n'aurais pas la même confiance dans le bonheur et la présence d'esprit d'un autre qui me serait cher. Après tout, ce que je viens de faire (car désormais tout danger est passé), un seul l'a tenté, M. Moorcroft, et il y est resté! les uns disent de la fièvre, d'autres du poison; mais, à Cachemyr, j'ai acquis la certitude que c'était de coups de sabre et de coups de fusil, qu'il était mort misérablement avec un de ses compagnons.

J'ai certainement épuisé dans le Punjaûb et dans les montagnes toutes mes chances d'aventures indiennes, et je m'en réjouis. Pour celui qui voyage en porte-manteau, ce peut être une distraction fort intéressante que des aventures; mais pour un pauvre diable de mon métier, à qui la besogne ne manque pas, c'en est un surcroît fort incommode.

J'éprouve un sentiment bien agréable de satisfaction, à regarder derrière moi la route que j'ai parcourue déjà avec tant de succès ou de bonheur. — J'ai rempli la moitié de ma tâche; et celle qui, du côté des obstacles humains, offrait le plus de difficultés. A l'exception du premier été que je passai dans l'étuve de Calcutta, je n'ai eu guère qu'à admirer le climat des lieux où j'ai vécu depuis; voyageant l'hiver dans les plaines, l'été dans les montagnes. Désormais il n'en sera plus ainsi. Je dois me préparer à une suée terrible pour l'été qui vient, à Bombay; et puis, en allant au cap Comorin, l'hiver sera tout-à-fait insensible. Mais il me semble que ma fibre, durcie dans

l'Himalaya, ne s'affaissera que lentement sous l'influence enivrante de la chaleur humide du Malabar. Je serai prudent : j'achèterai pour vingt francs d'ombre par mois, au moyen d'un très-grand parasol que je ferai faire à Delhi, et qu'un domestique, marchant ou courant à l'épaule de mon cheval, tiendra constamment au-dessus de moi. J'achèterai une seconde grande tente double, afin d'en trouver toujours une de cette espèce tendue, en descendant de cheval chaque jour; et si j'étouffe encore, je songerai, pour me rafraîchir mentalement du moins, aux scènes de glaces et de neiges des hautes cimes de l'Himalaya. Adieu.

Subhatoo, le 22 novembre 1831.

Je n'étais pas encore au bout de mes aventures lorsque j'écrivais ces dernières lignes, il y a près d'un mois, à Hatteli. Pour arriver à Mondi, j'ai eu des sentinelles à forcer. Leur opposition m'était inexplicable, car le rajah m'avait fait une invitation pressante et soumise de venir dans sa capitale; il me donnait littéralement carte blanche sur ses sujets, mettait à mes ordres son visir, etc., etc. Je soupçonnai quelque perfidie de celui-ci, et, comme il n'était plus en force dans ma cavalcade, il me vint plus d'une fois à l'esprit de l'arrêter et de m'assurer de sa personne. A mesure que je forçais un nouveau poste, des députations arrivaient de la ville, qui me conjuraient de ne pas pousser plus loin. Ces gens m'assuraient qu'ils étaient envoyés par le rajah : ils me promettaient que leur maître viendrait me rendre visite le lendemain matin,

à quelque distance de la ville que je voulusse camper. Je les crus tous fous, et ne tins aucun compte ni de leurs prières, ni de leurs remontrances : et le soir j'arrivai à Mondi. Toute la ville était en émoi. Cependant j'étais reçu non-seulement en ami, mais en maître : c'était une énigme de plus en plus inexplicable. A la fin, comme j'étais campé dans des tentes, préparées pour moi par les soins du rajah, un vieillard, son oncle, vint me voir; et, d'un air piteux, il me dit que c'était un jour néfaste, et que les astrologues avaient découvert le matin que si mon entrevue avec le rajah avait lieu ce jour-là, il s'ensuivrait pour la monarchie de Mondi d'effroyables calamités.

C'était le 1er novembre. Je restai plusieurs jours à Mondi ou dans ses environs : embarrassé de l'humilité du rajah et de son hospitalité, force me fut d'accepter quelques *nuzzers*. L'argent, je le refusai ; mais il passa sur ma tête les sacs qu'il avait apportés, et les distribua à la foule qui se pressait dans mon camp lorsqu'il vint m'y rendre visite. Je vis ses mines, qui se trouvèrent pleines d'intérêt géognostique; et après avoir confondu pendant quelques jours grands et petits par les profondeurs et les merveilles de ma sagesse, je quittai Mondi, le 7, monté sur un petit cheval de la plus misérable apparence, mais de la plus noble race de Koullou, présent que le rajah m'avait forcé d'accepter.

Comme je blâmais intérieurement la magnificence dispendieuse de mon écurie, portée maintenant à

quatre chevaux, j'arrivai à Sooket, où mon camp était établi. Le premier homme qui vint au-devant de moi fut un palefrenier, apportant un doigt de sa main gauche dans la main droite : le malheureux était couvert de sang; c'était l'étalon de Goulâb-Sing qui l'avait ainsi cruellement traité. Sans délibérer plus long-temps que Candide quand son Issacar et le grand-inquisiteur vinrent le troubler dans son entretien avec la belle Cunégonde, j'ajustai mon fusil, que je portais sur l'épaule, et jetai raide mort par terre le terrible animal. J'avais eu la veille avec lui des différends si graves, que je redoutais quelque malheur pour l'homme qui en avait soin. Je pansai le malheureux après lui avoir fait justice de son ennemi. Il sera guéri dans quelques jours, et recevra son congé pour avoir menti en déclarant, lorsqu'il entra à mon service, qu'il avait fait auparavant le métier de palefrenier. Cependant, pour le consoler, autant qu'il dépend de moi, de sa mutilation, il recevra avec son congé deux années de gages, cent roupies.

Le 9 je passai le Sutledge... Avec quelle joie! je ne saurais vous l'exprimer. Il me sembla que de Belaspore où je débarquai de mon outre enflée d'air, il n'y avait qu'un pas à la rue de l'Université. Le jeune rajah, qui, par quelque nouvelle coquinerie, venait de provoquer une enquête de l'agent politique d'Umbala, mon ami M. Clerk, se hâta de me rendre ses devoirs. Il espérait obtenir mon intercession près de M. Clerk; mais il ne reçut qu'une admonition sévère, et se retira tout confus.

Tout mon équipage trans-sutledgique me devenait inutile, et je donnais à chacun son congé, avec une récompense proportionnée à ses services : il m'en coûta un millier de roupies. De plus, aux gens de mon escorte, les promotions qu'à ma prière leur général, M. Allard, avait faites parmi eux. Ismaël Beg reçut son brevet de capitaine, etc., etc., etc. Mon secrétaire cachemyrien, qui m'avait été si utile, fut, comme il était juste, le mieux traité. Tous m'exprimaient leur gratitude et leur regret de me quitter, d'une manière qui me touchait infiniment. Vous savez, mon cher père, que je ne suis pas brave dans ces occasions : l'émotion me serrait la gorge. Sans attendre que chacun eût dit son mot d'adieu, et prié Allah et Mouhammed pour mon bonheur, je montai à cheval, et m'éloignai avec une vitesse qui ne permit à personne de me suivre.

Je galopais sur la route de Subhatoo, vers la demeure de Kennedy, quand un de ses courriers m'apporta une lettre qui m'apprenait qu'il était à Semla, et m'y attendait. Je fis diligence, et le troisième jour j'arrivai sous son toit hospitalier.

Il n'y était pas seul. J'y retrouvai quelques connaissances, et j'en formai une nouvelle, M. Maddock, un des hommes les plus distingués de ce pays. Il vient de quitter la résidence de Luknow pour celle de Catmandou, et déjà il devait être parti pour s'y rendre. Vous dirai-je que c'était pour me connaître personnellement, qu'au mépris de ses instructions, il restait chez Kennedy qu'il savait m'attendre de jour en jour?

Le froid nous a chassés de Semla il y a quatre jours. Mais M. Maddock restera avec nous à Subhatoo, tant que j'y demeurerai. De mon côté, il me faudra faire un grand effort de courage et de sauvagerie pour n'y pas rester tant qu'il y prolongera son séjour, car il ne me plaît pas moins que je ne lui plais.

Cependant j'ai donné l'ordre nécessaire pour avoir des chameaux; et quand ils seront arrivés à Bar, au pied des montagnes, je prendrai la route de Delhi. Lord William Bentinck, qui a été retenu à Kurnal par une sérieuse indisposition, sera sans doute encore dans la ville impériale lorsque j'y arriverai.

L'excellent M. Allard m'a écrit depuis l'entrevue de Ropur entre le gouverneur-général et Runjet-Sing. Il a trouvé au camp anglais plusieurs de mes amis qui lui ont fait l'accueil le plus distingué. Il est dans l'enchantement des honneurs qui lui ont été rendus de ce côté du Sutledge, et de ceux qu'il a reçus surtout chez milord William. Rien n'est plus propre à augmenter encore la grande considération dont il jouit si justement à la cour syke. Comme compatriote et ami, j'ai appris tout cela avec un véritable bonheur, et ce n'est pas sans un surcroît de plaisir que je pense l'avoir puissamment servi dans cette circonstance, malgré mon éloignement de la scène.

Le bon vieux général Cartwright vient d'être appelé à Calcutta, comme témoin, dans une affaire criminelle. — Ainsi je serai disponible à Delhi cette fois pour M. William Fraser, et pourrai sans offenser personne, passer avec lui le temps qu'il me faudra rester

à Delhi pour embarquer sur la Jumna toutes mes collections pour Paris. Le 30 ou 31 décembre, je quitterai la ville impériale pour marcher sur Bombay; mais je vous écrirai auparavant. Adieu, mon cher père. Je voudrais pouvoir vous envoyer de la santé; car j'en ai de reste : mais j'espère que vous n'en avez que faire vous-même, d'autrui. Je suis accablé de besogne, et n'écris à personne qu'à M. Victor cette fois. Un navire de Bordeaux, parti le 4 août, est signalé dans la baie du Bengale. J'espère qu'il m'apportera des lettres de vous. J'en suis toujours à celles de février, et elles me paraissent bien anciennes. Je vous embrasse de tout mon cœur.

N° 71.

A Mlle ZOÉ NOIZET DE SAINT-PAUL, A ARRAS.

Subhatoo, dans l'Himalaya anglais, le 23 novembre 1831.

Ma chère Zoé, si aucune de mes précédentes lettres ne s'est égarée sur la route de Cachemyr à Arras, tu m'auras trouvé presque bavard l'été dernier; mais depuis quelques mois, tu ne m'auras pas reproché ce défaut. J'ai eu, après mon départ du soi-disant Paradis terrestre, un surcroît de soins et d'occupations, qui m'a fait négliger entièrement ma correspondance d'Europe. Cependant j'ai dans cet intervalle, et au fur et à mesure de mes marches et de mes courts loisirs, barbouillé, à l'intention de mon père, une respectable chronique de mes faits et dires, que j'ai terminée hier assez brusquement pour l'expédier à Calcutta. Je ne saurais te parler de moi sans tomber dans la répétition de cette longue épître; et comme mon père t'en enverra sans doute au moins quelques feuilles, celle-ci sera fort courte. Je suis gai comme pinson d'avoir fait ce que j'ai fait et de ne l'avoir plus à faire. Je vais cet hiver à Bombay, en faisant un détour considérable par Poona, la capitale de l'ancienne monarchie maratte. Je resterai à Bombay pendant la saison des pluies, durant laquelle tout voyage est impossible. Ensuite j'irai au cap Comorin : il y a d'ici là quelque vingt degrés de latitude, mais je les traite fort légèrement: il me semble qu'il n'y a plus qu'à chasser en

avant, changer de jambe, et assembler. Je n'ai plus à craindre d'obstacles humains; plus de coquins sur ma route embusqués au détour d'une montagne, avec leurs longs fusils à mèche, avec leur *on ne passe pas*; plus de craintes; plus d'excursions nocturnes. Il est vrai que les *choses* m'incommoderont peut-être plus encore que les gens ne m'ont gêné dans mon expédition au-delà du Sutledge : c'est dans un four et dans une étuve, alternativement, que je ferai le reste de mon pélerinage indien. En attendant, je joue de mon reste, et me donne encore le plaisir ici d'avoir froid.

J'ai cessé d'être le Platon du monde, le Socrate, l'Aristote du siècle, le haut et puisssnt seigneur V. Jacquemont; je n'ai plus le droit de couper ni nez, ni oreilles, de lever des tributs. Je ne serai plus traité comme je l'ai été par le rajah de Mondi, qui m'a accueilli comme si j'avais été Runjet lui-même, ou le mari de cette vieille dame, sa voisine, dans laquelle les Indiens ignorans ont si plaisamment personnifié la *Compagnie* anglaise. J'ai perdu, en repassant le Sutledge, tous les priviléges seigneuriaux; je suis redevenu tout bonnement M. V. Jacquemont, qui se promène seul, quand il lui plaît de n'avoir d'autre escorte que son bâton : ce changement d'état me tient en gaîté perpétuelle. Quelque distance qu'il y ait de l'Himalaya à la bonne ville de Paris, je m'en sens rapproché de quelques cents milles, depuis que je suis rentré dans des états soumis à l'influence anglaise.

Après tout, c'est une chose bien singulière que

mon voyage dans le Punjaûb, à Cachemyr, et la manière dont il m'a été permis de le faire. Que de félicitations, de questions et d'envie il provoque!

Une seule journée de marche me conduira dans les plaines. Je désespérais de joindre milord W. Bentinck; mais il vient de faire une petite maladie, qui le retardera dans sa route vers Jaypore, et j'espère le voir à Delhi.

Adieu, ma chère amie, je ne t'accuserai pas, toi de bavardage; mais l'excès en tout est un défaut, l'excès du silence surtout. Fais amende honorable pour le passé, et m'écris de ta plus fine écriture, sur la plus grande feuille de papier. Adieu encore.

N° 72.

A M. PROSPER MÉRIMÉE, A PARIS.

Subhatoo, dans l'Himalaya anglais, près du Sutledge,
le 28 novembre 1831.

Il y a bien long-temps que je ne vous ai écrit, mon cher Prosper, mais vous-même avez été bien plus négligent encore.

Je suis au bout de mes aventures sans doute : c'est chose si rare de ce côté du Sutledge, que je n'ai guère de chances d'en rencontrer désormais. Elles ne m'ont pas manqué hors des possessions anglaises ; et comme aucune d'elles n'a eu d'issue fâcheuse, malgré le préambule suspect de quelques-unes, je ne regrette pas d'avoir fait connaissance avec les désagrémens orientaux du genre ambulant.

En revenant de Cachemyr j'ai vu à Umbritsir la fête du Desserré. C'est sans doute la plus magnifique de tout l'Orient. Je me suis donné les gants de refuser la plus pittoresque des vice-royautés, celle de Cachemyr, aux appointemens de deux lacs par an (500,000 francs), bêtise suivant les uns, et selon d'autres, acte d'éminente sagesse, et tel qu'il convenait à l'Aflatonne-El-Zeman-Bocrâte, Aristoûne-El-Feringuistane, etc.

Mon refus dicté par la prudence a exalté encore ma réputation de sagesse ; Runjet depuis m'a considéré

comme un animal tout-à-fait à part et que l'on ne saurait trop honorer. Si jamais vous pensez que pour faire de jolis contes exotiques, il convient de passer le Rhin et l'Indus, comptez, mon cher, sur toute ma protection.

Malgré le *crescendo* des égards de Runjet, je trouve néanmoins charmant d'être revenu chez les perfides insulaires. Mon hôte pour le présent est un aimable garçon, le mieux rétribué de tous les capitaines d'artillerie du monde sublunaire, roi des rois plus qu'Agamemnon ne l'était, sans Achille pour lui résister parmi tous les petits rajahs montagnards, ses vassaux. Un régiment de gourkhas assure sa souveraineté absolue, de la Jumna au Sutledge. Ce matin, il me fit la politesse d'une grande revue, exercice à feu, etc., etc., pour me prouver qu'il connaissait quelque chose à son métier incidentel de colonel d'infanterie, ce que je lui contestais; mais il exigea que je fusse à cheval, en grande tenue d'*aflatoune* (habit noir européen), attendu qu'il me réservait tous les honneurs dus à un officier-général qui ferait l'inspection de son corps. Je passai le temps de la revue à être sur le point de tomber à bas de cheval, et quand mon artilleur eut fait faire à ses mille coquins toutes leurs drôleries, il conclut par une marche de front sur le guidon qui me servait de poste, ses gens présentant les armes et lui me saluant de son épée, et me criant : « Now, Jacquemont, take off your hat and make a speech! » Il blaguait: mais je le lui rendis avec usure. Avec le plus grand sang-froid, et du ton approprié aux *speeches*

d'inspection, je lui commençai en anglais une histoire sans queue ni tête, qui compromettait tellement son sérieux qu'il fit battre les tambours et rompre les rangs sans en attendre la fin. — Après huit mois de solitude absolue, toute gaîté m'est bonne, — même celle des Anglais. Je les vois sans doute pour la plupart avec plus d'avantage qu'ils ne se sont montrés à vous. J'ai un bonheur tout particulier avec eux. Au reste, il n'y a pas grande vanité à tirer de ce succès : ils s'ennuient tellement seuls avec eux-mêmes, dans leurs stations reculées, que toute figure nouvelle est pour eux une bonne fortune.

Ceux d'entre eux qui restent garçons, dans l'Inde surtout, ont une manière d'être qui n'est pas notre bonhomie; mais ils sont bien plus *good fellows* que nous autres de trente à cinquante. Deux autres amis partagent avec moi l'hospitalité du capitaine Kennedy; c'est un camarade artilleur, et l'ex-résident de Lucknow, la plus grande place de l'Inde. Je ne sais comment, *we do manage it, but* on nous emporte tous les soirs suffoquant de rire.

N° 73.

A MADAME VICTOR DE TRACY, A PARIS (1).

Subhatoo, dans l'Himalaya, 1er décembre 1831.

Je réponds, chère Madame, à votre lettre du 20 mars dernier que je reçois seulement aujourd'hui. Vous me rappelez la date de la mienne que vous receviez alors à plus d'un an d'intervalle : cette manière de correspondre est triste en effet, le souvenir ayant tout le temps de se perdre. Mais à la distance où nous sommes, dans l'impossibilité de s'écrire par demande et par réponse, le seul moyen de se rencontrer c'est d'aller au-devant l'un de l'autre, et de recommencer souvent ces sortes de voyages : il ne faut pas attendre que l'on ait reçu une visite pour la rendre.

Quand vous lirez ces lignes, le temps aura effacé l'amertume des regrets que vous laisse la grande et douloureuse perte, qui venait de vous frapper quand vous m'écriviez. J'étais bien jeune lorsqu'un malheur semblable m'atteignit : vous devez vous en souvenir. Mais il me semble qu'elle n'en fut que plus cruelle. Les affections de l'enfance se partagent peu. Le hasard d'une adolescence innocente jusque sur le seuil de la jeunesse, ne m'avait encore laissé connaître le bonheur d'aimer que dans le sentiment de l'amour filial : cette faculté d'aimer était encore là tout entière, et je crus perdre tout à la fois !

(1) Voir la note de la page 87 du tome I.

Je ne sais, mais je croirais que, quand le malheur vient nous surprendre au milieu de notre carrière, alors que la sensibilité complètement développée dans toutes ses formes, s'est exercée successivement sous chacune d'elles, il doit être moins affreux. Il est des coupables qu'un châtiment barbare révolte, endurcit, fait rugir contre leur peine. — Eh bien! pourquoi ces douleurs déchirantes du mal moral sur la terre? L'ame navrée ne s'endurcit-elle pas aussi quelquefois par un malheur, dont la justice est incompréhensible à notre intelligence? Pardon de vous parler ainsi, à vous qui avez pleuré si jeune; pardon, il vaut mieux ne jamais penser à ces choses.

Dans le monde que nous connaissons, il n'y a pas de vitalité qui ne soit au-dessous de l'espérance; et la vie la plus heureuse que je puisse concevoir, est celle que l'espoir n'a pas abandonné un seul instant. Heureux, mille fois heureux ceux qui peuvent croire et espérer. Heureux aussi l'enfant qui a pu embellir les vieux jours de ceux qui ont soigné sa jeunesse! Quel adoucissement cette idée ne doit-elle pas apporter à votre peine!

J'aurais mieux fait peut-être de ne pas vous écrire, si je n'ai fait que vous affliger davantage. Mais croyez que je m'affligerai toujours avec vous. Femme, je m'associe de toute mon ame au bonheur que vous trouvez dans votre mari, dans vos filles, dans toutes les qualités dont le hasard vous a comblée.

Adieu, chère Madame, adieu.

N° 74.

A M. PORPHYRE JACQUEMONT, A PARIS.

Bussée, dans le pays des Sykes protégés, à 24 milles au nord d'Umbala, le 5 décembre 1831.

D'abord, mon bon ami, excuse l'épaisseur du papier. Pour peu que je sois causeur, cette lettre pèsera un kilogramme; mais comme, d'ici à Calcutta, c'est John-Bull qui paie, et de là à Paris notre estimable public, peu importe. Puis je n'ai pas l'embarras du choix.

C'est le diable que l'excessive lenteur de notre correspondance! La seule compensation à cet ennui, c'est sa sûreté depuis que nous avons adopté la voie du ministère de la marine.

—Commençons par les affaires.

Je regrette fort que la décision ministérielle du mois d'octobre 1830, qui m'a accordé un supplément annuel de quatre mille francs à mon traitement, n'ait pas été rigoureusement exécutée, et qu'on ait borné son effet au dernier trimestre de ladite année, ce qui ne fait en tout que neuf mille francs; car l'envoi de mes collections va me coûter bien de l'argent, et la campagne de 1832 sera fort chère. Je viens de m'apercevoir que je devais trois mois de gages à mes gens, huit mois à d'autres. Il m'en cuira à Delhi, où de plus il me faudra acheter un cheval. J'en ai trois pour le présent. L'un, mon soi-disant persan, qui

m'a porté ici de Calcutta; drôle qui m'a jeté une trentaine de fois par terre, avant que j'arrivasse seulement à Bénarès, et qui m'a mangé en 1830 et 1831 plus du double de sa valeur, pendant les six à sept mois d'oisiveté dont il a joui à la plaine tandis que j'étais dans les montagnes. Puis le fameux ghounte du rajah de Mondi, qui est excellent dans son espèce: mais en vérité, je n'en ai que faire pour aller à Bombay; je le réforme donc aussi. Enfin mon cheval d'escadron, celui que je monte depuis Lahore, a perdu son allure agréable; il continue à se dresser et n'a plus de bouche; de plus, comme tous les chevaux des seigneurs punjaûbis, habitué à ne manger que du sucre, son entretien me coûte le double d'un autre. Je vais donc le renvoyer à M. Allard. Or, le moins qu'il puisse m'en coûter, pour un remplaçant général, c'est douze à quinze cents francs; et cela attendu que je ne suis pas fier; car si je voulais choisir un cheval dans un régiment de cavalerie de la Compagnie, il me faudrait le payer huit cents roupies ou deux mille cent francs, prix auquel les officiers sont admis à faire un choix de ce genre. Il y a près de Delhi deux haras que mon ami M. William Fraser connaît comme ses poches; et je l'ai prié d'y faire mon affaire.

J'ai été pour M. Allard l'occasion de dépenses assez nombreuses; et comme, malgré ses cent ou cent cinquante mille francs de traitement par an, il n'est pas plus riche que moi depuis la banqueroute de M. Palmer (le plus célèbre des banquiers de l'Asie; il

faillit à Calcutta, il y a vingt mois, pour la modique somme de soixante-quinze millions de francs), cherchant les moyens de lui faire quelque cadeau, j'ai imaginé tout simplement de lui envoyer un billet de loterie qui me coûte cent vingt-huit roupies et peut lui en gagner cent soixante mille. Il faut te dire qu'il y a, chaque semestre, à Calcutta une loterie composée de six mille billets à cent vingt-huit roupies la pièce, réglée de telle sorte qu'un douxième seulement du capital des mises reste à la banque : cette somme sert à couvrir la dépense de diverses institutions bienfaisantes. Ce n'est qu'un prétexte pour sanctifier ce jeu, et permettre aux dévots d'y jouer; ce que tous font, ainsi que les non-dévots. Le nombre des officiers civils et militaires dans toute l'Inde est d'environ six mille, autant que de billets : il en est peu qui, dès le jour de leur arrivée dans l'Inde jusqu'à celui de leur départ, ne s'imposent volontairement cette contribution semestrielle de cent vingt-huit roupies. Entre nous, quand j'ai fait acheter un billet pour M. Allard, l'idée m'est venue de faire comme les autres, et des roupies de mon bon ami Runjet-Sing d'en faire aussi acheter un pour moi.

Mais me voici très-embarrassé, et tu vas rire certainement de mon embarras. Il me paraît inévitable de gagner le gros lot, cent soixante mille roupies; ou au moins le second, quatre-vingt mille : c'est-à-dire cinq cent mille ou deux cent cinquante mille francs. Que diable ferai-je de cet argent? Si je te l'envoie, à mon retour on me demandera : Où donc avez-vous

volé cet argent? Quel rajah avez-vous dépouillé, etc. En sorte que je fais des vœux pour que mon numéro sorte en blanc.

La seule considération qui pourrait me justifier publiquement, et me faire avouer sans embarras l'origine de mes vingt-cinq mille livres de rente, c'est l'origine de mes cent vingt-huit roupies mises à cet hameçon; lesquelles, comme de raison, proviennent d'un de ces sacs monstrueux que Runjet-Sing m'envoyait de temps à autre. Rien n'est plus loterie que le caprice ou la faveur d'un prince asiatique. J'y ai gagné une vingtaine de mille francs sans y mettre un sou; certes, il m'est permis d'en risquer une bribe pour attraper mieux. Thésauriser l'argent gagné de cette façon, ce serait faire Charlemagne. Assez de cette folie.

M. Maddock est tombé malade chez Kennedy quand je partageais avec lui l'hospitalité de l'artilleur himalayen. Je me suis emparé du malade: je l'ai purgé, je l'ai fait vomir, je lui ai fait prendre de la quinine, des lavemens (chose horrible pour un Anglais), sinapismes, frictions camphrées, etc., etc., et j'ai remis promptement sur ses jambes. Il n'y avait pas de temps à perdre; il avait pris la fièvre des montagnes qui est presque endémique dans les basses vallées chaudes et humides tout autour de Subhatoo. C'est plaisir que de se déranger pour des gens reconnaissans! Si j'allais au Népaul au lieu d'aller à Bombay, je t'assure que je serais fièrement reçu, car le résident à la cour de Khatmandou, c'est M. Maddock, mon ex-malade.

J'ai aussi appris à Kennedy à se guérir, sans médecins, d'indispositions auxquelles il est assez sujet. Le fait est que je me crois meilleur médecin indien que la plupart des docteurs de la Compagnie. Quand j'en ai rencontré d'instruits, je n'ai jamais causé avec eux que de leur profession, profitant ainsi de leur expérience; tandis que, de mon côté, mon camp, surtout cette année où il était si nombreux, m'a toujours fourni tous les jours quelque malade à traiter. Sois donc tranquille sur moi, et demeure persuadé que, s'il m'arrivait de tomber malade, je ne me droguerais pas avec moins de succès qu'un autre. Le choléra-morbus est de la fable : je ne l'ai jamais vu, et m'apprête à étonner fort les gens à Paris, quand ils m'en demanderont des nouvelles. En repassant le Sutledge, j'ai aussi laissé derrière moi toute chance de voir brûler ou se brûler une femme. Mais, comme ce n'est pas une chose plaisante en Europe que le choléra, un mot de sérieux sur lui : il attaque quelquefois les grandes villes indiennes, et fait des ravages assez grands dans la population indigène : — Les Européens en sont rarement victimes, les *gentlemen* surtout; mais les soldats des corps européens, tous Irlandais, tous perdus d'ivrognerie, y succombent en grand nombre. Tu vois que cela ne me regarde pas du tout. Au reste, il est bien entendu que s'il lui plaisait de régner à Bombay, au mois de mai prochain, je ne lui disputerais pas le séjour de cette ville, et me tiendrais ailleurs à une distance respectueuse.

Je tâcherai de profiter, quand il en sera temps, de

ton conseil sur la convenance de retourner en Europe pendant la saison chaude. En vérité, la perspective des hivers parisiens m'ébouriffe un peu. Ici, dans la plaine si unie de l'Inde, 30° de latitude, avec des orangers et des dattiers de tous côtés, des cannes à sucre, des bananiers, manguiers et autres productions tropicales, je t'écris au coin du feu dans une mauvaise baraque, construite pour la commodité des malades qui vont chercher du froid à Semla. Cependant je suis habillé dans mon déguisement d'ours blanc du Thibet, avec de la flanelle par-dessous, et par-dessus une longue et large ceinture de Cachemyr; et quoiqu'il soit midi, sans un nuage, dans une maison ou plutôt dans une espèce de maison, je me ratatine au coin du feu. Vêtu de la sorte, j'ai fait, ce matin, plus de la moitié de la route à pied, parce qu'à cheval j'avais trop froid aux pieds. Cette disposition frileuse est admirable dans un pauvre diable qui marche le nez au cap Comorin; — mais si elle se prolongeait au-delà, force me serait d'arborer à Paris la douillette de soie puce ouatée, au risque d'être pris pour un abbé.

J'ai quitté Subhatoo avant-hier, dans l'après-midi; et si tu regardes la carte, tu verras que j'ai fait diligence dans la vallée de Pinjore que j'ai traversée, sans m'en ressentir, au nez et à la barbe de la fièvre quarte qui y fleurit à peu près toute l'année. Pour réparer le temps perdu à Subhatoo (M. Maddock ne l'appelle pas *perdu*), j'irai demain à Umbala : c'est une bien longue journée dans l'Inde que vingt-quatre

milles anglais ou dix lieues de poste. Tu serais de mon avis et de l'avis général à cet égard, si tu voyais le dos écorché des chameaux affamés qui portent une partie du bagage, les chars et les bœufs qui traînent le reste; si tu avais la nécessité de tout ouvrir, délier, déplacer le soir; refermer, rattacher le matin, etc., etc., etc.; en cette saison, c'est un charme, parce qu'il fait habituellement le plus beau temps du monde; mais quand vient la pluie, c'est la grêle et la débine. Tu en as tâté dans ton métier; je t'en épargne donc les phrases.

C'est l'agiotage sur l'indigo qui ruine toutes les maisons de commerce à Calcutta. Si elles voulaient se borner aux bénéfices de leurs commissions, toutes feraient de bonnes affaires. Il m'est toujours agréable d'entendre dire que MM. Cruttenden, Mackiliop et compagnie ne jouent pas à cette roulette.

Ma seule objection contre eux, c'est la connaissance d'une quantité de dettes qu'on ne leur paiera jamais. Il n'y a rien de si commun dans l'Inde que de devoir cinquante mille, cent mille roupies, le double même; et les débiteurs sont souvent des capitaines à six cents roupies par mois, des chirurgiens à mille ou douze cents roupies; tout cela par la rage de dépenser au-delà de ses ressources. Le principe du public est que les banquiers de Calcutta sont un tas de voleurs, et que c'est pain bénit que de les frustrer. Ces Anglais, si fiers, si chatouilleux sur l'honneur, se laissent traîner devant la cour royale de Calcutta pour des dettes véritablement honteuses;

car elles ne pourraient avoir d'excuse que dans l'insanité des débiteurs.

Voici comme ils raisonnent :

Je suis un *English gentleman*, c'est-à-dire un des animaux les plus brillans de la création.

J'ai quitté les joies de l'Europe, les charmes de la vie de famille; j'ai dit adieu à mes amis pour venir habiter ce chien de pays.

Ergò, j'ai le droit, par compensation, d'être admirablement nourri, abreuvé, vêtu, logé, voituré, etc., etc.

Et si mes appointemens n'y suffisent pas, je m'endetterai pour faire face à cette nécessité.

Au plus grand nombre il semble qu'un *English gentleman* qui boirait de l'eau perdrait sa caste, deviendrait paria, comme l'Hindou qui boirait un verre de vin, ou le musulman qui mangerait une tranche de jambon. Je dois croire que c'est de même en Angleterre. Les *gentlemen* de l'autre côté de la Manche ont besoin de recevoir du peuple une forte leçon de politesse, pour apprendre qu'un *gentleman* peut faire un mauvais dîner sans en mourir, et porter un habit retourné sans prendre la gale. Au reste, le four chauffe de ce coté-là. Toi et moi sommes destinés à voir crever la bombe. L'abolition des bourgs pourris n'y fera pas plus que l'émancipation des catholiques en Irlande. Ce dont les Irlandais avaient besoin avant tout, avant l'égalité des droits politiques surtout, c'était des pommes de terre à manger, l'émancipation ne leur en a pas mis une de plus sous la dent. Ce qui man-

que au peuple anglais aujourd'hui, c'est du pain. Il a la bonhomie de croire qu'un parlement réformé lui en donnera : sottise, erreur dont il se désabusera bientôt à l'épreuve de ses nouvelles lois électorales. Je ne troquerais pas l'avenir de la France contre celui de l'Angleterre d'ici à trente ans.

De peur que nos gazettes ne te fassent un monstre d'une mouche qui bourdonne autour de Calcutta, laisse-moi te dire qu'une bande de coquins, faquirs, mendians, gens sans aveu ou sans emploi, et d'ailleurs tous musulmans, a pillé dernièrement quelques villages sur la rive gauche de l'Hoogly. Elle a rossé les beurkondars et les tchaokidars (gendarmes et gardes-champêtres) du district, et s'est grossie jusqu'à deux mille hommes au moins, armés de sabres, piques, bâtons, fusils à mèche. Un régiment d'infanterie (indienne) a été expédié contre les moulabis (appellation religieuse que les voleurs se sont donnée) avec une centaine de cavaliers et deux pièces d'artillerie légère. On en a tué et pris beaucoup dans la première rencontre; une seconde affaire fera le reste. Tout cela se passait à dix ou douze lieues de Calcutta.

Adieu, cher Porphyre. Quelle admirable chose que mes mauvais dîners ambulans! Un poulet dur comme du bois, des galettes grossières, et de l'eau pour boire! Me voici redevenu, après deux jours de ce régime frugal, l'homme que j'étais avant de passer quinze jours avec Kennedy, qui m'eût rendu malade infailliblement si j'eusse prolongé chez lui mon séjour. Les Anglais n'ont pas de conversation, et ils restent à table des

heures entières après dîner, en compagnie de nombreuses bouteilles, qui circulent continuellement. Le moyen de ne pas boire? Le désœuvrement seul peut faire lever le coude. Je fumais comme une machine à vapeur, pour laisser passer les bouteilles sans les dévier de leur orbite elliptique autour de notre table ovale; mais force m'était de hurler avec les loups. De là, sommeil laborieux; pesanteur dans les idées le lendemain matin; nécessité de galoper une couple d'heures, comme les Anglais, pour venir à bout de digérer et précipiter le dîner de la veille. J'ai donc résolu de garder mes mœurs sauvages, lorsqu'il m'arrivera de mouiller dans quelque port de la civilisation anglaise, et de boire mon eau et mon lait, de manger mes galettes, entre des convives qui souriront à la vue de ma mauvaise chère. Quel plaisir, mon ami, ce me sera de dire adieu à ce système, lorsque nous serons tous réunis à la petite table ronde de notre vieux père, en devoir de bien faire en face d'une bonne soupe, d'un gigot de mouton, et de quelques bouteilles qui auront eu la patience d'attendre à la cave jusqu'à mon retour.

Delhi, le 21 décembre 1831.

Mon cher Porphyre, j'ai trouvé ici, où je suis arrivé le 16 au soir, quatre énormes paquets de lettres qui m'y attendaient. Aucune des précédentes ne manque depuis deux ans; je vais y répondre au fur et à mesure. Je t'envoie ce que j'ai déjà de prêt pour toi. Ceci n'est qu'un mot, parce que le jour tombe. Sache donc que je suis à merveille; que je suis arrivé à temps

pour passer trente-six heures avec lord et lady William; que je suis enchanté d'eux; que dans dix jours je partirai pour Bombay, quand j'aurai mis à flot, sur la Jumna, mes collections, que l'on habille ici de fer-blanc et de bois dur, sec, épais d'un pouce. Je t'aime et t'embrasse de cœur.

N° 75.

A M. JACQUEMONT PÈRE, A PARIS.

Bussée, entre Subhatoo et Umbala, le 5 décembre 1831; (expédiée le 10 janvier de Delhi.)

Il y a peu de jours, mon cher père, que je vous ai expédié de Subhatoo une longue lettre, commencée à mon départ de Cachemyr, et continuée à diverses reprises pendant le reste de mon voyage au-delà du Sutledge, terminée enfin au port de Semla, chez le capitaine Kennedy. Porphyre vous dira pourquoi j'ai usé de son hospitalité plus long-temps que je ne me l'étais proposé, et qu'il ne convenait à la suite de mon voyage.

Votre n° 25, du 15 mars dernier, m'est parvenu à Subhatoo le 1er décembre, et de ses trois longues pages il n'est pas une ligne qui ne m'ait fait plaisir. Il est charmant de passer ainsi, à notre satisfaction mutuelle, le temps de notre séparation.

Vous me demandiez, en commençant votre lettre, où j'étais ce jour-là? c'était le 15 mars. Eh bien! j'arrivais à Lahore, je me promenais dans un jardin des Mille et une Nuits, seul, pour rêver à ma bonne fortune, ou donnant le bras à l'excellent homme qui m'avait invité à y venir du fond du Thibet. Je débutais à la cour de Runjet-Sing, et sortais, de cette première entrevue, charmé du prince syke. Dans l'élégant salon du petit palais qui me servait de demeure, je trouvais,

en revenant de chez le rajah, une table servie avec luxe et avec goût, selon la mode française; et, par une aimable fiction, j'en faisais les honneurs à ceux mêmes qui l'avaient fait dresser. Une troupe choisie des amazones cachemyriennes du roi venait, par ses ordres, me donner l'amusement du concert et du ballet. Le concert, je vous l'abandonne : la musique de l'Orient est un des bruits les plus désagréables que je connaisse; mais la danse lente, cadencée et voluptueuse de Delhi et de Cachemyr, est une des pantomimes les plus gracieuses qui se puissent exécuter. Je conviendrai aussi que mes danseuses cachemyriennes avaient un pouce de couleur sur le visage, du vermillon sur les lèvres, du rose et du blanc sur les joues, du noir autour des yeux. Mais ce barbouillage était fort joli : il donne un éclat extraordinaire aux yeux déjà si beaux, si extraordinairement grands des femmes de l'Orient.

Et comme les danseuses de Lahore sont tout aussi vertueuses que celles de Paris, il est inutile de vous parler davantage du 13 mars dernier.

Un an auparavant, et à pareil jour, si j'ai bonne mémoire, je faisais des études de révérences devant l'ombre du Grand-Mogol, à Delhi. Que penser du 13 mars à venir?

En jetant un coup d'œil paternellement complaisant sur le début de mes grandeurs ambulantes à Seran, vous me demandez ce que j'ai fait du présent du rajah de Bissahir, de son sac de musc. Eh bien! j'ai fait le républicain, selon la pensée de Montesquieu; j'ai

fait abnégation de moi-même. Le musc du rajah pue au fond d'une malle de cachemyrs, traités avec aussi peu de cérémonie que lui. Quand il fait assez froid pour que je m'enveloppe d'une ceinture, c'est d'une autre malle de schalls, non infectée, que je m'en fais donner une.

M. de Melay lisait à la mer le livre de M. Marlès(1) dont vous me parlez ; mais il m'en disait tous les jours tant de mal, que je reculai devant ses six volumes. Ils vous ont confirmé, me dites-vous, dans votre mépris pour la littérature ancienne de l'Inde. Mais vous me demandez si l'on sait assez bien le sanscrit pour sentir toutes les beautés de la poésie mythologique des Indiens : à cela, je répondrai que, sauf erreur, M. Horace Wilson est le seul Européen dans l'Inde qui sache parfaitement le sanscrit. Il n'y a qu'un des bramines de Bénarès qui le sache mieux que lui; et quelles que soient nos prétentions nouvelles à la connaissance de cette langue et celles des Allemands, même sans en excepter le baron d'Eckstein, je crois qu'aucun des adeptes de l'Europe n'en sait le quart de M. Wilson. Celui-ci, comme de raison, dit qu'il est superbe, comme fin et comme moyen; que la structure grammaticale de cette langue est admirablement logique, ingénieuse, parfaite; et que sa littérature, exclusivement poétique, par la forme comme par le fonds, est également digne d'admiration.

(1) Histoire générale de l'Inde ancienne et moderne, depuis l'an 2000 avant Jésus-Christ jusqu'à nos jours; 6 vol. in-8. Paris, 1828.

Je crois mérités et sincères les éloges donnés à l'instrument; mais je suspecte la bonne foi de ceux accordés aux ouvrages.

Il n'est pas douteux pour moi que les bramines n'aient possédé beaucoup de connaissances qui leur sont maintenant étrangères. L'Inde, à cet égard, ressemble à l'Egypte, et la ressemblance ne se borne pas là, entre le deux pays.

Vous êtes curieux de connaître le degré d'instruction que possèdent aujourd'hui les hautes classes dans l'Inde centrale. Je pourrais, sans leur faire tort, anticiper sur la suite de mon voyage, et vous assurer d'avance que, généralement, elles sont aussi ignorantes que les classes inférieures : mais j'aurai sans doute occasion de voir bien des seigneurs rajepoutes et marattes, dans l'année qui vient; alors je vous dirai ce que j'ai vu. L'Hindostani est, de Delhi à Seringapatam, la langue colloquiale des cours, comme le persan, la langue écrite de leurs chancelleries : je parle maintenant la première avec une grande facilité : ainsi ma curiosité ne sera ni sourde ni muette, quand je trouverai, dans la suite de mon voyage, l'occasion de de l'exercer sur cet objet.

Le *Journal des Débats*, que vous m'avez envoyé, ne m'a rien appris que je n'eusse lu déjà à Cachemyr, au mois de septembre, dans *le Constitutionnel*.

J'ignore quand et comment finira la domination anglaise dans l'Inde; mais ce dont je suis très-certain, c'est que les pauvres Tartares n'y seront pour rien. L'Inde, sous un point de vue militaire, est trop civi-

lisée pour avoir rien à redouter des hordes à cheval du Turquistân, même quand elle n'aurait pas d'officiers européens pour commander ses soldats. Voyez Runjet-Sing, il n'a que vingt-cinq mille hommes de troupes bien disciplinées : avec cela il fait trembler tous ses voisins du nord !

La puissance anglaise dans l'Inde ne périra pas, je pense, par une agression étrangère. De la force physique, les Anglais en auront toujours plus qu'on ne pourra leur en opposer sur le Sutledge ou sur l'Indus ; mais leur force matérielle n'a d'autre base qu'une force morale, aujourd'hui très-puissante, mais qu'un caprice peut ébranler. Alors tout croule à la fois ! Quel événement produira ce choc !... le réveil de l'esprit religieux, sans doute. Cela pourrait être demain, comme cela n'arrivera peut-être pas avant un siècle. Mais quoi qu'il y ait à dire là-dessus, je vais, mon cher père, en vous souhaitant le bonsoir (car il est fort tard), m'endormir avec la même certitude de retrouver demain matin toutes choses comme elles étaient aujourd'hui, que vous pouvez avoir à Paris. Je crois même mes chances d'un lendemain semblable à la veille, bien plus grandes que les vôtres.

Adieu, je vous embrasse, et vous aime de tout mon cœur.

N° 76.

A M. PROSPER MÉRIMÉE, A PARIS.

Soncepul, à 30 milles au nord de Delhi,
le 15 décembre 1831.

Mon cher Prosper, excusez cette grande feuille de *foolscap* infiniment peu *select*. Puissiez-vous n'avoir jamais à écrire sur de tel papier avec une plume de paon. Dans l'Inde, elles ont toute la couleur locale désirable; mais, à part la couleur, elles ne valent pas le diable.

Grande est ma joie de me retrouver chez les Anglais. De l'autre côté du Sutledge dans les montagnes surtout, il y a toujours une chance de rencontrer une bande de coquins armés de fusils à mèche, qui vous disent: *On ne passe pas;* et cette chance fâcheuse s'est réalisée assez souvent dans mon voyage. Mon secrétaire, là-dessus, tirait de sa poche un firman terrible de Runjet-Sing, par lequel il enjoignait à ses amés et féaux de la plaine et de la montagne, non-seulement de laisser passer et circuler librement le Platon de l'époque, *alias* le seigneur Victor Jacquemont, mais il leur ordonnait de pourvoir de foin, de paille, etc., la suite dudit seigneur, et d'obtempérer à toutes ses réquisitions. Lecture faite de ce sublime passeport, les coquins de fusils à mèche disaient fort tranquillement que c'était de l'hébreu pour eux que

tout cela; que pas un d'eux ne comprenait un mot de persan; qu'ils n'étaient pas d'ailleurs les serviteurs de Runjet-Sing, mais de tel ou tel petit djaguidar ou zemindar (seigneur vassal), et qu'ils ne connaissaient d'autres ordres que ceux de leur maître; secouant là-dessus la cendre de leur mèche, et répétant : *On ne passe pas.* Je vous assure, mon cher ami, qu'il ne faut pas de médiocres talens diplomatiques pour *passer* malgré cela, et que plus d'un secrétaire d'ambassade y serait fort embarrassé; car quelque nombreuse que fût mon escorte, les opposans se trouvaient d'ordinaire en si grande majorité, que c'était seulement par la voie des négociations que je pouvais réussir à obtenir le passage. Une fois seulement, et cela dans l'expédition par laquelle je terminai ma campagne au-delà du Sutledge, je jugeai que la force était de mon côté, et je montrai laconiquement, aux ayans fusils à mèche, les longues lances très-pointues de mes cavaliers. Ils me saluèrent jusqu'à terre, et présentèrent les armes à leur façon quand je passai. Je regrettai presque leur civilité : elle m'ôtait le prétexte d'houspiller, à leurs dépens, le corps odieux des fusils à mèche.

De ce côté du Sutledge, les gens sont fort apprivoisés. Nul ne se permet de dire au porteur d'une figure passablement blanche cet éternel *on ne passe pas* du Punjaûb. Les Anglais ont tué dans leurs possessions, l'originalité des mœurs asiatiques, hors du foyer domestique d'un chacun. Elles n'ont plus aucun agrément pittoresque; mais à l'user c'est fort commode.

J'ai donné aux pierres de l'Himalaya une grande

preuve d'amour, en quittant pour elles Runjet-Sing trois jours avant son entrevue avec le gouverneur-général. Nous autres Indiens, qui ne pensons pas moins de cette entrevue que de celle de Napoléon et d'Alexandre sur le Niemen, nous nous figurons que vos gazettes seront avides des détails que leur en donneront celles de Calcutta, comme si l'on s'occupait à Paris du Sutledge, de Roupeur, de Runjet-Sing, et de lord W. Bentinck.

Afin que vous soyez passablement au fait de ces choses lorsque vous serez ministre des affaires étrangères, prenez une carte de l'Inde, et cherchez tout au haut le Sutledge, au point où il débouche des montagnes. Si elle est un peu détaillée, vous trouverez là, sur la rive gauche, Rooper ou Roopur, Rupur, Ropour, Ropur, c'est-à-dire *Roupeur*, en français.

En grand, vous pouvez considérer comme appartenant aux Anglais tout le pays sur la rive gauche du Sutledge, et plus bas l'Indus, lorsqu'il a reçu la première de ces rivières.

C'est une mauvaise ligne de défense militaire.

L'Indus, au contraire, surtout dans la partie moyenne de son cours, entre Attosz et Deyra-Ghazi-Kan, en serait une excellente.

Les Russes peuvent s'y présenter en force sans rencontrer presque aucun obstacle sur leur route. Ils traverseraient la Perse en se promenant; et l'Afghanistan, divisé depuis une vingtaine d'années en une multitude de petites principautés indépendantes extrêmement faibles, serait hors d'état de les arrêter

un jour. Il est d'ailleurs indubitable que les Afghans grossiraient volontiers une armée quelconque qui marcherait à la conquête de l'Inde : c'était l'ancien métier des Afghans, que de piller l'Inde; ils en reprendront la route avec joie.

Ordre est donc venu ici, de l'honorable cour des Directeurs, de se ménager, par un traité avec les Amirs du Sind et avec Runjet-Sing, la navigation de l'Indus, afin d'y porter de Bombay, et à la vapeur, des armées anglaises, en cas de démonstration menaçante faite par les Russes en Perse.

Les Amirs du Sind sont les seigneurs de Tatta, Hyderabad, et autres lieux circonvoisins de l'embouchure de l'Indus. Ils sont indépendans depuis la dissolution de l'empire afghan. Runjet-Sing, depuis vingt ans, convoite leur pays, et depuis long-temps s'en serait emparé, s'il n'avait craint le déplaisir des Anglais.

On vient de faire savoir à messieurs les Amirs que, s'ils n'entourent pas de facilités et de protection la navigation marchande et militaire des Anglais sur l'Indus, on les laissera à la merci de Runjet-Sing. Ils se sont hâtés de dire qu'ils étaient les esclaves soumis de la vieille Dame de Londres, et qu'ils se feraient un plaisir et un devoir d'établir des chantiers sur les bords de leur fleuve, pour fournir aux bateaux à vapeur anglais.

En cas de menace russe, c'est sur la rive gauche de l'Indus que les Anglais, remontant ce fleuve, iraient prendre position; par conséquent dans les possessions de Runjet.

L'entrevue de Roupeur avait pour but, sans doute, de cimenter plus fortement l'union des deux puissances, de flatter la vanité de Runjet par les égards que lui a témoignés le mari *pro tempore* de la vieille Dame, et de le mieux disposer à faire avec elle un traité d'alliance défensive contre tout indiscret qui viendrait du Nord ou de l'Ouest.

On a dépensé pour cette fois quantité de beaux et bons lacs, sans avancer la besogne d'un iota.

Runjet promettra, signera, jurera tout ce qu'on voudra, et quand les Russes viendront, si jamais ils viennent, ce que je ne crois pas prochain, il se regardera tout aussi libre d'agir à sa fantaisie, que nous l'avons trouvé bon de S. M. C. après la prise de Cadix par le héros du Trocadéro.

S'il croit qu'en aidant aux Russes, ceux-ci peuvent réussir à déloger de l'Inde les Anglais, sans aucun doute il les aidera, bien persuadé que ces nouveaux venus ne sauront garder leur conquête, et qu'alors viendra son tour, à lui Runjet, pour tenter la conquête de toute l'Inde. Il est déjà un peu vieux et bien cassé pour achever une telle besogne; et pour peu qu'une dizaine d'années se passent avant de la commencer, il y succombera s'il l'entreprend.

Sincèrement allié aux Anglais, Runjet ôterait aux Russes toutes chances de succès. La duperie du cabinet de Calcutta consiste à croire qu'il existe des moyens diplomatiques de s'assurer de la fidélité du roi syke.

Le gouverneur-général lui a donné de belles fêtes,

que Runjet n'a pas rendues avec moins de magnificence. Les journaux de Bombay et de Calcutta, depuis un mois, ne parlent d'autre chose : ces misères sont pour eux de la politique transcendante; il n'y a pas de style assez noble pour les raconter. Ils se voient ainsi dans l'impossibilité de peindre le prince syke par ses traits les plus caractéristiques. Aucune des gazettes, par exemple, n'a osé dire que dans la seconde visite à lord William Bentinck, Runjet pissa fort gravement dans un coin de la superbe tente, où il se trouvait avec lord William et toute la cour du gouverneur-général.

En marchant avec lui à cheval, à la tête de son armée, pour venir à Roupeur, je l'avais vu invariablement descendre de cheval à mi-marche, et faire la chose contre son parasol, que le porteur abaissait pour l'occasion, cela sans s'interrompre aucunement dans la phrase qu'il avait commencée, soit avec moi soit avec l'envoyé anglais.

A vingt ans il faisait bien autre chose, à midi, dans les rues de Lahore, sur le dos de son éléphant, avec une fille appelée Moura, qu'il aimait éperdûment. Cette fille était musulmane, et, comme toutes celles de sa religion et de son métier, elle fumait le houka. Or, vous savez, ou ne savez pas, que les Sykes ont la même horreur du tabac que de la chair du bœuf : personne ne s'avise de fumer en présence du plus chétif seigneur syke. Eh bien, ce pauvre Runjet allumait lui-même le houka de sa maîtresse; il mangeait son opium tandis qu'elle fumait sur l'éléphant; et quand ils avaient

fini tous deux, au nez et à la barbe de toute sa cour et du bon peuple de Lahore, il recommençait avec elle ses expériences de physique expérimentale.

Le dos de mes chameaux n'est qu'une plaie; mes bœufs sont tous boiteux; et ce sera une grande prouessse si avec cet équipage je puis déjeuner après-demain à Delhi. Il me tarde bien d'y arriver, car j'ai toute raison d'espérer y trouver deux paquets de lettres de France; et les dernières que j'ai reçues sont du mois de mars.

Écrivez-moi, contez moi ce qui est advenu de tous nos amis depuis le mois de juillet 1830. Quelques nouvelles du monde littéraire, s'il n'a pas été absorbé jusqu'au dernier par la politique. M. Gérard est-il toujours premier peintre du roi? Quel est ce M. Cavaignac dont je n'avais jamais entendu parler, et qui, sans dire gare, a fait à la Cour royale un si magnifique discours? que deviennent les Scheffer? les Thierry? les Globistes et les globuleux? le baron de Saint-Lazare et le baron de Stendhal? une belle dame à laquelle vous m'avez dit que j'avais fait grand'peur un matin qu'il pleuvait fort?

Écrivez, mon cher ami, de votre plus grosse plume et sur le plus fort papier; car c'est John-Bull qui paie les ports de lettres; et vous voyez que je ne m'en gêne pas.

Je voudrais grossir ce paquet d'une couple de feuilles pour madame Mérimée; mais j'ai été trop bavard avec vous. Force m'est de reprendre ma besogne. Dites-lui cependant que du substantif *mahogany*,

acajou, nous avons dérivé dans l'Inde le verbe *mahoganise* qui exprime non-seulement l'altération du teint, mais la momification radicale de l'individu, et assurez-la que, pour servir depuis trois ans de but aux rayons du soleil des tropiques, je ne suis pas trop *mahoganised.* Si j'allais à Londres, je n'aurais aucune chance d'être admis à l'*Indian club*, tant je suis frais.

P. S. Nonobstant cette fraîcheur dont je me vante, voici ce me semble, une preuve de *mohaganisation* fort honnête : il y a quatre jours, je passais à Kurnal, grande station militaire anglaise sur la frontière syke. J'y descendis chez un jeune officier de ma connaissance dont le régiment donnait le lendemain un bal à toute la station. On me pressa de rester vingt-quatre heures; on me promit que je verrais au bal plusieurs très-jolies personnes. Or, il y a près de dix mois que je n'ai vu de femme européenne; et malgré cela, j'ai continué à filer mon nœud et refusé de mettre en panne. Je dirais volontiers de la plus jolie figure anglaise, au bal : Qu'est-ce que cela prouve?

Adieu, mon cher ami, je vous embrasse de cœur.

N° 77.

A M. NARJOT, CAPITAINE DU GENIE, A BREST.

Delhi, le 22 décembre 1831.

AVERTISSEMENT PRÉLIMINAIRE.

Quand vous serez général en chef, avec un pauvre diable de secrétaire et quelques aides-de-camp à faire enrager, pour prendre le mauvais temps en patience quand il en viendra, alors, mon cher ami, libre à vous d'écrire aussi illisiblement qu'il vous plaira. Mais tant que vous ne serez qu'un modeste capitaine du génie à la portion congruë, bourgeois, qui pis est, comme il paraît, hélas! que vous le devenez insensiblement, barrez bourgeoisement vos T et mettez des points sur les I : vos hiéroglyphes m'ont fait enrager une bonne heure. Écrivez désormais en caractères romains bien conditionnés.

Au reste, mon aimable ami, vous m'en avez tant dit dans vos deux mètres courans de pattes de mouche du mois de juin dernier, et j'ai si peu d'instans à vous donner aujourd'hui, que je me bornerai à vous accuser réception de votre charmante lettre. Pourquoi ne me donneriez-vous pas de pareilles étrennes tous les trois mois? A moins d'un naufrage, accident qui depuis la révolution n'arrive plus guère que dans les romans, vos lettres n'ont aucune chance de rester en route. Il y a dans le voyage tant de sûreté, que de vingt-huit envois faits jusqu'ici par ma famille,

un seul s'est perdu, et je sais comment, sur les brasses du Gange, avec une trentaine de chevaux arabes et une honnête proportion de chrétiens et de fidèles (musulmans, je veux dire) : il y a de cela deux ans.

En outre, vous voyez que six mois suffisent quelquefois pour faire la promenade de Brest à Delhi.

Avec votre lettre, que j'ai trouvée à mon retour à Delhi, il y a quelques jours, il y en avait une cinquantaine d'autres, dont la plupart crient réponse, et plusieurs si haut qu'il faut obéir. Je serai donc bref, si je puis toutefois; et si je vous en dis long, ne m'en sachez aucun gré, car je vous déclare solennellement que c'est contre mon intention.

Comme milord W. Bentinck, que l'ai eu je bonheur de revoir ici, m'avait envoyé les journaux français de juin et de juillet avant qu'on ne m'apportât mes lettres de la poste, et que j'avais vu aussi les gazettes anglaises jusqu'au 8 août, votre politique est venue un peu tard. Cependant, pour de la politique de Brest, c'est à-dire du bout du monde (Finistère ou *Finis terræ*), elle est si bonne qu'elle m'a instruit et diverti. J'ai eu beaucoup de peine à déchiffrer votre formule abrégée pour *henriquinquiste* que j'ai lue pendant deux jours *quinquinistes*, sans trop m'en étonner dans ce siècle de folie. Je prenais bonnement ces quinquinistes pour quelque société politique, association ou club, parti enfin, de jeunes médecins ou pharmaciens devenus puissance à ce qu'il paraît. Quinquiniste n'était pas mauvais, mais henriquinquiste est excellent. Quand mes stupides ser-

viteurs indiens feront quelque sottise plus lourde qu'à l'ordinaire, je leur dirai *henriquinquistes!* Cela fera merveilles.

Je ne me rappelle plus quand je vous ai écrit pour la dernière fois. Mais il y a bien long.temps.

Je rapporterai une charge de cachemyrs à faire trembler tous les maris. J'ai été pendant huit mois un fort grand seigneur; fort riche, fort magnifique, fort bienfaisant, et moyennant cela aussi pauvre aujourd'hui qu'avant ce singulier voyage. Prisonnier quelquefois, diplomate souvent; guerrier le moins qu'il m'était possible, car, malgré la forte escorte de ses propres gardes-du-corps que mon ami Runjet m'avait donnée, rarement je me suis trouvé le plus fort dans les rencontres suspectes ou hostiles. Mais c'est surtout dans l'art de la politique que je brille: vous verrez qu'ils feront de moi un diplomate quelque jour; nos habiles, à ma place, y eussent souvent été dans l'embarras. Ces vastes contrées sont fermées à la curiosité des Européens par la jalousie assez logique de leurs maîtres. Jusqu'ici tout va bien pour moi; me voici revenu vivant et très-vivant, je vous l'assure, de Cachemyr, dont les montagnes ne sont pas si hautes, ni la vallée si pittoresque, ni les femmes si belles, ni les hommes si fripons qu'on le dit. Mon portefeuille est plein de lettres de rois. Le successeur de Porus m'écrivait tous les huit jours. Je lui envoyais de là-haut de la bien mauvaise physique pour le satisfaire, de la physique comme Sénèque en faisait dans les *quæstiones naturales.* Mais

le roi de Lahore se connaît mieux en chevaux, sabres et fusils à mèche, qu'aux sciences de l'Europe; et mes dissertations persanes sur les quatre élémens avaient le don de lui plaire.

A vivre plus de six mois parmi des Mahométans et des Hindous (prononcez Inn-doû), je suis devenu fort tolérant. La religion est le sujet favori de la conversation des Orientaux : elle était toujours sur le tapis dans la chambre-dunette ou plutôt sous le dais de ma gondole, lorsque dans les soirées chaudes de l'été j'allais chercher un souffle d'air sur le lac de Cachemyr, et que j'invitais à partager ma promenade quelques longues barbes fashionables. J'ai appris à ne parler qu'avec respect de monseigneur Mahomet, parce que mon prophète recevait les mêmes égards de mes invités musulmans, qui le traitaient toujours d'Excellence. Le christianisme est monstrueux, révoltant, exorbitant, comparé à l'islamisme: si jamais je me faisais dévot, je commencerais certainement par me faire Turc! il n'y a qu'un reproche à adresser à la religion musulmane, c'est l'abjection à laquelle elle condamne les femmes en principe. C'est une honte pour une femme honnête que de savoir lire et écrire, que de savoir danser ou chanter : ces talens décriés sont l'attribut exclusif des filles publiques, auxquelles la coutume accorde ainsi le monopole de l'art de plaire.

La conséquence de cette règle (qui est au reste celle de tout l'Orient, depuis la Chine jusqu'à Constantinople), c'est la dissipation des maris, la tiédeur

de toutes ces affections domestiques, et l'amour antique, grec et romain.

Je m'occupe ici à embarquer sur la Jumna toutes les collections que j'ai rassemblées depuis mon arrivée dans l'Inde. Dans huit jours, habillées de fer-blanc et d'une double enveloppe du bois le plus sec et le plus dur, j'espère les voir à flot : alors, je dirai adieu pour toujours à la ville impériale, et je prendrai la route de Bombay. C'est fini pour moi des scènes de neiges et de glaces, de désolation, de l'Himalaya. J'ai éprouvé un serrement de cœur, en perdant la vue de ces montagnes où j'ai passé deux années de ma vie, et que je ne verrai plus jamais.

Des scènes toutes nouvelles m'attendent dans le reste de mon voyage, les scènes du tropique. J'irai devant moi, le cap au sud, tant que terre me portera. Du cap Comorin, je reviendrai au Nord par le plateau de Mysore, dans les montagnes bleues, les plus hautes des Ghates.

J'y passerai l'été de 1833, après lequel je songerai à retourner en Europe. Ce ne sera pas par la Perse : la politique de l'Europe ne me permet pas d'y penser. D'ailleurs cela détruirait l'unité de mon voyage; je préfère n'être qu'Indien.

Adieu, mon bon ami, je vous embrasse.

N° 78.

A M. VICTOR DE TRACY, A PARIS (1).

Delhi, 22 décembre 1832.

Cher et excellent ami, le colonel Fagan, qui a été pour moi une providence bienfaisante dans l'Inde, à la veille de quitter ce pays pour toujours, et de retourner en Europe, où la France sera sans doute sa demeure définitive, me prie de lui faire connaître quelques-uns de mes amis. C'est par vous que je commence le cercle de visites épistolaires que je vais donc faire pour lui et avec lui. Le colonel Fagan est de famille irlandaise, élevé en France : entré fort jeune au service indien, il fut de cette expédition que les Anglais envoyèrent contre nous, de Bombay en Egypte, et qui n'arriva qu'après notre capitulation. Il connut là M. Lafosse, revint en France avec lui, et y resta une couple d'années, pendant lesquelles se forma sa liaison avec M. Lafosse, qui est intime (2).

(1) D'autres pourraient céder à la crainte que l'insertion de cette lettre dans cette correspondance ne parût dénuée d'intérêt. Pour nous, nous croirions méconnaître les intentions de Jacquemont, en ne le laissant pas exprimer publiquement la reconnaissance et l'amitié qu'il professait pour M. le colonel Fagan. Les sentimens renfermés dans cette lettre font l'éloge de celui qui les exprime et de celui qui a su les inspirer.

(2) Jacquemont se trompe en faisant remonter la liaison de M. le

Il a depuis revu la France à deux reprises. C'est un officier de la plus haute distinction. Il est depuis maintes années *adjudant-général*, c'est-à-dire major-général de l'armée indienne, ce qui équivaut au commandement en chef, vu que le commandant en chef de nom est un grand seigneur anglais, renouvelé tous les quatre ans, qui arrive ici et s'en retourne après ses quatre ans sans comprendre un mot du langage et des mœurs si particulières de l'armée, à la tête de laquelle il est placé. Le colonel Fagan emporte avec lui les regrets, l'estime, le respect et l'affection de cette armée. C'est par le moyen de M. Lafosse que j'ai fait sa connaissance : elle m'a été bien utile, car il n'est pas une station militaire dans l'Inde où il n'ait quelque ami, et dans ces lieux-là, je suis sûr de trouver partout la plus admirable hospitalité.

Je n'ai eu l'avantage de voir M. Fagan que pendant un temps assez court, à Calcutta. Mais nous nous sommes attachés rapidement l'un à l'autre, et notre connaissance est devenue depuis bien plus intime par notre correspondance. Ses mœurs sont nobles, sérieuses, élégantes ; ses opinions sur les grandes choses du monde moral, sont les nôtres.

Je lui donne une lettre pour votre père. Menez-le chez lui. M. Fagan ne peut qu'être jaloux de l'honneur de connaître M. de Tracy, et monsieur votre père trouvera certainement du plaisir à faire la connais-

colonel Chatry de Lafosse avec le colonel Fagan à la campagne d'Égypte, que ce premier n'a point faite. Cette liaison s'est formée pendant le sejour du colonel Fagan en France, après cette campagne.

sance d'un homme aussi distingué. Veuillez aussi, cher ami, le présenter à vos sœurs et à vos beaux-frères : faut-il vous prier de le présenter d'abord à madame Victor ?

Adieu, c'est un ami que je vous adresse ; j'espère qu'à mon retour en France, il sera le nôtre à tous deux. Je vous aime et vous embrasse de cœur.

N° 79.

A M. PORPHYRE JACQUEMONT, A PARIS.

Delhi, le 23 décembre 1831.

Ta letre Y est toute courte; *l'Annuaire* pour 1831 est venu avec elle, après onze mois de voyage. J'ignore où elle s'est promenée pendant ce temps: mais ce ne peut avoir été dans l'Inde, car j'y suis devenu un des individus les plus faciles à trouver, quoique le moins sédentaire de tous ses habitans. Tu me recommandais de me défier des puissances à mon retour. Tout est dit là-dessus, puisque j'ai décidé que je reviendrais par mer. Il y a, en effet, exemple d'Anglais interceptés en Perse par les Russes, et envoyés en Sibérie pour y patiner tout le reste de leur vie. Ces atrocités ont transpiré dernièrement; et je suppose qu'elles sont maintenant l'objet de réclamations énergiques du gouvernement anglais.

Quand tu vois notre père préoccupé secrètement, mon bon ami, de quelque pensée qui l'inquiète et le tourmente, provoques-en l'examen. A vingt ans on voit les choses en couleur de rose; à ton âge on les voit comme elles sont; à celui de notre père, pires qu'elles ne sont. Ce sont des pensées d'avenir qui l'absorbent quelquefois; eh bien! discute tranquillement avec lui les chances de l'avenir. Si tu dois le quitter pour aller faire la guerre, montre-lui la probabilité

que la guerre serait courte, et que tu ne pourrais manquer d'y gagner les grosses épaulettes. Il concentre en nous toutes ses affections à mesure qu'il vieillit, et je suis convaincu que la pensée de nous revoir heureux lui ferait passer assez doucement la période de sa solitude. Aux mois de mai et juin, il me croyait à Lahore, et il acceptait avec joie toutes les interprétations de mon voyage hors des possessions anglaises. La supposition qu'après avoir vu le Punjaûb et le Cachemyr je reviendrais dans l'Inde continuer mon voyage comme je l'avais commencé, lui plaisait infiniment. Toutes mes lettres depuis ce temps-là n'ont dû que lui faire du bien. J'ai joui plus vivement du bonheur qui me suivait dans mon voyage, par l'idée qu'il le partageait. J'espère qu'à mon retour, ce qui concerne mon avenir s'arrangera de manière à ce que je ne sois plus pour lui une cause d'anxiété.

Quoique j'y pense bien souvent, je n'ai pas encore déterminé la forme que je donnerai à mes publications diverses. Néanmoins, je compte bien tirer de la masse très-considérable des manuscrits que je rapporterai, un ouvrage assez instructif, et assez généralement intéressant.

A propos de la nouvelle organisation de l'artillerie, dont tu me parles, je t'apprendrai que dans l'armée indienne l'artillerie à pied est traînée par des bœufs, mais des bœufs d'une race toute particulière, fort grands et forts actifs (pour des bœufs s'entend). Les artilleurs à cheval, en parlant des autres, jamais ne disent artillerie à pied, mais toujours *bullock artillery*, ar-

tillerie à bœufs, ce qui est pour ceux-ci l'abomination de la désolation.

Que veux-tu dire par des craintes que les communications plus ou moins indiscrètes des lettres que j'écris pussent exciter des soupçons chez les Anglais, mes hôtes, sur la nature réelle de mon voyage et de mes intentions en visitant l'Inde dans tous ses coins? C'est d'un absurde pyramidal; c'est à passer toute croyance. Je suis entièrement de ce pays. Je suis lié familièrement avec la plupart de ses officiers politiques. Ce sont eux surtout qui m'accueillent, parce qu'en général ce sont les plus hauts en grade, et les plus intéressans pour moi. Il n'est pas question de *Monsieur* ou de *Sir* entre nous. C'est mon cher Maddock, ou my dear Maddock, my dear Wade, my dear Kennedy, etc., d'un coté; et de l'autre, mon cher Jacquemont, ou my dear Jacquemont. Chez le gouverneur-général, je suis comme de la famille, hors des règles de l'étiquette imposée à tout autre. Agent secret! N'est-il pas entendu par tous mes amis anglais que je saurai faire autre chose de mon voyage que de l'histoire naturelle, après que j'aurai vidé mon sac de pierres et épluché mes bottes de foin? Parbleu, ici à la table du résident, entre lequel et moi son âge fait obstacle à des relations familières, croirais-tu que je craignisse de causer de politique, de l'administration financière et judiciaire du nord de l'Inde, dont il est le vice-roi? C'est presque toujours le sujet des conversations dont j'ai lancé le premier mot. Quand je ne puis tirer à clair quelque point de statistique,

et que mon ignorance m'ennuie, parbleu, c'est au ministre d'Etat que j'écris pour le prier de faire chercher, préparer, calculer, dans ses bureaux, l'objet que je désire. Agent secret! Cela m'irait bien vraiment! En vérité, c'est le comble de la sottise. Tout le monde dans l'Inde sait qui je suis : Je n'ai rien caché, et j'ai rencontré, presque partout, des gens qui m'inspiraient assez de confiance pour leur laisser connaître le plus exactement possible ma position. On sait donc que je suis arrivé à la ration de six mille francs : j'ai eu le courage de l'avouer; puis, que j'ai été mis à huit mille, puis à douze mille francs. Je ne cache pas ce que j'ai reçu de Runjet; enfin, mon ami, comme je ne joue qu'un jeu honnête, je le fais toujours cartes sur table. Cette manière ouverte et franche, je l'ai gardée avec le plus défiant, le plus faux, le plus menteur des princes asiatiques, Runjet; et je crois que Runjet lui-même rirait au nez de qui lui insinuerait que les pierres et les herbes de ses montagnes n'étaient pour moi qu'un prétexte de voir le reste. Si on te parle jamais d'agent secret, mon cher Porphyre, dis hardiment qu'il n'y a jamais eu dans l'Inde un étranger, au caractère duquel on ait prodigué tous les témoignages de respect que je reçois partout, et sans cesse. Il n'y aura pas de modestie à le dire; mais enfin il est bon qu'on sache là-dessus la vérité.

Quoique plus loin que toi de l'Angleterre, j'en suis tellement rapproché par la lecture occasionelle de ses journaux et ma connaissance des gens de ce pays-là, que j'ai sans doute plus que toi meilleur fonds pour

bâtir des conjectures sur son avenir. Il me paraît effrayant. Je suis persuadé que si les pairs ont la folie de rejeter le bill de réforme accepté par la chambre des communes, il y aura un coup d'Etat libéral fait par les ministres actuels, ou retraite de ceux-ci, et alors révolution à coups de fusil. La crise sera terrible, parce qu'il n'y a pas de pays en Europe, peut-être, où les inégalités sociales soient aussi effroyables. L'Inde ne reçoit pas dans la mère-patrie l'attention qu'on devrait lui accorder.

Adieu; je suis éreinté. Il y avait hier un bal à Delhi, donné par les ingénieurs de la garnison au reste des habits rouges et des habits noirs. Il a fallu y montrer ma longue figure brune et peu dansante; et des quiproquos de voitures, palanquins et chevaux, m'ont fait galoper une bonne partie de la nuit; et je ne me suis couché qu'à trois heures, ce qui ne me va guère. Adieu, cher et bon ami; je t'aime et t'embrasse de tout mon cœur.

10 janvier 1832.

Mes caisses ne sont pas encore prêtes; c'est le diable. Comme il y a quantité de navires en partance à Calcutta, pour le Hâvre et Bordeaux, j'écrirai encore. Rien de neuf. Je pioche ferme, et me porte à merveille.

A toi de cœur.

N° 80.

A M. JACQUEMONT PÈRE, A PARIS.

Delhi, le 16 décembre 1831.

Mon cher père,

Vous dirai-je que vos spéculations sur la politique indienne font mes menus plaisirs? Vos citations de mémoire empruntées au sieur de Marlès sur l'histoire de Runjet-Sing, sont délicieuses. — Mais est-il séant à un fils de parler ainsi à son père ?.... Vous me pardonnerez cette licence, je n'en doute pas, maintenant que par mes lettres du Punjaûb et de Cachemyr, vous devez être mieux appris des choses d'outre-Sutledge, et de la faillibilité de M. de Marlès, votre oracle. Je possède tous les matériaux d'une histoire du Punjaûb depuis une cinquantaine d'années; mais elle n'amuserait personne. La biographie de Runjet-Sing serait amusante peut-être, mais elle abonde en faits qu'il est impossible d'écrire en langue vulgaire, et qui devraient être mis en notes latines. Malgré tout ce qu'il y a à reprendre en Runjet, aimez-le un peu pour l'amour de moi. Vous craigniez qu'il ne me fît prendre femme, et *volens nolens* ne me gardât. Je pense avec plaisir que depuis long-temps vous devez avoir reçu mes premières lettres de Lahore, qui vous auront pleinement rassuré à cet égard.

Mais quelle était cette guerre de Runjet qui vous

faisait trembler pour moi? Le rajah de Belaspore serait infiniment flatté de savoir que les troubles de son empire vous ont aussi alarmé. Si je devais revoir l'Himalaya, j'espère que vous me feriez l'honneur de me croire à Belaspore maître et seigneur absolu.

J'ai perdu le fil de la politique européenne, et ne saurais prophétiser comme par le passé. Vous ai-je dit que six mois avant de les connaître, j'avais prédit à un ami de Calcutta les choses de juillet 1830, et que ma lettre qu'il montra à d'autres me fit alors une singulière réputation? Voici que tout le monde me demande ce qui arrivera du Punjaûb et de Cachemyr à la mort de Runjet; à quoi je réponds que pour le présent Runjet qui, malgré sa barbe blanche et son corps frèle, n'a que cinquante-un ans, ne songe nullement à mourir; et si l'on insiste, je fais mon *siége* comme Vertot; je dis quels chefs se battront dans la plaine, et quels à la montagne; les chances des uns et des autres. Wade, que bien vous connaissez à présent, m'écrira toutes ces choses à Paris quand elles se réaliseront.

Je suis arrivé le 16 au soir. Fraser, que je croyais dehors, en tournée judiciaire, était ici. Il m'apprit aussitôt que le camp du gouverneur-général était encore sous les murs de Delhi, et serait porté pendant la nuit au Couttob, sur les ruines de l'antique Delhi, à quatre lieues. Là-dessus je me couchai dans son palanquin, et l'on me porta au Couttob. J'y restai deux jours avec lord et lady William, dont j'ai été plus charmé encore que pendant mon séjour à Calcutta. Il

n'est sorte d'égards flatteurs et d'attentions vraiment amicales qu'ils ne m'aient témoignés l'un et l'autre. J'ai causé bien au long avec Milord des pays dont je revenais, et avec lady William de Paris, et de leur voyage à eux-mêmes : tant de choses se sont passées depuis que je leur avais dit adieu à Calcutta ! Du reste, j'ai bravement bu de l'eau à la santé de tous ceux qui me saluaient de leur verre selon la coutume de leur nation ; et ce n'est pas ce que l'on a le moins admiré en moi. Il y avait au camp du gouverneur-général plusieurs personnes de ma connaissance : M. Toby Prinsep, le secrétaire d'État ; le général Wittingham, qui commande cette division ; M. Metralfe, le premier de mes hôtes à Delhi.

Lord William marche vers le rajepoutanah. Lord Clare, le nouveau gouverneur de Bombay, vient à sa rencontre ; ils se connaissent particulièrement. Lord et lady William à leurs recommandations verbales ajouteront l'un et l'autre une lettre pour ce seigneur ; je l'attends de jour en jour.

Je suis seul dans l'immense maison de M. Fraser, espèce de fort gothique qu'il a bâti à grands frais, sur la place même où jadis Timour Lenggue planta sa tente pour assiéger Delhi. Mon hôte est au camp du gouverneur-général, qu'il accompagne jusqu'aux limites de sa juridiction. Je travaille seul tout le jour, sans bruit autour de moi que celui des ouvriers qui emballent mes collections, sans dérangement, sans gêne de société. Le soir, quand il fait beau, je monte à cheval, en palanquin lorsqu'il pleut, et je descends à la ville,

où je dîne de fondation chez le résident, homme d'un esprit fin et orné, d'habitudes retirées, et qui cause mieux que la plupart des Anglais. M. Maddock demeurait chez lui, et, pour faire partie carrée, un jeune diplomate apprenti, pétulant d'esprit, ne manque jamais aux dîners de son patron; cela fait d'agréables soirées.

Le résident de Delhi reçoit par mois cinq mille roupies ou treize mille francs de frais de table. — Or comme il n'a d'ordinaire que cinq ou six personnes à sa table, et qu'il se fait un scrupule de manger les treize mille francs, vous pouvez juger si les dîners que je fais là ressemblent à mes dîners ambulans. Cependant j'édifie notre petite compagnie par ma sobriété stoïque. A dix heures nous disons bonsoir à M. Martin (le résident), et Maddock et Bell (l'assistant si gai et si spirituel que j'ai dit), nous nous retirons dans l'appartement de celui-ci; et serrés autour d'un bon feu, nous jasons jusqu'à minuit. Il n'y a pas de raison pour s'aller coucher, tant nous savons passer agréablement le temps à nous trois. D'ailleurs on ne me laisse pas partir volontiers : quand le dernier mot est dit, j'allume un admirable cigare de la Havane, m'enveloppe de ma robe de chambre de cachemyr, monte à cheval, et, précédé de deux hommes qui courent devant moi, des torches à la main, je reviens en un temps de galop à la forteresse de Fraser. J'avais le cœur gros en revenant ainsi cette nuit à ma demeure; c'est qu'avant de monter à cheval, j'avais donné à M. Maddock la dernière poignée de main.

Il est parti ce matin pour son nouveau royaume de Catmandou, et avant de quitter Delhi, il m'a écrit une lettre d'adieu qui me touche infiniment. Si au lieu d'aller à Bombay et dans les Gates, je m'entêtais jusqu'au bout de l'Himalaya, dans le Népaul, quel appui ne trouverais-je pas à Catmandou?

Vous me dites dans une de vos lettres que les Anglais, pour être si aimables envers moi, doivent être tout différens dans l'Inde de ce qu'ils sont chez eux : il y a en effet quelque chose de cela, surtout parmi ceux qui habitent les hautes provinces, au nord de Bénarès. Cependant je fais toujours la meilleure partie du miracle.

Frédéric vous a fait plaisir, me dites-vous encore, en vous assurant que mon anglais était parfait et de bonne compagnie. Je connais trop bien cette langue à présent pour souscrire à ce compliment fraternel. Je suis resté chez ce peuple étranger trop complètement français, trop moi-même dans la forme et le tour de ma pensée, pour que mon langage ne décèle aussitôt ma nationalité étrangère; quelquefois je m'en impatiente, plus souvent je m'en félicite. Mon anglais est de l'anglais à part, qui, pour n'être pas parfait, n'en est pas plus mauvais. Excusez mon impertinence. J'ai renoncé à écrire en anglais à Frédéric aussi bien qu'à Zoé, qui vient de me le défendre à cause du *vous*, qui est la seule manière de parler en cette langue. Zoé, dans sa réprimande, a cependant risqué quelques phrases dans ce langage qu'elle condamne; — dites-lui que je n'y ai pas trouvé un mot à reprendre.

Elle m'a tout l'air de le connaître déjà parfaitement.

Je vous écris ainsi à bâtons rompus.

Il est incroyable que les journaux de Londres aient dit que lord William Bentinck, comme vous le dites, ait empoigné le commandant en chef de l'armée. — Le général en chef était lord Combermere quand j'arrivai dans l'Inde; actuellement c'est lord Dalhousie qui, après deux ans de commandement et de maladie, va remettre le commandement au chevalier Edward Barnes (ex-gouverneur de Ceylan). Les gouverneurs de Madras et de Bombay ne sont pas, en droit, aussi absolus que vous l'imaginez : celui de Calcutta a le droit de les empoigner l'un et l'autre, aussi bien que tout autre Européen. Depuis trente ans il n'y a que deux ou trois exemples d'empoignement. Celui qui fit le plus de bruit fut celui d'un M. Buckingham, éditeur d'un journal à Calcutta, qu'un intérimaire de Calcutta pria poliment de vider le pays dont il compromettait la tranquillité par ses déclamations incendiaires. Ce Buckingham, qui est d'ailleurs un homme capable, prêche depuis ce temps-là la croisade à Londres contre le gouvernement de la Compagnie; mais il ne jouit d'aucune considération. — Lord William n'a encore empoigné personne, ce dont je le blâme hautement. Le nombre des officiers civils et militaires anglais dans toute l'Inde, est de six mille. L'armée européenne n'est que de vingt mille hommes; voilà tout. Il est donc évident que ce n'est pas par la force matérielle que nous contenons l'immense population de cet immense pays. Le principe de notre puissance est ailleurs;

dans le respect que notre caractère inspire à ces peuples. Un Européen qui a des mœurs basses, devrait être immédiatement empoigné et embarqué pour l'Europe; il fait plus de tort au caractère européen, à l'avenir de la puissance anglaise dans l'Inde, qu'une révolte formidable. A Calcutta, où il y a tant d'Européens, et d'Européens de toutes classes, le plus mince bourgeois bengali garde ses souliers chez le gouverneur-général !!!

A Delhi le plus grand seigneur mogol les ôte devant le plus petit sous-lieutenant anglais.

Runjet-Sing, prince absolument indépendant, et la plus grande puissance de l'Asie après les Anglais, Runjet était toujours nu-pieds pour me recevoir. Si, dans le Punjaûb, un seigneur quelconque se fût présenté chez moi sans laisser sa chaussure à la porte, je ne l'aurais pas reçu, et j'aurais écrit sur-le-champ à Lahore, pour demander à Runjet satisfaction de cette insulte; mais c'est une énormité qui ne pouvait venir à l'idée de personne.

A Calcutta, les Indiens voient tous les jours des matelots européens, emmenés ivres par d'autres Indiens, soldats de police; ils voient des Européens à la barre des accusés au tribunal criminel. Là, le prestige de notre nom est tombé. Dans tout le Delta du Gange, cultivé en grande partie par des planteurs d'indigo, la plupart Anglais ou métis, classe opulente, violente, grossière, le charme est également rompu. Nulle part les Européens ne sont plus nombreux par rapport à la population native, nulle part celle-ci n'est

plus timide, et nulle part cependant les Européens ne sont moins respectés.

L'excellent M. Allard m'écrit de temps à autre depuis que j'ai quitté le Punjaûb. Runjet-Sing a donné douze cents francs et accordé une pension de mille francs à mon secrétaire persan de Cachemyr, Mirza Hede, à qui je n'avais pas donné son congé à Belaspore sans le charger d'une lettre d'adieux au maharajah. Le pauvre diable de Mirza m'écrit cela dans toute la joie de son ame, et me promet que lui, sa mère, ses frères, et toute sa famille, prieront Allah pour mon bonheur tous les jours de leur vie : cela m'a touché. L'excellent Allard a reçu une lettre infiniment gracieuse de lord William; il me l'envoyait pour que je la lui traduisisse. Avec la traduction, je lui ai adressé un billet de loterie que j'avais fait acheter exprès à Calcutta, et qui pourra lui gagner cent soixante mille roupies, s'il plaît au hasard; c'est un cadeau de cent écus que je lui ai fait. Je regrette d'être si pauvre pour ne pouvoir mieux reconnaître les immenses obligations que j'ai envers ce brave homme-là !

Jaypore, Ajmeer, Nusserabad, Indore, Aurungabad et Poona, voilà les points les plus remarquables de la route que je suivrai d'ici à Bombay; chez les Rajepoutes d'abord, puis chez le Nizam, puis chez les Marattes. Jaypore n'était pas tranquille l'an passé ; l'ordre y est à présent rétabli. Je connais le résident à Ajmeer; — de plus, son aide-de-camp diplomatique est le fils du colonel Fagan. Le gendre du même commande un corps de troupes considérable

près d'Ajmeer; et ainsi jusqu'à Bombay. Toutefois, ces postes anglais sont fort éloignés les uns des autres, dans l'ouest de l'Inde : ainsi ne vous inquiétez pas si mes lettres ne se succèdent qu'à de longs intervalles.

Il paraît que j'ai oublié l'an passé de vous parler de ma visite à la begum (princesse en persan) Sumro, à Serdhana, près de Meerut. Sachez donc que le colonel Arnold me mena chez elle un dimanche matin du mois de décembre dernier, quand j'étais à Meerut avec lui. Je déjeunai et dînai avec cette vieille sorcière, et même lui baisai la main galamment : en véritable John Bull, à dîner, j'eus l'honneur de trinquer avec elle. De retour à Meerut, le lendemain, j'y reçus d'elle une invitation à dîner le jour de Noël. C'est une vieille coquine qui a une centaine d'années, cassée en deux, ratatinée comme un raisin sec, une sorte de momie ambulante, qui fait encore elle-même toutes ses affaires, écoute deux ou trois secrétaires à la fois, tandis qu'en même temps elle dicte à trois autres. Il n'y a pas quatre ans qu'elle fit attacher à la bouche de ses canons quelques-uns de ses chétifs ministres et courtisans disgraciés; ils furent tirés comme des boulets. On raconte (et c'est vrai) qu'il y a soixante ou quatre-vingts ans, elle fit enterrer vivante une jeune esclave dont elle était jalouse, et donna à son mari un nâtch (bal) sur cette horrible tombe. Ses deux maris européens sont morts violemment; au reste, elle était courageuse autant que cruelle. Des moines italiens se sont emparés d'elle, et lui ont fait une peur de diable du Diable. Elle a bâti à Serdhana une belle église catho-

lique, et vient ces jours-ci d'écrire au gouvernement, pour demander qu'à sa mort une partie de ses domaines reste attachée à son église, pour en défrayer le service. Elle a écrit au pape pour avoir un évêque à Serdhana : cependant elle ne radote pas.

De ses seize lacs (quatre millions) de revenu, elle en enfouit huit chaque année dans ses jardins, qu'elle pourrait donner à qui bon lui semble, et qui, à sa mort, appartiendront au gouvernement anglais. Runjet aussi, depuis quelques années, a la manie d'enterrer son argent. Depuis ce temps-là sa cupidité n'a plus de bornes.

Mes amis les diplomates de Delhi voulaient me faire avoir de l'empereur quelque titre superbe, par exemple, le pilier de la science, le flambeau de la postérité, l'épée de l'Etat, haut et puissant seigneur, etc. Mais la chancellerie impériale est pire que la commission du sceau : elle fait des comptes d'apothicaire, à n'en pas finir, à ceux que le Grand-Mogol honore d'un titre; en sorte que j'ai renoncé à cette plaisanterie. Je continue donc à vivre sur mes titres punjaûbis, qui ne sont pas de bien bon aloi; car vous savez que Runjet est un soldat heureux, un usurpateur.

Ce pauvre Jussieu, dans sa dernière lettre, me disait que sa femme était grosse, et qu'il espérait, à mes souhaits, avoir bientôt un garçon. Je l'en félicitais à l'avance dans une lettre commencée à Subhatoo, et qui, heureusement se trouve encore dans mon portefeuille pour la détruire. Avec ses goûts retirés, et les

mœurs toutes domestiques de sa famille, ce doit être un bien grand malheur pour Jussieu que la perte de sa femme.

Je me ferai aimable cette fois; et puisque j'ai la main aux écritures, mademoiselle Duvaucel aura quelques lignes de moi. C'est plus de galanterie qu'à moi n'appartient; car à vivre entièrement privé de la société des femmes, je ne fais que devenir plus ours de jour en jour, et je l'ai toujours été terriblement. Je me suis guéri de quelques défauts en prenant des années, mais je crains sérieusement de mourir avec celui-là.

Nous avons ici un hiver fort extraordinaire pour le pays. Il vente, il pleut, et ne fait pas froid. Il est fort heureux que cette veine de mauvais temps passe quand je vis dans une maison : en marche, c'est le diable que la pluie quand elle dure. Les tentes deviennent alors d'un poids énorme; les chameaux qui les portent glissent à chaque pas sur la terre détrempée; leur cuisse, fort sottement articulée avec leur bassin (n'en déplaise à la divine Providence) se démet, et souvent ne peut se remettre; les chars à bœufs, qui traînent les gros bagages, s'enterrent dans la boue; tous les domestiques, bouviers, chameliers, soldats, ont l'oreille basse et la queue dans les jambes; ils deviennent sourds et muets, paralysés à demi. Tout n'est pas plaisir dans le genre ambulant.

Malgré cela, on finit toujours par arriver, tard il est vrai, trempé jusqu'aux os, sans abri préparé, sans

trouver beaucoup à manger, mais enfin l'on arrive, et le lendemain on recommence ; et à force de recommencer, dans une trentaine de mois, vous me verrez, mon cher père, arriver jusqu'à votre quatrième, ou troisième au-dessus de l'entresol (style de propriétaire).

Du 10 janvier.

Un mot d'adieu, mon cher père. Encore retenu jusqu'ici par mes ouvriers, et une foule de menus détails domestiques difficiles à régler, je vais être aussi gueux à Bombay, avec mes 12,000 francs, que dans la résidence de Calcutta à ma ration primitive de 6,000 francs; car toutes choses y coûtent exactement deux fois plus cher qu'au Bengale.

Il y a dans le Gange une demi-douzaine de navires français en partance. Chacun vous portera un de mes paquets.

Santé parfaite. Je vous embrasse de cœur.

Du 13 janvier.

Mon cher père, je comptais partir aujourd'hui après déjeûner, quand j'ai découvert très-heureusement que, fort malheureusement, les tonneaux qu'à de grands frais j'avais fait construire, et emplir d'essence de térébenthine pour conserver les poissons, la laissaient échapper rapidement. Ma caravane s'ébranlait déjà. Ce n'était qu'une répétition du départ, mais, j'espère, la dernière; et que demain ce subtil liquide, qui n'en doit guère à vos *Essences*, sera dûment em-

prisonné dans des vases de cuivre. C'est le diable ! Dans l'épouvantable désordre de ma table, impossible de vous en dire davantage.

Je reverrai certainement mylord William à Jaypore, ou entre Jaypore et Alwur. Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur, et Porphyre et Frédéric aussi, s'il est encore là.

N° 81.

A M. VICTOR DE TRACY, A PARIS.

Delhi, le 11 janvier 1832.

Cher ami, j'ai trouvé en arrivant dans cette ville ce que j'y espérais de vous, une longue lettre. En vous en rappelant la date, peut-être vous rappellerai-je aussi les objets dont vous m'entreteniez alors? Elle est datée du 25 mai passé, peu de temps avant les élections.

Comme votre amitié a pris l'habitude de me faire mille complimens que je ne mérite pas, je dois prendre en retour celle de débuter par un petit acte d'humilité. Tel est aimable et spirituel en tête-à-tête, et qui n'a plus un mot à dire dès qu'un tiers intervient. Pour moi, je ne suis à l'aise, je ne me sens de confiance, et ne puis avoir quelque facilité d'expression, qu'avec ceux dont je sais que la bienveillance m'est acquise déjà. Je me commets trop pour avoir le bonheur de plaire généralement, surtout la plume à la main. Quand viendra le temps de faire, au lieu de visites épistolaires à mes amis, une profonde révérence d'auteur au public, il m'en coûtera excessivement : au point que si je pouvais ne pas livrer mon nom avec ma prose, je me regarderais comme parfaitement heureux de saisir cet expédient. Le fonds

de ce sentiment qu'on décore généralement du nom de modestie, est tout au contraire de la vanité souffrante; mais ce n'est pas seulement de la vanité, il s'y mêle une sorte de pudeur morale. Pouvez-vous sans effort montrer comment vous pensez et sentez, à des hommes que vous savez penser et sentir tout-à-fait différemment, et ne pouvoir même comprendre ni vos pensées, ni vos sentimens?

Je ne me suis jamais essayé à peindre les scènes de la nature et de l'existence humaine. J'écris beaucoup en courant; mais ces notes sont désordonnées. Il ne me suffit pas de faire un choix parmi elles : et, avant de me livrer au travail qu'elles requerront, il me faudra accorder préséance à bien des herbes et des cailloux; et, d'ici là, peut être acquerrai-je une facilité d'écrire qui m'a manqué jusqu'ici. Mais que pourrai je jamais faire des immenses plaines cultivées de l'Inde, y voyageant aussi lentement que je le fais avec des bœufs et des chameaux?

C'est bien aimable à vous de me causer de sciences, d'arts et de littérature. Deux amis, savans de leur métier et qui n'ont d'autre chose à faire que d'être savans, me font passer de temps en temps leur bulletin : Adrien de Jussieu, et Elie de Beaumont. Mais ils ont peu de goût, je crois, pour les arts, le dernier du moins, et ne m'en parlent jamais. Il est naturel que le Louvre soit couvert de *Barricades* à l'exposition annuelle des tableaux. En me parlant de Scheffer, dont j'aime comme vous le talent plus que celui d'au-

cun autre, j'aurais voulu que vous me disiez s'il ne faisait toujours que peindre.

L'annonce des spectacles, au bas de nos gazettes de Paris, m'avait appris depuis long-temps l'envahissement de la scène par Robespierre, Marat, Napoléon, voire même leurs contemporains vivant encore : tout cela est de bien mauvais goût. En mettant sous la remise les Grecs, les Romains, et les marquis de notre vieux théâtre, nous n'avons pas été heureux dans le choix de leurs successeurs. Delavigne et Lamartine sont-ils donc mis tout-à-fait hors de cause par Messieurs de l'horrible?

Mais c'est trop causer par demandes et par réponses. A la distance où nous sommes, mieux vaut ne parler à l'autre que de soi. Eh bien donc, je suis arrivé ici le 16 du mois dernier, juste à temps pour joindre à quelques lieues le camp du gouverneur-général, qui venait de quitter la ville impériale. J'ai passé deux journées charmantes avec lord et lady William Bentinck, et suis revenu ici pour embarquer sur la Jumna mes collections de tout genre. C'est une grande et ennuyeuse besogne, plus longue de beaucoup que je ne pensais, et je me trouve par elle retenu à Delhi, bien au-delà du temps que je comptais y passer. Le terrible printemps de l'Inde me surprendra avant que j'aie passé la Nerbudda. D'autres n'oseraient peut-être entreprendre si tard le bien long voyage de Bombay; mais mon excellente constitution et ma grande sobriété me font porter légèrement les chaleurs excessives de l'Inde.

Je me plais infiniment dans le cercle étroit des relations de société, ou pour mieux dire d'amitié, que j'ai formées ici. Mon hôte, l'intendant de cette province, est un caractère célèbre à plus de cent lieues à la ronde : c'est un homme passionné pour l'émotion du danger, qui va en amateur à la guerre partout où elle se fait, n'en revient jamais sans y avoir attrapé quelques coups de fusil, mais si humain que dans la multitude des scènes de carnage où sa monomanie l'a jeté, il n'a jamais donné un coup de sabre, le cœur lui manquant quand il était prêt à frapper. D'ailleurs à moitié asiatique dans ses habitudes, et pour le reste un montagnard écossais : homme excellent, original de pensée, métaphysicien par-dessus le marché, avec la plus belle réputation d'ours du pays. Je l'ai complètement apprivoisé, ce qui ne laisse pas de me faire passer moi-même pour un peu ours auprès de quelques-uns, et avec plus de justesse, je crois, chez quelques autres pour parfaitement sociable. Le résident est un homme de mœurs très-retirées et d'un esprit très-orné. Malgré la grande différence de nos goûts et de nos caractères, il se trouve que nous nous plaisons ensemble; enfin, mon cher ami, c'est de tous côtés que je reçois en ce pays des témoignages de bienveillance.

Je vois ici beaucoup d'Indiens. Ce sont presque tous des musulmans, d'extraction mogole ; les débris de la noblesse de cette cour. Mon hôte est le seul officier du gouvernement à ma connaissance qui entretienne avec les natifs des rapports de société. Dimanche der-

nier, je rendis avec lui quelques visites à ces longues barbes, politesse, condescendance blâmée, je crois, par les autres officiers anglais. Quelques jours auparavant c'était l'anniversaire de l'avénement nominal de l'empereur; et le résident, qui ce jour-là doit à cette ombre royale un tribut annuel de félicitations officielles, eut la bonté de me mener avec lui au Durbar.

Mon voyage dans le Rajepoutânah se prépare parfaitement. A la cinquième marche d'ici, je sortirai du territoire anglais, mais je n'aurai pas à en regretter la protection chez les princes rajepoutes. Le résident, qui est pour eux le successeur du Grand-Mogol, leur seigneur suzerain jadis, a écrit à chacun d'eux : je compte entièrement sur leur hospitalité. Il me tarde d'être à Bombay pour redevenir petit, vu ce qu'il en coûte pour être grand; mais il est absolument impossible de faire autrement. Chez ces nations encore indépendantes, il n'y a d'autre protection que l'amitié du prince. Un voyageur qui ne peut l'invoquer comme sa sauve-garde est exposé à mille vexations, sans parler de la chance à peu près certaine d'être pillé. A mon corps défendant, je me vois donc forcé de grossir ma petite caravane d'un secrétaire persan, pour me déchiffrer l'abominable *chékesté* des chancelleries rajepoutes et tenir la plume pour moi quand besoin sera : le département des affaires étrangères fait une brèche fâcheuse à mon budget. Ce secrétaire est un descendant du prophète, ce qui n'est pas toujours

une recommandation; mais il me semble habile, et je me propose de lui faire gagner ses cinq louis par mois; de façon qu'en arrivant à Bombay, il n'y ait plus d'hiéroglyphes persans pour moi.

Runjet-Sing est en froideur avec nous; je veux dire avec le gouvernement. Les Anglais veulent occuper le Bas-Indus pour porter leur commerce dans cette direction. Ils seront incontestablement obligés d'établir sur les rives quelques postes militaires pour le protéger : de là, l'humeur de Runjet qui n'y peut mais et se doit résigner.

Ce qu'il m'a permis l'an passé par compliment pour le gouverneur-général, il le refuserait sans doute à présent. Malgré son mécontentement contre les Anglais; il me garde bon souvenir. J'ai reçu dernièrement une lettre de lui, dans laquelle il m'apprend qu'il vient d'accorder une pension au Cachemyrien qui me servait de secrétaire à Cachemyr et dans le Punjaûb. Du reste, point de guerre : il n'y a plus personne pour la faire aux Anglais. La dernière querelle avec les Chinois, quoique plus sérieuse que toutes les précédentes, s'est encore terminée à l'amiable. Cependant le jour viendra, et sans doute nous le verrons, où les Anglais seront obligés de prendre le thé qu'on refusera de leur vendre. Il serait très-facile d'envahir la Chine; mais j'ignore s'il ne serait pas malaisé de l'occuper.

Bonsoir, cher ami. J'ai passé la journée tout entière dans les herbes, les bêtes et les pierres; c'est pourquoi je ne vous parle point de choses qui y aient

rapport. L'hiver ici est presque aussi froid que dans le midi de l'Espagne, et je vous quitte pour aller, selon la locution du pays, *manger l'air*, l'air frais que je ne respirerai plus dans le reste de mon séjour dans l'Inde. Je vous souhaite à vous et aux vôtres une santé égale à la mienne. Adieu, je vous aime et vous embrasse, cher ami, de toute mon ame.

N° 82.

A M. DE MARESTE, A PARIS.

Delhi, 6 février 1831.

Si ce n'est pas là de la couleur locale, allez-en chercher ailleurs, mon cher de Mareste. Sachez même que c'est la plus belle, et qu'on ne traite ici de ce papier (1) que des Altesses royales et sérénissimes; mais on ne commence à écrire que vers le milieu de la feuille, ou plus bas encore, si l'on veut être plus poli. On tire à bout portant sur la vanité de son correspondant, l'espace de six à huit lignes : le haut, l'exalté, le sublime, le juste, le miséricordieux, le charitable, le généreux, le puissant, le victorieux, l'invincible, le sage de haut renom, l'ornement de l'univers, le pilier du monde, le grand prince, le prince des princes, le roi des rois, le maître du monde, l'arbitre de ses destinées, à lui salut! après quoi l'on entre en matière par des protestations toutes parfumées d'une amitié inaltérable. Le jasmin et le narcisse jouent le plus grand rôle dans ces métaphores à l'eau de rose, convenablement embaumées de cette essence. C'est un désir violent comme un

(1) Cette lettre était écrite sur un large rouleau de papier appelé chez nous *papier de Chine*, parsemé d'applications de parcelles de feuilles d'or.

caprice de femme grosse, de voir le roi des rois, et une peine cruelle de ne pouvoir lui faire que la demi-visite d'une lettre. Enfin, quand l'éloquence de l'écrivain est comme un jardin desséché par le vent brûlant du désert, où il ne trouve plus une fleur à cueillir pour ajouter à son bouquet épistolaire, alors il songe à dire ce qu'il a à dire. L'affaire, si simple qu'elle soit, est toujours couchée en termes ambigus, dubitatifs, et flanquée de réserves sans nombre. On finit laconiquement comme les Indiens de Cooper : *C'est tout*, ou *j'ai dit*, ou, si l'on se pique de recherche, par : *Après cela, que pourrait-il me rester à dire?*

Quand une femme honnête a besoin d'écrire à son mari absent, elle fait venir un vieux prêtre, l'habitué de la maison, et lui explique derrière un rideau ce qu'elle a à dire. Le scribe, s'il est un homme bien appris, écrit la dépêche au nom d'une autre personne que la dame, car il est monstrueusement grossier pour une femme d'écrire directement à son mari. Ainsi quand elle a à lui dire qu'elle est accouchée récemment, c'est souvent un petit garçon de six ans qu'elle fait accoucher à sa place. Malgré cette furieuse délicatesse des femmes, les maris de l'Orient n'en doivent pas à leurs confrères de l'Occident, surtout dans la classe moyenne et inférieure. Chez les Rajepoutes, que je vais voir tout à l'heure dans leur propre pays, les fautes d'orthographe sont aussi communes dans les châteaux que dans les chaumières. Leurs mœurs ressemblent étonnamment aux mœurs chevaleresques de la France féodale.

Parcourez le gros livre du colonel Tod.

Adieu, mon ami. Comme on n'écrit jamais au revers de ce papier, force m'est de vous faire mon salam sans transition. Que Mouhammed vous soit en aide, et qu'Allah le tout-puissant vous conserve! Allégé de mes herbes, de mes pierres et de mes bêtes, que je vais embarquer sur la Jumna pour le pont d'Austerlitz, je me remets en marche. Le Cap sur Bombay, en santé parfaite.

N° 83.

A Mlle ZOÉ NOIZET DE SAINT-PAUL, A ARRAS.

Alwur, entre Jaypore et Delhi, le 21 avril 1832, mardi.

Je n'ai guère fait que t'accuser réception de ta longue lettre et de ton petit billet de je ne sais plus quand, ma chère Zoé. Je me proposais d'y répondre en route, après avoir quitté Delhi. Eh bien, me voici en route depuis huit jours, mais j'ai encore sur les bras tant de besogne arriérée à mettre à jour, que de peur de passer avec toi plus de temps que je ne puis m'en donner, je ne lirai pas tes deux lettres. Voilà de la bonne foi qui ressemble un peu à de la brutalité. Mais que veux-tu, ma chère amie; sans un peu de brusquerie dans l'occasion je ne m'en tirerais jamais. Sais-tu à quoi je pensais ce matin, en venant à cheval de Rangur?.... à notre promenade de Saint-Cloud, que tu me rappelais d'une manière si charmante dans ton dernier billet. Tu me disais que tu étais retournée plus d'une fois te promener seule dans ces beaux lieux; eh bien, souvent aussi mon imagination, comme la tienne, les a visités depuis que nous les avons parcourus ensemble. J'en ai vu de bien plus beaux depuis : les forêts de l'Amérique du Nord en automne, Haïti, Rio-Janeiro, l'Himalaya, Cachemyr; mais depuis que je les ai quittés j'y retourne moins souvent qu'à Saint-Cloud. — L'humeur d'un voyageur varie comme

le temps et selon le temps. Il était gris ce matin : bœufs et chameaux, exposés toute la nuit à un orage terrible, se traînaient lentement sur les routes détrempées. Le cheval que je montais, qui n'avait pas plus qu'eux perdu une goutte de ce déluge nocturne, avait l'oreille basse et ne répondait pas à la bride. J'étais pour le moins sérieux. Je pensais qu'il serait bien triste de mourir sans revoir ces lieux où nous nous connûmes, sans les revoir ensemble. Que de douceur à nous y retrouver! que de choses à nous dire alors! J'en ai tant vu depuis, tant senti! Tu sais que je ne prodigue pas le saint nom d'ami; eh bien, je l'ai voué à un homme dont je crois t'avoir déjà parlé dans une de mes précédentes lettres. Il s'appelle William Fraser. Je viens de vivre six semaines avec lui, et graces à lui Delhi restera le plus tendre de mes souvenirs de l'Inde. Que ma fortune est bizarre avec les Anglais! Ces hommes qui paraissent si impassibles, et qui entre eux demeurent toujours si froids, mon abandon les détend aussitôt; ils deviennent caressans malgré eux, et pour la première fois de leur vie. Ton amitié pour moi, ma chère Zoé, jouirait vivement des miracles que je fais en ce genre sans effort. Pourrai-je rapporter ma recette en Europe? c'est douteux. Il semble que je ne la possédais pas : j'y étais peu sociable, et n'y ai laissé que peu d'amis. Tu as pu y voir ma disposition dans la courte visite que tu vins nous faire à Paris en 1826. Il est vrai que j'étais alors extrêmement malheureux; mais je n'avais jamais été heureux vingt-quatre heures de suite, et depuis mon retour des

Alpes en 1824, mon humeur avait toujours été bien inégale. C'est mon voyage en Amérique qui m'a changé et fait meilleur. J'aime à le devoir à Porphyre.

Mon herbier est une bibliothèque de souvenirs. C'est à La Grange que je commençai à le former, au mois de mai 1818. Chaque année depuis y a ajouté, non-seulement par mes propres récoltes, mais par les présens de divers amis. Que d'associations attendrissantes d'idées et de sentimens! Paray à diverses époques, avant que je fusse homme, dans les joies innocentes de l'adolescence, prolongée heureusement au-delà de son terme accoutumé, en 1818 et 19; Paray en 1821, dans le premier trouble des passions de la jeunesse; Paray en 1822, à mon retour des Alpes, changé en homme, initié aux grandes pensées de la vie, né au sentiment des arts, de la poésie; Paray en 1824, dans le tumulte des passions. Herry (1) à diverses époques. Quand tu vins à Paris, mes rapports avec Jaubert avaient cessé : au fond de mon cœur je l'accusais de faiblesse, et presque d'ingratitude avec moi; mais je lui ai pardonné de s'être séparé de moi, et les souvenirs de notre amitié me sont redevenus bien doux aussi. Voilà pour Herry. Je t'expliquerai un jour comment j'ai perdu un ami que j'avais possédé. Il savait la botanique mieux que moi quand je le connus, et donna une direction plus philosophique à mes études en ce genre : j'aime encore à me le rappeler. Un brave homme d'Allemand avec lequel je me

(1) Terre de M. Jaubert, membre de la chambre des députés.

liai en Suisse, et qui m'aima presque en frère, a enrichi mon herbier des plantes du Nord et de l'Orient de l'Europe : il s'appelle Charpentier ; c'est un géologiste du premier ordre. Un vieillard qui a laissé quelques beaux ouvrages dans les sciences, M. Ramond, le premier qui s'avisa des Pyrénées, m'en a donné les plantes, dont un grand nombre étaient inconnues avant ses voyages dans ces montagnes. Il était bien bon et bien aimable pour moi, au contraire de sa disposition envers les autres en général : sa mémoire m'est chère. Mon herbier me le rappellera souvent, car j'y retrouverai sans cesse ses plantes des Pyrénées étiquetées de sa main. Je passe les autres pour venir à te dire, ma chère Zoé, que tu devrais fournir ton contingent à ce dépôt de souvenirs. Je t'ai envoyé quelques plantes de Cachemyr et du Thibet; pour des gens du métier, chacune de ces étrangères vaut une centaine des plantes de Barly. Ton amitié, j'en suis sûr, n'y met pas un moindre prix que la sèche passion des savans. Eh bien, paie ta dette, si tu en as l'occasion. N'aie pas peur de ne m'envoyer que des plantes très-communes : c'est pour penser à toi plutôt que pour l'étude, que je te les demande. D'ailleurs, ce n'est qu'à mon retour d'Amérique que je me décidai à empoisonner mon herbier de sublimé corrosif; et les vers y avaient fait de notables ravages parmi les plus vieux échantillons, ceux des plantes communes que j'avais recueillies les premières. Tes remplacemens viendront fort à propos.

Bonsoir, ma chère amie. Je te rends enfantillage

pour enfantillage; mais qu'y a-t-il de plus aimable? Je ne te parle pas de moi au présent, parce que mon père te fera passer les lettres que je lui adresserai d'Ajmeer, où le sujet du *moi* sera traité de la façon que les pères le veulent avoir de leurs fils, c'est-à-dire en grand détail. Après la bouffée de société que j'ai respirée à Delhi et à Subhatoo, ma vie nomade et solitaire me plaît infiniment. Pour t'apprendre à te moquer de ce que tu appelles mes caractères soi-disant (c'est toi qui dis cela) *hindostaniques*, qui étaient de bel et bon persan, je ne causerai avec mon ami Fraser qu'en cette langue, si jamais le hasard nous réunit tous les trois à la même table. Je ne saurais être trop modeste; je lis assez facilement une lettre assez mal écrite, ce qui est bien difficile, et ce que bien des Anglais ne font pas après dix et vingt ans de séjour dans l'Inde. Mais je m'y donne de la peine, sans parler de l'argent : mon secrétaire persan me coûte cinquante roupies par mois et un chameau, c'est-à-dire plus de cent cinquante francs. Le drôle a trois domestiques. Impossible d'en trouver un à moins, et de m'en passer, obligé que je suis de correspondre avec les princes dont je traverse le territoire. Qui croira cela à Paris? Qui en douterait à Londres? Adieu, ma chère Zoé. Écris-moi souvent. Amitiés à George, s'il est là; qu'il m'écrive aussi.

N° 84.

A M. JACQUEMONT PÈRE, A PARIS.

Férozpore, au S.-O. de Delhi, entre cette ville et Jaypore, le 19 février 1832, dimanche.

Mon cher père, je vous traite en tête couronnée, car il n'y a qu'à elles qu'on écrit sur ce papier semé d'or et d'argent, et le plus beau qui se fasse à Delhi; ce qui, par parenthèse, ne fait guère honneur à l'industrie indienne. Mais tout grossier qu'il est, la plume coule dessus plus légèrement que sur le nôtre; il n'y a guère qu'à s'asseoir devant la table à écrire, et pour peu qu'on ait une plume à la main, au bout d'une demi-heure, sans qu'on y pense, la longue feuille se trouve noircie sur ses deux faces.

Férozpore, qu'on prononce férauze-pour, ne sonne guère moins agréablement à l'oreille que Belaspore, votre favori. Je le trouve encore plus joli, à cause de son étymologie persane : *Féroze* en persan signifie sublime, excellent.—C'est le nom de la jolie pierre que nous appelons turquoise—et ce n'est pas tout. A deux lieues de ce Férozpore, comme je venais ce matin à pied de Naguinâh, par un temps délicieux comme nos molles matinées d'avril, je vis s'avancer, à la tête d'une troupe de cavaliers de bonne mine, un charmant jeune homme que je reconnus pour le nawâb. Il descendit de cheval pour m'approcher. Nous nous embrassâmes sur l'une et l'autre épaule, comme on le

fait au théâtre; et après avoir échangé quelques autres formules de politesse asiatique, nous nous remîmes en selle l'un et l'autre, et il me mena à l'élégante *villa* d'où je vous écris. On tira le canon du fort voisin quand je descendis de cheval à la porte du jardin. Le déjeuner était servi quand nous entrâmes dans le salon, servi à la mode européenne, et avec toute la recherche et l'élégance possibles. Comme c'est le Ramazan, mon hôte, qui est musulman, ne pouvait avec convenance me donner l'exemple à table: mais il m'en fit les honneurs avec une grace parfaite; il n'insista point pour me faire prendre du thé, ni pour que je goûtasse les bonnes choses dont la table était couverte; il me laissa boire ma jatte constitutionnelle de lait, et manger quelques oranges seulement. Mais sa politesse sut tirer bon parti de ma frugalité. Il me dit que les plus brillantes créations de Dieu ne vivaient que du miel des fleurs, et qu'il ne s'étonnait pas de voir un *aflatoune*, un *aristoune* de ma force, imiter leur délicate frugalité.

Je congédiai Chaim-Chouddine (ainsi s'appelle mon jeune homme) après déjeuner. A midi, je lui rendrai sa visite dans le fort où est son petit palais, et où je suppose qu'à cette heure-ci il déjeune en cachette, à cause du Ramazan. Nous ferons une promenade d'une couple d'heures sur un éléphant, pour voir les environs de sa capitale, et je reviendrai pour travailler le reste du jour.

Ce jeune homme est l'aîné d'une grande famille mogole, dont le chef eut le bon esprit de joindre l'ar-

mée de lord Lake contre les Marattes, il y a trente ans. Le gouvernement anglais reconnut ses services en le confirmant dans la possession de la principauté qu'il s'était faite dans les temps de troubles. C'est comme un duc allemand. En cas de guerre il doit un contingent de cavalerie au gouvernement anglais, s'il en est requis, et le contingent est proportionné à ses revenus. Le grand duc de Férozpore est plus riche que maints membres de la diète germanique; il a quatre lacs, ou un million par an.

Mon intimité très-connue avec M. William Fraser suffisait pour m'assurer du jeune nawâb la réception polie qu'il me fait : mais le résident, M. Martin, qui est pour tous ces nawâb et rajahs, ce que M. de Metternich est pour les ducs d'Allemagne, avait écrit lui-même dès long-temps pour annoncer mon arrivée. Ce sera de même jusqu'à Bombay.

Il m'en a coûté beaucoup pour quitter Fraser. Pour nous épargner la peine des adieux, nous étions tacitement convenus que je partirais, et qu'il me laisserait partir comme un voleur, sans dire gare! mais, quand mon domestique vint me dire que les chameaux étaient partis déjà, et que mon cheval était prêt, j'oubliai mes résolutions stoïques de la veille : Fraser avait le cœur aussi gros que moi, et nous nous éloignâmes l'un de l'autre après une poignée de main silencieuse. C'était mardi dernier, le 14. J'allai camper au Couttob, sur les ruines de l'antique Delhi. Je ne pouvais dissiper l'impression de tristesse de mon départ. Dans la nuit, un des gens de Fraser vint au galop,

porteur d'un billet de son maître, qui me disait qu'il éprouvait la même peine, et qu'il avait résolu de planter là sa besogne pour courir après moi, et passer quelques jours encore avec moi. Je le désirais plus que je ne l'espérais; car je savais que, depuis cinq semaines déjà, Fraser aurait dû quitter Delhi pour présider les assises de son intendance; et que, pour me faire compagnie, il négligeait les devoirs de sa place, et s'exposait à la censure du gouvernement. J'allai donc le lendemain camper à Goorgaon, l'oreille fort basse. Toutefois je rencontrai très à propos deux originaux qui firent diversion à ma tristesse. Le premier était un jeune officier, qui se souvenait de m'avoir vu à Calcutta chez M. Pearson, et qui me salua par mon nom. Il venait d'Agra pour faire changer d'air à sa jeune femme malade. Je ne sais comment il découvrit que je n'étais pas un forcené de christianisme; mais enfin il le découvrit, et là dessus, pour me convertir, il me conta son histoire qui ne ressemble pas du tout à celle du Vicaire savoyard. Querelleur, duelliste, il avait tué un de ses camarades, à Calcutta même, lorsque j'y étais. Toutes les circonstances de ce duel en rendaient la funeste issue plus déplorable. Mon jeune homme me dit qu'il faillit à en perdre la tête; il aurait dû dire qu'il la perdit tout-à-fait. Il tomba entre les mains des prêtres et d'une jeune fille dévote, assez jolie, qui ont réussi à faire de lui le plus enragé chrétien que j'aie jamais vu. Il avait bonne provision de Bibles avec lui, et me supplia tant d'en accepter une, que je lui fis ce plaisir. Il me promit que lui et sa

femme prieraient mylord Jésus-Christ de toute leur force pour ma conversion; et, lui souhaitant toute sorte de succès pour ses prières, je lui dis adieu, et à revoir dans le paradis.

Cependant, comme j'allais à pied, la Bible très-compacte de mon furieux me parut fort lourde à porter dans ma poche. — Elle tomba bientôt à la charge de mon secrétaire, descendant du Prophète, qui, peu soucieux de ces œuvres divines, les relégua dans le sac géologique avec les pierres et les marteaux.

Arrivé à Goorgaon, j'y reçus la visite du nazer ou juge hindou. Par une exception unique dans le nord de l'Inde, il parlait anglais et tout aussi bien que moi. Il me conta aussi son histoire, dans laquelle il n'y avait pas d'hommes tués, mais dont la conclusion était damnable. Mon homme, brahmine de haute caste, mais très-pauvre, avait intéressé par son intelligence précoce, et sa jolie figure, et les malheurs de sa famille, un vieil officier anglais du rang le plus élevé, qui l'avait emmené à Calcutta et lui avait fait donner une éducation européenne. Ses maîtres, qui étaient des missionnaires anglais, l'avaient voulu faire chrétien; mais il trouva que la Bible n'en devait pas à ses *chasters*, soutint que, sans être excellens, ses *védas* valaient mieux que la Bible, et que ses védas mêmes n'étaient pas assez bons pour lui. De la sorte il était devenu, ce que j'ai entendu dire à Philadelphie, un *affreux déiste.* — Ce brahmine était homme de sens; je le gardai jusqu'au soir, pour lui faire expliquer le détail de ses devoirs judiciaires.

Je me promenais seul, assez tristement, dans la grande plaine déserte où j'étais campé, — entre chien et loup, quand je vis venir de loin une grande figure blanche. C'était Fraser. J'allais dîner; — il partagea ma jatte de lait et mes galettes. Là-dessus, nous dînâmes comme des rois, sous ma petite tente de nuit, celle que j'ai portée au Thibet et à Cachemyr, sous laquelle je me suis tant de fois éveillé parmi les scènes les plus belles ou les plus étranges de l'Himalaya, et que j'aime comme un vieux compagnon de voyage, qui me rappelle ce que je ne verrai plus. — Impossible d'achever cette simple histoire; les éléphans du nawâb viennent me chercher, et la politesse de tous est l'exactitude. Je pars pour ne pas me faire attendre.

Le dimanche soir.

Le passe-temps favori du nawâb consiste à faire battre ses éléphans. Il en résulte qu'ils sont méchans comme des diables; et pour n'avoir rien à démêler avec eux ce matin, j'allai rendre ma visite en calèche, car Chaim-Chouddine m'en avait envoyé une. Je rentrai plus tard que je ne pensais, et ce ne fut que pour remonter à cheval, afin d'aller voir les mines voisines, — voisines? — pas si voisines! mais je ne regrettai pas la distance, car l'espace était rempli de la manière la plus agréable : une forêt de dattiers au fond d'une gorge sauvage, entre des montagnes noires et nues. La mine était, comme je m'y attendais, un lieu commun du terrain d'alentour. En revenant, je vis quatre pauvres petites cailles qui s'ébattaient innocemment

au soleil couchant : je m'approchai sans bruit, traîtreusement comme le serpent, et d'un coup de fusil, les tuai toutes quatre; addition notable à mon dîner de demain. Croiriez-vous que mon hôte m'a traité de glaces au dessert? Je viens, à sa prière, de lui délivrer son certificat d'hospitalité en bonne et due forme, pour M. Martin. Il le mérite.

Pour revenir à Fraser, de Coorgaon nous vînmes à Sonah ensemble, à pied, le 16 : le 17 à Noh, sur la frontière de son intendance et du territoire anglais. Il est aussi simple que moi dans ses goûts, et nous n'acquîmes pas la certitude que nous nous convenions admirablement en voyage, sans regretter encore de n'avoir pas vu Cachemyr ensemble. Hier matin, il décampa de Noh avant le jour; et quoique fort matinal moi-même, quand je sortis de ma tente, je ne trouvai plus aucune trace de la sienne, au lieu où nous avions dîné et passé la soirée ensemble la veille. Quelque jour, il viendra me voir à Paris. Qu'il y a de braves gens, et d'aimables gens chez ces Anglais du nord de l'Inde. Au Bengale, je ne sais pourquoi, mais ce n'est pas absolument de même : il y a moins de cordialité et moins d'esprit. La différence est proverbiale dans l'Inde; et pour être proverbiale, elle n'en est pas moins vraie. Bonsoir, mon cher père, il se fait tard; et je mentirais, si je vous disais que je ne suis pas un peu fatigué. Ainsi, je vais me coucher. Bonne nuit.

Oojein, en Malwa, le 5 avril 1832.

Je continue, mon cher père, ma longue histoire de Férozpore. Fraser, donc, m'accompagna jusqu'à la frontière anglaise, à Noh. Je comptais sans mon hôte, quand je m'attendais à des politesses du rajah d'Alwur, il fut impoli d'une manière marquée. Je le lui rendis, ce que je pouvais et devais me permettre. Je le rencontrai qui allait lui-même à la rencontre du gouverneur-général, revenant alors d'Ajmeer où il avait tenu une espèce de congrès, fort inutile, des princes rajepoutes. Je reçus, du camp de lord William, l'invitation la plus aimable de m'y rendre, et les moyens de le faire sans perdre de temps: des chevaux de selle en relais, et des cavaliers échelonnés pour me servir de guides. Laissant donc ma caravane filer à pas de bœufs vers Jaypore, je me jetai au galop sur la gauche, et, de Rajgurh, joignis à Kalakoh le camp du gouverneur-général. C'était le samedi matin. Lord William halte toujours le dimanche, parce que Dieu, dit-on, s'est reposé ce jour-là. Je restai donc deux jours avec lui, et reçus plus d'attentions que jamais auparavant. J'ai écrit tout cela à M. Victor, mais par mégarde en anglais, et mon écriture est si mauvaise, que je doute que vous puissiez déchiffrer cet anglais. Me trouvant bien de l'eau, depuis mon départ de Delhi, j'ai résisté au champagne et au santerne qui circulaient activement à la table magnifique du gouverneur-général. — Un orchestre excellent me jouait *la Parisienne*, pendant ce temps-là. Au milieu d'un désert

du Rajpoutanah, qu'en dites-vous ? Pour me montrer un échantillon de cour rajepoute, lord William me prit avec lui, pour recevoir la visite du rajah d'Alwur, et, le lendemain, lady William me prêta son éléphant pour accompagner lord William, qui lui rendait sa politesse. Mais le pauvre diable de rajah s'en retourna cependant fort désappointé; car il ne reçut pas de khélat. Nombre de plaintes avaient été faites contre lui, et on lui refusa cette distinction accordée aux autres princes rajepoutes, pour le punir de son incivilité. Lord William passa la meilleure partie du dimanche à politiquer avec moi, de l'Inde comme de raison. Il me fit bien aussi des questions sur le Punjaûb. — Nous nous quittâmes bons amis. Lady William me prit tout le temps que son mari me laissa, et, quand je la quittai, elle me donna une lettre d'introduction pour le nouveau gouverneur de Bombay, l'Earl of Clare, qui est de sa connaissance intime. En quelques heures de galop, je rattrapai ma caravane ensablée, dont je n'étais nullement inquiet, gardée, comme elle l'est depuis Delhi, par un sergent et quatorze hommes.

J'arrivai à Jaypore le 1er mars; y restai trois jours pour voir la ville et ses environs; c'est la plus belle de l'Inde, sans comparaison, et ses environs sont pleins d'intérêt. De là à Ajmîr, qui est la plus jolie que j'aie vue, dans les plaines s'entend; car Nahun et Mundeenugur, dans l'Himalaya, me plaisent encore bien mieux. D'Ajmîr, je fis une excursion à Beawr, capitale du Mhairwarra; contrée montagneuse, habitée

par une race indigène de l'Inde, sans autre industrie, depuis des siècles, que le brigandage dans les plaines adjacentes de Marwar et de Mewar, et convertie miraculeusement, depuis dix ans, à l'ordre et à la liberté : cette dernière, toutefois, n'est qu'à l'usage des hommes. Le mari achète sa femme; le père vend sa fille; le fils vend sa mère. Le déshonneur pour les femmes consiste à n'être pas vendues, ou à être mal vendues. Je vous montrerai, dans mon portefeuille, quelques-uns de ces pères tendres, de ces époux délicats, de ces fils respectueux. Priez M. Victor de vous lire ou de vous traduire mon histoire de Mhairwarra. Il m'en a coûté quatre-vingts milles, ou trente-quatre lieues en trente-six heures, à cheval et à éléphant; j'étais rompu en revenant à Ajmîr. Entre Delhi et Rajghur, j'avais eu le bonheur de mettre le doigt sur des phénomènes géologiques très-intéressans. — J'eus la même bonne fortune à un autre Rajghur, dans les montagnes qui séparent la vallée d'Ajmîr de la plaine de Nusserabad, où je ne restai qu'un jour pour changer mes bœufs, mes chameaux et mon escorte. Ces Rajghurs doivent vous faire enrager, par leur répétition continuelle sur la carte; *gkur*, que l'on prononce *gueur*, comme dans *ligueur*, signifie fort, château; or, chaque seigneur de village a une grande tendance à se qualifier de rajah. Ainsi chaque village a son rajgueur, et souvent n'a pas d'autre nom, à moins que ce ne soit *rajepour* ou *rajepoura*, ou *rajekôte*, ou *kajekoti*; *pour*, *pourâh*, *kôte*, *koti*, et *nagueur* que j'oubliais, ayant à peu près la même signification que *gueur*.

J'ai campé au pied du fort de Chittore, célèbre dans l'histoire indienne. J'aurais voulu le pouvoir visiter non pour ses antiquités dont je me soucie peu, mais pour les pierres de la montagne qu'il défend. J'ai dû le trouver trop vert, car n'ayant pas d'ordre exprès de la cour d'Odeypore, pour m'y faire admettre, je ne pouvais y entrer.

J'ai écrit à Porphyre de Khachrode, que vous trouverez près d'ici; mais j'ai fait un détour considérable pour y venir. Je suis allé à Rutlaum, où m'attirait le désir de voir en place des roches singulières que j'avais vues employées à Jowra, et où je n'eus qu'à me laisser porter dans le palanquin du capitaine Borthwick, l'agent politique du gouvernement anglais dans ces provinces alliées ou tributaires de Malwa. Il vous faut ajouter ce nom à la liste déjà longue de vos saints indiens : car M. Borthwick m'a comblé. J'ai vu les carrières, à bon droit, si curieuses, et revenu à Khachrode, hier matin, j'en suis reparti pour Oudgêne (Ougein) avec le ministre du jeune nawâb de Jowra, que M. Borthwick a prié de m'accompagner jusqu'ici, et qui va m'y servir de *ciccrone*. C'est un des Indiens les plus intelligens que j'aie rencontrés, musulman d'ailleurs, comme presque tous les gens de ce pays dont il y a quelque bien à dire.

Nous avons grand'peur ici d'une révolution en Angleterre, non qu'elle dût ébranler fortement le pouvoir anglais dans ce pays, mais à cause des faillites sans nombre qui en seraient la suite. Moi, j'ai peur de bien autre chose encore, de tout en vérité. Notre

révolution me paraît beaucoup moins forte qu'il y a un an, quand elle avait des alliés. Wade, à grand'peine, vient de faire consentir Runjet-Sing à ouvrir aux Anglais la navigation de l'Indus : il y a de la peur des Russes au fond de cette négociation. Vers Hazarubaug et Ramghur, sur la route de Calcutta à Bénarès, il y a quelques régimens occupés à faire un terrible exemple des Côles révoltés.

Adieu.

Mundlesir, sur les bords de la Nerbudda, le 25 avril.

Mon cher père, j'ai passé Indore sans y trouver de lettres d'Europe; Mow, également. De là, j'allai à Maundoo, ruines immenses et peu connues sur le bord du plateau que supportent les montagnes de Vyndhia. La chaleur était devenue excessive. J'y ai bien enrichi mes herbiers. La table sur le coin de laquelle je vous écris est couverte des pierres que j'en ai aussi rapportées. De là, je descendis à Mheysur, sur les bords de cette rivière; et il y a trois jours, j'arrivai à Mundlesir. C'est la résidence d'un agent politique anglais, le capitaine Sandys, dont l'extrême obligeance avait envoyé au-devant de moi, sur les montagnes de Maundoo, des cavaliers et des guides pour me montrer ces lieux si beaux et si étranges. Je n'avais d'autre recommandation près de lui qu'une lettre de M. Martin, l'ex-résident de Delhi et maintenant le résident d'Indore, dont l'agent politique de Mundlesir est un des lieutenans; et puis mon nom est maintenant connu de tout

le monde dans l'Inde. Comment? je l'ignore; car j'évite de paraître devant le public, de quelque manière que ce soit, ce que d'autres à ma place sans doute auraient voulu faire pour s'attirer plus de considération : je me retire ici devant toute espèce de publicité, je ne m'offre qu'aux individus. Il y a quelques *faiseurs* très-ignorans qui n'ont pas la même réserve, et qui se mettent sans cesse en évidence : je serais peu flatté d'avoir rien de commun avec eux, et ne fais donc aucun bruit. Mais ma vie nomade me met en contact avec un si grand nombre d'hommes, dans un pays où les hommes (ceux de notre pays, j'entends), sont peu communs, que je me trouve connu de la meilleure partie de cette communauté d'Européens. Bref, M. Sandys m'accable de politesses et d'amitiés, et quoique Mundlesir soit un des lieux les plus chauds de l'Inde, je m'y refais chez lui. — Mes gens avaient plus que moi souffert de l'épouvantable chaleur de mes dernières marches : mes chars à bœufs s'étaient brisés dans les montagnes. Je laissai la moitié de mon armée et le plus intelligent de mes serviteurs pour veiller à leur garde et à leur réparation, et poussai ici avec les chameaux. — Maintenant l'arrière-garde a rejoint le camp. Les malades n'y manquent pas. Je les drogue de mon mieux et avec succès; et je jouis, moi, du luxe immense d'une maison. Il y a dans la vie des villes en Europe une quantité d'avantages admirables dont nous jouissons, sans en jouir; et quel que soit mon avenir, je crois que je trouverai toujours dans mon

existence européenne de quoi bénir la vie. Il y a une multitude de choses dont nous ne sentons le prix que lorsque nous en avons été privés : le luxe de manger du pain tous les jours, de s'asseoir sur une chaise, d'écrire et de manger sur une table, de dormir sur un matelas, de boire du vin bon ou mauvais. Après mon voyage en Asie, peu de choses, je l'espère, suffiront à mon bien-être physique.

C'est ici le pays des Bhiles (Bheels sur les cartes anglaises), peuple indigène de l'Inde, brigand par profession. Leurs souverains marattes étaient inhabiles à les gouverner, et depuis une dizaine d'années les Anglais ont entrepris d'administrer leur pays en en remettant les revenus au prince maratte : déjà ils ont produit un immense et salutaire changement dans les mœurs de ces sauvages.

En passant demain sans doute la Nerbudda qui coule à cent pas d'ici, j'entrerai sur les terres de Bombay, et à Adjuntah sur celles du Nizam. Cette contrée, dont la structure géologique est tout-à-fait particulière, a aussi une configuration qui lui est propre : elle diffère entièrement de tous les pays de l'Inde que j'avais vus auparavant. La Nerbudda a un caractère original de beauté qu'aucun autre fleuve ne m'a présenté : il est bien étrange !

Ce matin, j'ai reçu un paquet de Chandernagor dont l'arrivée me remplit de joie, car sa grosseur me faisait espérer d'y trouver des lettres d'Europe. — Il

n'y en avait qu'une, du Jardin, pour m'annoncer le supplément d'indemnité que le ministre du commerce et des travaux publics m'a accordé, de trois mille francs sur l'exercice de 1831 et de trois mille francs sur le présent exercice; en tout, et une fois pour toutes, six mille francs que je prie mon banquier d'ajouter à mon crédit. Ces messieurs m'écrivent qu'ils n'ont pas encore vérifié sur la proposition de qui M. d'Argout m'a accordé cette indemnité. J'imagine que c'est sur la demande de fonds que j'avais adressée de Kurnaul au ministre, en février 1831. Ils m'accusent réception de deux de mes lettres; la dernière datée de Lahore en mars 1831. J'espère donc qu'au temps où ils m'écrivaient (au 21 novembre 1831), vous aviez aussi reçu votre part de mon premier courrier du Punjaûb. — La dernière lettre que j'aie eue de vous est du mois de juin 1831 : c'est bien vieux déjà ! Adieu, mon cher père; amitiés à la ronde autour de vous. Un mot encore : M. de Melay que j'avais consulté sur les moyens de convertir un simple chevalier de la Légion-d'Honneur en un officier de cet ordre, m'écrit de lui adresser un petit mémoire au sujet de M. Allard, qu'il l'appuiera de toute son éloquence bureaucratique en le transmettant au ministre, et qu'il ne doute aucunement du succès de nos proses réunies. Je vais donc en écrire d'aussi bonne que je pourrai, et je serai bien heureux si je puis faire avoir à ce brave compatriote une récompense de l'honneur qu'il fait au nom français au fond du Punjaûb.

Adieu encore et pour la dernière fois, cette fois-ci.

Gardez-vous du froid, du chaud, de l'humide: adieu, mon cher père, conservez-vous pour vous et pour moi. Songez au plaisir de causer sur vos tisons de cette fournaise ardente de Mundlesir et de tant d'autres choses dont je serai plein quand nous nous reverrons. Je vous aime et vous embrasse de tout mon cœur.

N° 85.

A M. VICTOR DE TRACY, A PARIS (1).

Camp, in Malwa, between Chittor and Indor, 29 march 1832.

My dear friend,

About the middle of february I have left the beautiful Delhi, to see it never more. And since that time I march in a southerly direction. I border already on the tropic, the sun at midday appears to be almost

(1) Camp, en Malwa, entre Chittor et Indore, le 29 mars 1832.

Mon cher ami,

Vers le milieu de février j'ai quitté la belle ville de Delhi, pour ne la revoir jamais, et depuis ce temps j'ai marché dans une direction méridionale. J'approche déjà du tropique. Le soleil, à midi, paraît presque vertical. Pas un nuage dans le ciel, et la brise qui s'élève doucement le matin, alors qu'on ne le désire pas encore, devient un vent brûlant dès neuf heures. Cependant ce n'est que le commencement de la mousson. Elle régnera dans toute sa furie quand j'aurai à traverser les vallées de la Narbuddah et du Tapti. Je n'y devrais pas penser autant, puisque je suis destiné à l'endurer pendant le reste de mes voyages dans l'Inde. J'espère que j'y serai bientôt accoutumé; mais c'est une rude épreuve pour quelqu'un qui arrive de l'Himalaya.

Je voudrais être encore sur la route de Cachemyr, m'éloignant chaque jour du soleil, au lieu de lui faire face, comme je le fais maintenant. Avec quel contentement je courrais de nouveau les chances de cet aventureux voyage! Mais hélas! le drame de la vie ne se joue qu'une fois; et mon imagination qui me peint de si belles

vertical. Not a cloud in the sky; and the breeze which rises gently on the morning when it is not yet wanted, becomes a gale of hot wind about nine o'clock. Yet this is only the beginning of the moonsoon. It

scènes de l'Himalaya, me fait sentir amèrement que je suis déjà mort à la réalité de leur jouissance. Vous vous rappelez ces vers de Dante.

> Nessun maggior dolore,
> Che riccordasi del tempo felice
> Nella miseria (1).

Eh bien! il n'y a pas grande différence entre l'enfer lui-même, et une tente exposée à ce soleil indien, du moins sous le rapport de la température; et celle-ci est une véritable *misère,* qui n'est que plus sentie lorsqu'on pense aux frais ombrages de Cachemyr, à ses ruisseaux, à ses forêts.

Vous savez déjà comment j'ai été retenu à Delhi si fort au-delà de mon attente; et maintenant, souffrant comme je le fais, de l'excessive chaleur, je ne puis cependant dire que je regrette d'avoir fait un aussi long séjour dans la cité Impériale. J'y vivais avec un ami, et les doux souvenirs de l'amitié se confondent avec ceux du lieu où cette amitié se forma. Delhi sera toujours un de mes plus chers souvenirs de l'Orient.

Pour me rendre à Jeypour, j'avais à traverser des contrées extrêmement intéressantes sous le point de vue géologique, Ferozpor et Alwur. Je passai une journée agréable dans le premier endroit, avec le jeune Nabab Shem-Rooddan-Khan, que j'avais déjà rencontré comme visiteur chez mon ami Fraser. Il me traita avec la plus magnifique hospitalité. Par manière de compensation le rajah d'Alwur s'étudia à être incivil envers moi. Si je n'avais été là qu'un obscur voyageur, je n'aurais pas fait la moindre attention à son manque de courtoisie; mais recommandé à ses soins, comme je l'étais, par les autorités britanniques les plus élevées, je ne pus m'empêcher d'en être blessé pour elles; et familier, comme je le suis, depuis

(1) Il n'est pas de peine plus poignante que de se rappeler, aux jours du malheur, les instans heureux qu'on a passés.

will be fairly set in, and rage in all its fury when I shall have to cross the valleys of the Nerbuddah and of the Taptee. I should not think so much of it since I am doomed to it for the remainder of my travels in In-

mon voyage au-delà du Sutledje, avec les usages de l'Orient, il me fut facile d'obtenir de ce prince des excuses pour son inconvenante conduite.

Le gouverneur-général allait en ce moment d'Adjmar à Agra ; sa route était presque parallèle à la mienne dans une direction opposée. Je reçus de son camp une invitation extrêmement flatteuse de l'y aller joindre ; des chevaux m'étaient envoyés, et il y en avait de stationnés sur la route, avec des cavaliers pour me guider et m'escorter ; et quittant ma caravane le 25 février, long-temps avant le lever du soleil, j'arrivai avant midi aux tentes du gouverneur-général après avoir galoppé pendant plusieurs heures. Lord William Bentinck devait passer deux jours dans le lieu où je le trouvai. Quelques prévenances que j'eusse constamment reçues de lord et de lady William depuis le jour de mon arrivée à Calcutta, jamais je n'avais été reçu par eux d'une manière aussi aimable. J'ai passé avec eux deux journées que je n'oublierai jamais. Le camp était établi dans un désert aride du Rajpootanah : il semblait une cité mouvante. Quoiqu'il ait beaucoup d'éloignement pour toute espèce de faste, lord Bentinck ne peut se dispenser entièrement de la pompe dont les précédens gouverneurs-généraux de l'Inde s'entouraient dans leurs voyages. Beaucoup des premiers officiers de l'état avaient dû l'accompagner pour expédier les affaires des divers services. Chacun des chefs des différens départemens a un grand nombre de secrétaires et d'aides ; puis vient la suite personnelle du gouverneur-général ; puis son escorte, consistant en un régiment d'infanterie, un de cavalerie, ses gardes-du-corps, une batterie d'artillerie légère, et après cela un nombre immense d'individus de toute espèce qui suivent le camp. Ce spectacle était entièrement nouveau et très-intéressant pour moi, comme vous pouvez l'imaginer. Pour fêter complètement mon arrivée au quartier général, mon ami, le rajah d'Alwur, y arriva aussi le même jour. Il avait été prévenu qu'après avoir fait une visite à Sa Seigneurie, il en recevrait à son tour une d'elle, politesse

dia; and I hope I shall yet by and by accustomed to it. But it is a hard trial for one lately from the Himala.

I wish I were again on my way to Cashmeer; flying from the sun every day, instead of facing it as I do. How gladly would I take again the chances of the adventurous journey! but alas! the drame of human life

qui avait été faite à tous les autres princes rajpoots, lui excepté, dans une occasion précédente. Le rajah s'attendait aussi à recevoir un Kéhlat ou habit d'honneur, distinction accordée à beaucoup d'autres chefs de son rang. Sa réception me fournit une occasion de voir une cour rajpoote dans toute sa pompe et dans tout son éclat. Après les spectacles asiatiques de cette journée, je m'assis vers le soir, à la droite de lady William, à une vaste table couverte d'un superbe dîner. La compagnie était nombreuse. Une excellente troupe de musiciens était placée dans une tente contiguë. Lady William me dit qu'elle avait reçu récemment du Palais-Royal la parisienne, et la fit exécuter pour moi.

Quel étrange concours de circonstances! je m'en sentais intérieurement reconnaissant! j'en jouissais pleinement! — Le soir précédent, à la même heure, seul dans une petite tente, plantée dans un lieu agreste sur le revers d'une colline; assis en face de mon repas accoutumé, un frugal pilan sur une petite table, une seule chandelle souvent éteinte par le vent; aucun autre bruit que les cris aigus des chacals qui rôdaient autour de mes bœufs et de mes chameaux: tout ce qui m'entourait appartenait au pays où je me trouvais: — et rien qu'en 24 heures, quel changement à l'entour de moi! tout le luxe et tous les raffinemens de l'Europe! Le jour suivant lord William put disposer de quelques heures de loisir que nous passâmes ensemble dans sa tente, causant de ce pays, de ses destinées probables; jetant aussi un coup d'œil vers l'Europe, et finissant par des exclamations sur la singularité de notre rencontre dans ce lieu et de notre conversation même sur de pareils sujets. — Lui Anglais, simple particulier dans sa patrie; ici, maître absolu de l'Asie; moi, tranquillement engagé dans mes recherches philosophiques, parmi des tribus barbares, nous soumîmes à l'idée des profondes combinaisons qu'il

is performed once only, and my imagination which pictures to me such beautiful scenes of the Himala makes me feel bitterly that I am dead already to the reality of their actual enjoyment. You remember Danti's lines :

. . . . Nessun maggior dolore
Che ricordarsi del tempo felice
Nella miseria. . . . . .

eût fallu employer pour faire naître des circonstances si extraordinaires que le hasard et la nécessité ont seuls produites. Combien ce phénomène politique est peu compris en Europe !

Le 27, long-temps avant le jour, on leva les tentes, je trouvai un cheval et une couple de cavaliers, m'attendant à la porte de la mienne. Je me mis en selle, et me confiant aux bons yeux de mes guides et à la solidité de ma monture, je partis au grand trot par un chemin pierreux, entrecoupé de ravins; et changeant de chevaux et de guides sur la route, en quelques heures j'atteignis mon pauvre petit misérable camp, où je ne pouvais me défendre de croire que les deux précédentes journées étaient un rêve.

J'ai vu depuis le superbe Jeypour et le délicieux Adjmar. Et durant ma courte station dans ce dernier lieu, je me suis arrangé de manière à visiter le Mhairwareh, anciennes *Abruzzes* du Rajpootanah. Cela valait bien les 80 milles que je fis à cheval en un peu plus que 24 heures. Je vis un pays dont les habitans depuis un temps immémorial n'avaient jamais eu d'autres moyens d'existence que le brigandage qu'ils exerçaient dans les plaines adjacentes de Marhwar et de Maywar; un peuple de meurtriers, changé maintenant en une paisible, industrieuse, et heureuse nation de bergers et de cultivateurs. Aucun chef rajpoote, aucun empereur mogol n'avait été capable de les réduire. Il y a 14 ans tout était à faire pour eux; et il y a 6 ou 7 ans que tout est fait. Un seul homme a accompli cet étonnant miracle de civilisation : le major Henry Hall, gendre du colonel Fagan pour qui je vous ai écrit de Delhi. Comme je sais que ce sera flatter et vos sentimens et vos opinions sur ce sujet, j'ajouterai, mon cher ami, que le major Hall a accompli cette admirable expérience so-

Well, there is no great difference between hell itself, and a tent exposed to this indian sun, as far at least as temperature goes; and this is true misery, and is felt the more so, when one thinks of the cool shades of Cashmeer, of its streams of its forests.

You know already how I was detained at Dehli so

ciale sans qu'elle eût coûté une seule vie. Il s'assura des plus dangereux, les enferma ou les fit travailler enchaînés, aux grandes routes. Ceux qui avaient vécu long-temps de leur épée sans être connus pour avoir exercé des cruautés inutiles, il les fit soldats; ils devinrent en cette qualité les gardiens de leurs anciens associés, et souvent de leurs anciens chefs. Et le reste de la population se soumit à cultiver la terre. Le meurtre des enfans du sexe féminin était généralement pratiqué chez les Mhairs, comme dans tout le Rajpootanah. Maintenant les décès ne sont pas moins nombreux parmi les enfans mâles que parmi ceux de l'autre sexe, ce qui prouve que cette pratique barbare a été abandonnée. Cependant à peine un seul homme a-t-il été puni pour ce fait. Le major Hall, au lieu de sévir contre les coupables, s'attacha à détruire la cause du crime : il le rendit inutile et nuisible même à leurs auteurs; et jamais il ne reparut.

Le major Hall m'a fait voir sous les armes, le corps qu'il a levé parmi ces anciens sauvages, et je n'en ai vu aucun dans l'armée indienne, qui fût mieux discipliné. Il était justement fier de sa bonne œuvre, et ne s'épargna aucune peine pour me la montrer toute entière, dans le peu d'heures que j'avais à passer près de lui. Plus de cent paysans furent appelés des villages et des hameaux voisins. Je causai avec eux de leur ancien genre de vie, et de leurs occupations présentes : la plupart de ces hommes avaient versé le sang humain; ils me dirent qu'ils ne connaissaient alors aucune autre manière de vivre. D'après leurs récits, elle était on ne saurait plus misérable. Ils étaient nus et mourans de faim. Maintenant, quoique le sol de leurs petites vallées soit pauvre, et leurs montagnes stériles, tous les bras étant employés à la culture, il y a abondance de vêtemens et de nourriture; et ils sentent si bien l'immense bienfait qu'ils doivent au gouvernement britannique, qu'ils lui paient volontairement

much beyond my anticipations. And now, suffering as I do from the excessive heat, I cannot yet say that I regret to have made so long a stay in the imperial city. Then I lived with a friend; and the sweet remem-

déjà un tribut de 500,000 francs qui s'accroîtra chaque année en proportion de l'augmentation de leurs richesses.

J'avais souvent pensé que les moyens de douceur seraient insuffisans pour soumettre et réformer des populations livrées depuis des siècles à une vie sauvage et désordonnée, comme les Grecs, par exemple. Cependant les Klephtes ne seraient que des agneaux comparés aux Mhairs; et les Mhairs en quelques années sont devenus un peuple industrieux, laborieux et rangé. J'apprends par les feuilles de Bombay que M. Capo d'Istria a été assassiné. Je souhaiterais que le major Hall fût son successeur; car maintenant j'ai la plus grande confiance dans l'efficacité des *moyens de douceur*. Mais un talent particulier, qui est un don de nature, est nécessaire aussi à celui qui entreprend une semblable tâche, et sans lui les meilleures intentions deviendraient inutiles.

Nous apprenons par un courrier persan la chute de Varsovie, ainsi que le rejet du bill de réforme par la chambre des lords et les violences qui l'ont suivi. Quelque peu satisfaisant que soit l'état de notre pays, celui de l'Angleterre est bien pire encore. Les choses peuvent s'arranger en France sans collision; tandis qu'en Angleterre il me semble que cela ne peut se faire sans blesser beaucoup d'intérêts privés. L'inégalité en toutes choses est arrivée à un degré monstrueux. Elle serait un peu diminuée par des mesures législatives sur le droit de succession, mais seront-elles attendues patiemment? Les classes ouvrières, dans les grandes villes de l'Angleterre, sont horriblement dégradées par une ivresse habituelle. Je crois que dans le cours de notre première révolution, quelqu'atroce qu'elle ait été, il y eut à peine une scène plus honteuse pour l'espèce humaine que la dernière émeute à Bristol. Grace à cette révolution, il y a actuellement en France une transition si graduelle entre les classes les plus élevées et les plus basses de la société, et une telle absence de lignes de démarcation sociales, que nous n'avons rien à craindre des calamités dont l'Angleterre est menacée. En Angleterre, il y a deux

brances of friendship are hended with those of the place where that friendship originated. Dehli shall ever be one of my dearest recollections of the East.

My route to Jeypore led me first through a country exceedingly interesting in a geological point of

classes parfaitement distinctes : les gentilshommes (en y comprenant la haute noblesse) et le peuple. Les natifs de l'Inde en ont depuis long-temps fait la distinction avec finesse. Ils n'ont que deux expressions pour désigner un Européen : un *Sahel logue* (un lord, un gentleman, ou plutôt un individu de la caste des lords et des gentlemans) et un *Gor logue*, ou un homme de la caste des blancs, un homme blanc. Le premier de ces caractères est très-respecté par eux ; le dernier peut être redouté, d'autant qu'il est souvent fort redoutable, mais n'est jamais respecté.

Il y a des troubles dans un district de l'Inde centrale, que j'ai visité il y a deux ans en quittant Calcutta. Ils sont d'une nature plus sérieuse qu'on ne l'avait d'abord supposé : je crois cependant que l'insurrection est déjà complètement étouffée. Elle n'était nullement politique, mais provoquée à ce qu'il paraît par la mauvaise administration des autorités locales. Plus je connais les détails de cette machine, et plus elle me semble extraordinaire. On ne peut former aucune conjecture sur sa durée. Elle peut subsister pendant des siècles, et peut être renversée de fond en comble en quelques mois. Je crois cependant pouvoir prédire que la puissance anglaise dans l'Inde ne périra pas par une agression étrangère. Une agression étrangère pourrait, il est vrai, avancer beaucoup l'heure de sa destruction, mais plus par l'esprit de rébellion qu'elle éveillerait sur tous les points de cet empire, que par une collision réelle entre les envahisseurs et les armées britanniques. *Si vis pacem, para bellum* est une maxime qui a été trop négligée ici dans ces derniers temps. Par économie, plusieurs corps, qui à la vérité étaient fort peu utiles, ont été licenciés, et l'Inde est le pays du monde où les hommes sont le moins disposés pour un changement de profession. Il y a peu de majors Hall pour faire les miracles qu'il a opérés. Des soldats licenciés deviennent des voleurs. Il y en a de nombreuses troupes sur les grands chemins, et fort bien organisés, dans ces états in-

view; Ferozpoor and Alwur. I spent a pleasant day at the former place with the young nawab Shem-kooddeen-Khan, whom I had met with already as a visitor at my friend Fraser's; he entertained me with the utmost hospitality. By way of compensation the

dépendans : il est certain que je serais dépouillé si je voyageais sans une forte escorte. Lord William laissera à son successeur un budget des plus satisfaisans, mais je crains qu'il ne lui laisse aussi des causes bien multipliées de nouvelles dépenses.

J'ai quelquefois des nouvelles de Lahore par M. Allard. On avait là quelques inquiétudes au sujet d'une demande du gouvernement anglais, présentée par ses agens diplomatiques, pour obtenir la libre navigation de l'Indus. Runjet-Sing répugne beaucoup à cette concession; mais il est trop sage pour ne pas s'y soumettre malgré lui. Son fils Cheyr-Sing est actuellement vice-roi de Cachemyr. Il est très-fâcheux pour moi qu'il n'ait pas occupé cette place, il y a un an, lorsque j'étais dans ce pays; car il est grand ami des officiers français au service de son père, et très-bien disposé pour les Européens. En outre (pour un Syke, bien entendu) c'est un jeune homme plein d'élévation et de noblesse. Le vil coquin qui pressurait tous les pauvres Cachemyriens durant mon séjour dans ce pays, rend probablement ses comptes en ce moment; et probablement aussi il subit sévèrement la peine du talion! Le trésor de Runjet-Sing et la faveur de Cheyr-Sing auprès de son père y gagneront, mais non à coup sûr les pauvres Cachemyriens.

Mais que nous font et Runjet-Sing et Cheyr-Sing et Cachemyr? Je veux vous parler de moi pour vous dédommager de toutes ces choses d'un autre monde. Ma santé a été un peu éprouvée dans ces derniers temps, par les immenses changemens de température auxquels j'ai été exposé. Dans les déserts sablonneux du Rajpootanah, la sécheresse de l'air et la transparence du ciel sont telles que, dans les nuits calmes et étoilées de l'hiver, le thermomètre atteint le point de congélation, et cela par l'effet du rayonnement. Je marchais chaque matin pendant 2 ou 3 heures dans cette atmosphère glacée; et bientôt le soleil avait assez de force pour élever la température de ma tente, où j'arrivais l'après-midi, à 35 et 36 degrés. Nécessaire-

Alwur radjah proved very industriously uncivil towards me. Had I been there an obscure traveller, I would not have taken the least notice of his want of courtesy; but introduced as I were to his notice by the very highest british authorities, I could no

ment elle ira à 43 et 44, sinon plus; mais les nuits seront alors presqu'aussi chaudes.

J'attrapai un très-mauvais rhume, pour lequel je fus forcé de m'arrêter trois jours à Nemutch, la dernière station anglaise que j'ai traversée; j'y fus soigné de la manière la plus affectueuse par un bon vieux gentleman que j'avais vu à Semla et à Delhi, et qui est maintenant chirurgien en chef de l'armée dans ces quartiers. Je fis là une nouvelle connaissance, celle d'une famille suisse. Le mari ayant obtenu une commission dans le service de la Compagnie, il y a une vingtaine d'années, commande maintenant un régiment, avec la réputation d'un excellent officier. Il alla en congé en Europe il y a dix ans, et il se maria dans son pays, à Berne, précisément dans le temps où je voyageais en Suisse. Ils connaissent quelques-unes de mes connaissances dans leur pays, et la plupart des lieux que j'ai visités. Nous parlions des uns et des autres, entr'aidant nos mémoires, et oubliant complètement que la France et la Suisse sont deux états distincts : il nous semblait être compatriotes. La simplicité de leurs manières était une chose que je n'avais pas rencontrée depuis mon départ de France; j'en étais réellement enchanté. Nous parlâmes des Anglais comme de gens qui nous étaient étrangers, bien que nous fussions des membres adoptifs de leur société. Le mari et la femme se montrèrent des personnes parfaites. J'ai passé heureusement quelques heures auprès d'eux, et ne m'en suis pas séparé sans leur avoir sincèrement promis de les chercher s'il arrivait que je visitasse leur pays de nouveau, car ils ont l'intention de s'y retirer bientôt.

Adieu, mon cher ami, à travers le rideau de bambous qui est la porte de ma tente, je vois le soleil se couchant derrière un bosquet de dattiers. Il n'est pas de chose semblable dans votre Paray; mais nos pays tempérés ont aussi leur poésie, et la variété compense amplement la magnificence. Voici l'heure de mon pilan épicé et brû-

but resent it for them; and acquainted as I am since my journey across the Sutledge with eastern manners, I found it little difficult to make the foolish prince apologise for his backwardness. The governor general was then marching from Adimîr to Agrah : his route was almost parallel to mine in an opposite direction. I received from his camp an exceedingly flattering invitation to join it; horses wene sert to me and stationed in the way, with horsemen to guide and to escort me; and leaving my caravan on the 25 [th] of february long before day light, I arrived before noon at the tents of the governor general after many a hour of hard riding. Lord W. Bentinck was to stay two days, in the place were I met him; however attentive he and lady William had been always to me since the day of my arrival in Calcutta, never did I receive from them such kind a reception. I spent with them two day wich I shall never forget. The camp was pilched in a weary desart of Rajpootanah.

lant ; après quoi j'écrirai encore une couple d'heures, avant de faire marcher ma caravane pendant la fraîcheur de la nuit. — Cet anglais supposé que je vous donne est tout-à-fait français; et dix fois plus que lorsque j'écris à un Anglais. Pourquoi cette différence? Je vous assure sans vanité que je parle et l'écris tout-à-fait autrement avec eux, et bien plus comme eux. C'est peut-être parce que je trouve plutôt sous la main des expressions anglaises pour des pensées et des sentimens anglais. Avec quelque incorrection que je puisse m'exprimer dans leur langue, j'ai eu rarement l'occasion d'en rougir dans ce pays. Lady Bentinck est la seule personne qui m'ait jamais offert de parler français avec moi. Adieu encore. — Je remplirai le blanc qui reste, lorsque je serai à Indore, d'où j'enverrai cette lettre à Calcutta.

It appeared like a moving city. Tho' exceedingly averse to any thing like state, lord W. Bentinck cannot dispense altogether with the pomp by wich the former governor general of India surrounded themselves in their journeys. Many of the chief-officers of the state must accompany him to dispatch the business of the various branches of the service. Every one of the heads of departements has a number of deputies and assistants. Then comes the personnal state of the gov. general, then his escort, consisting of a regiment of infantery, one of cavalery, his body guards, a light battery, and comes after all an immense number of camp followers. The sight was quite new to me, and very interesting as you may fancy. To welcome my arrival at head quarters, my friend the Alwur radjah arrived there also on the same day. He had been summoned, that after paying a visit to His Lordship he might receive one in return ; an attention which had been paid by the governor general to all the other rajpoot princes, except to him in a first occasion. The radjah expected also to receive a khellat, or honorary dress : a distinction bestowed on many other chieftains of his rank. The reception afforded me an opportunity of seeing a rajpoot court in all its gaiety and glittering. After the asiatic exhibitions of the day, I sat on the evening, by the right of lady William Bentinck at a large table to a superb dinner. The party was numerous. An excellent band was in attendance in a contiguous tent; lady William told me

she had lately received from the Palais-Royal *la Parisienne*, and desired it to be performed for me.

What strange concourse of circumstances! I felt inwardly grateful for it! I enjoyed it thoroughly! The evening before, at that time, alone in my little tent pitched in a solitary spot at the frot of a hill, sitting to my usnal meal a plain pillau, a single candle burning on my small table often blasted away by the wind, no noise but the loud shricks of the jackalls about my cattle, bullocks and camels; every thing abont me, of the country where I was. And but for 24 hours what a complete change around! all the luxuries and refinements of Europe! Lord Villiam, the next day, was able to command some hours of leasure which we spent together in his tent, talking of this country, of its probable destinies, glancing too at Europe, and concluding by exclaiming how strange was our meeting *there*, and talking *there* of such things! He a man from England, one of the crowd there, here the absolute ruler of Asia; I quietly engaged in my philosophical researches amidst barbarous tribes! We smiled at the idæa of deeply laid combinations to bring in such extraordinary circumstances which have arisen chiefly from chance and necessity. How little understood is this political phænomenon in Europe!

On the 27th, long before day light, the tents were struck down. I found a horse and a couple of horsemen in waiting at the door of mine. I mounted, and trusting to the good eyes of my guides and to the sure porting of my chargers, I pushed forwards

at a sharp canter on a rough path intersected by ravines; and changing horses and guides on my way, in a few hours I joined again my poor little wretched camp, where I could not but fancy that the whole of the two days past was a dream.

I have seen since the superb Jeypore, and the delightful Adjmir. And during my very short stay in the latter I have contrived, to visit Mhairwarrah, the former *Abruzzi* of Rajpootanah. It was well worth 80 miles riding in little more than 24 hours. I saw a country, whose inhabitants since an immemorial time had never had any other means of existence but plunder in the adjacent plains of Marhwar and Meywar, a people of murderers, now changed in a quiet, industrious, happy people of sheperds and cultivators. No rajpoot chiefs, no moghul emperors had ever been able to subdue them; 14 years ago every thing was to be done with them, and since 6 or 7 years every thing is done already. A single man has worked that wonderful miracle of civilization; major Henry Hall, the son-in-law of colonel Fagan of whom I have written to you at Dehli. As I know it will be gratifying to your feelings and to your opinion on the subject, I shall add, my dear friend, that major Hall has accomplished this admirable social experiment without taking a single life.

The very worst characters of Mhairwarrah, he secured them, confined them, or put them in irons at work on the roads. Those who had lived long by the sword without becoming notorious for wanton cruelty,

he made them soldiers; they became in that capacity the keepers of their former associates and often of their former chiefs; and the rest of the population was gained to the plough. Female infanticide was a prevalent practice with the Mhairs, and generally throughout Rajpootanah, and now female casualties amongst infants exceed not male casualties : a proof that the bloody practice has been abandoned; and scarcely has a man been punished for it. Major Hall did not punish the offenders, he removed the cause of the crime, and made the crime useless, even injurious to the offender; and it is never more committed.

M. Hall has shown to me on the field the corps which he has raised from amongst those former savages. And I have seen none in the Indian army in a higher state of discipline. He was justly proud of his good work, and spared no trouble to himself that I might see it thoroughly in the few hours I had to spend with him. Upwards of a hundred of villagers were summoned from the neighbouring villages and hamlets; I conversed with them, of their former mode of life, and of their present avocations. Most of these men had shed blood. They told me they knew not then any other mode of life. It was a most miserable one by their account. They were naked and starving. Now, poor is the soil of their small valleys and barren their hills, every hand being set at work there is plenty of clothes, of food; and so sensible they are of the immense benefit conferred upon them by the British government that willingly they pay to it already

a tribute of 500,000 fr; which they increase every year as their national wealth admits of it.

Often I had thought that gentle means would prove unadequate to the task of breaking in populations addicted for ages to a most unruly, savage life, such as the Greeks for instance. Yet, the Klephtes were but lambs compared to the Mhairs, and the Mhairs in a few years have become an industrious, laborious, well behaved people. I see by the Bombay papers that M. Capo-d'Istrias has been murdered. I wish major Hall were his successor. For, now, I have the greatest confidence in the efficiency of *gentle means*. But a peculiar talent too, which is a gift of nature is required in the ruler, without which the most benevolent intentions would prove useless. We know by a persian express the fall of Varsaw and the rejection of the reform bill by the Lords, with the outrages which have taken place immediately after it. Unsatisfactory as may be the state of our country, England is much worse. Things might be settled in France without collision, whilst in England it appears to me that it cannot be done without hurting many private interest. Inequality in every thing there has grown to a monstrouous degree. It must be some what lessened will the gentle measures of lows of inheritance, etc., etc., etc., be quietly waited for? The working classes in the large towns of England are horribly degraded by usual drunkenness. I believe that in the course of our first revolution atrocious as it were, there was scarcely a scene more shameful for the human species than the

late riot at Bristol. Thank to that revolution of ours there is now in France such a gradual transition between the higher and the lower classes, and such an absence of lines of social demarcations that we have nothing to fear of the calamities which England is threatened. In England there are two classes perfectly distinct. The gentry (which includes the nobility), and the people. The natives of India have long since smartly enough made the distinction. They have two expressions only to mention a European. A *saheb logue*, a lord, a gentleman; or rather, one of the cast of the lords or gentlemen; and a *gora logue*, or one of the cast of the whites; a white man. The former character is much respected by them; the latter may be dreaded as it is indeed very often quite dreadful, but respected never.

There are disturbances in a district of central India, which I have visited two years ago, just after leaving Calcutta. They are of a more serious nature that it was first anticipated; yet I believe the insurrection completely put down already. It was not political at all; but called for, it appears by the mismanagement of the local authorities. The more I know of this fabric, the more extraordinary it appears to me. No guess can be made at its durability, it may last centuries, and may be swept away in a few months. However, this I will foretell: the british power in India will not perish by foreign aggression. Foreign aggression indeed may do much towards its destruction, but more by the spirit of rebellion it will raise every-

where throughout the provinces of the empire than by the actual collision of the invaders with the british armies. *Si vis pacem, para bellum*, has been of late a maxim too little acted upon. For the sake of economy, several corps, which, it is true, were but very little useful, have been disbanded. And India is the country of the world where men are the less prone to change their profession. There are few *major Hall*, to work the miracles he has done. Disbanded soldiers turn out robbers. There are many well organised gangs of high way men in these independant states; and without a strong escort I should be plundered to a certainty. Lord William will leave to his successor a more satisfactory budget, but I apprehend he will leave to him also ample occasion for many new expenses. I hear from Lahore sometimes by M. Allard. Some uneasiness is felt there regarding a claim from the english government supported by ist diplomatic agents to have the navigation of the Indus freely open. Runjet-Sing is very reluctant to it. But he is too wise not to submit, tho' reluctantly. His son Cheyr-Sing is now vice-roy of Cashmeer. 'T is a great pity he did not fill that situation a year ago when I was there: for he is a great friend with french officers in his father's service, and very friendly to the Europeans: besides, for a Sykh, let it be well understood, a high feeling, noble young man. The low villain who pressed so hard upon the poor helpless Cashmeerians during my stay in Cashmeer is likely now brought to is accounts, and severely retaliated upon. Runjet-Sing's treasury,

and Cheyr-Sing's favor with his father, wil benefit by it, but not the poor Cashmeerians, certainly.

But what do you care about Runjet, and Cheyr-Sing, and Cashmeer? I will speak of me to atone for so much lunary matter. My health has been lately a little tried by the immense changes of temperature I was subject to. In the sandy desarts of Rajpootanah such is the dryness of the air, the transparency of the sky, that in the starry calm nights of the winter, the thermometer reaches the freezing point, owing to the principle of radiation. I marched two or three hours in that cold atmosphere, every morning: and the sun early was so powerful as to raise the temperature of my tent, where I spend the afternoon, to 35 and 36 degrees. By and by it will be 43 and 44 if not more, but then the nights will be almost equally hot. I caught a very bad cold, for wihch I was obliged to put up three days at Nemutch, the last english station which I have passed through; and where I was most kindly taken care of by a good old gentleman whom I had seen at Simlah and at Delhi, now the superintending surgeon of the army in these quarters. I made there a new acquaintance with a swiss family; the gentleman having got a commission in the company's service, some 20 years ago, is now in command of a regiment, with the reputation of an excellent officer, ten years ago he went on leave to Europe and married in his country, at Berne: just at the time when I travelled in Switzerland, — they knew some of my acquaintances in their country,

and most of the places which I had visited. We spoke of them, helping each other's memory, and forgot entirely the Jura which makes France and Switzerland two distinct countries.

We felt like countrymen. The simplicity of their manners was a thing which I had not witnessed since I have left France; I was quite delighted with them. We spoke of the English as of foreigners to us, although we were adopted members of their society. Both husband and wife proved very accomplished persons. I have spent some happy hours with them, and not parted with them without a sincere promise to enquire after them whenever I may visit their country again, as they intend to retire there in a short time.

Adieu, my dear friend; trough the bamboo screen of the door of my tent I see the sun setting behind a grove of date trees. No such things in your Paray; but your temperate countries have their poetry also. Variety makes up abundantly for magnificence. It is time for my hot spiced pillaw, after which I write a couple of hours more, before sending my caravan a head by the cool of the night. This would be english of mine is quite french : ten times more so that when I write to an Englishman. Why the difference? I assure you without vanity that I speak and write it quite differently with the English much more like them. Perhaps because, with them I think more like them, and for english feelings find more readily at hand english expressions. Whatever may be the uncorrectness of my

speech in their tongue, I have seldom to be ashamed of it with the English in this country, as lady W. Bentinck is the only person who ever offered to speak french with me. Adieu again; the blank beneath, I shall fill it up at Indore, whence I shall forward this to Calcutta.

Il me faut renoncer à finir en anglais puisqu'il me serait impossible de vous dire dans cette langue que je vous aime et vous embrasse de cœur.

Oojein, the 5th of april.

Quelques mots encore, mon cher ami, pour noircir la feuille jusqu'au bout. Ce n'est pas que la besogne me manque. Mais je ne puis travailler exposé comme je le suis ici à des visites sans nombre. Cette ville est la plus grande et la plus célèbre des États de Scindia, soumis maintenant au protectorat anglais. J'y ai été annoncé de telle manière que j'y trouve un joli petit palais pour me recevoir; et les autorités constituées et autres, me viennent faire leur salam; je leur réponds du plus gracieux de mon hindostani. On m'a envoyé de Neemuch les dernières gazettes de Calcutta, et ce matin à cheval sur la route, j'ai lu les seize immenses colonnes du speech de lord Brougham à la chambre des Pairs, le 7 octobre dernier. Que de talent! Mais quel usage malheureux du talent! quelle espèce désagréable de talent aliénant ses auditeurs au lieu de se les concilier! Si j'étais homme public j'étudierais lord Brougham pour ne pas lui ressembler. A quoi bon cette ironie sanglante, ces sarcasmes amers, cet orgueil

méprisant? À quoi bon ces citations de vers grecs et latins? Les Anglais ont un grand mépris pour nos débats parlementaires, fond et forme tout ensemble. Je le leur rends de tout cœur pour la forme des leurs. Et vous?... Adieu encore, je me repose ici deux jours. Cette lettre partira d'Indore. Rappelez-moi au souvenir de votre famille.

N° 86.

A M. PORPHYRE JACQUEMONT, A PARIS.

A Khacherode, en Malwa, le 31 mars 1832.

Quelques mots, mon bon ami, avant que ma jatte de lait avec accompagnement de tchepatties fasse son entrée, et que, le déjeuner tordu et avalé, je me mette à l'ouvrage pour tout le jour. Dans l'après-midi je ne serai pas de si bonne humeur, sans doute : c'est qu'alors il y aura quelque trente-huit ou quarante degrés de chaleur dans ma tente, et qu'un pauvre diable mis à cuire n'a plus le plus petit mot pour rire. Depuis six ou sept jours l'été a commencé, comme un coup de canon, sans dire gare! et j'y suis pris. Tu dois te rappeler d'avoir lu dans les Revues du temps que le docteur Oudney passait pour être mort de froid dans les déserts d'Afrique. Eh bien, il n'y pas huit jours qu'au lever du soleil, dans les plaines désertes et sablonneuses du Rajpoutanah, le thermomètre s'abaissait jusqu'à cinq degrés : dans le jour il montait à trente, et sous une tente au soleil, à quarante. Les bains d'air froid et chaud que je prenais bon gré mal gré à peu d'heures d'intervalle, m'ont donné un méchant rhume de poitrine : j'ai perdu la voix pendant quelques jours. Je voulais me couvrir la gorge et la poitrine de sangsues en arrivant à Neemuch, où je descendis et demeurai trois jours chez

un bon vieil homme de ma connaissance, médecin en chef de l'armée dans ces provinces. Mais le bonhomme avait ses préjugés contre les sangsues; et quoique je n'eusse pas la moindre foi à son habileté médicale, par politesse, je me laissai faire comme il voulut, et me contentai de jeûner et de boire des tisanes expectorantes. Il y a cinq jours que je me suis remis en marche, et je suis presque rétabli; cependant mon *sol* est encore singulièrement creux et sépulcral.

Il est évident que la gorge est toujours chez moi la partie faible. Au reste, cette anicroche me paraît être un retour tant soit peu périodique de celui, ou celle (car je ne sais pas si les anicroches sont mâles ou femelles, et n'ai pas là *Boiste* pour me l'apprendre) qui m'arrêta l'an passé à Prountch, entre le Punjaûb et Cachemyr, un mois plus tard que cette année, mais dans des circonstances de température semblables. L'an passé le mal était beaucoup plus grave; je ressentais des douleurs vives dans la poitrine, qui ne se sont pas réveillées ce printemps. Il est vrai que j'avais souffert alors de grandes fatigues depuis mon entrée dans les montagnes à Mirepore; au lieu que depuis mon départ de Delhi j'ai, relativement, voyagé fort comfortablement : je n'ai été à pied qu'autant qu'il me plaisait. J'ai fait cependant de beaucoup plus longues marches que dans aucune de mes campagnes précédentes; mais j'ai deux chevaux, et même trois, depuis que j'ai renvoyé le moonshee (secrétaire persan) que j'avais engagé à Delhi, et monté sur le ghounte de Koullou que me donna, au

mois de novembre dernier, le rajah de Mondi; et malgré le triste état de cette cavalerie, il se trouve toujours, cependant, une bête capable de me porter. L'un est boiteux de la façon du massacre qui l'a ferré; le ghounte n'a qu'une plaie sur l'échine, de la façon de la selle de mon moonshee; et sans mon fidèle alezan de Calcutta, je serais obligé de me promener une partie du chemin, et d'aller à pied le reste. Il est plus méchant que jamais; et il y a une quinzaine de jours, il m'a jeté par terre, sans que j'aie encore compris comment, sur un tas de pierres d'où je me relevai fort meurtri. C'était près d'Ajmir; il y avait deux ans qu'il n'avait pris cette liberté avec moi. J'ai été mis dedans à Delhi par mon ami Fatteh-Oulla-Beg-Khan; le cheval tourqui qu'il m'a vendu quatre cent vingt-cinq roupies, c'est-à-dire près de onze cents francs, n'est qu'une rosse fort tranquille. Quand le dos du ghounte sera séché et pourra porter selle de nouveau, je me déferai du tourqui à quelque prix que ce soit. Les mauvais plaisans de Bombay feront sur mes longues jambes et la petitesse de mes chevaux tous les quolibets qu'il leur plaira.

C'est fort heureux pour moi d'avoir rencontré le gouverneur-général dans le Rajpoutanah. Lui et lady William Bentinck m'ont assuré que je pouvais compter sur l'hospitalité du comte Clare, le gouverneur de Bombay, qu'ils connaissaient personnellement avant de le voir à l'espèce de congrès indien que lord William venait de tenir à Ajmir, et où le gouverneur de Bombay s'était rendu ainsi qu'une douzaine

de princes rajpoutes. J'ai vu la queue de tout cela. Je ne donne pas dans les Rajpoutes. Je suppose que le bel ouvrage du colonel Tod les a mis à la mode à Londres et même à Paris, et qu'ainsi tu as entendu parler d'eux. Sans la protection du gouvernement anglais, il n'y a pas un de ces orgueilleux roitelets qui ne serait depuis long-temps pensionnaire et prisonnier de Runjet-Sing. Blague que tout cela. Je voudrais voir deux ou trois cents des vieilles barbes de Runjet au milieu d'autant de mille de ces fiers-à-bras du Rajpoutanah.

Dans l'Inde, mon cher ami, tout le monde a la prétention de fumer le tabac de Bhilsa. Les experts ont quelques doutes fondés sur l'extrême petitesse du territoire de Bhilsa (que tu trouveras quelque part dans la principauté de Bhopal, Inde centrale). Mais voici bien mieux : on me jure ici qu'il n'y a jamais eu une plante de tabac à Bhilsa, et que le fameux tabac de Bhilsa n'est autre que celui de Khachrode qui va s'y vendre. Je vais en essayer pour voir ; et si je le trouve bon, je t'en apporterai un petit paquet. Je n'ai pas pris la coutume de fumer. Je ne le fais qu'accidentellement, souvent à des mois d'intervalle. Depuis mon départ de Delhi, je suis à l'eau pure et au lait (ce qui est un régime de mon choix, entièrement *ad libitum*) et m'en trouve bien; je ne mange pas de viande tous les jours, et m'en trouve bien encore. Grace à ce régime, je souffre beaucoup moins de la chaleur qu'aucun Européen : par ce temps-ci, il n'y en a plus sur les routes. Tous les mouvemens de

troupes ont cessé vers le 10 mars. Chacun se tient coi dans sa maison, derrière des paillassons de vitiver sans cesse mouillés, qui produisent une fraîcheur agréable par l'évaporation de l'eau, et sous le vent d'écrans attachés au plafond, ou d'éventails à la main agités par des serviteurs; occupé principalement à maudire le pays, à boire de l'eau et de l'eau-de-vie, et à fumer le houkha. A l'aube du jour, un temps de galop dont le lever du soleil marque le terme; le soir, quand il se couche, une promenade en voiture; voilà tout. Il y a loin de là à la vie que je mène. Voilà trois ans, pourtant, que je dure à ce métier; et j'espère fermement durer jusqu'au bout. Je pense avec plaisir qu'au retour, une chose au moins me restera; moi-même. Et ce n'aura pas été la plus facile à rapporter, car vois combien peu reviennent ! A Delhi j'ai trouvé plusieurs personnes qui m'ont avoué qu'elles pensaient fort peu me revoir jamais, quand elles me virent partir pour Lahore, il y a quinze mois.

Il se commet beaucoup de brigandages dans ces provinces : mais en-deçà du Sutledge il est presque sans exemple qu'un Européen ait jamais été attaqué. D'ailleurs, j'ai une forte escorte : elle suit mon bagage, qui, sans cette protection, serait indubitablement pillé; et je marche seul de ma personne, avec quelques domestiques, mais bien armés. Tes armes sont excellentes. Dernièrement j'ai tué un antilope à deux cent quatre-vingt-quatorze de mes grands pas, avec ton fusil à deux coups; et tu verras par l'extrême petitessse des deux trous faits à la peau, que la balle

n'avait encore rien perdu de sa force. Au reste, les chasseurs ne s'imaginent pas combien loin une balle va, et va droit.

T'ai-je dit que j'avais envoyé de Delhi un châle de Cachemyr, en cadeau, à madame Cordier? Je craignais qu'il ne fût volé à la poste, comme il arrive quelquefois; mais j'ai trouvé à Ajmîr une lettre de son mari, qui me remerciait pour sa femme de mon souvenir, arrivé sain et sauf à Chandernagor. Mais il paraît qu'il y a eu délibération à Chandernagor pour savoir ce qu'on ferait de mon cadeau; car on n'avait jamais vu de châle de cette espèce. Monsieur Cordier m'a écrit qu'on hésitait entre un châle ou une robe, et m'a demandé mon avis. Il le surprendra; car j'ai opiné pour des culottes suivant la mode de Cachemyr et de Perse, où ces châles, appelés djamévars, servent à faire les immenses pantalons des dames.

La nouvelle du rejet du bill de réforme par les pairs anglais fait trembler le commerce à Calcutta. Déjà les maisons les plus solides avaient branlé au manche.

J'ai quitté Delhi à la tête d'une livre de thé vert, chose toute nouvelle dans mon office. J'en fais usage de temps à autre, selon que l'esprit me chante, et m'en trouve bien dans l'épouvantable chaleur. Je le bois froid, peu sucré, et très-fort. Notre père jetterait les hauts cris s'il voyait sa couleur, et prendrait le deuil de mes nerfs; car quoique je le prenne de moitié plus faible que les Anglais, cependant j'use en un jour, de thé, ce qui lui suffirait en un mois,

Cela me soutient dans le jour, et m'empêche souvent de jeter le manche après la coignée, et de m'étendre à terre, sous ma table. Cette liqueur prévient aussi la soif excessive, que je ne puis apaiser autrement que par une énorme quantité d'eau sucrée. Je ne porte plus de bas ni de cravate, mais je m'enveloppe la face et la tête de linges, pour aller au soleil. A propos de thé, comme je me suis moqué des Thibétains, qui jettent l'eau dans laquelle il a bouilli, et ne mangent que la feuille bouillie, je ne dois pas épargner les Parisiens qui jettent la première eau versée dans la théière : c'est précisément la meilleure. Oublie quarante ans de préjugés de famille, et essaie.

Je ne te rapporterai pas de tabac de Bhilsa ; peut-être est-il fort bon ; mais, comme je n'ai guère fumé dans l'Inde que la mixture accoutumée de cassonnade, de raisins secs, de conserve de rose et de tabac, le tabac seul même après que sa fumée a passé au travers d'une bouteille d'eau, me paraît si fort, si âcre que je ne saurais le fumer.

Je t'ai dit que j'avais renvoyé mon moonshee, j'aurais dû ajouter pourquoi. Il était fort doux, fort soumis, fort exact même ; mais il paraissait si profondément malheureux de l'obligation d'aller à pied, quelquefois de trotter et de galoper, que sa vue seule me mettait en humeur triste. C'était un sayed ou descendant du Prophète. Avant d'arriver à Jaypore, j'avais été obligé de chasser un autre serviteur de haute caste à sa façon, un bramine. Je suis passablement satisfait du reste de mes gens ; mais leurs gages me ruinent. Dans

quatre jours je serai à Indore; j'ai quelque espérance d'y trouver des lettres d'Europe. Mes dernières ont neuf mois de date; mais par les gazettes anglaises j'ai attrapé quelques nouvelles de France du mois de novembre; et le *Hugh Lindsay*, bateau à vapeur, qui court entre Bombay et Suez, et qui est attendu incessamment à Bombay, nous en apportera de bien plus récentes. Je ne sais comment les choses finiront en Angleterre. La ligne de démarcation entre les pauvres et les riches est là bien plus tranchée, qu'elle ne l'était en France il y a quarante ans. Le peuple qui est si misérable et si maltraité est abruti par l'usage des liqueurs fortes : il est profondément dégradé. — S'il y a révolution, elle sera effroyable.

M. Lé, président du comité de la guerre, etc., etc., redouble d'insolence à Canton, vis-à-vis des Anglais. Lord W. Bentinck lui a écrit dernièrement une lettre parfaite. Il s'agissait de faire comprendre à ce Chinois de paravent que tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se brise. Il n'a tenu compte de l'avertissement : il a refusé péremptoirement de recevoir le capitaine de vaisseau, chargé par lord William de lui remettre sa lettre; n'a reçu celle-ci que par main tierce; et n'y a fait faire qu'une réponse verbale évasive, par l'entremise de tiers d'un rang très-inférieur. Cela finira par des coups de canon; mais il n'en faudra pas beaucoup pour casser la cruche de M. Lé. C'est une chose incroyable que l'insolence de ces gredins-là : leurs moyens de résistance sont *nuls*, et M. Lé ne nous appelle jamais que des barbares d'*Europe;* il parle de sa commiséra-

tion infinie pour nous, pauvres petites bêtes que nous sommes, atomes, poussière !

A l'exception des journalistes de Calcutta, personne en ce pays ne songe guère au renouvellement du bail de la Compagnie ; et il est probable qu'en Angleterre on n'a pas le temps de s'en occuper davantage, au milieu des grands intérêts domestiques qui s'y débattent.

Adieu, en voilà bien plus long que je ne voulais t'en dire en commençant ; mais il y avait long-temps que je n'avais causé avec toi. Je reprends ma besogne ou plutôt je vais m'y mettre.

Adieu, je t'embrasse.

Mundlesir, le 14 avril, sur les bords de la Nerbudda.

Je me suis reposé à Ougein, et le fais encore ici ; ici, le lieu le plus chaud de l'Inde : mais je suis parfaitement remis à flot. Je serai heureux si j'atteins Bombay avant les pluies. Accablé de besogne, je ne puis qu'expédier quelques lettres que je trouve dans mon portefeuille, commencées en route. — Adieu, cher Porphyre, je t'embrasse de cœur.

N° 87.

A M. DE TRACY, PAIR DE FRANCE, A PARIS.

Mundlesir, sur les bords de la Nerbudda, dans l'Inde centrale, le 25 avril 1832.

Cher Monsieur,

Me voici rentré au dedans du tropique, parmi des scènes bien différentes de celles de l'Himalaya ! elles sont moins belles et moins variées. Les provinces que j'ai traversées depuis mon départ de Delhi sont occupées par les Anglais, ou ont été souvent visitées par eux; et, malgré ce que je trouve encore à y faire d'observations neuves sur leur histoire physique et naturelle, elles n'ont plus pour un voyageur européen ce charme inexpressible d'une terre nouvelle, qui m'attachait tellement à mes recherches dans la vallée de Cachemyr et les montagnes désertes du Thibet, que mes travaux d'histoire naturelle ne m'ont pas laissé de loisir pour d'autres études. J'ai regretté souvent de n'avoir ni le temps ni les connaissances nécessaires pour rechercher l'origine des peuples divers qui habitent l'Inde. Ils sont tous très-probablement issus du même rameau de l'espèce humaine; et soumis depuis bien des siècles aux mêmes circonstances de climat et de régime, les différences légères d'organisation, qui peut-être distinguaient d'abord leurs variétés originel-

les, se sont effacées au point qu'il est à peu près impossible maintenant de saisir chez ces peuples des traits caractéristiques, propres à chacun d'eux. C'est par l'examen et la comparaison de leurs usages domestiques, de leurs rits religieux, et surtout de leurs langages, que l'on doit chercher à débrouiller le mystère de leurs antiques immigrations et de leurs filiations. Cette tâche devrait être accomplie par les Anglais fixés à demeure dans l'Inde. Le colonel Tod l'a tentée récemment à l'égard des Rajepoutes : sa position était la plus favorable à de telles recherches. Cependant si vous avez lu quelques parties de son ouvrage sur le Rajepoutanah, je présume que vous n'aurez guère trouvé d'autre base à ses rapprochemens anthropologiques, que des étymologies forcées du latin et du sanscrit. Au reste, comme je vous l'ai déjà avoué, je suis resté entièrement étranger à cette langue, je n'en connais que ce que connaît du latin un Anglais qui ne l'a pas appris, c'est-à-dire des mots isolés, parce que l'indien vulgaire que je parle a emprunté son vocabulaire, partie du sanscrit, partie du persan, de l'arabe et du turc; de même que le latin a fourni, depuis huit siècles, à la langue anglaise plus de la moitié de son vocabulaire actuel, lequel d'abord était exclusivement saxon et gaëlique.

Malgré mon ignorance, je tiens le sanscrit pour n'avoir guère d'intérêt que sous un point de vue philologique. On en a déjà trop traduit sans aucun avantage pour les sciences et pour l'histoire, pour

qu'il soit permis d'espérer beaucoup des traductions futures.

Il en est de même du thibétain, dont un savant Hongrois, M. Csomo de Koros, préparait un dictionnaire et une grammaire avec les Lamahs de Kânum, quand je visitais cette partie de l'Himalaya. J'eus alors, malgré mon indignité, l'honneur d'habiter un temple célèbre au Thibet par les trésors littéraires qui y sont renfermés. M. de Koros venait souvent avec l'évêque lamah (je dis évêque, parce que le prêtre thibétain était crossé et mitré comme nos prélats); il me montra plusieurs centaines de volumes, imprimés grossièrement avec des caractères en bois, dans les grands monastères de la Tartarie chinoise. Un de ces ouvrages qui passait pour le plus admirable de tous, et que l'on a pompeusement décoré à Calcutta du titre d'*Encyclopédie thibétaine*, n'avait pas moins de cent vingt volumes. A ma prière, M. Csomo me traduisit le titre de plusieurs; or, les dix-neuf premiers volumes ne traitent que des attributs de la divinité, *dont le premier est l'incompréhensibilité;* ce qui, à mon avis, peut dispenser de la recherche des autres. Le reste est un mélange de théologie, de mauvaise médecine et d'astrologie, de légendes fabuleuses et de métaphysique. Cet épouvantable galimathias n'a pas même le mérite de l'originalité. Il paraît n'être, comme la plupart des livres thibétains, qu'une traduction ou compilation du sanscrit, faite il y a cent cinquante ans, lorsque les persécutions religieuses d'Aurung-Zèb firent

passer au Thibet un grand nombre de Bramines de Bénarès.

M. Csomo de Koros qui, lors de mon passage à Kânum, avait presque terminé ses travaux philologiques, se préparait à passer dans l'Inde pour y en porter le résultat : son dictionnaire et sa grammaire thibétaine. Je lui demandai si, en offrant aux orientalistes la clef d'une langue nouvelle, il n'avait pas jugé à propos de leur présenter aussi quelques traductions choisies de livres thibétains, afin de leur donner un avant-goût des plaisirs littéraires ou des connaissances solides que leur lecture pouvait promettre. Il me répondit que non, et je pensai qu'il avait raison ; car ce serait assez, j'imagine, du titre des principaux ouvrages de la Bibliothèque sacrée de Kânum, pour guérir radicalement de toute velléité thibétaine les Allemands les plus creux. Le pauvre homme, depuis un an, est à Calcutta, où il se désole de n'avoir pas encore trouvé un curieux désœuvré qui voulût apprendre la langue des Lamahs. Dieu nous garde du thibétain ! Je suis indigné de voir ce fatras théologique, cosmogonique, et soi-disant historique, emplir la plus grande partie des ouvrages dont l'Inde est le sujet. Nous prenons ainsi en Europe une idée complètement fausse des véritables habitudes intellectuelles des peuples indiens : nous les croyons généralement disposés à une vie ascétique et contemplative ; et, sur la foi de Pythagore, nous continuons à les regarder comme fort occupés des métamorphoses de leur ame après la mort. Je vous assure,

Monsieur, que la métempsycose est le moindre de leurs soucis. Ils labourent, ensemencent, arrosent leurs champs, moissonnent, et recommencent ainsi; travaillent, mangent, fument et dorment, sans avoir ni le goût ni le temps de s'occuper de ces balivernes qui ne les rendraient que plus misérables, et dont l'immense majorité d'entre eux ignore jusqu'au nom.

Ce n'est qu'à mon retour en France que je pourrai vous entretenir à loisir de ce pays singulier. Si le bonheur qui m'a accompagné depuis le commencement de mon voyage, ne me manque pas pour le terminer, ce plaisir m'est réservé dans une couple d'années. Mon père, peut-être, m'en voudra un peu de ne lui rapporter aucun système bien profond de métaphysique indienne : mais j'ai sur le Gange un bateau qui descend maintenant de Delhi à Calcutta, chargé de choses beaucoup plus réelles que les *Essences réelles*, des archives de l'histoire physique et naturelle des contrées que j'ai visitées jusqu'ici; et si ces collections, qui m'ont coûté tant de travail à former, arrivent, comme j'ai tout lieu de l'espérer, sans aucun accident à Paris, j'y trouverai à mon retour de quoi m'applaudir d'avoir confiné mes recherches à l'objet spécial de mon voyage.

Adieu, cher Monsieur. Mes dernières lettres d'Europe sont fort anciennes, et j'en attends incessamment de nouvelles. Si ma lettre de Cachemyr ne s'était pas égarée, si elle vous était parvenue, et si en

arrivant à Bombay j'y trouvais en réponse quelques lignes de votre souvenir, faut-il vous dire quelle serait ma joie ! Adieu encore ; adieu, cher Monsieur. Croyez que je reconnaîtrai, toute ma vie, par les sentimens d'un fils, l'affection paternelle dont j'ai eu le bonheur de recevoir de vous tant de marques dans ma jeunesse. Je vous embrasse de tout mon cœur.

N° 88.

A M. PORPHYRE JACQUEMONT, A PARIS.

10 mai 1832, à Idulabad, rive gauche du Poorneah, dans le Deccan.

42 —, 43 —, 44 —, quelquefois 40 degrés seulement, centigrades s'entend : voilà, cher Porphyre, l'ordinaire du milieu fort peu ambiant dans lequel je vis pendant le milieu du jour, c'est-à-dire la température de l'air dans ma tente. A beaucoup moins que cela, à 36 et 37 degrés, il n'y a pas un mois que j'étais réduit aux abois. Toutefois j'espérais m'y accoutumer, et j'avais raison ; car voici que je me trouve parfaitement comfortable à 43 et 44 degrés. Qu'en dis-tu? je ne voudrais pas t'y voir, et aimerais mieux te savoir recommençant une promenade à Moscou : un gros et fort homme comme toi fondrait ici comme du beurre ; il n'en resterait rien que la peau et les os au bout d'une semaine. C'est ici que triomphe l'axe mathématique, la ligne comme moi, sans autres dimensions que longueur! Cette incroyable chaleur est incroyable de tous points. Assis à écrire, je ne garde d'autres vêtemens qu'un épais turban de mousseline blanche pour me tenir la tête fraîche, et des culottes, parce que, bien que le nom de cet objet soit peu décent (en anglais du moins, il est d'une affreuse indécence), je tiens l'objet lui-même, les culottes, pour une des

inventions les plus décentes dont jamais la sagesse humaine se soit avisée : veste, gilet, chemise et chemise de flanelle, bas et souliers, au diable ! Du tout je fais un coussin sur lequel je m'assieds, et qui, au bout d'une heure, est trempé à tordre, attendu qu'il devient le réservoir, la citerne de tous les pores de l'animal, au-dessus de la ceinture. Eh bien ! chose incroyable ! je me sens aussi frais d'esprit et aussi léger (j'allais dire frais encore !) de corps, que si, au lieu de 43 degrés, il y en avait seulement 14 ou 15.

Il est fort heureux que l'équilibre de mes humeurs soit parfait ; car si j'étais obligé de prendre des lavemens à cette heure-ci du jour, dans ma tente, l'eau par la grace de Dieu (je suis le seul dans l'Inde qui dise en ce cas par la grace, — tous les autres diraient par la malédiction céleste), l'eau, dis-je, est chaude à 43 et 44°. Or, tu sais que la chaleur animale n'est que de 39 1/2 ou 40 : donc le lavement serait trop chaud.

Ce qu'il s'agissait de prouver.

Je déjeune avec du lait et des bananes ; ce fruit de tous les pays chauds, dont tu as souvent entendu parler, et qui ressemble à de la pommade rance au jasmin, fort sucrée. Je dîne avec des oignons cuits dans du gui, c'est-à-dire le représentant du beurre fondu, fort comme un Turc. Je bois de l'eau tiède avec cela, et dans le jour de la limonade tiède ou chaude, parce que tout est tiède ou chaud. Je suis devenu assez Indien pour aimer le beurre fort ; et dès le jour de mon arrivée à Haïti, le 18 février 1827, je trouvais que les

bananes étaient un fruit parfait, au contraire de beaucoup d'Européens qui se fâchent tout rouge contre celui qui leur offre la première, et qui répondent, après l'avoir goûtée, qu'une banane est une fort mauvaise plaisanterie à faire à un honnête homme.

Je suis depuis quatre jours sur les terres de Bombay, dont le premier poste dans ces provinces est la forteresse célèbre d'Asseergur. J'y ai été reçu admirablement par le commandant; et, de plus, y ai trouvé une lettre du gouverneur de Bombay, qui m'annonce qu'il a envoyé à tous les officiers civils et militaires, stationnés sur la route que je compte suivre jusqu'à sa capitale, les ordres nécessaires pour que rien ne me manque.

Comme je t'écris ceci, un homme (un de mes serviteurs) est là dans ma tente, qui, fouillant dans mes malles pour chercher quelque chose que je lui demande, à ma confusion, en extrait, ce que je n'avais pas vu depuis plusieurs mois, mes habits d'honneur (khélats) du Punjaûb et de Cachemyr. Comment diable ferai-je comprendre aux gens de la douane que ce sont là mes habits, et que conséquemment j'ai droit à les importer?

En voici approximativement le menu :

Cinq paires de grands châles de cachemyr; huit châles de cachemyr impairs, grands et petits; cinq pièces de soie de Chine et de Moultan; châles de soie à larges bordures d'or; sept turbans de mousselines (*nota benè* qu'un turban n'a pas du tout l'air d'un turban; hors de l'exercice de ses fonctions, c'est une

pièce de magnifique mousseline très-étroite, longue de quarante à soixante pieds); deux écharpes de cachemyr noir, brodées en soie et or; sept ou huit pièces de mousseline; deux pièces de brocard d'or, etc., toutes drogues prohibées en France. Je trouverais fort dur de les vendre en ce pays pour une très-petite partie de ce qu'elles valent, et mettrais un prix infini à les rapporter en France, pour me donner le plaisir de faire des cadeaux tout le reste de ma vie. Je voudrais t'installer, toi, mon cher ami, dans une immense et superbe robe de chambre de cachemyr chaudement ouatée, et je suis persuadé que tu aimerais à te dorloter dans la susdite robe de chambre.

Puisque j'en suis sur le sentiment, je te dirai encore que j'aimerai singulièrement à te voir fumer le houkka que le brave Fraser m'a donné; d'abord parce que je suis persuadé que tu trouveras élégant ce petit appareil; et que fabriqué à Delhi, donné par le meilleur ami que j'aie acquis dans l'Inde, il me rappellera et Delhi, et cet ami, et l'Himalaya, où je le rencontrai pour la première fois; enfin un monde de souvenirs agréables.

Je te rendrai tes charmans et excellens pistolets de poche sur lesquels j'aurai dormi dans des lieux bien étranges, et où quelquefois leur présence sous mon oreiller (oreiller! je voudrais que tu visses ce que je désigne de ce nom) m'a fait dormir avec plus de sécurité. Tu les trouveras à peu près tels que tu me les as donnés; mais si le bois en est un peu rayé, tu ne les aimeras pas moins pour cela, n'est-il pas vrai, cher ami? Oh! qu'il sera charmant de nous retrouver tous

ensemble après tant d'années d'absence, et pour moi d'isolement ! Quelles délices de dîner tous les trois, et mieux tous les quatre, à notre petite table ronde, aux lumières ; de manger du potage et de boire du vin rouge de France, et de ne bouger de là que pour aller dans ta chambre, ou dans celle de notre père, laissant les autres chercher du plaisir hors de leur maison, et nous restant dans la nôtre, autour du feu, à nous conter les accidens de notre séparation les uns des autres ! J'aurai mangé seul et seul bu de l'eau pendant si long-temps ! Quel plaisir de vivre dans une maison après tant d'années passées en plein air, ou sous une toile légère, perméable à la pluie, au vent, au soleil ! Quel plaisir de coucher sur un matelas ! La larme me vient à l'œil en pensant à ces joies. Si je me rappelle bien, cher ami, nous nous sommes embrassés la dernière fois sans pleurer, et c'était mieux comme cela ; mais la première fois que nous nous embrasserons, nous laisserons nature faire à sa guise. Ce ne sera que du bonheur qu'elle pourra nous donner. Et notre père, comme il sera heureux ! surtout si nous sommes là tous les trois près de lui ! Quel tour j'aurai fait ! Londres, Philadelphie, Haïti ; j'ai vu de l'Amérique plus que Frédéric, qui n'a guère bougé de New-York pendant les deux premières années qu'il a passées aux États-Unis ; le Niagara, une forêt du Brésil, l'hiver boréal des États-Unis, le Pic de Ténériffe, le Mont-Blanc, tous les lacs des Alpes, la Méditerranée, la montagne de la Table au cap d'Afrique, un ouragan à Bourbon, le Gange à Bénarès,

Delhi et le grand Mogol, la source de la Jumna, une des sources de l'Indus, les Lamahs, des Chinois, Cachemyr enfin! les plus hautes montagnes du monde! une vie pendant tant d'années si complètement différente, matériellement et sensiblement, de celle pour laquelle je m'étais cru né, et où je rentrerai après de longues navigations! L'usage tant prolongé, la possession si complète de langues étrangères! Mon Dieu, Porphyre, quand nous serons réunis dans ta petite chambre, que tout cela me paraîtra extraordinaire! Je douterai peut-être de mon identité!

Écoute, mon ami, tu te fais vieux, et d'ailleurs tu es resté trop pauvre pour le mariage, qui est une triste chose sans argent. Je ne serai pas non plus des plus jeunes quand je te reviendrai, et serai sans doute des plus pauvres; de sorte donc que la probabilité pour tous deux est de rester garçons. Eh bien! nous ferons de notre mieux pour vivre ensemble. Quand nous serons vieux, nous ferons notre promenade, notre trictrac ensemble, et ensemble, de loin à loin, nous irons entendre de la bonne musique. Il vaudrait bien mieux que l'un ou l'autre trouvât une femme bonne et riche, qui fût la femme de l'un et la sœur de l'autre. Nous verrons..... Après tout, pourquoi pas?...

Adieu, mon ami, il va sans dire que ce tendre et ridicule bavardage est pour toi seul et notre père.

N° 89.

A M. JACQUEMONT PÈRE, A PARIS.

Ellora, le 22 mai 1832.

Mon cher père, me voici campé, ce matin, dans un lieu si célèbre, que je ne veux pas le passer sans vous en écrire au moins quelques lignes. Entre les montagnes de Vindhia et celles d'Adjuntah, dans les vallées de la Nerbudda et du Tâpti, je m'étais habitué parfaitement à 42 et 43 degrés de chaleur. J'avais presque fini par trouver qu'il n'y avait rien de trop. La contrée est très-montueuse et très-sauvage. Mes chars à bœufs s'y sont rompus bien des fois dans leurs marches de nuit; mais il y a une providence pour les charrettes brisées, pourvu qu'il y ait près d'elles un caporal et quatre hommes, lesquels vont chercher, dans les hameaux voisins, un ouvrier et un essieu pour remplacer celui qui s'est rompu, et requièrent d'office tous les passans de relever le char versé; car la providence toute seule, sans son caporal et ses quatre hommes, est tout-à-fait manchotte. Les tigres aussi ont mis deux fois l'émoi dans ma caravane, et mangé un pauvre diable de paysan : ce n'était pas un de mes serviteurs, mes gens n'ont pas la permission d'être imprudens. Je ne les laisse pas s'éparpiller sur la route, quand il y a le moindre danger : bêtes et gens marchent alors en une petite troupe serrée; pour moi, je

suis toujours d'une autre bande, fort peu nombreuse, armée à la légère, sans soldats, trottant et galopant de droite et de gauche, et regardant à toutes choses sous le nez. Il va sans dire qu'aucun tigre ne s'est trouvé sur mon chemin. Il est certainement écrit là-haut que je n'en verrai pas dans l'Inde. Au reste, à moins qu'on ne soit sur un bon éléphant, c'est une rencontre, dit-on, fâcheuse : témoin le pauvre diable de paysan qui fut enlevé, l'autre jour, derrière ma caravane. Les coups de fusil n'y font presque rien. Un tigre reçoit une vingtaine de balles souvent avant de mourir, et quand il est blessé, il est furieux.

La fameuse forteresse d'Asseergur était sur ma route; c'est là que j'ai fait mon entrée sur les terres de Bombay. Boorhaunpore, que vous voyez à quelques lieues de là sur les bords du Tâpti, appartient à Scindia, le prince maratte de Gwalior. Enfin, à Adjuntah, je suis entré sur le territoire du Nizam, et en même temps dans l'immense bassin du Godavery. Le 17, je suis arrivé à Aurungabâd, restes misérables d'une grande ville, fondée par Aurung-Zèb. J'y étais attendu par l'officier qui y commande, un colonel de l'armée du Bengale, qui commande là une division des troupes du Nizam. Le nawab d'Hyderabad a ainsi seize mille hommes de troupes anglaises, ou commandées par des officiers anglais à sa solde. C'est la raison suffisante de son existence, comme prince d'un grand Etat. Livré à ses propres ressources militaires, à l'inhabileté et à la trahison de ses officiers musulmans et hindous, il serait détrôné en peu d'années, et sa mo-

narchie partagée en plusieurs centaines de seigneuries indépendantes, ravagées continuellement par des hordes de Marattes.

Mon hôte, le colonel Seyer, est un officier très-distingué dans son métier et hors de son métier. Il m'a littéralement bourré d'instruction; et, quand je le quittai, il remplit mes sacs des livres les meilleurs: ils y resteront long-temps, car je n'ai pas le temps de lire. Venant du Bengale, y ayant connu tant de personnes, j'étais presque un camarade pour M. Seyer. Je lui étais beaucoup moins étranger qu'un officier anglais de l'armée de Bombay ou de Madras, qui serait arrivé chez lui en même temps que moi; car il y a peu d'amitié entre les officiers des trois présidences, ils se jalousent les uns et les autres, se rencontrent très-rarement, et s'évitent presque alors.

J'espérais trouver à Aurungabâd des lettres de vous; mais il paraît que, depuis bien des mois, il n'est pas arrivé un vaisseau français dans l'Inde. Il en vient même fort peu d'Angleterre en cette saison; mais les voici qui vont venir.

Lord Clare, le gouverneur de Bombay, à qui j'avais écrit d'Indore quelques lignes officiellement pour l'informer de mon arrivée dans sa résidence, et à qui j'avais envoyé en même temps une copie de mes passeports de Calcutta, a écrit à tous les officiers de son gouvernement, stationnés sur la route que je compte suivre, Ahmednuggur, Serrore et Poona, pour les prévenir de ce grand événement afin qu'ils s'y préparent; et je trouvai à Aurungabâd des lettres de ces

messieurs qui m'offrent leurs maisons, leurs porteurs, leurs palanquins, etc., etc. Je les ai remerciés sur-le-champ, eux et leur gouverneur; et leur ai dit, c'est-à-dire écrit, que j'étais véritablement confus autant qu'honoré de leurs attentions hospitalières. Le colonel Seyer, quand je pris congé de lui, me dit qu'il avait aussi reçu du gouvernement de Bombay des instructions également bienveillantes pour moi, et que sans doute lord Clare m'inviterait à vivre chez lui pendant mon séjour à Bombay. Si je ne dois rester que très-peu de temps dans cette ville, la politesse du gouverneur pourra m'être très-commode; mais si je dois prolonger mon séjour, je verrai à louer quelque baraque où il ne pleuve pas trop, et je m'y camperai roi absolu, comme un voyayeur de mon métier le doit être chez lui. Mais on dit tant de mal de Bombay dans la saison que je comptais y passer, que, si je puis l'utiliser également à Poona, je m'établirai probablement dans cette ville, pour trois mois, maître de maison pour la première fois depuis mon arrivée dans l'Inde; car mon joli pavillon à Cachemyr ne méritait guère ce nom pompeux de maison. Or, j'ai tout lieu de penser que Poona aura de grands mérites comme quartier-général d'un naturaliste. S'il en est ainsi, tout sera pour le mieux; car Bombay est très-malsain pendant les pluies, et Poona, au contraire, a une grande réputation de salubrité à cette époque.

Quand j'aurai rempli mes caisses à Poona, et que les pluies se seront apaisées, je descendrai à Bombay pour les y embarquer avant de marcher au sud. Je

voudrais pouvoir alors vous envoyer ma garde-robe cachemyrienne, avec les bêtes, les herbes et les pierres du Jardin des Plantes; car, outre qu'elle remplit deux malles, ce qui est incommode à traîner, j'ai quelquefois la crainte qu'elle ne me soit volée. J'avoue que je serais sensible à sa perte : elle me priverait de la seule occasion que je puisse avoir de faire à mon retour de jolis présens pleins de *couleur locale*.

Aurungabâd est tombé avec son fondateur, comme c'est la coutume dans l'Orient. Il y a un mausolée mogol, fort admiré de ceux qui n'ont vu que le sud de l'Inde; mais, après Lahore, Agra, Delhi et leurs superbes mosquées de Châh-Jehan, d'Acber et de Jehanguir, les ruines d'Aurungabâd méritent à peine d'être regardées.

Ce qu'il y a de plus remarquable autour de cette ville, ce sont les magnifiques souterrains qui y sont creusés dans les montagnes, de là jusqu'ici où sont les plus célèbres. La conclusion de tous les mémoires dont ils ont été l'objet, est qu'on ne sait quand, ni par qui, ni pourquoi ils furent excavés. Les Hindous les revendiquent pour leurs, et comme l'ouvrage d'un de leurs dieux si nombreux. Il n'y a plus dans l'Inde de bouddhistes pour les leur disputer; mais plusieurs chrétiens, désintéressés dans cette querelle, la jugent en faveur des bouddhistes. Nous croyons dans l'Inde que Bouddha jadis régnait au nord jusque par-delà le Caucase indien. Près de Caboul, il y a des caves et des idoles assez semblables, dit on, à celles de Ceylan et d'Ellora; mais, depuis cinquante ans que plusieurs

Européens savent très-bien le sanscrit, et en ont lu tant de volumes, on n'est pas encore parvenu à savoir quand Bramah dans l'Orient, fit à Bouddhah le tour méchant, que Jésus-Christ joua dans notre Occident à Jupiter et Compagnie, il y a 1800 ans.

L'autre jour, à Aurungabâd, j'ai lu une analyse faite par le savant et ingénieux M. Wilson, des Traductions thibétaines de mon ami de Kânum, M. Csomo de Kôros. C'est à dormir debout : il y a une vingtaine de chapitres sur la chaussure qu'il convient aux Lamahs de porter. Entre autres platitudes extravagantes dont ces livres sont remplis, il est défendu aux prêtres de prendre la queue d'une vache pour s'aider à passer à gué une rivière rapide. Il ne manque pas de dissertations profondes sur les propriétés de la chair des griffons, des dragons, licornes, et sur les vertus admirables de la corne des chevaux ailés. A juger de ce peuple par ce que j'en ai vu, et par ce que les traductions de M. Csomo en font connaître, on dirait un peuple de fous ou d'idiots.

Hier, j'ai visité la fameuse forteresse de Dawlutabâd. Indous ou musulmans en attribuent la construction à quelques divinités inconnues ; pour moi, je ne sais qu'en penser.

Ce matin, au clair de lune, je suis venu camper ici. J'ai passé près d'un tombeau d'Aurung-Zèb qui était un fort méchant homme, mais un assez bon roi pour le pays. Il faisait des routes et creusait des puits, au lieu de bâtir des palais. Il y a de lui à son père Châh-Jehan la différence de Louis XI à François Ier

ou à Louis XIV. Baber est le Henri IV de cette famille de Tamerlan.

Comme je chevauchais sans penser à mes conditions d'équilibre, je faillis à être deux fois désarçonné par les écarts de mon cheval, sous le nez duquel deux grandes hyènes passèrent fort tranquillement. Je tirai un coup de pistolet à la seconde, ce qui ne la fit pas courir plus vite, mais ce qui fit sauter de plus belle mon cheval déjà effrayé. Je suis trop mauvais cavalier, trop peu classique pour tomber souvent : je branle au manche quelquefois, mais c'est là tout. Cela me rappelle une petite querelle que me faisait souvent la bonne madame Micoud, parce qu'à ses terreurs de voyage je répondais tranquillement : « On ne se tue pas. »

Jaubert en Provence, et quelquefois aussi dans les montagnes d'Auvergne qui étaient bien chaudes au mois de juillet, m'en voulait beaucoup, parce ce que je disais quelquefois : « Il fait bon au soleil. » S'il était ici avec moi, malgré les 40 degrés de chaleur, je ne pourrais dire autre chose ; car j'en suis venu à trouver que c'est une bonne chose que 40 et 41 degrés de chaleur. Je le mettrais hors de lui par cette réflexion involontaire.

Cela me rappelle les lettres que vous m'écriviez à Grenoble et à Genève, et les détails curieux des précautions que votre tendresse me recommandait alors. Depuis vous êtes converti à ma croyance, ou plutôt à mon incrédulité. Quoique assez mal conditionnés vraiment, puisque notre machine si souvent se dé-

range, et à la longue finit par s'arrêter sans remède, nous ne sommes pourtant pas de verre, Dieu merci! Ayons grand soin de ce violon, sans lequel notre ame ne me paraît qu'un archet inutile; gardez-vous du froid et de l'humide, tandis que je me défends ici des élémens contraires. Je voulais vous écrire la moitié d'une page, à cause du nom de l'endroit, et voici deux feuilles déjà couvertes de mes hiéroglyphes!

Adieu donc jusqu'à Poona, si d'ici là la fantaisie ne me reprend pas de vous faire une autre visite. Il y en a peu que je puisse me passer dans le désert; et celles qui me viennent, j'ai coutume de me les accorder. Adieu encore.

N° 90.

A Mlle ZOÉ NOIZET DE SAINT-PAUL, A ARRAS.

Camp près d'Ellora, dans le Deccan, 24 mai 1832.

Comme tu n'as aucune occasion à Arras d'apprendre les choses de l'Asie, peut-être, ma chère amie, que tu ignores jusqu'au nom de ce lieu plein de merveilles. Jadis nous avions la peste de temps en temps, en Europe, à présent c'est le choléra-morbus; de même dans l'Inde, où le brahminisme est, depuis plusieurs centaines, ou même depuis plusieurs milliers d'années, la maladie endémique des esprits, le bouddhisme jadis faisait, avant lui, les mêmes ravages dans le sens commun des pauvres Indiens. Ellora, qui n'est plus qu'un chétif village, était sans doute alors une cité florissante et le quartier-général des fous, des imbécilles et des coquins, qui vivaient de la crédulité stupide des peuples de l'Asie méridionale. Toutes les montagnes, au levant, sont percées de salles spacieuses, de galeries, de palais souterrains, d'une structure colossale et souvent d'un travail exquis. J'ai un gros volume in-4°, plusieurs in-8°, et force notices manuscrites, pour m'apprendre qui exécuta ces ouvrages immenses, leur âge, leur objet, etc., etc.; mais, après avoir lu, je n'en sais pas plus que les pauvres brahmines qui m'en font les honneurs, et qui ne manquent pas d'en attribuer le mérite à quelques-uns de leur cinquante mille dieux.

Ce matin, j'ai découvert un de ces temples souterrains, dont la forme absolument différente de toutes les autres est celle d'une église gothique en miniature. Rien n'y manque : nef, chœur, et l'espèce de grande loge où les orgues sont placées dans nos églises.

Le travail des pyramides d'Egypte n'est que peu de chose, comparé à celui qu'il fallut pour excaver, dans des rochers très-durs, ces palais et ces temples. L'effet en est extraordinaire : mais les idoles me donnent toujours un peu d'humeur ; c'est pour moi comme un mauvais raisonnement, et les caves d'Ellora en sont abondamment peuplées. Un artiste anglais a fait de ces étonnantes ruines de superbes dessins qu'on a gravés à Londres, il y a plus de vingt ans. J'espère pouvoir te les expliquer un jour à Paris.

Les curiosités se pressent ici les unes sur les autres. Avant-hier j'étais campé sous le fort célèbre de Dawlutabâd qui joue un si grand rôle dans l'histoire moderne de l'Inde : je suis très-persuadé que l'ingénieur qui le construisit, en savait moins que notre oncle Saint-Paul dans son petit doigt ; mais Dawlutabâd, cependant, a meilleure mine que Lille, et même que Mons, où toutes les découvertes de Carnot ont été mises en pratique. Georges et Porphyre, et tous leurs frères, tueurs en gros, perdraient leur poudre et leurs boulets ici. Un de nos compatriotes, cependant, M. de Bussy, qui était un fort grand personnage dans l'Inde, il y a cinquante ans, a pris le fort imprenable, non pas à coups de canon qui n'y eussent rien fait du tout, mais

par cet argument irrésistible, qui faisait céder Bazile aux fantaisies peu honnêtes du comte Almaviva.

Demain, je verrai le tombeau d'Aurung-Zèb, homme abominable, et roi très-passable pour le pays; d'ailleurs le dernier de sa race qui mérite le nom d'homme.

Depuis que j'ai passé la rivière Nerbudda, la chaleur est très-forte : 40, 42 et 43 degrés de 10 heures à trois heures et demie ou quatre heures de l'après-midi. Dans la vallée de la Nerbudda, la nuit était presque aussi chaude que le jour. La chaleur du sol pique au visage et aux yeux, comme celle d'un tas de paille enflammée, sous le vent de laquelle on se placerait à peu de distance. Je m'y suis habitué, parce que les Français, comme les chiens, s'habituent beaucoup mieux que toute autre espèce d'animaux à la chaleur excessive; et maintenant que, sur le plateau élevé du Deccan, il n'y a plus que 38 à 40 degrés, je trouve presque les nuits froides. *Les autres*, à Auraugabâd où j'ai passé ces jours derniers, étouffaient néanmoins et maudissaient leur existence; mais ces autres étaient des Anglais qui buvaient une ou deux bouteilles de vin, et mangeaient une ou deux livres de viande par jour.

Mais bientôt la pluie va venir, dont il tombera, en six semaines, autant qu'en trois ans et demi à Arras, et elle mettra le soleil à la raison. J'espère arriver avant elle à Poona.

Depuis hier, à pareille heure, j'ai écrit la bagatelle de soixante-sept pages, dans lesquelles j'ai réduit plu-

sieurs Mémoires manuscrits d'un grand intérêt, en anglais, et j'ai la main engourdie; on l'aurait à moins, aussi ce sera tout pour aujourd'hui. En outre, sans être même indisposé, je suis chiffonné depuis deux jours, dors peu et ne mange pas; et l'ame enfermée dans un corps un peu souffrant n'est pas guillerette. Je te quitte donc en te demandant pardon de ne l'avoir pas fait plus tôt, car il n'y a rien de si ennuyeux qu'un homme ennuyé. Et pourquoi faire te quitté-je? pour m'étendre sur mon grabat et essayer de dormir. Un homme est debout derrière moi, qui m'évente : quel luxe! diras-tu; quel faste! A quoi je réponds que le thermomètre est à 40°, et que je voudrais y voir les censeurs de ma mollesse. Bonne nuit donc, quoiqu'il ne soit que midi.

N° 91.

A M. JACQUEMONT PÈRE, A PARIS.

Poona, le 6 juin 1832.

Mon cher père, je suis arrivé hier dans cette ville, la capitale des Marattes, quand il y avait des Marattes pour autre chose que la forme et le nom. Lord Hastings, en 1818, a fait justice de cette nation dont le dernier chef, le Peshwa, reconnut par une affreuse trahison les bienfaits du gouvernement anglais, dans l'alliance duquel il s'était jeté volontairement. C'est maintenant une des plus fortes stations militaires des Anglais dans la Péninsule.

Vous me voyez sur le revers oriental des Ghautes; et par la distance à la mer de Coromandel et la proximité des sources de la Kistnah et du Godavery, vous pouvez juger de l'élévation de la contrée au-dessus du niveau de la mer. Elle n'est pas moindre de six cents mètres, ce qui est suffisant pour produire une différence sensible dans le climat : il est beaucoup plus tempéré ici qu'à Bombay. Les pluies, dont la saison va commencer, n'ont pas la violence ni la continuité de celles de Bombay et du reste de la côte. Elles me tiendraient prisonnier chez moi à Bombay, me dit-on, pendant des mois entiers. Je vais donc fort probablement planter ici ma tente pour la saison pluvieuse; et mieux que cela, je vais y louer une maison

dont je ferai mon quartier-général pour le trimestre, profitant des éclaircies pour fouiller la nature d'alentour. La position de Poona me paraît favorable à des recherches d'histoire naturelle; tout est donc pour le mieux.

J'ai trouvé hier en arrivant une quantité de lettres de toutes les parties de l'Inde, et même du Punjaûb. Il y a quelques jours, il m'en était venu une de la Chine, que je vous envoie, parce qu'elle vous fera connaître mieux que les politiques chinois de nos gazettes, la querelle actuelle entre la Compagnie et le vice-roi de Canton. M. Inglis, qui me l'écrit, est le bon et aimable homme dont je fis la connaissance il y a deux ans en Kanawer, et dont je vous ai sûrement parlé dans mes lettres d'alors: c'est un très-riche négociant de Canton, destiné au gouvernement ou au contrôle des affaires de l'Inde, à Londres, soit dans la cour des directeurs de la Compagnie, soit dans le parlement. Faites-vous traduire cette lettre par Zoé, si vous ne pouvez comprendre de l'anglais si mal écrit.

Mais le plus beau de la fête qui m'attendait ici, c'est votre lettre d'octobre 1831, n° 31, écrite à diverses reprises; avec celles de Porphyre, de Frédéric, le contingent de Zoé, d'Adélaïde et une très-longue et très-amicale épître de M. de Mirbel. Je vous ai, selon la coutume, gardé pour le dessert, et relu le soir dans mon lit, sur quoi je me suis endormi le plus gaîment, le plus doucement du monde.

Vos numéros 29 et 30 me manquent; mais l'essentiel est ce 31. Vous saviez, en me l'écrivant,

mon arrivée à Lahore; et, avec pleine raison, vous concluiez de ces heureuses prémisses à une terminaison non moins satisfaisante de mon expédition au-delà du Sutledge. Ce n'était que bonne logique : jamais je ne vous démentirai. Votre lettre m'a charmé par sa gaîté, que je prends pour le meilleur signe de la santé : les miennes de Cachemyr n'auront pas diminué votre amitié pour mon petit roi de Lahore. Vous me demandez ce que font ses fils. Il n'en a qu'un de sa façon, appelé Curruk-Sing, homme de trente ans (Runjet en a cinquante-deux), sans talent, sans distinction aucune, et, à mon avis, sans aucune chance de succéder à l'intégralité du pouvoir de son père. Mais cet homme si défiant, ce prince de Machiavel, est un bon homme de mari; et pour peu qu'il s'absentât quelques mois de sa capitale et de son sérail, engagé comme il l'était sans cesse jadis dans des expéditions lointaines, sa race multipliait singulièrement. Toutes ses femmes (dont il a une douzaine) accouchaient à qui mieux mieux, toujours lui donnaient des garçons, de superbes encore, et rarement moins de deux à la fois. De quelques-uns de ces enfans, Runjet-Sing voulut bien se croire, ou faire semblant de se croire le père, et il y en a un qu'il a élevé à de grands honneurs; c'est le *Cour*, ou prince Cheyr-Sing. Malgré son nom rébarbatif (littéralement *Lion-Tigre*), Cheyr-Sing est un fort bon jeune homme; il exècre fort naturellement Curruk-Sing et lui fera la guerre le jour de la mort de Runjet. Je lui souhaite bon succès. Il est brave à l'excès, et, pour un Syke, passablement humain,

mais sans talent. Je le rencontrai chez le roi le jour du desséré, et causai une heure avec lui. Il me connaissait parfaitement pour l'ami d'Allard et le *Platon du siècle*; aussi m'accablait-il d'amitiés. Runjet ne se soucie pas plus de son aîné légitime que de son équivoque cadet. Ses principes en politique se réduisent à ceci : « Après moi le déluge. » Vous n'avez sans doute aucune idée des relations de famille dans l'Orient, dans les hautes classes surtout : je vous les expliquerai quelque soir au coin de votre feu. Que ce monde est différent du nôtre !

Vous me demandez si Runjet m'a laissé cheminer sur l'humble et modeste Tattou, puisque Tattou y a, qui m'avait porté de Calcutta à Lahore? oui, jusqu'au jour du desséré. Le soir de la fête, son ministre Fakhir-Ezis-el-Din vint au camp de l'envoyé anglais auquel je m'étais rallié, avec les complimens de maharajah et des chevaux qu'il nous offrait en présent. Ils étaient superbement harnachés, mais c'étaient des rosses vicieuses. Wade, par les règles du service, ne pouvait accepter aucun présent du roi. Il fit donc enregistrer son cheval au *crédit* de l'honorable Compagnie, à laquelle j'abandonnai aussi le mien. Le cheval pouvait valoir dix écus et la selle mille : l'un et l'autre auront été vendus à Loodheeana ou à Delhi au profit de la susdite Compagnie. Je jugeai que cette magnificence d'un pauvre diable aurait bonne grace, et en effet, on le trouva ainsi. Mon extrême économie contre moi-même me permettait de jeter, dans l'occasion, l'argent à la tête des gens de Runjet. Enfin je soutenais de mon mieux mon caractère d'*Aflatoune-el-Zemân*.

Vous me reprochez de ne vous avoir pas admis assez familièrement dans mon palais à Lahore. Les officiers français voulaient bien se donner à déjeuner et souvent à dîner chez moi : il y avait donc dans mes cuisines un congrès de cuisiniers indiens, géorgiens, persans, arméniens, cachemyriens et punjaûbis, les gens de ces messieurs; ceux d'Allard étaient les serre-files de cette bande. Leurs maîtres venaient dès huit heures du matin, allaient quelques instans chez le roi, et revenaient ensuite. Quand ils étaient tous là, je donnais l'ordre de servir, et faisais en français, en anglais, en italien, hindostani et mauvais persan, les honneurs de la table; dans l'après-midi, j'allais souvent chez le roi, auquel mes visites étaient fort longues; de là je passais chez Allard, à une couple de lieues des tentes royales. Le brave homme était affamé de France et ne se rassasiait pas de moi. Le soir, nous allions sur son éléphant voir la ville et les curiosités de ses environs, ou bien, c'était son ami, M. Ventura, qui me servait de cicérone; et quand je restais à dîner chez eux, ils ne me permettaient pas de retourner de nuit à mon jardin, de peur des Akhalis, qui le jour sont au moins importuns, et la nuit pis que cela. A la pointe du jour, je retournais chez moi au galop, bien escorté, et cependant quelquefois insulté : les Akhalis ne ménagent pas Runjet lui-même. Les gens sages les traitent comme des chiens, auxquels le mieux est de ne rien dire, tant qu'ils se contentent d'aboyer.

J'espère que de Cachemyr je vous aurai servi à vos

souhaits. Le début était scabreux; mais les écoliers que l'on fait commencer par Tacite et Horace, trouvent tous les autres livres latins fort aisés ensuite, et c'est ce qui m'est arrivé. Après mon affaire un peu épineuse de Toloutchi, je me suis tiré fort aisément de quelques autres passages difficiles.

Vous avez justement deviné que M. Allard resterait un de mes correspondans obligés pendant le reste de mon séjour dans l'Inde; mais vous n'aviez pas prévu que Runjet aussi en grossirait la liste. Je vais cependant faire une invocation aux muses persanes et composer pour ce roi fort bon homme, fort original et un peu braque, une mixture *secundum artem*, un élixir flatteur de roses, de jasmin, jacynthes, tulipes, musc, ambre gris, vie éternelle, gloire, fortune, renommée, etc., qui sera fort de son goût, et je conclurai pathétiquement par *Wauh Gourou Ké fotteh!* Gloire au grand Gourou, Govind-Sing! ce qui mettra le comble à la satisfaction de mon original. Les Anglais ont pour l'Olympe chrétien un respect si exclusif, qu'il les rend presque grossiers à l'égard des autres Olympes. Ils monseigneurisent leurs évêques, et non les nôtres, non plus que les saints du calendrier de Mahomet. A des musulmans, je ne dis jamais *Mahomet, Ali, Omar, Houssaine,* mais *monseigneur Mahomet, son excellence Ali, son altesse Houssaine! la Sainte Mecque,* au lieu de *la Mecque* tout court. Cette attention, qui coûte peu, va droit au cœur des gens. Quant aux Indous, on ne sait par quel bout les prendre; les coquins n'ont pas plus de religion que des chiens. Les

Sykes, qui, comme eux, se soucient fort peu du Père éternel, ont du moins une grande affection pour la mémoire de leur Gourou, ou prêtre, Govind-Sing. Un coup de fusil administré à un chien qui aboie après une vache et la menace, va loin avec eux : j'ai tiré dans le Punjaûb plusieurs de ces pauvres animaux, à la grande satisfaction des longues barbes de mon escorte. Cette petite cruauté (à petit plomb pourtant) me faisait une grande réputation d'humanité.

Mais sur place déjà, je vous en ai tant dit de mon Punjaûb, que j'en terminerai ici le chapitre.

Votre indiscrétion, mon cher père, me défend de vous conter à l'avenir aucune histoire croustilleuse, puisque vous m'iriez vendre aussitôt. Au reste heureusement ou malheureusement, la prudence ne m'oblige cette fois à aucune réticence. Les in-12 du Deccan n'en doivent pas pour la couleur de la reliûre aux in-4° de Saint-Domingue; et, revenant de Cachemyr, je trouve le noir de Jayet fort sérieux.

Le choléra fait d'épouvantables ravages à Mow, Indore et dans le pays de Meewar, où j'ai passé dernièrement. Il régnait avec violence à Ahmednuggur quand j'y passai ces jours derniers; mais il n'attaquait guère que les Indiens. On dit que les buveurs d'eau y sont plus exposés que les autres : je vais donc rougir au moins la mienne. J'ai d'ailleurs des remèdes prêts, toujours sous la main, et, administrés au début de la maladie, ils sont si efficaces contre elle, que je m'en soucie fort peu.

Ce que M. de Mirbel m'écrit du dévoûment de

Jaubert à mes intérêts m'a touché extrêmement, quoique ce soit une chose toute naturelle. Il m'a pris le désir de lui écrire à ce sujet, et voici ma lettre.

On attend à Pondichéry et à Calcutta plusieurs bâtimens français, quelques-uns partis de France depuis des siècles. J'espère que ces traînards m'apporteront vos numéros 29 et 30. Une partie du mémoire de M. de Mirbel doit se trouver dans les paquets.

Le gouvernement de l'Inde envoie en ce moment dans la Transoxiane un jeune officier de l'armée de Bombay, appelé Burnes, par lequel on avait déjà fait l'an passé sonder le bas Indus pour connaître ses qualités navigables. M. Burnes, sur l'Indus et le Ravee, arriva en bateau à Lahore, l'été dernier, quand j'étais à Cachemyr; et, revêtu d'un caractère politique officiel, il portait au maharajah des présens du *Padchah de London*, comme on appelle ici le roi d'Angleterre. Ses chevaux anglais et son carrosse pour Runjet n'étaient, à mon sens, que le prétexte de son voyage sur l'Indus pour y faire des sondages. Avec l'agrément de Runjet, il vient de traverser le Punjaûb de Loodheeana à Attock. Nous le savons sur la rive droite du fleuve défendu, comme il allait continuer sa marche sur Peshawer ou sur Caboul, d'où il se propose de franchir le Hindoo-Coosh et voir le bassin de la mer d'Aral et les côtes orientales de la Caspienne. J'ignore l'objet précis de son voyage, et je crois qu'il n'en a pas. Il a choisi pour compagnon le médecin du corps que commande Kennedy à Subhatoo; or les gens de Subhatoo

me connaissent tous très-bien, et j'ai trouvé ici une longue épître du susdit docteur Gérard datée des bords de l'Indus. Le pauvre diable parle déjà du martyre qui l'attend. Au fait, à moins de voyager en mendians, ce qui n'est pas une position commode pour faire des observations, ils sont fort exposés à être dévalisés, et tués s'ils résistent.

N° 92.

A Mlle ZOÉ NOIZET DE SAINT-PAUL, A ARRAS.

Poona, dans le Deccan, le 7 juin 1832.

Ma chère amie, j'ai trouvé avant-hier à mon arrivée ici ton billet de je ne sais quand, et ta lettre du 10 octobre qui m'attendaient au passage. Ton billet était fort lugubre, comme s'il n'y avait pas moyen de rester en vie au Népâul. Fille et sœur de militaires, comment as-tu donc encore de ces frayeurs d'enfant? Qu'y a-t-il donc de si rébarbatif au Népâul? J'ai renoncé à le visiter, pour d'autres raisons que celles qui te faisaient craindre pour moi ce beau voyage, parce que j'y aurais été constamment un peu prisonnier, ce qui est pour un voyageur de mon métier un supplice à petit feu. Au reste tu t'es fait justice toi-même dans ta lettre du 10 octobre, en riant un peu de tes peurs du mois d'avant. En m'écrivant la dernière fois, tu connaissais ma première lettre de Lahore; tu me traites de *lucky fellow*, c'est-à-dire d'heureux drôle, ta mère d'impudent coquin. Amen! Il y a du vrai dans ces complimens, quoique mon impudence après tout ne soit que candeur. Il me manque une de tes lettres et deux de mon père avec lesquelles la tienne viendra quelque jour, vieille d'un an; c'est alors que j'attends ta critique du fameux *speech* de Delhi. Il est réellement fort stupide, et fort stupidement imprimé. Un

des toasts à la mode en ce temps-là dans l'Inde était : «*France and England against the world* (contre le monde) ! » — Et quand ces messieurs étaient un peu gris, ils ajoutaient pour leurs voisins : « *And, by God, we will give them a good licking* (et pardieu nous les rosserons bien) ! » ou, ce qui est plus énergique, « *a d..... d good licking.* » — Or, pour un tant soit peu quaker de mon espèce, cette hostilité contre le genre humain était de mauvais goût, et elle me mettait de fort mauvaise humeur ; et en disant à Delhi : « *France and England* (pour) *for the world,* j'étais de la minorité, dans l'opposition, contre cette grosse bête de public. A recommencer, je *n'improviserais pas d'avance* un *speech*, mais je me donnerais comme les autres du Madère et du Porto à plein verre.

Il m'est évident, par quelques lignes d'anglais que tu as pu insérer dans ta lettre sans y introduire ton ennemi *you*, que tu as le sentiment de cette langue tout autant que moi ; il n'y a pas un mot qui ne soit parfait.

Il est réellement inouï qu'il faille six à sept ans, pour ne pas savoir très-bien la vieille langue qui a fourni à la nôtre presque toutes ses racines. C'est une bagatelle que le latin pour un Français ; c'en est une plus légère encore pour un Italien et pour un Espagnol, et surtout pour un Portugais. Les langues de l'Orient sont autre chose. Je ne connais qu'une dizaine de mots qui soient les mêmes en sanscrit, en persan ou arabe, grec et latin, et leurs dérivés mo-

dernes européens. *Nao* en sanscrit, bateau; *nao* aussi en vieux persan; *navis* en latin; en grec de même à peu près, *naus; naval, nautique* chez nous, et très-peu d'etc., etc. Le vocabulaire de ces langues est à apprendre tout entier : c'est le diable, en vérité! Je voudrais avoir le loisir d'apprendre assez le persan pour en faire justice quelque jour, et montrer aux Parisiens combien est puérile la littérature de la Perse; mais j'en sais tout juste assez pour avoir le droit d'avoir une opinion à moi là-dessus, non pas pour l'imposer aux autres.

Poona est une grande ville sur le revers oriental des Ghates de Bombay, à 18° 1/2 de latitude, ce qui est très-chaud, mais à deux mille lieues au-dessus de la mer, ce qui est plus frais. Les gens de Bombay y viennent passer la saison des pluies (l'été); ainsi j'y demeure pour trois mois. Il m'en coûte la bagatelle de deux cent soixante francs par mois pour une grande vilaine maison couverte en paille, la seule vacante; j'y campe à l'abri de la pluie, et vais y rudement travailler.

Le gouverneur de Bombay est un grand seigneur anglais. Il est aux petits soins avec moi et me fait toutes sortes de coquetteries. Hier je suis allé à sa campagne faire ma première visite. J'ai refusé l'honneur économique, mais gênant, de rester l'hôte de lord Clare qui voulait me garder.

Mon petit cheval grimpeur de l'Himalaya est ici une grande curiosité. Mon tourqui de cérémonie, avec sa selle mogole de brocard et ses rênes de velours

noir, embossées d'or et d'argent, n'en est pas une moindre. Enfin, des pieds à la tête, au-dedans et au-dehors de mon animal, j'ai pour ces gens de Bombay un certain parfum d'étrangeté qui les attire singulièrement. Leur ignorance des choses du Bengale et de l'Indostan est extrême. Je les conte à ceux qui en valent la peine; mais ne crois pas que je me prodigue, pas si bête! Les perdrix rouges chez nous sont estimées en raison de leur rareté : je me fais rare aussi. Ta mère dirait que je suis non-seulement un impudent coquin, mais un fier blagueur. Que veux-tu? il le faut bien. Tu m'as taxé de platitude en anglais. Avec toi j'ai pu être plat; mais comme je suis un *impudent rogue*, j'ajouterai que c'était de ma part exception. A tous les Anglais avec lesquels je suis familier, ou auxquels je n'ai à parler que d'affaires, je préfère écrire en anglais, parce que avec les premiers je suis *humorous* à l'excès (soufflette, soufflette l'impudent!), et qu'avec les autres j'ai la raideur polie qui convient, et qu'il ne conviendrait pas de détendre. Il faut te dire encore que mes amis sont des hommes, des garçons, et qu'avec eux je ne crains pas, dans l'occasion, d'être un peu malhonnête, pour être plus *humorous*.

La femme anglaise est un être fort extraordinaire. La plus passionnée, celle qui plantera là mari, enfans, considération, pour courir après un autre homme, celle-là même aura pour cet homme, à de nombreux égards, une réserve incompatible avec l'intimité française, qui est à mon sens, la plus douce des formes

de l'amitié. Il y a une barrière de glace entre elle et moi, que la passion la plus ardente de ma part ne fondrait jamais entièrement : elle y ferait quelques percées isolées; mais je n'aurais jamais possession entière. Il est bien entendu que quand je dis *moi*, j'entends un homme quelconque de France, et même d'Angleterre, et non Victor Jacquemont.

La vie d'une femme anglaise est un rôle qui lui a été appris dès le berceau par sa mère et sa nourrice. L'esprit de corps, de caste, se perpétue ainsi chez elles; et, en Amérique, il les sépare complètement de l'autre sexe, sensiblement, intellectuellement et socialement. Lis un livre anglais en deux volumes : « *Domestic Manners of the Americans, by mistress Trollop.* » — Mais je te conterai cela quelque jour.

N° 93.

A M. JACQUEMONT PÈRE, A PARIS.

Poona, 7 juillet 1832.

Mon cher père, toutes vos lettres arrivent à la fin. Voici venir, après votre n° 31 que j'ai reçu le 6 juin dernier, votre 32 venu avant-hier, et hier le n° 29 qui est resté un an en route, à bord d'un navire appelé *le Diligent.* Il est désagréable de ne pas les voir toutes arriver dans l'ordre de leur départ de France : le n° 30, seul, est encore à se promener par le monde.

J'ai reçu également les Mémoires de M. de Humboldt, que l'obligeant M. Cordier coupe et divise à Chandernagor en paquets acceptables par la poste. Votre n° 29, fermé le 11 août, répondait à mes lettres de Kurnal de février 1831. Il est si vieux, et depuis ce temps-là, je vous ai écrit si souvent qu'il n'y a guère lieu à réplique de ma part. Vous me demandiez pourtant si la dyssenterie dont je vous avais dit l'existence et les ravages à Delhi, pendant mon séjour en cette ville, n'était pas le choléra. Nullement : c'était la dyssenterie, comme je vous le disais. Si c'eût été le choléra, je vous l'aurais dit; mais ce n'est que depuis trente-six heures que je connais cette maladie de vue. Elle règne ici maintenant : un de mes domestiques en a été attaqué avant-hier soir. Je la connais aussi bien que le peut faire un homme qui ne l'a point observée

lui-même, mais qui s'est fort enquis d'elle. Dès le premier moment, je l'ai donc reconnue avec une certitude complète. Ses signes sont tels qu'elle ne peut être confondue avec aucune autre : ils sont, d'ailleurs, surabondamment nombreux. L'état du pouls seul l'indiquerait, — ou l'état de la peau des mains et de la plante des pieds, — la température du corps, — la langueur de la circulation, — l'aspect des yeux et de la face, ou enfin le caractère et la nature des évacuations.

J'ai traité mon pauvre homme de mon mieux; et, après trente-six heures de maladie, il vit encore, ce qui est beaucoup (1); mais je doute qu'il passe le jour et même la matinée. C'est un Hindou et le meilleur de mes serviteurs, presque le plus ancien. Les autres, Hindous ou musulmans, le veillent sans cesse, font bonne contenance près de lui, cherchent à l'égayer par des contes qu'il n'entend plus, et se retirent dans le jardin pour se rouler à terre et sangloter. Mon *sirdar* ou intendant, qui est de la même caste que le malade, son camarade d'ailleurs par l'espèce de service que tous faisaient près de moi, et qui est de beaucoup le plus actif, le plus sensé, le plus homme de cette bande de grands enfans, vient à l'instant de me donner ici même, dans ma chambre, la scène la plus violente de désespoir.

(1) Nous insérons à la fin de cette *correspondance* deux notes trouvées dans les papiers laissés par Victor Jacquemont : l'une concernant un mémoire du docteur Ainslie, sur le choléra; l'autre décrivant la maladie de son domestique.

J'espère que vous n'êtes pas contagioniste; car je vais continuellement dans la chambre du malade et le touche, et reviens prendre la plume et continue à écrire. Cette épouvantable maladie, dans l'Inde du moins, n'est certainement pas contagieuse : il n'y a pas un dissentiment sur ce point parmi les médecins européens, non plus que parmi les Indiens; et comme les nombreuses descriptions du choléra de Russie et d'Angleterre, que j'ai lues depuis quelque temps, sont absolument semblables au choléra indien, je regarde, comme à peu près certain, que le choléra actuel d'Europe n'est pas contagieux par contact. Je ne connais aucune analyse satisfaisante des circonstances de climat, dans lesquelles le choléra paraisse se développer davantage; les médecins anglais dans l'Inde, du moins l'immense majorité d'entre eux, sont loin d'être assez instruits, assez physiciens pour faire cette analyse. Le choléra est dans tout le Deccan cet été. Beaucoup de natifs y succombent, ici même; mais, de deux mille soldats européens et de plus de cent cinquante officiers, pas un seul n'a encore été attaqué à Poona dans cette saison. Nous y sommes toujours moins sujets que les Indiens : mais, cette année-ci et en ce lieu-ci, la différence en notre faveur est absolue; c'est pourquoi je n'hésite pas à vous dire, et comme un sujet fort indifférent, qu'à quelques pas de moi, dans une chambre voisine, il y a un pauvre homme qui se meurt de cette maladie.

Je me soigne bien, bois une goutte d'eau-de-vie le matin; du vin à déjeuner, lorqu'il m'arrive alors,

ce qui est rare, de manger de la viande; du vin à dîner, — et, quand je prolonge ma soirée dans les écritures, une grande tasse de thé mêlé de rhum : sur quoi je me couche. Je me couvre extrêmement la nuit, et, le jour, je porte toujours un très-long châle de Cachemyr, roulé en ceinture, non autour de la taille, mais sur les hanches, de manière à me tenir l'estomac et le ventre à l'étuve, dans une température égale. Je crois qu'un grand nombre des maladies de ce pays proviennent d'un refroidissement, le plus souvent non perçu, de cette partie.

J'ai répondu déjà, au moins en partie, à votre lettre numérotée 31. Je passe à 32, petite feuille toute courte, et le tiers seulement de ma ration accoutumée; elle est du 29 octobre 1831. Vous me croyiez alors retourné parmi les Anglais : j'étais effectivement fort près de chez eux, à deux journées de marche seulement du Sutledge; mais cependant plus ennuyé des longues arquebuses des gens de l'Himalaya que je ne l'avais encore été. Grand merci de la très-longue lettre de Dunoyer : elle est charmante d'amitié, et parfaite à tous égards, elle m'a fait bien plaisir. Son allocution aux gens (mille pardons, je voulais dire aux citoyens) de Moulins m'a prouvé qu'il n'avait pas appris dans son nouveau métier de préfet la blague du genre.

Adieu, j'ai des arpens d'écriture pour vous; mais il n'y a pas de vaisseau en partance à Calcutta. Je garde donc tout cela et n'en ferai qu'un ballot. Je vous embrasse de cœur.

Au soir.

Mon pauvre homme est mort ce matin, comme je m'y attendais, pendant mon déjeuner, que je n'ai pas eu le cœur d'achever. Il avait été à Cachemyr avec moi. C'était le plus actif et le plus utile de mes gens, le plus doux; il n'avait jamais servi que moi. Ce matin, il me reconnaissait encore, et répondait *Khroudavond*, Monseigneur, quand je l'appelais par son nom. A midi, il était déjà brûlé. J'ai dû aller demander à dîner à un voisin, parce que tous mes gens étaient allés au convoi. Je regretterais davantage le pauvre homme, si je ne l'avais toujours bien traité; mais en deux ans, il n'a reçu de moi que peu de paroles rudes, et engagé d'abord à cinq roupies par mois, depuis long-temps je lui en donnais le double.

No 94.

A M. PROSPER MÉRIMÉE, A PARIS.

Poona, le 16 juillet 1832.

C'est à ma grande confusion, mon cher Prosper, qu'en faisant ce soir une inspection de toutes mes écritures, j'ai trouvé au fond d'une boîte, parmi des catalogues de pierres de l'Himalaya, les deux chiffons himalayens que je me décide à vous envoyer malgré leur date scandaleuse. Ils vous prouveront qu'il me manque au moins une des vertus théologales, je crois, l'ordre, (à moins que ce ne soit un sacrement. (*I will be damned, if I have not forgotten my catechism.*) Mais ils m'acquitteront du péché plus que véniel de laisser s'écouler des années sans écrire à un ami. (Personnalité!!!) Je croyais bonnement vous avoir envoyé mon épître de Subhatoo, il y a six mois. C'est une petite indignité à vous, à de Mareste et au baron de Stendhal (si toutefois les belles dames laissent à ce dernier un instant de répit); c'est, dis-je, une indignité que de ne pas écrire, et de me laisser aussi ignorant, dans mon Inde, des choses de votre monde parisien, que si j'étais un habitant de la lune.

Les Anglais ont des lettres de chez eux jusqu'au 1er avril; mes dernières à moi sont du mois d'octobre! Nos estimables capitaines hâvrais et nantais restent six et sept mois en route; ils prétendent que leurs navires se plaisent tant à la mer, qu'ils n'en veulent

plus bouger une fois qu'ils s'y trouvent : cela est exorbitant.

Nos gouverneurs pondichériens et chandernagoriens viennent de m'annoncer que je suis nommé chevalier de la Légion-d'Honneur. Pour moi, je reste *plain, Monsieur* Jacquemont, pour la rareté du fait, n'ayant pas encore rencontré, hors de France, un Français qui ne fût comte, marquis, baron, vicomte ou chevalier.

J'ai vu, je ne sais où, une épître de Béranger, le grand poète, à Châteaubriand, le grand prosateur, et la réponse du prosateur au poète. Malgré la *Liberté qui se passa d'aïeux,* tout cela m'a fait dire que nous sommes oublieux, nous autres Français.

Poona n'a que quarante à cinquante mille habitans, marattes pour la plupart; il en meurt cinquante à soixante par jour du choléra. J'ai perdu moi-même un de mes domestiques, il y a huit jours, et voici que les soldats européens, dont il y a deux mille ici, commencent à descendre la garde : natifs seuls, jusqu'ici, avaient été attaqués. Mais, ce que c'est que l'habitude, nul ne s'en inquiète ! Il est probable qu'une des causes de cette maladie, c'est un refroidissement subit, soit intérieur, soit extérieur. A proportion de leurs nombres respectifs, les gentlemen meurent moins que les soldats. Adieu, mon cher ami; écrivez moi quand les soins de votre empire vous en laisseront le loisir. Notez bien que cette dernière phrase est de la prose, malgré sa ressemblance aux vers d'Hugo.

N° 95.

A M. DE MARESTE, A PARIS.

Poona, 11 juillet 1832.

Sachez, mon cher de Mareste, que mon seul motif pour vous écrire est de donner le temps à la feuille que je viens de barbouiller, de sécher : opération qui exige plusieurs minutes dans cette saison, près de laquelle le déluge de Moïse n'est qu'une ondée, car il ne dura que quarante jours; et dans ce pays-ci, quand il se met à pleuvoir, c'est pour trois mois et demi sans interruption. Il résulte de là que les bêtes et les plantes du voyageur moisissent ou pourrissent; et que jusque sur les étiquettes de ses pierres, il pousse des *mucor*, *byssus* et autres champignons que le *profanum vulgus* honnit en masse sous le nom abusivement collectif de moisissure, mais qui sont, je vous l'assure, de beaux et petits champignons (meilleurs à décrire qu'à manger), mais extrêmement *untoward* dans la défroque d'un naturaliste. L'hygromètre, depuis un mois au maximum d'humidité, n'en bouge pas : il ne sortira de là qu'en septembre. C'est le diable que la pluie, ou une incarnation du diable! Vive le doux pays de France, quoique j'y aie été trempé plus d'une fois!

Vous êtes, mon cher ami, un misérable, et si contre cette aménité vous vous regimbez, un infame! J'en

pourrais dire autant à bien d'autres qui, de même que vous, ne m'écrivent non plus que si j'étais allé, depuis mon arrivée dans l'Inde, me réunir à la grande ame du monde. Vous en êtes resté avec moi à de Martignac, et à la loi municipale, départementale; que sais-je? Depuis ce temps-là, il n'a pas manqué de pièces nouvelles, coups de théâtre, changemens à vue, etc., etc. De vous pas un mot. Le brillant baron de Stendhal m'a également planté là, mais à lui chose permise, de lui chose excusable. C'est un jeune homme volage, tiré à quatre par les belles dames de Livourne, je m'imagine, ou de quelque autre ville d'Italie où il représente, au petit pied, S. M. T. C. — Tandis que vous, honnête bourgeois de Paris et bon homme de mari, qui n'avez plus affaire aux vanités du monde, vous êtes absolument sans excuse. La politique a absorbé tous mes amis depuis deux ans, et depuis ce temps-là, je ne dirai pas qu'ils me négligent, tout au contraire, mais ils ne m'écrivent guère : c'est ennuyeux à crever. Les Anglais de Poona ne sont pas amusans. Dans le nord de l'Indoustan, où chacun d'eux est une espèce de pacha, ils grandissent avec leur dignité, selon le principe, que noblesse oblige; et, chose *mirabile dictu!* ils deviennent même aimables. Ici je les retrouve au naturel, ce qui n'est pas un compliment à leur faire. Toutefois, comme je suis accablé de besogne, il vaut mieux peut-être qu'il en soit ainsi : je n'ai aucune tentation d'aller chercher du plaisir chez eux hors de mes paperasses. Ils me rappellent milord *What Then* de *la princesse de Ba-*

bylone par leur prodigieuse indifférence à tout ce qui est en dehors du cercle étroit et routinier de leur monotone existence. Je préfère les Cachemyriens qui formaient seuls ma société l'an passé; je crois qu'ils avaient plus de mouvement dans l'esprit que les mécaniques vivantes en habits rouges et noirs, qui peuplent ce quartier-général de la puissance anglaise dans l'Inde occidentale. Poona est une grande ville (pour l'Inde, s'entend, où elles sont en général fort médiocres); Calcutta inconnu, sans doute 400,000 ames; Benarès, 181,000 au lieu de 5 à 600,000; Dacca, 50,000, au lieu de 150,000; Allahabad, 38,000, au lieu de 150,000, selon le dire général; Delhi environ 120,000; — Poona, sans doute 40 à 50,000, dont le choléra ne sort guère: depuis un mois, il tue 50 à 60 personnes par jour; que cela vous console! Cependant je suis vivant et très-vivant; assez pour l'être encore, j'espère, dans dix-huit ou vingt mois, époque à laquelle je compte sur le plaisir de vous revoir. Faites-moi quelque conte d'ici là.

Convenablement plié et cacheté, remettez-le à Mérimée ou envoyez-le à mon père. Ecrivez-moi donc, et cessez d'être maussade comme vous l'avez été depuis trois ans.

N° 96.

A M. CORDIER, A CHANDERNAGOR.

Poona, 27 juillet 1832.

Cher monsieur Cordier,

Me voici de nouveau sur mes jambes, ou plutôt sur mon fauteuil, après avoir été cinq jours dans mon lit, très-fort entre le ziste et le zeste, d'une attaque violente et soudaine de dyssenterie, venue comme un coup de pistolet et partie de même hier, à la suite d'une terrible quantité de *blue pells*, calomel, rhubarbe, opium, magnésie, crême de tartre, huile de ricin, ipécacuanha, etc., etc., et d'un lavement benin de gomme arabique, qui me paraît avoir tranché la question.

Un voyageur de mon métier a diverses manières de faire *fiasco*, comme disent les Italiens; mais le *fiasco* le plus complet, c'est de crever en route. Quelques pauvres diables ont été moins heureux que moi; et, de par la dyssenterie qui règne ici, sont allés voir ce qu'il y a derrière la grande muraille. Grand bien leur fasse!

Adieu, cher monsieur Cordier. Les gazettes vous auront appris que les gens de Bombay n'y vont pas de main morte pour écarter la peste de leurs rivages : ils ont raison. Ici le choléra ne tue presque plus personne.

Il pleut moins fort qu'à Calcutta, mais plus continuellement. C'est triste et ennuyeux à crever.

Adieu, je vous quitte pour mon potage de convalescent, de l'arrow-root. Gardez-vous de mal.

Tout à vous de cœur.

N° 97.

A Mlle ZOÉ NOIZET DE SAINT-PAUL, A ARRAS.

Poona, le 21 août 1832.

Ma chère Zoé, j'ai reçu ce matin un paquet de Paris passablement bien arrondi, et avant de me coucher je répondrai par quelques lignes à tes huit petites pages du 12 novembre et du 3 janvier 1832. J'ai tant écrit aujourd'hui, que j'en ai la main engourdie; et d'ailleurs il est fort tard, et demain au point du jour je dois galoper à six lieux d'ici, où je trouverai mon ghounte, ou petit cheval tartare, sellé, bridé, prêt à me grimper sur les montagnes, et deux serviteurs botanico-minéralogistes, équipés au complet, à leur poste, à la tête desquels j'herboriserai, géo ou zoologiserai, s'il y a lieu; et, mes sacs pleins, je reviendrai ici sur le cheval qui m'aura porté là, comme si j'avais le diable à mes trousses; car il sera midi, et je n'aurai encore rien mangé après une quinzaine de lieues à cheval, à pied, dans la boue, dans la pluie. Donc il faut que je me couche, car il est déjà bien tard.

Tu te moques de mon *en*, et *dans le Cachemyr*, tu as tort. Je ne saurais comment désigner autrement la province, dont la ville, par nous appelée Cachemyr, et par les Cachemyriens *chaêr*, ou la ville par excellence, est la capitale.

Tout en prétendant ne pas le faire, tu as épilogué traîtreusement sur l'orthographe de je ne sais quel

mot de ma lettre : *épisode,* je crois? eh bien, en pensant à son étymologie grecque ὁδὸς, il doit être féminin; mais sache qu'il y a une dizaine de fautes d'orthographe dans tes huit pages, et sois moins superbe désormais. En persan il n'y a pas de genre pour les noms des choses inanimées; mais dans le misérable patois indostani, dérivé surtout du sanscrit, cette folie existe.

J'ai failli mourir d'une attaque de dyssenterie, la première maladie que j'aie faite dans l'Inde. Pendant trois jours j'ai rudement branlé au manche. Mes douleurs étaient cruelles; mais la tête entièrement libre avait une fraîcheur et une netteté singulières. Je mâchais à vide. Mon médecin était un honnête Ecossais, — comme tout le monde, — incapable de me renvoyer la balle quand je causais avec lui. L'activité de ma pensée me tuait. Il me sembla que de beaux airs de Mozart joués par un bon violon me charmeraient et me doreraient la pillule; et comme il y a ici par hasard un musicien plus que passable, j'allais le faire venir pour mourir en musique, quand les remèdes opérèrent une réaction, et décidèrent de ma convalescence. Le pauvre médecin écossais était peu édifié de cette fugue en musique; mais il n'osa pourtant me proposer son brahmine presbytérien. Je suis parfaitement rétabli, et me porte mieux que jamais après cette secousse. La maladie était endémique. Le choléra ici a tué bien du monde; mais on y est habitué, personne n'y pense; pas plus qu'à la mer, aux chances de verser.

Bonsoir, ma chère Zoé; écris-moi; bonsoir.

N° 98.

A M. JACQUEMONT PÈRE, A PARIS.

Poona, le 14 septembre 1832.

Mon cher père,

J'ai un paquet prêt pour vous; mais je ne voudrais pas le laisser partir sans y en joindre quelques autres qui ne le sont pas, et c'est pour cela que je le retiens encore. Au reste, c'est de peu de conséquence, car je ne crois pas qu'il y ait de navires en partance à Calcutta; ce n'est pas la saison. J'ai reçu toutes vos lettres jusqu'en mars dernier.

Il m'est encore impossible de déterminer exactement où et quand je pourrai m'embarquer pour le retour. Je vais écrire à M. de Melay pour savoir les mouvemens ordinaires de son petit port, ou de sa rade plutôt, et de celle de Madras (car bien qu'il y ait un capitaine de port à Pondichéry, il n'y a pas plus de port qu'à Montmorency ou à Versailles); mais l'époque générale des départs pour l'Europe, c'est décembre et janvier. Il est donc probable, (mais long-temps avant mon embarquement, vous aurez là-dessus du certain) que je ne reviendrai qu'au printemps de 1834. Je le préférerai aussi pour raison de santé : je crains le froid. Ici, dans ce lieu réputé froid en cette saison, et où l'on afflue de l'étuve de Bombay pour reprendre vie, le thermomètre varie légèrement de-

puis deux mois entre 23° et 25° dans ma chambre, et je couche avec deux couvertures de laine.

Je me porte bien. Demain, je pars pour Bombay, voyant d'abord l'île de Salsette en route. Les poissons me font bien enrager : il me faut arrimer moi-même une quantité de bocaux plein d'esprit de vin, sans quoi tout se briserait dans les mains des stupides domestiques indiens. N'était pour cela, je vous en dirais plus long; mais je n'ai le temps. Pour l'honneur des principes de notre correspondance, je donne un numéro à ce billet. Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur.

N° 99.

A M. PORPHYRE JACQUEMONT, A PARIS.

Tanna, île de Salsette, le 14 octobre 1832.

Voici, mon cher Porphyre, un bout de lettre de remercîmens et d'accusé de réception de ma nomination de légionnaire pour M. le ministre d'Argout. Fais-le-lui parvenir.

Un des *Annuaires du bureau des longitudes* que tu m'as envoyés, dans lequel M. Arago a inséré un article sur les superbes travaux d'Élie de Beaumont, a dû te mettre au courant, sinon des détails, du moins de l'esprit de la chose. La découverte de couches tertiaires et alluviales, et les accidens de leur stratification au pied des Gâtes et sur leurs croupes, seraient pour la solution du problème de leur âge géologique (âge de soulèvement) , un élément de plus grande valeur que tout autre genre d'observations. A la recherche de quelques lambeaux de ces terrains, j'ai donc dû m'escrimer, non pas sans être forcé d'aller beaucoup au soleil, sur cette côte malsaine, en cette saison la plus malsaine de l'année. Il en résulte que je suis un peu souffrant, ou plutôt chiffonné depuis quelques jours. Et, comme si j'étais à la ville (Bombay) je ne saurais m'y tenir coi et prendre le repos nécessaire, je prolonge mon séjour à Tanna un peu plus que je ne comptais le faire.

J'en suis toujours à ta lettre du 10 mars dernier, reçue à Poona le 8 septembre. Tu sens combien il me tarde d'avoir des nouvelles, après la terrible visite que le choléra a fait à Paris.

Nos nouvelles d'Europe vont jusqu'à la mi-juillet, par quelques estafettes venues de Constantinople à travers la Perse. Je sais donc, tant bien que mal, les scènes de carnage dont le convoi de Lamarque a été l'occasion ou le prétexte : cela est bien triste. J'ai vu avec peine figurer avec leurs bannières, dans le cortége, une quantité de sociétés toutes plus patriotiques les unes que les autres, et fortes chacune de quelques milliers de membres. Où allons-nous ? Je n'ose y penser. La crainte de ce que je pourrai retrouver en France à mon retour, m'empêche d'y songer avec joie.

Adieu pour aujourd'hui. Perfide climat que celui-ci! mais l'hiver va venir, et dans un mois je serai retourné sur le plateau du Deccan, où il est très-sensible; et quand la saison des grandes chaleurs reviendra, je serai dans les Nilgueries.

N° 100.

A M. PORPHYRE JACQUEMONT, A PARIS.

Au quartier des officiers malades, 1er décembre 1832.
Bombay.

Cher Porphyre,

Il y a trente-deux jours que je suis arrivé ici fort souffrant, et trente-un que je suis au lit. J'ai pris dans les forêts empestées de l'île de Salsette, exposé à l'ardeur du soleil dans la saison la plus malsaine, le germe de cette maladie, dont au reste j'ai reçu souvent, depuis mon passage à Ajmeer en mars, des atteintes sur la nature desquelles je m'étais fait illusion : c'étaient des inflammations du foie. Les miasmes pestilentiels de Salsette m'ont achevé. Dès le début du mal, j'ai fait mon testament et réglé mes affaires. Le soin de mes intérêts reste confié aux mains les plus honorables et les plus amies : M. James Nicol, négociant anglais, ici —, et M. Cordier, à Calcutta.

M. Nicol fut mon hôte à mon arrivée à Bombay : un vieil ami ne m'aurait pas prodigué des soins plus affectueux. Cependant, au bout de quelques jours, quand j'étais encore transportable, je quittai sa maison qui est dans le fort, pour venir occuper un appartement commode et spacieux au quartier des officiers malades, dans la position la plus aérée et la plus salu-

bre, au bord de la mer; et à cent pas de chez mon médecin, le docteur Mac-Lennan, le plus habile de Bombay, et dont les soins admirables ont fait, depuis long-temps déjà, pour moi un ami bien cher.

Ce qu'il y a, cher Porphyre, de plus cruel dans la pensée de ceux que nous aimons, mourant dans des contrées lointaines, c'est l'idée de l'isolement et de l'abandon dans lesquels peuvent s'être passées les dernières heures de leur existence. — Eh bien! mon ami, tu devras trouver quelque consolation dans l'assurance que je te donne, que, depuis mon arrivée ici, je n'ai cessé d'être comblé des attentions les plus affectueuses et les plus touchantes d'une quantité d'hommes bons et aimables. Ils me viennent voir sans cesse, caressent mes caprices de malade, préviennent toutes mes fantaisies : M. Nicol avant tous; M. John Bax, un des membres du gouvernement; un vieux colonel du génie, M. Goodfellow; et un bien aimable jeune officier, le major Mountain; d'autres encore que je ne te dis pas.

L'excellent Mac-Lennan a presque compromis sa santé pour moi : c'est que, pendant quelques jours, dans une crise qui semblait ne me laisser aucune chance de vie, il venait deux fois la nuit.

J'ai dans son habileté la confiance la plus absolue.

Mes souffrances ont été bien grandes d'abord; mais, depuis long-temps, je suis réduit à un état de faiblesse qui en est presque exempt. Le pis est que, depuis trente-un jours, je n'ai pas dormi en tout une heure.

Cependant ces nuits sans sommeil sont très-calmes, et elles ne sont pas désespéramment longues.

La maladie heureusement tire à sa fin qui peut n'être fatale, quoique ce soit plus probable ainsi. — L'abcès ou les abcès formés dès le début dans l'intérieur du foie, qui, à une époque récente, promettaient de se résoudre par absorption, paraissent monter et devoir s'ouvrir au dehors prochainement. C'est tout ce que je désire, afin de sortir promptement, soit d'une manière, soit de l'autre, du misérable état où je languis depuis un mois entre la vie et la mort. Tu vois que mes idées sont parfaitement claires; elles n'ont été que bien rarement et bien passagèrement confuses, dans quelques paroxismes violens de douleur, au commencement de ma maladie. J'ai généralement calculé sur le pire, et cela ne les a jamais rendues noires. Ma fin, si c'est elle qui s'approche, est douce et tranquille. Si tu étais là, assis sur le bord de mon lit, avec notre père et Frédéric, j'aurais l'ame brisée, et ne verrais pas venir la mort avec cette résignation et cette sérénité. — Console-toi, console notre père; consolez-vous mutuellement, mes amis.

Mais je suis épuisé par cet effort d'écrire. Il faut vous dire adieu! — Adieu! oh! que vous êtes aimés de votre pauvre Victor! — Adieu pour la dernière fois!

Etendu sur le dos, je ne puis écrire qu'avec un crayon. De peur que ces caractères ne s'effacent,

l'excellent M. Nicol copiera cette lettre à la plume, afin que je sois sûr que tu puisses lire mes dernières pensées.

VICTOR JACQUEMONT.

J'ai pu signer ce que l'admirable M. Nicol a bien voulu copier. Adieu, encore, mes amis !

Le 2 décembre.

LETTRE DE M. JAMES NICOL,

NÉGOCIANT ANGLAIS, A BOMBAY,

A M. PORPHYRE JACQUEMONT, A PARIS (1).

Bombay, le 17 décembre 1832.

Mon cher Monsieur,

Quoique étranger à vous, le sort m'a désigné pour vous communiquer un événement auquel vous ne vous attendiez pas. C'est avec le plus profond regret que je suis obligé de vous transmettre la dernière lettre de votre frère Victor, et de vous communiquer la seule consolation qui puisse vous rester, qui est de vous informer de la tranquillité et du peu de souffrance avec laquelle il a reçu le coup fatal, le 7 décembre.

Votre frère est arrivé chez moi le 29 octobre, venant de Tanna, et étant dans un état de santé très-faible depuis une maladie qu'il avait eue peu avant, et dont il croyait être bientôt guéri, et pensant que la brise de mer de cette île aurait bientôt rétabli ses forces. Le soir de son arrivée il fit avec moi une promenade d'une demi-lieue, et le jour suivant rendit quelques visites; mais il rentra de bonne heure

(1) Cette lettre a été écrite en français.

entièrement épuisé. Je lui conseillai d'avoir immédiatement recours à un médecin; et le même soir, le docteur Maç-Lennan le vit. Pour votre satisfaction, je vais renfermer dans cette lettre une relation de la maladie, faite par ce médecin.

Comme votre frère vous le dit lui-même, il souffrait très-sévèrement dans le commencement de sa maladie; et, dès le commencement, il était prévenu de la nature dangereuse de cette maladie. Le 4 novembre il fit son testament, dont je renferme ci-dedans une copie. Vers le 8 novembre, la maladie semblait avoir pris une tournure favorable, et il nourrissait encore l'espoir de recouvrer la santé, lorsque la formation d'un abcès parut. Il devint alors plus faible de jour en jour, mais conserva pendant tout le temps de sa maladie une tranquillité et un contentement, dont je n'avais pas avant vu d'exemple.

Je le quittai le 6 décembre, à peu près dans le même état que les jours précédens, mais sans aucune apparence de prochaine dissolution. Cependant le 7, vers trois heures du matin, il avait été saisi de violentes douleurs qui durèrent environ deux heures : le docteur Mac-Lennan était avec lui pendant ce temps. A cinq heures du matin, votre frère m'envoya chercher. A mon arrivée, il ne souffrait plus; mais il s'était opéré un si grand changement dans sa figure, depuis le soir précédent, que je ne pus contenir mes larmes. Alors, me prenant par la main, il me dit : « Ne vous chagrinez pas, le moment est prochain, et » c'est l'accomplissement de mes vœux. C'est la prière

» que j'ai adressée au ciel depuis ces quinze jours. » C'est un heureux événement. Dussé-je maintenant » vivre, la maladie probablement rendrait ma vie » misérable. — Ecrivez à mon frère et dites-lui quel » bonheur et quelle tranquillité m'accompagnent au » tombeau !... »

Il me répéta qu'il voulait que je fisse passer ses manuscrits et ses collections en France, et entra dans les plus nombreux détails concernant ses funérailles, qu'il voulut qu'on célébrât comme pour un protestant. Il me pria de faire distinguer son tombeau par une pierre simple, avec cette inscription : « Victor Jac» quemont, né à Paris le 8 août 1801, est mort à Bom» bay le 7 décembre 1832, après avoir voyagé pen» dant trois ans et demi dans l'Inde. » Durant le cours de la journée, il eut plusieurs attaques de vomissemens, et sa respiration fut considérablement affectée; mais il garda l'usage de ses facultés aussi parfait qu'en bonne santé. Il s'inquiétait seulement de la mort, ajoutant : « Je suis bien ici; mais je serai bien mieux dans » mon tombeau. » Vers cinq heures du soir, il me dit : « Je vais à présent prendre ma dernière boisson de » votre main, et mourir. » Une violente attaque de vomissemens suivit, et on le recoucha dans son lit entièrement épuisé: parfois il ouvrait les yeux, et semblait, vingt minutes avant sa mort, me reconnaître. Seize minutes après six heures il rendit l'ame, s'endormant pour ainsi dire dans les bras de la mort...

Son enterrement eut lieu le soir suivant avec les honneurs militaires comme membre de la Légion-

d'Honneur, et fut accompagné des membres de ce gouvernement et de beaucoup d'autres personnes.

Je prends sincèrement beaucoup de part à la perte irréparable que M. votre père et vous avez faite par sa mort. Je n'ai connu votre frère que pendant sa maladie, et je n'ai eu que la triste satisfaction de contribuer de tout mon pouvoir à lui prodiguer tous les soins que demandait sa maladie.

Pour me conformer aux désirs de votre frère, j'ai fait empaqueter avec soin tous les articles d'histoire naturelle qui sont restés en ma possession; ils sont contenus dans onze caisses et un baril, dans lesquels je renferme la facture et le connaissement, signés par le capitaine du navire français *la Nymphe*, de Bordeaux. J'ai écrit au commissaire-général de la marine à Bordeaux, le priant d'aplanir les difficultés qui pourraient s'élever à cet égard. Vous aurez la bonté de lui écrire concernant ces choses. J'ai embarqué aussi une boîte adressée à votre père contenant tous les écrits que votre frère m'a laissés.

Dans la caisse contenant ses papiers, j'ai mis son ordre de Légion-d'Honneur, que votre frère a recommandé particulièrement de vous envoyer. Je vous envoie également sa montre et ses pistolets.

Ayez la bonté de séparer des autres écrits les catalogues ayant rapport aux collections, en les remettant au Musée royal.

J'ai l'honneur d'être, cher Monsieur, etc.

JAMES NICOL.

APPENDICE.

APPENDICE.

RAPPORT

DU DOCTEUR MAC-LENNAN,

SUR LA MALADIE, LA MORT ET L'AUTOPSIE DE VICTOR JACQUEMONT.

J'ai vu M. Jacquemont, pour la première fois, le 30 octobre 1832, dans l'après-midi, le lendemain de son arrivée de Tanna. Il me dit qu'il avait été gravement malade dans le Radjpoutana, au mois de mars 1832; que, depuis cette époque, il n'avait pas éprouvé d'atteinte d'une maladie marquée, à l'exception d'une attaque de dyssenterie qu'il avait ressentie à Poona pendant les pluies. Quinze ou vingt jours avant son arrivée à Bombay, étant encore à Tanna, il avait eu des attaques de fièvre irrégulières et des dérangemens d'entrailles. Le lendemain de son arrivée, il avait été obligé de renoncer à faire des visites dans la ville, à cause d'une attaque de fièvre plus violente que les précédentes. Elle avait commencé vers midi par

le frisson, et venait de se terminer le soir au moment où je le vis.

Il disait éprouver un malaise *aussi faible que possible* dans les entrailles (*præcordia*); mais une pression exercée sur l'abdomen et un effort pour faire une profonde inspiration n'augmentaient pas ce malaise. Un sentiment de chaleur et de pesanteur vers le sacrum parut le symptôme le plus remarquable; mais il ne semblait pas encore qu'on dût le considérer comme très-grave. M. J... n'avait pas de mal de tête, peu de soif, et moins de malaise dans les lombes qu'il n'en avait déjà ressenti, surtout moins qu'on n'en ressent d'ordinaire dans des cas semblables. La peau était d'une bonne couleur, moite et fraîche (le paroxisme de la fièvre venait de finir quand je le vis); le pouls était à 84; pas la moindre apparence d'irritabilité gastrique. Il me dit que ses évacuations étaient fréquentes, très-désagréables, et qu'elles avaient lieu avec tenesme (*tenesmus*). La langue était enflée et très-chargée, la bouche désagréable et l'haleine fétide.

Soixante sangsues furent appliquées au sacrum. M. J... prit un bain chaud, et, au moment de se mettre au lit, une forte dose de calomel avec quelques grains de palo, d'ipécacuanha et d'opium.

Samedi 31 octobre.—M. J... avait passé une assez bonne nuit, et, quoique harassé par la fièvre, avait dormi de temps en temps. Une forte pression au-dessus du nombril produisait alors une légère douleur; mais elle n'était pas augmentée par une inspiration profonde et paraissait tout-à-fait indépendante de la position

que prenait M. J... dans son lit. Le sentiment de chaleur, de pesanteur au sacrum avait disparu, et le malade, en somme, se trouvait mieux. Comme la douleur abdominale se rapportait principalement à l'hypocondre droit, 60 sangsues furent appliquées sur cette partie; le bain chaud fut répété au retour de la fièvre et trois doses de la préparation mercurielle de la veille furent données à 8 heures d'intervalle; mais l'extrait de jusquiame fut substitué à l'opium. Comme l'application des sangsues avait considérablement soulagé le malade, et que la fièvre n'avait repris que plus tard et plus faiblement que la veille, 30 sangsues furent de nouveau appliquées sur l'hypocondre droit, à la nuit; et une dose purgative d'huile de ricin fut ordonnée (pour être prise à 4 heures de l'après-midi, le 1er novembre). Le purgatif opéra promptement et énergiquement. Les selles furent copieuses, liquides, d'une couleur brunâtre et d'une odeur putride très-désagréable. Cette odeur était telle que je ne l'avais encore rencontrée que dans des évacuations qui contenaient beaucoup de sang, et lorsque ce sang avait demeuré longtemps dans les intestins. M. J... comparait lui-même cette odeur avec beaucoup de justesse à celle qu'exhale un baquet, dont les anatomistes se servent pour les macérations; et il me dit qu'il l'avait sentie depuis quelques jours, quoique avec moins d'intensité. Il n'y avait pas de sang dans le vase, et pas d'apparence de dépôt fibrineux ni d'aucune matière animale. Le soulagement qu'il éprouva après ces évacuations fut

considérable, et depuis ce moment, tout malaise du côté du sacrum disparut.

Comme M. J... s'était fort négligé à Tanna, qu'il s'était exposé sans précaution au soleil, qu'il s'était fatigué, et qu'il n'avait fait aucune attention à sa maladie, ou que tout au plus il s'était borné à prendre quelques médecines laxatives et en petites doses; — en outre, comme il était évident, d'après les symptômes, que le foie surtout était attaqué, je pensai que je devais agir sur l'organisation tout entière, au moyen du mercure, amener, s'il était possible, tout le système sous l'influence du mercure. — A cet effet, M. J... prit de fortes doses de calomel combiné avec de l'ipécacuanha et de la jusquiame, trois fois par jour, et autant de fois on frictionna les extrémités inférieures avec une préparation mercurielle. Il prit d'abord tous les jours, puis de deux jours l'un, une potion de quelque laxatif doux, ordinairement du jalap ou de la crême de tartre. Pendant tout ce temps, on eut grand soin de soutenir la force du malade; et M. J... prenait régulièrement, toutes les 4 heures, une petite quantité de soupe animale, et de temps en temps du vin et de l'eau.

En persévérant dans ce système jusqu'au 5 novembre, les secrétions alvines avaient pris une meilleure apparence. L'odeur putride dont j'ai parlé était entièrement disparue, et il allait à la selle sans épreintes et sans malaise; la fièvre n'avait pas reparu depuis le 4 novembre.

Quelques légères indications de l'approche du ptya-

lisme (salivation) parurent le 6 novembre, et en conséquence les remèdes mercuriels furent continués, ce jour et le suivant; mais, comme ces symptômes n'augmentaient pas d'intensité, et qu'il ne paraissait pas à propos de continuer plus long-temps ce mode de traitement, je me déterminai à l'abandonner et à me borner à tenir le ventre libre, à faire beaucoup d'attention au régime, et à pallier les symptômes qui pourraient se présenter. Avant de commencer ce nouveau traitement, j'expliquai la nature de mes craintes à M. J... J'appréhendais qu'une maladie organique, probablement un abcès au foie, ne se fût formée depuis quelque temps. Je priai M. Jacquemont de me permettre de m'adjoindre en consultation un autre médecin. J'appelai le docteur Kemhall, qui approuva complètement le système suivi jusqu'alors, et le changement proposé dans le mode de traitement. Il craignait aussi la présence d'un abcès au foie: mais, comme il n'y avait cependant aucun symptôme décisif qui l'indiquât (et que la présence de cet abcès ne pouvait être inférée que de l'absence de tous symptômes morbides dans les autres parties, jointe à la lenteur de la convalescence du malade), nous espérâmes tous les deux que le manque d'effet du mercure sur le système provenait de quelque idiosyncrasie (*tempérament particulier*), et non de la présence d'une maladie organique du foie. Le traitement que nous arrêtâmes fut celui que j'avais proposé, c'est-à-dire l'administration de bouillons gras, de gelées, etc., et d'un peu de vin et d'eau, à des intervalles de trois heures, jour et

nuit. On tiendrait le ventre libre par des doses de laxatifs administrés de temps en temps; enfin, un opiat serait administré toutes les nuits. De plus, comme on a remarqué que la gestation en plein air (la promenade en litière) produit souvent un effet heureux en accélérant la convalescence, et en hâtant l'action du mercure sur l'organisme, M. J... fut porté quatre jours de suite en palanquin pendant plusieurs milles; mais la fatigue qui en résulta pour lui n'étant compensée par aucune amélioration dans son état, on cessa les promenades, et le traitement décrit ci-dessus fut seul continué.

Pendant ce temps, M. J... fut parfaitement exempt de souffrances dans quelque partie du corps que ce fût. Le pouls et la peau étaient dans un état normal, la langue propre; les évacuations alvines étaient bilieuses, mais seulement autant qu'on devait s'y attendre après l'administration de préparations mercurielles.

Jusqu'au 15 novembre, aucun changement ne se manifesta, si ce n'est que les forces du malade étaient revenues un peu, et qu'il avait commencé à voir sa position sous un point de vue moins sinistre, c'est-à-dire qu'il ne croyait plus que sa fin était aussi proche qu'il s'y était attendu tout d'abord. Il faut observer ici qu'on avait toujours usé d'une grande franchise à l'égard du malade; qu'on lui avait expliqué la nature de son affection, et qu'on ne lui avait pas caché la probabilité d'une terminaison fatale. Au reste on avait ajouté que, quant à présent, il n'y avait pas de symptômes qui indiquassent que l'abcès fût considérable,

ou qu'il ne pût pas s'écouler par quelqu'un des canaux du corps, et qu'en conséquence il devait avoir l'espoir que sa maladie pourrait bien se terminer ainsi. J'avais dû adopter cette ligne de conduite, parce qu'il était trop évident que de la réserve et de la dissimulation auraient fait du mal à M. J... tandis que les détails médicaux qu'on lui donnait et qu'il paraissait comprendre parfaitement, semblaient lui apporter de l'espérance, le tranquilliser et lui donner de la résignation.

Le 15 novembre, un gonflement léger de l'hypocondre droit fut apparent, mais sans autres symptômes; ce ne fut que le 17 novembre, qu'un léger sentiment de douleur suivit la pression que l'on faisait sur cette région. Un grand vésicatoire fut appliqué et le même traitement continué. Un soulagement complet suivit l'application du vésicatoire qui avait produit beaucoup d'effet; le gonflement même du côté droit parut avoir diminué. Cependant M. J... paraissait gagner de la force; certainement il avait gagné en embonpoint; mais rien n'indiquait le retour de la santé, si ce n'est que les évacuations étaient devenues parfaitement régulières.

Le 26 novembre, le malaise revint ainsi que le gonflement du côté; un vésicatoire fut appliqué. Il prit bien; mais le soulagement qu'il produisit ne dura que quelques heures.

Le 27 novembre fut un mauvais jour: M. J... éprouva une excitation violente, par suite de la mauvaise conduite de ses domestiques, et des recherches qui suivirent la découverte qu'il fit de leur faute. De-

puis ce moment, tous les changemens dans l'état du malade prirent un caractère fâcheux. Le mal faisait des progrès rapides : d'abord ils ne se manifestèrent que par un grand abattement d'esprit et par l'aversion de toute nourriture. Cette aversion devint bientôt telle, que les alimens qu'il prenait dans les 24 heures, n'égalaient pas la moitié, même le tiers de ce qu'il prenait dans le commencement de sa maladie. A ces symptômes se joignirent bientôt la prostration des forces, l'émaciation, et de temps en temps de légères exacerbations fébriles. La douleur du côté et de la région qui correspond au bord du foie augmenta, et le gonflement devint considérable.

Le 2 décembre, ce gonflement prit l'apparence d'une tumeur en pointe, vers le bord de la neuvième côte, à l'endroit où elle se réunit à la huitième. Un examen attentif fut fait par le docteur Henderson (que j'avais appelé en l'absence du docteur Kemhall) et par moi; nous ne pûmes découvrir aucune fluctuation, et il ne paraissait point qu'il y eût aucune adhérence, même à la base de la tumeur avec les parties sous-jacentes.

A l'augmentation du dégoût pour toute nourriture, vint s'ajouter une difficulté croissante de la garder : les nausées et les vomissemens devenaient fréquens. Les exacerbations fébriles se multipliaient et duraient long-temps. La soif survint avec une grande sécheresse de la bouche et de la gorge, accompagnée d'un sentiment de constriction vers l'estomac et les parties supérieures de l'abdomen.

Le 4 décembre, le malade ressentait fréquemment de violentes douleurs abdominales, particulièrement toutes les fois qu'il essayait d'aller à la selle, ou de faire une profonde inspiration. Tous ces symptômes augmentèrent, et quelquefois étaient désespérans bien que toujours le malade fût très-soulagé par des fomentations chaudes et des gouttes anodines au commencement de la nuit.

Le 7 décembre, à 3 heures du matin, je fus appelé tout à coup auprès de M. Jacquemont. Je le trouvai dans un état bien différent de celui où je l'avais laissé la veille en le quittant (vers minuit). En changeant de position dans son lit, il avait éprouvé tout à coup une vive douleur autour du pubis, et il lui avait été impossible d'uriner. Ses traits étaient très-abattus, la peau baignée de sueur, et toute son apparence était celle d'un agonisant. Des fomentations chaudes au pubis et des doses répétées d'esprit d'éther nitrique avec du laudanum, diminuèrent bientôt les symptômes alarmans, et firent disparaître la douleur; mais les vomissemens revinrent bientôt après. Le malade vomissait une grande quantité de matières noires et glaireuses, semblables à du marc de café. Ces accidens durèrent une partie du jour; ils étaient accompagnés de fréquentes syncopes.

La prostration des forces était telle qu'il parut plusieurs fois sur le point d'expirer par suite des efforts qu'il faisait pour vomir; mais, après ces crises il se remettait un peu. Vers le coucher du soleil, les vomissemens diminuèrent; mais il paraissait que cela ne

provenait que de la faiblesse du malade qui ne pouvait rejeter les matières contenues dans l'estomac. Il expira tranquillement et sans convulsions vers 6 heures et demie du soir. Il m'avait parlé avec toute sa raison une heure avant. Pendant tout le cours de sa maladie, sa faculté d'observer et de réfléchir ne fut jamais affectée, et dura jusqu'au moment de sa mort.

D'après le désir qu'il avait exprimé lui-même, l'autopsie eut lieu le lendemain 8 décembre, à 6 heures du soir. J'examinai les cavités du thorax et de l'abdomen conjointement avec le docteur Henderson.

Dans la première cavité, tous les viscères étaient dans leur état normal; dans la seconde, un énorme abcès au foie avait crevé, et son contenu s'était répandu en partie dans l'abdomen. L'abcès était situé par derrière et à peu de distance de l'épine dorsale; il contenait la quantité (*mesurée*) de 100 onces d'un pus clair, fluide et sanieux. Tous les autres viscères abdominaux étaient parfaitement sains.

MAC-LENNAN.

RAPPORT

DU CAPITAINE BRIOLLE,

COMMANDANT LE NAVIRE *LA NYMPHE*, DU PORT DE BORDEAUX,

SUR LA MORT ET LES OBSÈQUES

DE VICTOR JACQUEMONT.

A M. DE PRIGNY,

COMMISSAIRE-GÉNÉRAL DE LA MARINE, A BORDEAUX.

Bordeaux, le 28 mai 1832.

Monsieur le commissaire-général,

Me trouvant à Bombay en décembre dernier, époque où M. Victor Jacquemont venait d'y terminer ses voyages scientifiques, je m'empressai d'aller visiter un compatriote que tous les journaux de l'Inde venaient d'élever au rang des naturalistes les plus distingués, mais qui, par suite des fatigues et privations qu'il eut à combattre dans ses pénibles recherches, se trouvait malheureusement atteint d'une maladie au foie dont le caractère était excessivement alarmant. Je le trouvai alité, dissertant savamment sur sa maladie avec le plus

habile médecin du pays, aux soins duquel le gouvernement l'avait confié, et lui expliquant avec le plus grand calme que dans trois ou quatre jours il serait délivré de ses cruelles souffrances, mais aux dépens de sa propre vie, attendu qu'il sentait que l'épanchement de son abcès se ferait intérieurement, et que, dans ce cas, il n'avait aucune chance de succès.

Son médecin s'étant absenté pour quelques heures, il se répandit en éloges sur son talent, sur tous les soins et égards que le gouvernement de Bombay ne cessait de lui prodiguer; mais il ajouta de nouveau qu'il n'avait plus que trois ou quatre jours à vivre; que les secours de l'art lui étaient inutiles, et qu'ayant terminé ses manuscrits, excepté peu de chose, sur le Thibet, il mourrait avec la consolation d'avoir contribué de tout son pouvoir aux progrès d'une science qui laissait encore beaucoup à désirer. L'infortuné mourut effectivement le quatrième jour de cet entretien, par l'épanchement intérieur qu'il avait annoncé, conservant néanmoins jusqu'au dernier soupir un calme, une douceur et une présence d'esprit dignes de sa belle ame.

Le gouvernement de Bombay, voulant honorer la mémoire d'un homme aussi distingué par ses talens et ses vertus privées, ordonna un convoi funèbre magnifique auquel assistèrent toutes les autorités civiles et militaires; et le corps du malheureux Jacquemont fut conduit et livré au champ de repos avec toute la pompe des honneurs militaires.

Pénétré de tous les égards qu'eut le gouvernement

de Bombay pour cette illustre victime de la science, je lui adressai la lettre dont ci-joint est copie, et j'en reçus en réponse les deux aussi ci-jointes, et dont la dernière m'annonce que, par délibération du conseil, la mienne doit être conservée dans les archives du gouvernement.

J'ai donc cru devoir vous prier de porter toutes ces circonstances à la connaissance de M. le ministre de la marine, afin qu'il ait à statuer s'il y a lieu d'approuver ma démarche auprès du gouvernement de Bombay...

Veuillez agréer, monsieur le commissaire-général, etc.

BRIOLLE.

LETTRE

DE MM. LES PROFESSEURS-ADMINISTRATEURS DU MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE

A M. JACQUEMONT PÈRE.

Paris, le 21 mai 1833.

Monsieur,

Nous sentons trop bien le coup qui vient de vous frapper, pour ne pas éprouver le besoin de nous associer à votre douleur, et de vous témoigner à quel point nous la partageons. L'administration du Muséum, qui avait confié à M. votre fils la mission qu'il a remplie si honorablement, et à laquelle il a sacrifié sa vie même, ressent à double titre cette perte cruelle; elle perd en lui un voyageur qui avait toute sa confiance, et la science un naturaliste sur lequel se fondait un brillant espoir. Tout nous autorise à compter que, grace aux sages précautions qu'il a prises jusque dans ses derniers momens, tous les fruits de ce voyage fatal ne sont du moins pas perdus; que les travaux de M. Victor Jaquemont porteront leurs fruits, et que leurs résultats pourront se développer, moins brillans sans

doute qu'entre ses propres mains, mais propres encore à faire apprécier et ce qu'il avait fait déjà, et ce qu'il aurait fait s'il eût vécu. Croyez, Monsieur, que de notre part rien ne sera négligé pour atteindre ce but, et pour vous donner cette légitime consolation, la seule qui vous reste.

Veuillez agréer, Monsieur, etc.

Les professeurs-administrateurs du Muséum,

Cordier, directeur.

Geoffroy-Saint-Hilaire.

A. de Jussieu.

CHOLERA MORBUS [1].

Poona, juillet 1832.

L'une des publications faites le plus récemment sur le choléra par les médecins anglais dans l'Inde, est une lettre adressée à la cour des directeurs par le docteur Whitelaw Ainslie, de Madras.

M. Ainslie distingue deux espèces de choléra, le sporadique et l'endémique, qui ne diffèrent, quant à leur développement, leur marche et leur terminaison, que par une violence plus grande dans le choléra endémique, une marche plus rapide et une terminaison plus généralement fatale : c'est la même maladie, mais plus intense.

Il attribue fort gratuitement à des modifications fort obscures de l'état électrique de l'air, la naissance de cette maladie. C'est principalement dans le sud de l'Inde qu'il l'a observée. Ayant toujours trouvé acides les glaires troubles et liquides vomies et évacuées par le malade, il a essayé d'arrêter la maladie par la neutralisation de cet acide dans l'estomac : et la magnésie, qu'il a employée à cet effet à large dose, a rendu

(1) Voir précédemment page 364 de ce volume.

souvent sa pratique heureuse. M. Ainslie connaissait les avantages obtenus depuis long-temps par l'emploi de l'ammoniaque à haute dose, et les attribue avec raison, il me semble, à sa propriété de saturer les acides.

Les seuls cas un peu nombreux de guérison naturelle, sont ceux dans lesquels la bile, dans les efforts convulsifs du vomissement, passe du duodénum dans l'estomac. Il paraît que ce fluide a la vertu de saturer, comme un alcali, l'acide engendré si abondamment dans cet organe.

Un vésicatoire, produit sur-le-champ par une application d'eau bouillante sur le ventre, a eu souvent d'heureux résultats. M. Ainslie recommande d'en appliquer un, dès le début du mal, au bas de la jambe et en dedans, pour retenir, par cette inflammation artificielle des tégumens, la chaleur des pieds qui naturellement s'en retire.

La saignée a été essayée depuis long-temps. Elle produit presque toujours un soulagement immédiat; mais elle paraît avoir souvent occasionné la mort.

Le sang ne coulant jamais qu'avec une extrême difficulté, à cause de son épaississement et de sa quasi-coagulation dans les veines, on a essayé d'aider à la saignée en plaçant le malade dans un bain très-chaud, ce qui a favorisé l'opération de la saignée, mais semble d'ailleurs n'avoir aucune influence sur le cours de la maladie.

Dans les cas les plus formidables, le calomel a été administré par doses de vingt à trente grains, mêlé à

quatre-vingts gouttes de laudanum, tandis qu'on injectait la même quantité de laudanum par des lavemens. Souvent ces doses énormes de calomel répétées un nombre de fois, paraissent n'avoir exercé absolument aucune influence sur la marche de la maladie, alors même que l'autopsie a montré le calomel retenu par un liquide visqueux aux parois de l'estomac, et les ayant déjà violemment enflammées.

Ce qui m'a le plus surpris dans le mémoire de M. Ainslie, c'est un fait de statistique médicale, irrécusable, et d'où il résulte que de plusieurs milliers de soldats indiens et anglais entrés aux hôpitaux de la présidence de Madras pendant plusieurs années, tous attaqués du choléra, la même proportion a succombé parmi les Indiens et les Européens, et cette proportion est comme un à quatre du nombre des malades.

Il suit de là que le choléra paraît être généralement dans le sud de l'Inde d'une nature moins terrible que dans le Deccan et l'Indostan, où la proportion des morts aux malades passe pour être bien plus considérable.

MALADIE DE SOUDINE [1].

Poona, juillet 1832.

Soudine, mon domestique hindou, homme de vingt-cinq ans, à mon service depuis un an et demi; d'une santé toujours parfaite, d'une conduite parfaitement régulière, s'abstenant de toutes liqueurs spiritueuses, et presque entièrement aussi de nourriture animale;

Vendredi soir, 5 juillet, fut pris de coliques, évacuations alvines très-nombreuses, peu abondantes, suivies, au bout d'une heure, de vomissemens. C'est alors seulement qu'on me rapporte sa maladie et que je le vois. A sept heures du soir, son attitude annonce une grande prostration de forces; il se plaint de ténesme; le pouls est très-faible; les pieds un peu froids; les évacuations se répètent plus de dix fois en une heure, par en haut et par en bas; leur nature est la même; c'est un fluide peu visqueux, quoique épais, d'un blanc grisâtre, sans odeur. Fait coucher le malade et le couvrir chaudement; des bouteilles d'eau chaude aux pieds; des serviettes chaudes sur

(1) Voir précédemment la page 364 de ce volume.

le ventre; administré vingt gouttes d'ammoniaque dans une cuillerée d'eau. Le malade avale sans se plaindre cette drogue brûlante; mais au bout de deux minutes la vomit. De sept heures à onze heures du soir, administré quatre autres doses semblables dans les intervalles où le vomissement naturel s'était calmé; mais il n'en garde pas une plus de trois minutes dans l'estomac. A l'une de ces doses je mêle vingt gouttes de laudanum; il la rejette aussitôt après l'avoir avalée.

La chaleur naturelle se retire rapidement des extrémités; les pieds sont plus froids que les mains; les jambes se refroidissent, les bras aussi; le pouls n'est sensible qu'après les efforts du vomissement; les évacuations alvines sont plus rares; la respiration est accélérée; le corps se refroidit graduellement; mais le malade se plaint souvent d'une chaleur insupportable qui le brûle par tout le corps, et qui lui fait écarter violemment les vêtemens dont on le couvre. Il arrache ses propres habits, et demande qu'on le laisse nu. Ces invasions subites et passagères de chaleur intérieure ne se laissent apercevoir que par un relèvement de la chaleur naturelle du tronc. Le front seul alors transpire une sueur froide et gluante; mais le refroidissement des jambes n'est sujet à aucun retour accidentel.

Crampes dans les cuisses; spasmes des muscles de l'abdomen dans les invasions de la chaleur interne.

La peau de la paume des mains et de la plante des pieds devient dure et rude. Les ongles se décolorent et blanchissent. Les yeux commencent à se creuser et à

se cerner d'un arc intérieur plus petit, plus profond et plus noir, et d'un arc plus grand au niveau du bord supérieur de l'os maxillaire, sur la crête osseuse de la partie inférieure de l'orbite. Leur mouvement se ralentit, leur éclat s'obscurcit.

A minuit, donné au malade huit grains de calomel délayés dans une cuillerée d'eau sucrée aromatisée.

Mais les efforts du vomissement qui se répètent constamment après un intervalle de quelques minutes, sans être accélérés par le remède, l'expulsent, au moins en grande partie, quand ils renaissent.

A une heure du matin, le samedi, donné une autre dose égale de calomel, mêlée de vingt gouttes de laudanum; rejetée au bout de deux minutes.

Passé le reste de la nuit sans donner au malade autre chose à boire qu'un peu d'eau sucrée, quand il se plaint de la soif, ce qui ne lui arrive que dans les invasions subites de chaleur interne.

Le samedi matin, point de pouls que par intervalles après les efforts convulsifs du vomissement; aggravation de tous les symptômes d'hier; les jambes sont plus froides, les yeux plus enfoncés; la physionomie plus altérée, plus cadavéreuse; les purgations et les vomissemens n'ont cessé de toute la nuit. Dans les intervalles du vomissement, le malade sommeille; il a sa connaissance, mais obtuse.

Administré à huit heures du matin, dans un intervalle de calme comparatif, une potion de laudanum et de sous-carbonate d'ammoniaque, édulcorée et aromatisée avec de l'essence de menthe.

Les évacuations qui se répétaient déjà moins fréquemment avant ce remède, continuent moins fréquentes, et toujours de moins en moins abondantes; mais leur nature ne varie aucunement. La prostration générale continue. Vers midi, quelques crampes très-violentes. Le malade se plaint toujours, dans ces crises nerveuses, d'une chaleur atroce. Elle n'affecte pas les extrémités, mais réchauffe, pour un instant seulement, ses bras et ses cuisses, et couvre son corps et son front d'une sueur gluante qui se refroidit aussitôt. Le pouls reparaît alors un moment, faible et irrégulier. Le sentiment de brûlure universel dont se plaint le malade dans ces accès spasmodiques, subsiste quelque temps encore après les spasmes, dans le ventre et l'estomac.

Dans le jour, je fais donner une cuillerée d'eau sucrée au malade, quand il demande à boire, ce qu'il fait rarement. Les vomissemens ne se répètent plus que cinq ou six fois par heure, et les évacuations alvines deux ou trois fois.

A quatre heures du soir, nouvelle dose de la potion du matin : elle est pareillement rejetée au bout de dix minutes dans le premier effort qui suit du vomissement.

La respiration devient plus laborieuse. Tous les autres symptômes s'aggravent; les forces décroissent graduellement; le refroidissement continue; la sensibilité diminue. Dans la nuit, le malade est purgé plus rarement : comateux dans les intervalles de repos. Deux doses de huit grains de calomel, chacune, ad-

ministrées comme vendredi, le samedi soir, à l'entrée de la nuit, et gardées chacune au moins un quart d'heure dans l'estomac.

Le dimanche matin, le malade n'entend et ne parle presque plus; cependant il reconnaît encore ma voix quand je l'appelle par son nom; les yeux éteints et fixes comme s'ils étaient morts; cependant il me dit qu'il me voit encore, mais confusément. A huit heures, je lui fais prendre une pillule de trois grains de calomel et un grain d'extrait gommeux d'opium qu'il n'avale qu'à grande peine. On lui frotte le ventre avec des serviettes chaudes imbibées de laudanum, pour calmer des douleurs violentes dont il se plaint dans cette partie. Les bouteilles d'eau chaude, tenues sous ses pieds dès l'invasion du mal, ne les ont jamais réchauffés, même à la surface qui reste froide, posée sur la bouteille bouillante.

Il ne vomit et n'évacue plus. Sa tête s'appesantit; sa respiration s'embarrasse, devient suspirieuse; tout son corps se couvre de sueur; et, après ce dernier effort de la nature et quelques minutes de râle, il expire sans convulsions à neuf heures et demie du matin.

Aucune des médecines données au malade n'a exercé la moindre influence sur le cours de la maladie. Les pouvoirs absorbans de l'estomac étaient sans doute totalement suspendus; et cet organe, au lieu d'absorber, ne faisait que sécréter la matières des évacuations.

La sécrétion de l'urine supprimée dès le commencement.

La maladie a duré quarante heures environ, sans

se ralentir un moment, jusqu'à la mort du malade. La prostration seule des forces paraît avoir modéré la violence des évacuations quinze ou vingt heures après l'invasion. Le malade accablé par la fatigue et l'épuisement consécutif de ses efforts, alors qu'il n'était pas déchiré par la douleur violente de ses efforts mêmes, paraissait, dès le moment où je le vis, absorbé en lui-même, et privé de tout pouvoir de réflexion. Il n'y avait pas de perturbation des facultés intellectuelles, jamais de délire, mais un appesantissement qui augmenta sans cesse; près d'une heure avant la mort, c'est un état de stupeur. Dans aucune période de sa maladie, le malade ne parut effrayé ni même soucieux de sa terminaison.

FIN.

TABLE

DES LETTRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

1831.

1831.

1832.

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

